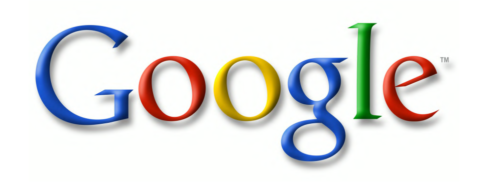








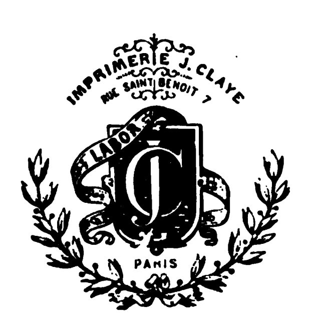
2 vols.
£9.

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

I


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1872

A

MONSEIGNEUR CRUICE

ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

MONSEIGNEUR,

Au moment de quitter la France, la dernière main amie que j'ai serrée, c'était la vôtre. La première main amie que j'ai serrée en rentrant dans notre France bien-aimée, c'était la vôtre encore.

Bien souvent, sans doute, pendant ma longue pérégrination, nos pensées se sont croisées à travers l'espace immense qui nous séparait.

A qui pourrais-je avec plus de bonheur dédier le livre où sont consignés tous les souvenirs de mon voyage en terre sainte?

Recevez, Monseigneur, cet humble hommage du chrétien qui vous aime, et à qui, tant de fois, vous avez prouvé qu'il avait une place dans votre cœur.

F. DE SAULCY.

AVANT-PROPOS.

« Maintenant que deux années se sont écoulées de-
« puis mon retour en France, je songe sans cesse avec
« délices au beau voyage qu'il m'a été donné d'accom-
« plir en terre sainte; souvent je regrette les douces
« émotions que j'y ai ressenties et qui sont gravées dans
« mon cœur en traits qui ne s'effaceront jamais. Plus
« souvent encore, je me prends à espérer que je n'ai
« pas dit un éternel adieu à Jérusalem la sainte et à la
« terre chérie des patriarches.

« 16 avril 1853. »

Telles sont les dernières phrases de mon *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte.*

Le souhait que je formais alors s'est accompli. J'ai revu Jérusalem; j'ai visité une seconde fois les lieux

célèbres que je n'avais quittés qu'avec un regret profond, et l'espérance que j'osais à peine concevoir il y a bien des années déjà, s'est réalisée à ma grande joie.

Maintenant, pourquoi suis-je retourné en terre sainte? Il est bon que je le dise.

Je ne pense pas que, parmi les lecteurs de mon premier voyage, il s'en trouve beaucoup qui aient oublié l'avalanche de dénégations, souvent passionnées, qu'a fait rouler sur ma pauvre tête de voyageur l'apparition du livre où j'avais consigné de bonne foi les observations qu'il m'avait été permis de faire sur place, et les conclusions, j'en conviens, fort inattendues que j'avais été forcé de tirer de l'étude consciencieuse des lieux et des monuments. J'apportais, sur l'âge de ces monuments et sur l'emplacement de bon nombre de localités bibliques, des convictions tout opposées à celles que professait la classe, hélas! trop nombreuse, des voyageurs *en chambre*. J'avais vu, j'avais cru bien voir, et en formulant mes idées, je me heurtai à tant d'idées auxquelles leur vieillesse semblait avoir acquis une sorte de prescription désormais inattaquable, qu'il m'arriva ce qui attend l'imprudent qui renverse un nid de guêpes. Je fus assailli de toutes parts, et cruellement piqué; mais grâce à Dieu, je ne m'en portai pas plus mal, et je me résignai à attendre avec une entière confiance que la lumière se fît. Je n'étais pas au bout de mes tribulations! D'autres voyageurs, et des plus instruits, visitèrent après moi les monuments auxquels j'avais pensé assigner leur véritable origine, et, avec une bonne foi égale à la mienne, ils déclarèrent que je m'étais trompé.

Si mon imagination seule avait fait les frais des théories que je m'étais efforcé de répandre, je devais, en honnête homme, le reconnaître hautement, et remercier mes contradicteurs de la parfaite courtoisie avec laquelle ils me signalaient les erreurs que j'avais commises involontairement, ainsi qu'ils voulaient bien le déclarer. Faire amende honorable cependant, avant d'avoir étudié sur place la valeur des objections que mes appréciations avaient soulevées, me paraissait un peu trop prompt, un peu trop humble. Je pris donc bravement mon parti, et malgré le poids des treize années qui s'étaient écoulées depuis mon premier voyage, je n'hésitai pas à affronter de nouveau les inconvénients de toute nature qui entravent forcément une de ces courses aventureuses qu'on appelle « voyage chez les Arabes de Syrie, » et je me disposai à retourner à Jérusalem.

Je ne crois pas avoir besoin d'affirmer qu'en me décidant à partir, j'avais au cœur la ferme volonté de dire au retour, et plus haut que qui que ce fût, que je m'étais trompé, si j'avais le bonheur de reconnaître les erreurs qu'on me signalait. Je dis le bonheur, parce que je ne pense pas qu'il y ait de plus noble jouissance, après celle de découvrir des faits nouveaux, que celle de reconnaître et de proclamer soi-même les erreurs scientifiques que l'on a pu commettre.

Mon ami, Auguste Salzmann, auquel ses beaux travaux sur Jérusalem ont valu une juste renommée, Salzmann, le bon et affectueux complice de toutes mes prétendues illusions, n'hésitait pas à retourner avec moi en terre sainte. Tout fut donc bientôt convenu entre



nous, et dès le mois de juin 1863, j'avais annoncé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que j'irais revoir avec un soin opiniâtre ce que je commençais à craindre d'avoir mal vu ou mal compris.

Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire mon premier voyage se souviennent sans doute que l'entrée du Haram-ech-cherif de Jérusalem m'avait été interdite. Depuis quelques années, l'étude complète de cette enceinte sacrée n'était plus impossible, et les faits nouveaux que cette étude devait me révéler pouvaient modifier du blanc au noir mes idées premières. Il n'en fallait pas tant pour nous affriander au suprême degré, mon compagnon de voyage et moi.

D'un autre côté je voyais, sur nos meilleures cartes de la Syrie, une portion blanche encore et qui faisait le pendant forcé de celle que j'avais eu le bonheur de noircir un peu à l'aide de mes itinéraires. J'avais visité jadis le pays de Moab; je devais avoir le désir bien naturel de visiter cette fois le pays d'Ammon. Second but que je me proposai d'atteindre par tous les moyens possibles.

Mon programme était donc complexe; il s'agissait d'étudier sur de nouveaux frais les monuments de la Jérusalem antique, et de faire une bonne reconnaissance topographique de l'Ammonitide; on comprendra, j'espère, que je me sois enflammé d'une belle ardeur pour l'accomplissement de cette double exploration.

J'étais assuré déjà du concours de Salzmann, en qui je savais devoir trouver, outre l'ami prêt à partager avec moi la bonne et la mauvaise fortune, un dessina-

teur éminent, un photographe aussi habile que les gens du métier, et un archéologue expérimenté. Mon vieux et cher compagnon de voyage, l'abbé Michon, se laissa facilement enrôler, et consentit de grand cœur à prendre sa part de nos fatigues.

Deux des ministres de l'Empereur voulurent bien s'intéresser au succès de mon expédition. S. Exc. M. le maréchal Randon consentit à m'adjoindre M. le capitaine d'état-major Gélis, officier hors ligne, dont les travaux topographiques exécutés pendant l'expédition de Syrie font et feront toujours l'admiration de ceux qui visiteront ce beau pays. S. Exc. M. Duruy, de son côté, voulut bien, sur l'invitation de S. M. l'Empereur, m'attribuer une allocation assez importante pour alléger sensiblement les frais énormes qu'entraînerait infailliblement pour moi un voyage de cette nature. Je suis heureux de leur exprimer ici, de la manière la plus cordiale, toute ma reconnaissance pour l'appui qu'ils m'ont prêté.

Plusieurs des questions que j'allais examiner de nouveau, sur le terrain, ne pouvaient être tranchées qu'à l'aide de fouilles, et songer à entreprendre des fouilles à Jérusalem, c'était rêver une innovation à décourager les plus entreprenants. D'abord il me fallait un firman qui me permît de tenter ces fouilles si désirées, et je me hâtai de le solliciter par l'entremise de S. Exc. M. le ministre des affaires étrangères. Je le demandai au nom de Salzmann, parce que j'avais sujet de craindre que le mien ne fût pas en odeur de sainteté auprès du gouvernement de la Sublime-Porte. Ce bien-

heureux firman fut obtenu et envoyé en double expédition à Beyrouth et à Jérusalem, où il devait nous attendre.

Pour voyager avec sécurité au delà du Jourdain, j'avais deux dangers à éviter : les grosses eaux du fleuve, et l'ardeur du soleil. Je me décidai donc à consacrer la première quinzaine de novembre à l'exploration de l'Ammonitide, en me réservant tout le reste de la belle saison pour l'étude approfondie des monuments de Jérusalem. Toutes mes précautions ainsi prises, je me croyais le droit de compter sur le succès. On verra que, si mes espérances n'ont pas été déçues, je n'en ai pas moins eu un cruel compte à régler avec l'hiver, exceptionnel partout, que nous venons de traverser.

Deux amis, voyageant pour le seul plaisir de voir du pays, se décidèrent à m'accompagner. MM. le baron de Behr et Duru vinrent donc grossir notre caravane. Malheureusement, la santé du second le condamna à rester en Égypte, et le premier seul tint bon presque jusqu'au bout de notre exploration.

A Jérusalem, dès mon arrivée, je me liai d'amitié avec M. Mauss, l'habile architecte auquel le gouvernement français a confié le soin de restaurer l'église de Sainte-Anne et la coupole du Saint-Sépulcre. Mauss, qui est un des élèves de M. Constant Dufeux, n'a cessé de m'aider de son talent, avec une bonne grâce et une ardeur infatigables. Je n'ai certes pas besoin de lui dire ici combien je lui suis reconnaissant du fond du cœur de ce qu'il a fait pour moi. Il le sait à merveille, j'en suis sûr.

Enfin, à notre retour de l'Ammonitide, nous fûmes rejoints à Jérusalem par M. le docteur Gaillardot, aujourd'hui médecin sanitaire à Alexandrie; jusqu'au dernier moment de mon séjour en Syrie, cet excellent ami ne m'a plus quitté une minute, utilisant sans cesse à mon profit son charmant talent de dessinateur et son tact d'antiquaire.

On le voit, le personnel de ma petite caravane était bien choisi. Aussi, pendant près de quatre mois de fatigues et de privations, je n'ai pas eu le regret de voir s'élever un seul nuage entre nous. En partant je comptais deux amis parmi mes compagnons de voyage; au retour je n'y comptais plus que des amis.

Maintenant que j'ai dit pourquoi et avec qui j'étais parti, il ne me reste plus qu'à utiliser les notes de mon journal, en les transcrivant purement et simplement; dans la plupart des circonstances, ce sera vraiment ce que j'aurai de mieux à faire.

F. de Saulcy.

Paris, 7 mars 1864.

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

Vendredi, 16 octobre 1863.

A dix heures et demie du matin, nous avons franchi sans encombre les passes d'Alexandrie, toujours redoutées par les navires qui ont un grand tirant d'eau. Nous longeons la plage basse de sable mêlé de rocailles, sur laquelle feu Saïd-Pacha a eu l'heureuse idée d'implanter le Meks, qui est sans contredit le plus saugrenu des palais passés, présents et futurs. Ce palais abandonné, qui croule aujourd'hui de toutes parts, n'a pour verdure environnante que d'affreux petits moulins à vent, qui se démènent comme des enragés aussitôt que le vent souffle de n'importe où. Mais ne médisons ni du Meks, ni des moulins d'Alexandrie, puisque ce sont eux qui, fournissant aux pilotes ce que les marins appellent des *amers*, les mettent en mesure d'éviter aux navires qu'ils dirigent le désagrément de se perdre sur les roches qui encombrent l'entrée du port. Il en coûterait quelques millions sans doute

pour affranchir toutes les marines de l'univers de semblable appréhension ; mais dépenser efficacement quelques millions pour atteindre un but qui ne lui soit pas exclusivement utile, voilà qui n'est pas admissible pour un gouvernement turc. Donc le port d'Alexandrie restera inabordable pendant la nuit pour tout le monde, et, pendant le jour, pour tout vaisseau non muni d'un pilote alexandrin, jusqu'à..... la consommation des siècles[1]. Quant à ces pilotes, ils forment une corporation qui se fait payer largement, afin de subvenir au partage léonin que lui impose le fisc. Lorsque le pilote employé réussit à entrer son navire, il touche la plus faible part de l'argent qu'il a légitimement gagné ; mais lorsqu'il ne réussit pas, il touche tout seul les coups de bâton qui lui sont assurés dans ce cas, et cela sans que le gouvernement prélève rien sur ce genre de recette. Chez les bons Turcs, tout est organisé sur ce modèle-là.

Nous voilà donc mouillés et amarrés sur la bouée des Messageries impériales, attendant, pour débarquer, que la Santé ait reconnu que nous ne cherchons pas à introduire furtivement la peste en Égypte. Avant l'arrivée de l'embarcation de la Santé, dont nous cherchons partout des yeux, mais en vain, l'affreux petit pavillon jaune, revenons un peu en arrière, et disons quelques mots de la traversée que nous venons d'effectuer.

Nous avons quitté Marseille le 9 octobre, à deux heures et demie après midi, sur le *Meïnam*, magnifique navire des

1. Depuis que cela est écrit, j'ai appris que le souverain actuel de l'Égypte avait porté son attention sur cette grave question, et que sa ferme intention était de rendre praticable, en tout temps et à toute heure, l'entrée du port d'Alexandrie. Cette détermination fait le plus grand honneur à S. A. Ismaïl-Pacha, qui est un de ces souverains dont l'esprit et le cœur sont toujours ouverts aux grandes idées.

Messageries impériales, destiné à faire, dès l'an prochain, le service de l'Indo-Chine. Son commandant, M. de Lescaille, est un homme du monde dans toute la force du terme, élégant, aimable, prévenant, en un mot taillé sur le patron de choix des brillants officiers de la marine française. Mes compagnons et moi sommes bien vite entrés dans la plus charmante intimité avec lui, et n'était le mal de mer qui décime impitoyablement la masse des passagers, rien ne serait plus gai que le pont et le salon du *Meïnam*.

En sortant du port de la Joliette, nous avons immédiatement trouvé une mer passablement grosse, laquelle nous a procuré un roulis d'assez bonne constitution pour mettre à mal les estomacs qui se croyaient, au départ, à l'abri de cette désagréable influence. L'abbé Michon lui-même, l'abbé que j'ai toujours vu plein de sérénité malgré roulis et tangage, subit cette fois la mésaventure commune. Ceci me donnerait à réfléchir, si je ne ressentais pour tout mal l'appétit féroce que la mer m'inflige d'ordinaire.

Jusqu'aux bouches de Bonifacio, nous avons joui sans interruption des plaisirs de l'escarpolette ; mais là, par une mer douce comme le plus innocent des lacs, nous avons vu apparaître sur le pont une foule de visages de tout âge et de tout sexe, dont nous ne soupçonnions pas la présence à bord. Puis sont venues les connaissances bientôt faites et les intimités de traversée, qui le plus souvent meurent aussi vite qu'elles naissent. Hâtons-nous de dire qu'il n'en a pas été ainsi cette fois, et que, de cette vie en commun de quelques jours, ont surgi pour nous tous des relations qui ressemblent fort à de l'amitié de bon aloi.

Nous avons touché à Messine, où pendant quelques heures nous avons flâné, comme tout bon passager le doit, dès qu'une escale se présente sur sa route. Strada Garibaldi,

piazza Garibaldi, etc., etc., nous avons tout visité en courant, admirant l'enthousiasme avec lequel le populaire messinois a rebaptisé, du nom du général, ses rues, ses places, ses théâtres, ses fontaines et le reste. La cathédrale pourtant ne s'appelle pas encore San-Garibaldi. Cela viendra probablement. A propos de cette cathédrale, elle ressemblerait assez à une grande halle au blé, n'était son maître-autel orné de splendides mosaïques.

Une fois rentrés à bord, où grouillaient une foule de marchands de fruits, de figurines, de boîtes de toutes les tailles couvertes de coquilles, et de photographies plus ou moins ostensibles, nous n'avons pas tardé à nous débarrasser de cette fourmilière d'exploitants, ensuite de quoi nous avons repris notre route par le plus beau temps du monde, lorgnant, à grand renfort de longue-vue, tous les sites des rives sicilienne et calabraise du détroit. L'Etna nous a tenu rigueur; le Stromboli nous avait, depuis le point du jour, montré son panache de fumée; l'Etna s'est contenté de ce que son lieutenant avait fait convenablement acte de présence, et ce n'est qu'en rechignant qu'il nous a laissé entrevoir le bout de son nez, noyé dans d'épais nuages. Avant le coucher du soleil, la terre était loin, et nous filions tout droit sur Alexandrie, à une belle petite allure de fiacre à l'heure, dont le cocher compte sur un gros pourboire. Ah! le *Meïnam* n'est décidément pas l'émule du *Peluse*, dont la réputation est si bien établie, qu'à Alexandrie les âniers qui vous offrent un de leurs véhicules à quatre pattes ne trouvent rien de mieux à faire que de vous affirmer qu'il va comme le *Peluse*.

Quelques jours sont bientôt passés, dit-on; c'est vrai et c'est faux. C'est vrai, quand la population du bord est agréable; c'est archifaux dans le cas contraire. Pour nous, les quatre journées qui nous séparaient d'Alexandrie ont

passé rapidement, trop rapidement même, au compte de quelques-uns d'entre nous. A bons entendeurs, salut!

Nous voici donc pour tout de bon à Alexandrie. Une nuée de barques nous entourent à distance respectueuse, jusqu'à ce que le maudit pavillon jaune, qui est enfin arrivé avec trois ou quatre messieurs coiffés de tarbouch, ait eu fini sa petite affaire, et constaté que nous ne nous portions pas trop mal, pour des gens soupçonnés d'avoir la peste.

Une fois débarrassé de ces agréables visiteurs, le pont a été envahi en un clin d'œil par des braillards de toutes les couleurs, se disputant les passagers et leurs bagages comme des chiens affamés se disputent un os à ronger. C'était un tohu-bohu à ne pas entendre Dieu tonner.

Quel honneur! Deux grandes embarcations de l'arsenal sont venues au-devant de moi. Comme je ne puis, en bonne conscience, me soumettre au régime inventé par le roi Salomon, je me décide bien vite pour celle qui m'apporte l'excellent Abbat, maître du meilleur hôtel d'Alexandrie, le plus obligeant comme le plus désirable des hôtes. Nous descendons tous avec lui, après avoir consigné à bord la majeure partie de nos bagages, car c'est le *Meïnam* qui doit, dans quelques jours, nous conduire à Jaffa. Nous débarquons à l'arsenal, où des calèches, de vraies calèches, nous prennent et nous conduisent grand train à notre nouveau gîte. Mon Dieu, que la physionomie d'Alexandrie a changé depuis tantôt treize ans que je n'ai vu cette ville! En vérité je n'y reconnais plus rien et j'éprouve bien quelque regret à me trouver aussi inopinément dans une ville européenne. Heureusement, les dattiers du jardin des Franciscains, dont j'admire de ma fenêtre les splendides régimes, me ramènent aussitôt à la réalité. Alexandrie n'est décidément européenne qu'en apparence.

Les voitures de maître précédées de saïs qui courent, un bâton à la main, en criant comme des brûlés : Bal-ek, yemin-ek, chemâl-ek, Prends garde! ta droite! ta gauche! les ânes trottinant ou galopant sous des cavaliers de toute taille et affublés de tous les costumes, poussés qu'ils sont par leurs infatigables propriétaires, qui ne cessent de les encourager en les rouant de coups; les voitures de louage, les bandes de chameaux, les fellahs et leurs femmes qui semblent détachés des murailles des temples et des palais des pharaons, tout cela grouille et se croise incessamment, tant que dure la lumière du jour. Vienne la nuit, et tout devient désert et sombre. Le silence des rues et des carrefours n'est plus interrompu que par les cris des veilleurs qui, très-probablement, dormiraient de bon cœur, s'ils n'étaient obligés de témoigner de temps en temps, par leurs vociférations, de leur bonne volonté d'entraver le petit commerce des malfaiteurs; car ceux-ci pullulent dans ce grand *refugium peccatorum*. Les veilleurs crient donc, mais c'est tout ce qu'ils font, et cela n'empêche pas le couteau et le révolver de fonctionner très-régulièrement[1]. Tel passant s'est vu, pendant mon séjour à Alexandrie, lardé de coups de poignard par un monsieur qui se trompait et qui, dans son désir de bien faire, avait cru s'adresser à un autre. Ceux qui aiment l'imprévu peuvent aller habiter Alexandrie; ils en auront vite autant et plus qu'ils n'en auront pu désirer.

Aussitôt que j'ai eu fini un brin de toilette, en vérité fort

1. Hâtons-nous de dire que la police égyptienne est parfaitement faite, et que c'est aux entraves que lui impose la juridiction consulaire qu'il est juste d'attribuer l'impunité de la plupart des crimes, qui, d'ailleurs, sont, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, l'œuvre des Européens; aucun étranger, fût-il pris à jouer du couteau, ne peut être arrêté qu'avec l'autorisation et par les agents de son consul respectif. Pendant qu'on va chercher ceux-ci, le coupable s'esquive, et bonsoir la répression! C'est légal, mais c'est triste!

nécessaire, j'ai couru au consulat de France, où j'ai trouvé mon bon et vieil ami Tastu qui m'attendait, au milieu des planchers défoncés, des plafonds crevés, des escaliers rompus et des plâtras volants. On répare le consulat, qui en avait grand besoin, et la marche des réparations n'est pas sans danger pour les visiteurs. Un moellon malavisé a si vite assommé le premier venu! Tastu, qui m'a reçu comme un frère qu'on n'a pas vu depuis de longues années, ne vient au consulat que dans la journée et pour y expédier les affaires courantes. Lui et sa mère, la plus aimable, la plus charmante femme que je connaisse, ont fui cet amas de décombres, et ils sont momentanément établis dans le palais n° 3, habitation somptueuse de bois et de mortier, construite sur les bords du canal Mahmoudieh, par Nasleh-Khanem, fille de Méhémet-Aly, connue sous le nom de la Grande Princesse, et qui devint la femme du defterdar, abominable coquin qui, de son côté, devint le favori de son beau-père.

On raconte tout haut que cette digne femme avait fait du palais n° 3 le pendant de la tour de Nesle, et que bien des gens y entrèrent vivants le soir, pour en sortir le lendemain matin parfaitement morts, et bons à jeter au canal. On n'est pas forcé de le croire. Toujours est-il que le palais n° 3 a une physionomie qui prête beaucoup à la légende en question.

Avant le dîner, et ma visite plutôt amicale qu'officielle terminée, nous nous sommes fait conduire à la colonne de Pompée. J'avais hâte de revoir ce merveilleux monolithe. Il est toujours debout sur son immense monticule de décombres et de gravats, perché sur un blocage des plus grossiers et sans consistance suffisante, ce qui pourra faire qu'un beau jour, que je ne saurais croire très-éloigné, un coup de vent bien appliqué jettera bas la pauvre colonne. Dans le blocage en question paraît une pierre sur laquelle se voient les restes d'un car-

touche royal; mais il est si mutilé qu'il est absolument impossible de deviner quel fut le pharaon dont ce cartouche a contenu le nom. En revanche, deux Anglais, munis d'un gros pinceau et d'un pot au noir, se sont donné le plaisir d'écrire leurs noms en lettres d'un pied de haut sur le fût de la colonne. Quel bonheur pour la postérité!

Un affreux hameau de fellahs, composé de huttes de boue et de roseaux, avoisine la colonne; il fournit une bande de mendiants qui exploitent impudemment et sans merci l'ennui des promeneurs, qu'ils assourdissent de leurs éternelles demandes de bakhchich. Le premier, ils le requièrent parce qu'ils n'ont rien eu de vous, le second, parce que vous leur avez donné quelque chose qu'ils ont eu la bonne grâce d'accepter. On n'a d'autre ressource pour se débarrasser de cette canaille que de remonter en voiture et de se sauver le plus vite qu'on peut. C'est ce que nous avons fait, et longeant de nouveau des jardins qui ressemblent assez à une forêt vierge de dattiers et de bananiers, nous sommes rentrés à l'hôtel Abbat lorsque la nuit venait de commencer. Notre dîner nous attendait, et je déclare sans scrupule que nous lui avons fait fête autant qu'il le méritait. L'eau du Nil est et sera toujours la première eau du monde.

17 octobre.

Au point du jour, et après une nuit excellente, malgré les moustiques, qui nous ont fait un peu trop bon accueil, nous étions tous debout, admirant à qui mieux mieux les splendeurs d'une aurore d'Égypte. C'est vraiment un spectacle dont on ne se rassasie jamais, que celui d'un lever

du soleil en ce pays, et l'on comprend qu'Ammon-Ra, Ammon-Soleil, ait été le plus grand dieu des Égyptiens. Certes, ils lui devaient bien cela. Je voulais revoir au plus vite l'aiguille de Cléopâtre, cet obélisque de granit rose enlevé à Héliopolis, il y a plus de deux mille ans, pour venir orner le pylône d'un temple d'Alexandrie. Il est toujours debout sur sa base déchiquetée, que soutient un blocage encore plus mauvais, si c'est possible, que celui sur lequel pose la colonne de Pompée; encore un monument qui tombera au premier jour. Chose curieuse! c'est la face du monolithe tournée vers la terre qui est outrageusement rongée, tandis que celle qui fait face à la mer est de toutes la mieux conservée. Il semble que le contraire aurait dû arriver. A côté de l'aiguille de Cléopâtre gît, dit-on, sous terre, un second obélisque cassé en trois ou quatre morceaux. On comprend difficilement que ce monument reste si dédaigneusement enterré. L'aiguille de Cléopâtre est enclavée aujourd'hui dans une espèce de chantier dépendant du chemin de fer d'Alexandrie à Ramleh. Ceci est une sorte de railway de banlieue, à l'aide duquel on se fait voiturer en moins d'une heure dans le village de Ramleh, où les Alexandrins vont d'ordinaire faire des parties de campagne. Le lieu est, dit-on, singulièrement choisi, grâce au sable et au vent, qu'il est à peu près impossible de n'y pas rencontrer. J'avoue n'avoir pas ressenti le moindre désir de m'en assurer.

De là nous avons gagné les bords du Mahmoudieh, à travers une plaine de gravats et de décombres, que coupe une route passablement défoncée, et entretenue par la providence seule. Elle est bordée de beaux mimosas toujours verts, qui poussent vigoureusement deci delà, absolument comme ils l'entendent. Sortez par la droite ou par la gauche de cette allée, et vous ne trouverez pas un brin d'herbe,

mais bien des tuileaux, des tessons et des cailloux par myriades. Il est évident que là fut jadis un quartier de la somptueuse capitale des Lagides. Mais hélas! il n'en reste que la place, et le plus chétif pan de mur semble avoir été rasé avec grand soin.

Dès qu'on arrive dans le voisinage du canal, la plus magnifique végétation surgit de partout, et les maisons de plaisance pullulent au milieu des jardins. Je n'en citerai qu'un, celui de la famille Pastré, que nous avons visité dans tous les sens, et qui, certes, méritait bien cet honneur. Il est parfaitement entretenu et montre partout les arbres et les fleurs des Tropiques, poussant pêle-mêle avec les fleurs et les arbres de notre bonne vieille Europe. Quel contraste avec la plaine nue et désolée qui nous a conduits vers ce jardin délicieux!

Quant aux bords du canal lui-même, ils supportent une route exactement défoncée comme celle qui nous y a conduits, et qui sert néanmoins de promenade quotidienne aux oisifs, aux beaux et aux belles d'Alexandrie. Quelques restaurants et cabarets de bas étage y donnent asile à une société plus que mêlée, qui y discute toutes les questions à coups de couteau et de pistolet; mais ceci est un détail.

En rentrant à l'hôtel je me suis hâté d'aller faire une visite à M. Linant, aujourd'hui Linant-Pacha, homme des plus distingués et qui depuis longues années s'est consacré au service du gouvernement égyptien. Personne mieux que lui ne connaît la vallée du Nil et les contrées environnantes, personne ne les a étudiées avec plus de goût et d'intelligence de l'antiquité; sa conversation est donc pour moi pleine d'intérêt. Je lui parle de mon projet de promenade au Caire, et comme l'inondation formidable de cette année a enlevé le chemin de fer sur une étendue de plusieurs kilomètres, entre

Kafr-Zayat et Tantâh, il me promet de télégraphier à la première de ces stations, afin qu'en descendant du train je trouve une barque prête à me transporter au point où les locomotives recommencent à circuler. Voilà certes une bonne fortune dont nous ne saurions, mes compagnons et moi, nous trop féliciter.

Nous avons ensuite été serrer la main à Kœnig-Bey, que j'ai connu à Paris, lors du dernier voyage du pauvre Saïd-Pacha et que j'ai eu le vif plaisir de rencontrer sur le *Meïnam*, fuyant avec Mme Kœnig devant l'hiver de Paris. Je comprends en voyant leur délicieuse habitation, et le beau jardin qui l'entoure, qu'ils préfèrent se dispenser de grelotter en France.

J'ai oublié de mentionner une particularité de ma traversée de Marseille à Alexandrie, et force m'est d'y revenir. Deux mois avant mon départ, j'avais vu entrer un beau matin dans mon cabinet un grand escogriffe d'Arabe syrien que je n'avais rencontré de ma vie. Cet homme, qui est un chrétien de Beit-Sahour, près de Beit-Lehm, avait souvent entendu parler de moi parmi ses compatriotes plus âgés que lui, et il avait conclu de tout ce qu'on lui avait conté que j'étais bon à mettre en exploitation. Comment, pourquoi était-il venu en France? je n'ai jamais pu le démêler au milieu des monceaux de fables qu'il entassait avec ardeur, chaque fois qu'il m'honorait de sa visite. Il prétendait être accouru au-devant de moi, mais c'était un effronté mensonge. Pendant quelques jours j'eus pitié de lui et lui donnai quelque argent; je pris même assez niaisement l'engagement de subvenir à ses dépenses dans l'hôtel de barrière où il s'était réfugié. Mais comme au bout de deux jours on le mit très-lestement à la porte de cet hôtel, puis d'un second, puis d'un troisième, de la même façon, je m'empressai d'en faire autant, et Ibrahim-Hanna, c'est le nom du quidam, fut rigou-

reusement consigné chez moi. Cela ne faisait pas positivement son affaire, et j'appris qu'il vociférait force menaces contre moi; bien que je ne m'en inquiétasse pas outre mesure, j'en avais néanmoins quelque souci et ce ne fut pas sans une certaine satisfaction que j'appris qu'il avait été rapatrié par les soins et aux frais de l'ambassade ottomane. Je m'en croyais débarrassé; et j'avais la prétention de connaître un peu les Arabes! Quelle simplicité! Peu de jours avant mon départ de Paris, je reçus de Marseille un petit billet de maître Ibrahim-Hanna qui me demandait la bagatelle de deux cents francs courrier par courrier, afin de regagner Jaffa. J'écrivis en hâte au secrétaire du digne homme de le prier de ma part d'aller au diable, et de lui bien signifier qu'il n'aurait plus de moi un rouge liard. Je n'en entendis plus parler, mais le premier visage que j'aperçus sur le pont du *Meïnam* quand je vins m'embarquer, fut celui d'Ibrahim. J'avoue que l'instinct de cette aimable brute m'inspira plus d'envie de rire que de colère. Décidément, il était très-fort! Je lui donnai donc une dernière pièce de vingt francs, en le priant pour l'avenir de me laisser tranquille, et d'éviter ma présence, s'il ne voulait pas recevoir quelque horion. J'allais, en effet, dans un pays où chacun fait autour de soi la police comme il l'entend, et je me promettais bien de me débarrasser de cet ignoble parasite, si la nécessité s'en faisait sentir.

Or, pendant ma promenade de ce matin, aussi bien que pendant ma course chez Kœnig-Bey, Ibrahim-Hanna, qui a flairé l'hôtel où je suis descendu, s'est présenté une demi-douzaine de fois et a été très-régulièrement mis à la porte. De fait, je n'en ai plus entendu parler, en Égypte, s'entend; car à Jérusalem, il a, comme on le verra, essayé mais en vain de continuer à m'accabler de ses prévenances.

A six heures, Tastu est venu me prendre pour aller dîner

avec son excellente mère au palais n° 3. On ne peut se faire une idée de la tristesse glaciale de cet édifice. Aussi les histoires de revenants ne lui manquent pas. Voici celle que Mme Tastu m'a racontée :

Lorsqu'on travaillait au plafond de la grande salle qui précède la galerie avec verandah placée devant la cour d'honneur, un ouvrier tomba du haut de l'échafaudage sur lequel il était perché, et se tua du coup. Depuis cette époque, toutes les nuits, lorsque minuit arrive, le pauvre défunt revient au palais, monte lentement le bel escalier qui conduit à la galerie, et s'installe à la place où il est mort, menant grand bruit, et faisant mine de continuer le travail qu'il a laissé inachevé. Les domestiques du consul sont si bien convaincus qu'ils ont entendu et vu le revenant, qu'ils n'ont plus voulu coucher à proximité du théâtre de ces apparitions; force a été de les satisfaire sur ce point, si l'on ne voulait qu'ils désertassent. Je dois avouer que cette histoire n'a en rien altéré notre envie de faire honneur à un excellent dîner et de continuer la plus gaie des conversations.

C'est dans la cour qui précède le palais qu'un jour de fête le mari de la Grande Princesse, se trouvant en belle humeur, fit ferrer, en manière de plaisanterie, les saïs à son service qui venaient, suivant l'usage, attendre les étrennes de leur aimable maître. Il n'y a rien de gai comme un Turc lorsqu'il s'y met une bonne fois, et surtout lorsqu'il s'agit de gens dont il n'a rien à craindre.

En devisant, en parlant de notre chère France qui est si loin, la soirée s'est prolongée, et je suis rentré à Alexandrie par le plus beau clair de lune du monde, dû au croissant le plus humble. Chez nous la pleine lune ne donne pas autant de lumière.

18 octobre.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, nous nous sommes apprêtés pour aller prendre le chemin de fer d'Alexandrie au Caire. Là, pas d'ennuyeuse salle d'attente; on s'y embarque à l'anglaise, aussitôt qu'on a pris son billet et fait enregistrer ses bagages. Je confesse que je n'ai vu nulle part un matériel aussi sale et aussi délabré. Les wagons de première classe ressemblent assez à nos wagons à bestiaux. Après une pause désespérante, la machine fait entendre un son analogue à l'éternuement d'un cheval poussif, et nous filons à une allure médiocre vers le lac Maryout, qui fut jadis le lac Mareotis, puis plus tard une belle plaine fertile, où florissaient plus de cinquante villages. Lors de l'expédition française en Égypte, les Anglais, pour nous faire pièce, noyèrent tous ces villages d'un seul coup, et rendirent à l'eau le domaine que l'on avait eu tant de mal à lui arracher. Cela leur fait beaucoup d'honneur.

A la première station, nous commençons à nous douter que les arrêts absorbent beaucoup plus de temps que la marche. Il est vrai que trois ou quatre heures de retard inquiètent fort peu l'administration; pourvu qu'on arrive, qu'a-t-on à dire? Nouveau beuglement de la machine, nouvelle course jusqu'à Damanhour, où nous séjournons une bonne heure. Qu'on ne dise pas que les Arabes se méfient des chemins de fer! Ils les adorent, à en juger par la masse de gens de tout âge et de tout sexe qui s'empilent dans les étranges voitures qui constituent les véhicules de troisième classe. Chez nous, ce seraient de vrais trucs destinés à trans-

porter les fardeaux ou les marchandises qui n'ont rien à risquer.

Bientôt nous cheminons en pleine inondation, apercevant de tous côtés des *tells*, ou tertres faits de main d'homme, sur lesquels sont entassées les maisons de boue des fellahs. Toutes celles qui sont au bas de ces tells ont été ruinées par l'eau, et se montrent tristement éventrées. On comprend que les briques crues qui servent à bâtir les villages égyptiens se délayent au premier contact de l'inondation, et s'y fondent comme du sucre dans un verre d'eau. A dix heures et demie, nous arrivons à Kafr-Zayat, où nous attendent quelques tribulations comiques.

C'est à Kafr-Zayat qu'a eu lieu la tragédie *hydraulique* dans laquelle un des princes de la maison vice-royale, Achmet-Pacha, a perdu la vie. Le pont qui traverse en ce point le Nil n'était pas achevé, et des bacs recevaient, pour les transporter sur l'autre rive, les voitures des voyageurs, poussées à bras par des caouas et des fellahs. Le train royal, qui était attendu, arrive; les hommes de peine s'attellent avec ardeur aux voitures qu'ils sont chargés d'embarquer, avec un peu trop d'ardeur peut-être, puisque le train, lancé à toute vitesse par eux, file, file si bien qu'il s'abîme dans le fleuve. Un des princes, Halim-Pacha, que cet enthousiasme inaccoutumé avait quelque peu surpris, se tenait sur le qui-vive; au moment de faire la culbute, il eut la présence d'esprit de se jeter à l'eau, et il se sauva à la nage. Tous les autres voyageurs restèrent dans leur boîte, et s'y noyèrent à qui mieux mieux. Le vice-roi actuel, par un hasard providentiel, s'était décidé à passer la journée à Alexandrie, et à ne partir que dans la nuit; il a dû la vie à cette détermination tout à fait fortuite. Cette catastrophe fut-elle un simple effet du hasard? A mes risques et périls, je me permets d'en douter.

A Kafr-Zayat, nous avons commencé à voir les tristes effets de l'épizootie qui vient de frapper l'Égypte. Les cadavres des bêtes à cornes, qu'il faut bien jeter à l'eau, puisqu'il n'y a pas un coin de terre sèche où l'on puisse les enterrer, cheminent tout doucement vers la mer, en empoisonnant l'air que l'on respire. Voilà un bel élément de typhus ou de peste! A mon retour à Alexandrie, j'ai appris que, dans toute l'étendue de la vallée du Nil, quatre cent mille bêtes à cornes avaient péri.

Aussitôt descendu du train, je m'enquiers du directeur du chemin de fer; je le trouve tenant à la main la dépêche de Linant-Pacha, et il m'annonce qu'il n'y a, pour le moment, qu'une barque disponible, mais qu'elle vient d'être requise par un gros personnage qui se rend au Caire; c'est le moudyr de Kafr-Zayat. Celui-ci, que naturellement je ne connais pas, est à côté de moi, et comme je lui fais demander passage pour mes compagnons et pour moi, en déclinant mes titres et qualités, il me toise assez insolemment, et me fait répondre qu'il ne veut prendre avec lui qu'une seule personne; là-dessus il se retourne poliment, pour se moucher avec les doigts, et ne s'occupe pas plus de moi que si je n'existais pas.

Il n'y faut donc plus penser; mais aux grands maux les grands remèdes. Je cours au buffet où nous allons déjeuner, et je charge un des garçons de service de me trouver immédiatement une barque, qui me conduise à Tantah avec mes compagnons et mes bagages. S'il réussit, il y a cent piastres de bakhchich pour lui, et deux cents piastres pour le patron de la barque. Là-dessus nous nous mettons à table. Nous n'avions pas avalé la première bouchée, que la barque demandée était trouvée.

Mais voici bien une autre affaire! Une dépêche télégra-

phique est arrivée au maître du buffet, lui enjoignant de donner à déjeuner *gratis* aux voyageurs de première classe apportés par le train présent. Comme j'ignore ce que cela veut dire, je me refuse formellement à profiter de cette gracieuseté anonyme, et nous déjeunons bel et bien pour notre argent.

Notre barque nous attendait. En sortant de table, nous nous y sommes installés. Quarante francs pour faire cinq kilomètres, sans autre fatigue que celle d'éviter les haies submergées et de laisser faire le vent, c'était plus qu'il n'en fallait pour mettre en joie notre reïs et ses deux matelots. Aussi avons-nous marché si lestement que nous avons bientôt laissé derrière nous notre gros moudyr, qui était parti depuis longtemps avec quelques paires de rameurs. Nous avons constamment longé le chemin de fer, dont les dégâts sont énormes et font pitié à voir. Il y a bien, à toutes les coupures, des masses d'hommes et d'enfants qui ont l'air de travailler à réparer le mal; mais, s'ils y travaillent toujours de la même façon, les brèches seront fermées aux calendes grecques. Ce qui est assez original, c'est de voir les piétons qui ont affaire à Kafr-Zayat suivre la ligne du chemin de fer, nus comme des petits saints Jean de bronze, leurs hardes sur la tête, et cheminant dans l'eau jusqu'à la poitrine.

A un ou deux kilomètres en avant de Tantah, au point où le chemin a été respecté par l'inondation, stationnent deux wagons de première classe et une locomotive attendant le courrier et le moudyr. Je n'ai plus envie d'expérimenter la politesse de celui-ci, et, avec la clef d'or, je me fais ouvrir, avant son arrivée, un compartiment où nous nous installons sans plus de façons. Quand l'illustre personnage arrive, il trouve plus sage de nous laisser tranquilles, et avec une magnanimité que je n'oublierai jamais, il a l'air de consen-

tir à ce qu'on nous laisse notre compartiment. Que de reconnaissance! Enfin nous repartons, et en quelques minutes nous atteignons Tantah. Là, il nous a fallu faire le coup de poing, ou peu s'en faut, pour attraper au vol des billets de première classe pour le Caire. Je n'ai jamais vu cohue et assaut pareils. C'est grâce à notre chef de train, à qui j'ai donné un écu pour la peine, que j'ai pu obtenir les billets dont j'avais besoin, sans y laisser les pans de ma redingote. Une fois maîtres légitimes de nos places, nous avons encore perdu une bonne heure au moins à voir grouiller autour du train les voyageurs qui voulaient y monter. Quand tout, hommes et choses, a été casé, la machine, qui tousse exactement comme la première, s'est mise en marche, et nous avons continué notre voyage.

Nous avons encore fait une station démesurément longue à Béna-el-Assal, l'antique Athrybis. Le tell qui fut l'assiette de la ville antique est énorme et ne semble composé que de pots cassés. Sans aucun doute il recèle des monuments importants, comme d'ailleurs tous les tells que nous aperçûmes de près ou de loin. Les maisons de fellahs ont toutes la même physionomie. Elles affectent invariablement la forme du pylône des antiques édifices du temps des Pharaons, et souvent leurs murailles de boue présentent une ornementation véritablement élégante.

Longtemps avant d'arriver au Caire, que nous n'avons atteint qu'à six heures du soir, les Pyramides de Ghizeh nous ont montré à l'horizon leur masse imposante. Ce n'est jamais sans une vive émotion qu'on voit ou qu'on revoit cette merveille du monde. A cette heure, la lune, quoique à peine sortie de son premier quartier, nous éclaire presque comme en plein jour; mais quelle affreuse poussière que celle dans laquelle patauge la masse des voyageurs que

le train vient d'apporter ! Deux voitures, car le Caire aujourd'hui a plus de voitures encore qu'Alexandrie, nous prennent et nous transportent rapidement à l'hôtel d'Orient, sur l'Esbekieh. La chaleur est étouffante; quel climat! Une nuée d'Anglais arrivant de l'Inde s'est abattue sur l'hôtel, ce matin même, nous avons donc toutes les peines du monde à y trouver un gîte. Mais nous ne sommes pas des petits-maîtres et nous nous effrayons modérément d'avoir à monter un peu haut.

Aussitôt arrivé, j'ai envoyé ma carte à mon ami Mariette-Bey, qui certes est loin de s'attendre à ma visite; je le prie de venir déjeuner avec moi le lendemain matin. Nous nous mettons alors à table dans le coin des Français, car à l'étranger Anglais et Français ne se mêlent guère, et tout juste après le temps nécessaire pour aller à Boulaq et en revenir, Mariette arrive. Inutile de dire le vif plaisir avec lequel j'embrasse cet excellent ami. Après le dîner, nous nous sommes promenés sur la grande allée de l'Esbekieh, assourdis par les cafés chantants et les théâtres qui ont envahi cette charmante promenade. Comme on y trouve un peu de fraîcheur, tous les Européens établis au Caire, tous les voyageurs de passage, et bon nombre d'Égyptiens pur sang et de Turcs s'y rendent chaque soir, pour y prendre en plein air la limonade ou le café. Jusqu'à dix heures, Mariette nous a charmés par les nouvelles archéologiques qu'il nous a données. J'ai pris rendez-vous avec lui pour demain matin à six heures et demie, parce que je veux voir à fond le musée qu'il a créé à Boulaq, avant de faire ma première visite au vice-roi. Il est dix heures quand je rentre à l'hôtel pour me coucher, non pas dans, mais sur mon lit; avec l'atroce chaleur qu'il fait, le premier parti serait impossible à prendre. Autre inconvénient du Caire! les moustiques remplissent

toutes les chambres, et si les lits n'étaient pas munis de moustiquaires, on risquerait en s'éveillant de se trouver dévoré jusqu'aux os. En se calfeutrant dans sa prison de gaze, on est fortement endommagé, voilà tout. C'est aux mains surtout que ces affreuses petites bêtes font les blessures les plus désagréables.

19 octobre.

J'étais assez fatigué pour que la musique enragée de la Bella-Venezia, café concert établi presque devant mes fenêtres, et le ronflement agaçant des moustiques ne pussent faire l'ombre de tort à ma nuit; j'ai dormi tout d'une pièce jusqu'au chant du muezzin, avant l'aube. Comme il y a une mosquée tout contre l'hôtel, les premières notes de la cantilène de fantaisie lancée aux fidèles m'ont fait sauter à bas du lit, moi infidèle.

J'ai ouvert ma fenêtre et me suis mis à fumer un cigare sur mon balcon. Il faisait bien assez sombre encore pour que mon costume léger ne pût offusquer personne. Déjà cependant je voyais des ombres humaines se presser en tous sens sur la chaussée de l'Esbekieh, tandis qu'une chaude vapeur se balançait mollement sur les grands massifs de verdure qui s'étendaient au loin devant moi. Déjà le sommet du palais d'Abbas-Pacha se colorait d'une belle teinte rosée, qui annonçait le prochain retour de la lumière. J'admirais de toute mon âme, mais au bout d'un quart d'heure à peine il faisait grand jour, et je dus, à mon vif déplaisir, changer de costume, ou, pour parler plus exactement, en prendre un qui fût un peu moins incomplet. Je me hâtai donc de me préparer pour attendre l'arrivée de Mariette.

A six heures et demie, ce brave ami était à l'hôtel, et nous montions en voiture pour nous rendre à Boulaq, où il a établi son musée. Ce sont les bâtiments délabrés du transit, qui lui ont été livrés par le vice-roi feu Saïd-Pacha, pour y réunir les merveilles inappréciables qu'il lui a été donné de recueillir. Toutes proviennent des fouilles entreprises par lui, pour le compte de l'État égyptien. Mariette, en effet, avait facilement fait comprendre au souverain qu'il était déplorable que tous les musées de l'Europe se fussent enrichis aux dépens de l'Égypte; qu'il était temps de doter son pays d'une fondation digne d'un prince véritablement éclairé, que semblable création d'ailleurs ne manquerait pas de jeter une gloire incontestable sur son règne, en attirant au Caire les égyptologues, dont le nombre allait toujours croissant en Europe, et pour lesque's l'étude d'un pareil trésor ne pouvait manquer de devenir un motif impérieux de visiter eux-mêmes la terre des Pharaons. Cette idée toute simple et toute naturelle frappa l'esprit du souverain; la formation d'un musée égyptien au Caire fut immédiatement décrétée, et les moyens les plus efficaces pour atteindre le but désiré furent mis à la disposition de Mariette. On lui confia l'inspection et la garde de tous les monuments encore existants, avec mission de les déblayer et d'entreprendre où bon lui semblerait les fouilles qui devaient fournir les éléments du futur musée; le commerce interlope des antiquités fut absolument interdit du même coup, et la destruction pour ainsi dire systématique des monuments fut arrêtée. Espérons qu'elle ne reprendra plus sa désastreuse allure. Il n'y a pas sous le soleil de climat plus conservateur que celui de l'Égypte; il suffira donc de vouloir désormais, pour que plus rien ne disparaisse de l'inventaire des monuments illustres que quarante siècles de l'histoire humaine ont répandus sur cette terre privilégiée.

Disons-le sans réticence, la création de ce musée ne fut pas vue d'un bon œil par tout le monde, dans l'entourage du souverain éclairé qui la décrétait. Bien des gens déploraient la détermination qu'il venait de prendre, de faire des dépenses dans un intérêt purement scientifique, et sans qu'il fût possible de prélever, comme de coutume, de fortes dîmes sur ces dépenses insolites. Aussi n'a-t-on pas manqué d'insinuer que Mariette avait dépensé des centaines de mille francs pour aménager le musée de Boulaq, et c'est là une abominable calomnie. Soixante mille francs à peine ont suffi à la mise en ordre, dans un local charmant, d'un musée auprès duquel pâlissent déjà tous les musées les plus renommés de la vieille Europe. Leyde, Berlin, Londres, Turin, Paris même ont sans doute de magnifiques collections de monuments égyptiens; mais disons-le franchement, elles sont primées et de beaucoup par la collection de Boulaq, que moins de cinq années ont suffi à réunir.

Un bateau à vapeur du vice-roi avait été mis à la disposition de Mariette, pour qu'il lui fût possible de se transporter rapidement partout où l'exigeraient les besoins du service qui lui était confié. Ce bateau lui a été repris l'an dernier, sous je ne sais quel prétexte. Espérons que cette mesure n'aura qu'un effet passager. On conçoit facilement toute l'amertume qu'a dû jeter dans le cœur de Mariette l'exécution de cette mesure si imprévue. Il eut cependant le courage de se raidir contre les obstacles qu'on se plaisait à faire naître sous ses pas, et rien ne put l'empêcher de poursuivre la tâche glorieuse qui lui avait été donnée à remplir. Ses jours et ses nuits furent employés à préparer l'inauguration du musée de Boulaq, et le jour même de mon arrivée au Caire, la besogne venait d'être terminée. A ce moment, le vice-roi n'avait pas encore exprimé le désir de visiter ce beau

joyau de sa couronne. Tant de gens autour de lui parlaient avec mépris de ce ramassis de vieilleries sans intérêt, que peut-être il avait fini par croire que son musée ne valait pas la peine qu'il se dérangeât afin d'aller le visiter. Disons tout de suite que j'ai peut-être eu le bonheur de le faire changer d'opinion sur ce sujet, car, le lendemain même de ma dernière visite au Palais, Mariette-Bey fut mandé par Son Altesse, afin de prendre jour pour l'inauguration du musée. Si je ne me suis pas trompé, et si j'ai pu contribuer à amener ce changement dans l'esprit du vice-roi, je déclare que j'en serai fier toute ma vie.

Venons maintenant à la description sommaire de cette inappréciable collection et du beau local qui la contient.

Le musée, ainsi que je l'ai dit, occupe aujourd'hui les anciens bâtiments du transit, de la *compania,* comme on l'appelle au Caire. Deux cours successives longent le Nil, et sont séparées l'une de l'autre par une grille. La première, plantée de quelques beaux arbres, ne contient que les bâtiments d'habitation réservés aux gens de service et à Mariette-Bey lui-même. Une délicieuse petite gazelle, nommée Finette, s'y promène en liberté, recherchant avec ardeur les bouts de cigare, dont elle se fait un singulier régal. Quelques jolis petits singes y gambadent aussi en sa compagnie.

La seconde cour fait déjà partie intégrante du musée, car elle contient deux sphinx venus de Karnac, et trois superbes sarcophages de basalte, avec couvercles soutenus par des taquets, comme pour les analogues que nous admirons au Louvre. Cette disposition est commandée par la nécessité de voir les dessins gravés en creux dans l'intérieur de la tombe. L'extérieur tout entier est pareillement couvert de figures et de textes hiéroglyphiques gravés en creux. Ces trois sarcophages proviennent de Sakkarah, et appartiennent à de grands personnages, qui ont vécu sous la vingt-huitième dynastie,

c'est-à-dire sous les rois saïtes. L'un de ces sarcophages appartient à un certain Tachos, *premier général des soldats de Sa Majesté.* On serait bien tenté d'identifier ce général en chef avec le Téos dont parlent Manethon et Diodore, et qui fut revêtu de la même dignité vers l'époque où régnait Amyrtée. Quoi qu'il en soit, cette tombe était inviolée lorsqu'elle fut découverte, et elle renfermait de fort belles amulettes sacrées. La gaîne qui a contenu la momie de Tachos est en basalte vert de la plus grande beauté.

Deux vestibules successifs donnent accès au musée proprement dit. Le premier contient une belle statue romaine d'une dame, qui a été trouvée à Tell-Mokdam, l'antique Cynopolis. Cette statue est d'un bon style, quoique un peu vulgaire. Auprès d'elle se voit une tête colossale du Nil, assez semblable à celle du Jupiter Olympien. Mais la chevelure de cette tête, dont les mèches sont mouillées, ne permet pas de conserver trop de doutes sur la déité qu'elle représente. Des inscriptions grecques et romaines complètent l'ameublement de cette salle, qui conduit à un second vestibule où commencent à se montrer des monuments hors ligne.

Les deux morceaux qui frappent tout d'abord la vue sont deux belles statues de calcaire peint, provenant de Sakkarah, échantillons vraiment merveilleux de l'art de la quatrième dynastie (celle des rois Souphis, Chephren, Mycerinus, auteurs des trois grandes pyramides de Ghizeh). Ces statues, qui ont bien près de six mille ans d'existence, sont superbes de modelé. Les têtes, les bras, et les genoux surtout, sont de véritables chefs-d'œuvre de glyptique. Ces figures sont vivantes, et l'on serait facilement tenté de croire que ce sont deux fellahs de l'époque actuelle qui posent devant vous, tant les types sont identiques. Évidemment, c'est la même race.

On remarque ensuite des tables à libation, en grès statuaire, trouvées en place à Karnac. Comme elles sont antérieures à l'arrivée des Pasteurs, ou Hyksos, ou bien ceux-ci les ont respectées, ou bien, ce qui paraît plus probable, ils n'ont pas pénétré jusqu'à Thèbes. L'une d'elles offre un cartouche très-singulier, formé de la réunion des noms de trois rois appartenant aux onzième et douzième dynasties, antérieures par conséquent à l'invasion des Pasteurs. Ces noms sont : Amon . . . , Entef, et Amenhemé. La gravure en est remarquablement fine.

J'avais conservé le souvenir d'une lecture faite par Mariette devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à propos d'une stèle de Thoutmès III, sur laquelle se trouve un véritable poëme en versets cadencés, rédigé pour célébrer les victoires de ce monarque conquérant. Cette lecture, destinée uniquement à faire connaître l'existence et la traduction de ce petit poëme, fit naturellement une grande sensation. Depuis lors, MM. de Rougé et Brughsch ont complété la traduction de ce texte important, qui orne aujourd'hui le musée de Boulaq. A côté de ce monument est placée une autre stèle calcaire de grande dimension, sur laquelle est gravé un hymne au soleil. A propos de cette stèle, Mariette a émis devant moi une hypothèse qui me paraît singulièrement digne d'être prise en considération. Tous les égyptologues ont remarqué, dans les textes hiéroglyphiques, la mention d'une région nommée Poun, et Pount, avec le *t* explétif. Ne serait-il pas possible que sous cette appellation fussent cachés les *Pœni*, Phéniciens? Vraiment, on serait tenté de le croire.

Tout le reste de ce riche vestibule est garni de stèles de la douzième dynastie, au nombre de cent environ. Inutile de faire ressortir l'importance historique de cette magnifique série de textes.

Arrivé en ce point du musée, cessent de paraître, à très-peu d'exceptions près, les monuments importants par leur taille. On sent qu'il manque là une belle et vaste galerie, où seraient rassemblés les morceaux de grande dimension disséminés en Égypte, et qu'il serait si facile de réunir en peu de temps. Citons, par exemple, les colosses et les sphinx de Sân (*Tanis, Avaris* des Pasteurs), ainsi que les groupes de marchands de poissons, provenant des mêmes fouilles. Tous ces monuments, produits étranges et inattendus de l'art des Pasteurs, n'ont d'analogues dans aucun musée du monde, et ils suffiraient à eux seuls pour donner au musée de Boulaq une importance capitale. Citons encore ce qui reste disponible à Sakkarah (nécropole de Memphis) : ce qui peut être, sans difficulté aucune, pris et enlevé dès qu'on le voudra, ce sont trente-trois magnifiques sarcophages, et une quarantaine de grandes stèles de l'ancien empire. Ce serait certainement une réunion inappréciable, d'autant plus que jamais l'exécution des textes égyptiens n'a atteint la perfection que présentent ceux dont il s'agit, au point de vue de l'art. Ajoutons enfin à cette énumération splendide une demi-douzaine de décrets royaux, qui sont à Abydos ou à Memphis. Que l'on fasse construire une galerie capable de contenir tous ces trésors historiques, et ils seront prêts à venir dès qu'on voudra bien se donner la peine de les prendre. Je me plais à espérer que le vœu que je formule ici s'accomplira quelque jour, et que le souverain de l'Égypte ne déclinera pas l'honneur qui lui reviendrait de la détermination de réunir dans son musée des monuments d'une telle valeur.

Ce n'est qu'après avoir franchi les deux vestibules, dont je viens de faire connaître *grosso modo* le contenu, qu'on entre, ainsi que je l'ai noté plus haut, dans le musée proprement dit. Celui-ci se compose de quatre salles, qui naguère

étaient quatre magasins infects du transit. Les avoir transformés en salles élégantes et d'une convenance exquise, et cela avec la plus incroyable économie, c'est un tour de force dont le gouvernement égyptien devrait fortement remercier Mariette, ne fût-ce que pour la rareté du fait en ce pays. Des peintures très-sobres et de fort bon goût font de ces quatre salles un véritable musée égyptien. Hâtons-nous de dire que ces peintures ne sont pas du tout semblables à celles du musée de Berlin.

Maintenant procédons par ordre.

La première salle dans laquelle on pénètre est la salle du centre. A gauche, elle contient un véritable panthéon, composé des plus ravissantes figurines de toute matière, offrant les formes diverses sous lesquelles furent représentées les divinités égyptiennes. A droite sont les objets funéraires, c'est-à-dire la série des amulettes, souvent si précieuses, qui accompagnaient les morts dans leur dernière demeure. Tout cela est renfermé dans de belles vitrines, bien éclairées; par conséquent suffisamment en vue pour être étudié avec fruit, mais aussi suffisamment à l'abri de la poussière, et bien mieux encore, des mains des visiteurs. Je me suis laissé dire que, lorsque S. M. le sultan est venu au Caire, il y a deux ans, quelques-uns des grands personnages qui l'accompagnaient se sont indignés de la précaution prise contre les indiscrets. Ceux-là devaient être des amateurs.

Entre les vitrines de droite est placée une statue en bois d'un homme marchant le bâton à la main. Cette statue, qui a un peu moins d'un mètre de hauteur, est connue sous le sobriquet de Cheikh-el-Beled, qu'elle a reçu à cause de la ressemblance inouïe du personnage qu'elle représente avec le Cheikh-el-Beled actuel de Sakkarah; c'est tout simplement un chef-d'œuvre, qui date de six mille ans. Tout le monde

a admiré le petit scribe accroupi du musée du Louvre, dû également aux fouilles de Mariette, et appartenant à la même époque. C'est sans contredit le plus précieux bijou de notre écrin égyptien. Eh bien, à mon avis, la petite statue de bois du musée de Boulaq lui est bien supérieure au point de vue de l'art.

Dans cette même salle est placée la statue, en albâtre oriental, de la reine Ameniritis, femme du roi Piankhi, trouvée par Mariette à Karnac. Cette statue d'une princesse, de quelques années antérieure à l'avénement de la dynastie des Psammetik (XXVIe saïte), est d'une conservation merveilleuse. Ce qui frappe en elle, c'est le talent hors ligne avec lequel l'artiste qui l'a exécutée a su lui donner une chasteté irréprochable, tout en accusant les formes du corps féminin le plus charmant. Citons encore une très-jolie figure de calcaire, peinte en rouge, d'un brave homme qui a vécu sous la quatrième dynastie.

Dans cette même salle enfin sont quatre grandes cages de verre contenant des milliers d'objets de prix, se rapportant aux quatre classes suivantes : religieuse, funéraire, civile et historique. C'est, sans contredit, l'ensemble le plus merveilleux de ces monuments de petite dimension dont nos musées européens sont si fiers, quoiqu'ils soient bien pauvres en comparaison de ce que présentent les vitrines de Boulaq. J'ai remarqué avec le plus vif intérêt, dans la cage historique, la base d'une statue de Tahraka portant les noms de vingt-six peuples vaincus par le roi que les Grecs ont désigné sous le nom de second Sésostris. La suite des scarabées présente une série de cartouches royaux presque sans interruption depuis la troisième dynastie (Ouserkèrès, de Manethon) jusqu'aux Ptolémées. Un certain nombre de ces scarabées portent de véritables généalogies royales.

La salle de l'est ne contient que des monuments du premier empire, c'est-à-dire contemporains des dynasties les plus anciennes, et jusqu'à l'arrivée des Pasteurs. Là brille au premier rang la statue de Chephren, le roi qui fut enseveli dans la seconde pyramide de Ghizeh. C'est un morceau splendidement beau et qui vaut, à lui seul, toutes les statues réunies des musées égyptiens de l'Europe, bien que son bras droit ait été mutilé. Comme art, cette statue, qui est grande comme nature, est supérieure aux plus belles statues, aujourd'hui si célèbres, du musée de Turin, et pourtant il s'agit là d'un monument qui a plus de six mille ans d'âge. La matière est magnifique; c'est celle qui est connue des géologues sous le nom de diorite. Elle a été extraite d'un puits creusé dans une des chambres du temple d'Armakhis, de ce temple que Mariette a retrouvé sous le sable, dans le voisinage du grand sphinx qui n'est lui-même que l'image d'Armakhis.

Ainsi que je viens de le dire, toute cette salle de l'est est remplie de stèles et de statues appartenant au temps de l'ancien et du moyen empire. Parmi les stèles, il en est une qui présente le cartouche de Khoufou *vivant*. Khoufou, c'est le roi enterré dans la plus grande des pyramides. Comme les tableaux qui accompagnent les textes de cette stèle manifestent d'une manière évidente l'existence, à l'époque où elle fut érigée, des cultes d'Apis et d'Armakhis, il serait permis de supposer qu'elle est postérieure au règne de Khoufou; rien pourtant, il faut le dire, ne prouve que ces cultes aient été mis en pratique longtemps après cette époque. D'ailleurs l'épithète *vivant*, accolée au nom du roi, semble prouver qu'il n'avait pas quitté ce monde lorsque la stèle en question fut ciselée. C'est là d'ailleurs une question difficile à décider, et qui n'est pas le moins du monde de ma compétence.

La salle de l'ouest est une salle purement civile; elle est ornée de grandes vitrines remplies de scarabées, de momies de choix, de vases, de statues, etc. Une armoire spéciale ne contient que des statues de personnages appartenant aux temps des premières dynasties. Une autre renferme des vases de toute forme, et des outils, tels que niveaux de maçon et maillets. Comme ceux-ci ont été trouvés dans l'épaisseur des murs du tombeau d'Ounnas, dernier roi de la cinquième dynastie (éléphantine, vers 3480 avant l'ère chrétienne), il est bien certain qu'ils sont contemporains du monarque en question. Quant à son tombeau, qui a été reconnu par Mariette, il fait partie du groupe des pyramides de Sakkarah, et il est situé entre ce village et celui de Daschour, sur la lisière du désert.

La quatrième et dernière salle est celle des bijoux. En première ligne on remarque naturellement ceux qui ont été trouvés avec la momie de la reine Ahotep, mère d'Amosis. Comme ils ont été admirés par tout Paris, lorsque Mariette les y apporta, il y a quelques années, avec l'assentiment du vice-roi, il est inutile d'en parler plus longuement. Parmi les autres on admire ceux qui ont été rencontrés dans le tombeau d'un grand personnage de la cour de Ramsès VIII, découvert à Abydos. Ce sont de magnifiques pendants d'oreilles qui étaient destinés à être accrochés à une perruque.

Cette même salle contient le cercueil entièrement doré de la reine Ahotep elle-même. Ce cercueil est, comme ceux des Entef aujourd'hui déposés au Louvre, couvert des dessins les plus intéressants. On y voit Isis entourant la défunte de ses ailes, pour en protéger le corps.

Joignez à tout ce qui vient d'être si brièvement énuméré une douzaine de magasins fermés et qui sont encombrés d'une collection énorme de stèles, de statues, de sarco-

phages, de cercueils, de momies, etc., attendant qu'on puisse leur assigner une place convenable.

L'un de ces magasins, néanmoins, pourra être visité par le public, et c'est un grand bonheur, car il contient de vrais trésors historiques. Là, en effet, est placé le sarcophage qui avait été donné à la France, et que nous avons eu la sottise, à jamais regrettable, de ne pas faire enlever. Ce sarcophage est, pour ainsi dire, identique avec celui qui renfermait le corps du roi Menchérès ou Mycerinus. Il est donc son contemporain. Or, chacun sait que le sarcophage de Mycerinus, rapporté en Angleterre où il devait faire le plus bel ornement du British-Museum, a sombré en mer, sur la côte du Portugal.

Là aussi est la tête du sphinx, trouvée à Sân, et qui est certainement une œuvre d'art du temps des Pasteurs. On se rappelle que la *Revue archéologique* a eu la chance de publier, sur ce morceau remarquable, un mémoire de Mariette; mémoire qui a été toute une révélation sur l'histoire des Pasteurs, naguère si embrouillée. Le type de la figure de ce sphinx est absolument semblable au type constant des habitants actuels de Sân, sur les bords du lac Menzaleh. Les Hyksos, ou, pour mieux dire, leurs descendants directs, sont donc toujours là. La saillie des pommettes, l'arc de la bouche et le nez épaté, sont les caractères distinctifs de cette race, qui n'a rien de commun avec les fellahs, ou Égyptiens de pur sang.

C'est là encore qu'on voit la fameuse table trouvée par Mariette à Memphis. Elle porte cinquante-six cartouches royaux de monarques répartis dans les dynasties égyptiennes, depuis la première jusqu'à la dix-neuvième. Tous sont rangés par ordre chronologique, avec des omissions, évidemment volontaires, de la part du graveur. On comprend qu'un

monument de cette nature soit bien autrement précieux que la table d'Abydos, qui est aujourd'hui à Londres, et qui fut jadis vendue au British-Museum par M. Mimaut, consul général de France en Égypte.

En résumé, le musée de Boulaq contenait, à l'heure où je l'ai visité, vingt-deux mille monuments catalogués, tous trouvés par Mariette, en quatre ans et demi de fouilles. C'est donc, je le répète, un musée qui déjà marche au moins de pair avec les plus riches de l'Europe.

Gloire donc à Saïd-Pacha, qui a eu l'heureuse idée d'ordonner la formation de cette merveilleuse collection; gloire à son successeur, Ismaïl-Pacha, qui, nous n'en doutons pas, continuera dignement l'œuvre de son prédécesseur; il lui suffit de vouloir, et, nous en avons le ferme espoir, il voudra.

Rappelons, en finissant, que deux obstacles sérieux ont été rencontrés par Mariette dans l'exécution de son noble mandat. Le premier tenait au dédain du pays entier pour les monuments de l'antiquité. Pour les indigènes, ces monuments étaient des carrières où ils trouvaient à bon marché de belles pierres toutes taillées; avouons bien bas que, pour le gouvernement lui-même, cet abominable système de destruction avait été de mise. Aujourd'hui ce premier obstacle est à peu près levé. Les indigènes n'osent plus toucher aux monuments antiques. Mais est-il bien sûr que les agents du gouvernement fassent de même? Je n'oserais pas trop l'affirmer. Patience! cela viendra certainement.

Le deuxième obstacle à vaincre, et celui-là, malheureusement, est encore debout, c'est l'abominable manie des voyageurs qui se font une sorte de gloire, les malheureux, d'écrire partout leurs noms, obscurs ou ridicules, ou qui font pis encore, et mutilent les antiquités qu'ils visitent. Quand les gardiens des monuments qu'on dégrade ainsi font mine

d'empêcher la perpétration de ces actes stupides, il arrive souvent qu'on les bat, et, toujours, que le voyageur soi-disant insulté se plaint à son consul. Qu'en résulte-t-il? Que le gardien dénoncé va aux galères, pour avoir strictement voulu exécuter sa consigne. Cela est tout simplement une infamie. J'en suis bien fâché pour les plaignants. Il est vraiment très-regrettable que, lorsque des actes de cette nature s'accomplissent, il ne se trouve pas là, à point nommé, quelque Européen de bon sens, muni d'une bonne poigne et d'un bon gourdin, pour offrir aux mutilateurs la seule récompense que mérite la peine qu'ils se donnent.

Citons, par exemple, ce qui s'est passé au tombeau de Séti Ier, découvert par Belzoni. Ce beau monument avait été fermé. Des touristes, ce ne sont heureusement pas des Français, ont enfoncé la porte et criblé les tableaux hiéroglyphiques de plates injures à l'adresse de Mariette. Citons encore un nom aristocratique qui se trouve écrit partout en Égypte, suivi de la qualification de *c*..., qu'un second touriste y a accolée avec autant d'obstination que l'autre en a mise à graver son nom sur toutes les murailles antiques. Voilà-t-il pas quelque chose de bien édifiant pour ceux qui viendront après eux dans la vallée du Nil!

Cet obstacle-là, trois fois hélas! ne pourra jamais être écarté.

On comprend que cette visite du musée de Boulaq m'a pris quelques heures, dont je suis loin de regretter l'emploi. Aussitôt mon inspection finie, je regagne le Caire avec Mariette, pour me rendre chez Burguières-Bey, le médecin et l'ami d'Ismaïl-Pacha. Comme je tiens à présenter mes devoirs au vice-roi dans la journée, je ne puis mieux m'adresser qu'à Burguières-Bey afin d'obtenir cet honneur. Nous traversons donc l'Esbekieh tout entière, et nous nous dirigeons

vers Choubra, où le docteur occupe une belle maison, présent du vice-roi. Burguières-Bey est médecin sanitaire au service de la France ; je suis donc sûr à l'avance d'être bien reçu. Au moment où nous allions atteindre son habitation, sa voiture a croisé la nôtre ; nous nous sommes arrêtés de part et d'autre, et nous avons fait connaissance dans la rue. Je dis au docteur mon vif désir de faire dans la journée une visite au vice-roi, et comme c'est précisément chez celui-ci que se rend Burguières-Bey, il s'engage à lui faire part de ma requête, et me promet de m'informer, le plus promptement possible, de l'heure à laquelle je pourrai me présenter chez Son Altesse.

Une fois maître de mes mouvements, j'ai parcouru les bazars et fait ma provision de cigares, en attendant l'heure du déjeuner. J'étais à peine rentré à l'hôtel, que le docteur est venu m'annoncer que le vice-roi voulait bien me recevoir le jour même, et qu'en conséquence il viendrait me prendre à trois heures et demie, pour me conduire au Qasr-el-Nyl, où Son Altesse se trouverait à cette heure. Il m'annonce en outre qu'Ismaïl-Pacha l'a chargé de me dire qu'il mettait à ma disposition, pour le lendemain matin, un bateau à vapeur lui servant de yacht de plaisance, qui me conduira à Sakkarah et à Ghizeh. Voilà certes une attention toute gracieuse, dont je conserverai le plus reconnaissant souvenir.

A l'heure dite, Burguières-Bey était à l'hôtel ; nous montions ensemble dans un charmant petit coupé à lui appartenant, et nous filions grand train sur le Qasr-el-Nyl. Pendant le trajet, le docteur m'a communiqué une dépêche télégraphique qui vient d'arriver au vice-roi et qui lui annonce la mort de M. Billault. La France perd un homme éminent, l'empereur un serviteur dévoué, et moi un ami. Cette nouvelle est donc bien faite pour me causer une vive peine.

Nous voilà au Qasr. Nous franchissons d'abord une grande porte où sont attachés une foule de chevaux et d'ânes, montures de ceux que leur service ou leurs intérêts attirent au palais. Cette porte est gardée par un poste nombreux de tourlourous égyptiens, tout habillés de grosse toile ou de coutil gris. Nous suivons ensuite une allée bordée de deux bâtiments assez délabrés, dans l'un desquels une musique d'infanterie s'exerce et fait plus de bruit qu'elle ne procure de plaisir aux auditeurs qui, comme nous, passent là d'aventure. Puis nous traversons une seconde porte, devant laquelle se sont arrêtées les voitures des personnages un peu plus huppés que ceux dont les montures émaillaient la première entrée. Nous pénétrons enfin dans la cour du Qasr. Au milieu sont plantés plusieurs beaux arbres, au pied desquels sont encore arrêtées quelques voitures de luxe, véhicules des heureux du jour. Devant nous le Nil coule à pleins bords; à droite, en arrière, et à gauche, règne une immense caserne à plusieurs étages de galeries, percées de larges ouvertures cintrées, où l'on voit grouiller à toutes les baies des masses de soldats habillés de coutil, comme les premiers que j'ai mentionnés. Par-ci, par-là, causent des groupes d'officiers ayant fort bonne tournure. A son extrémité, c'est-à-dire immédiatement au bord du fleuve, l'aile droite de la caserne est terminée par un beau pavillon, que précède un élégant perron d'une dizaine de marches; celles-ci une fois franchies, on entre dans une vaste galerie au bout de laquelle se trouve, à droite, le salon où le vice-roi reçoit les personnes qu'il honore d'une audience. Tout cela est fort riche, fort doré sans doute, mais un peu lourd de style.

Un officier est chargé d'introduire les étrangers auprès de Son Altesse; c'est un excellent homme, très-affable, qui remplit ces fonctions comme il les a remplies sous les vice-

rois précédents. Zeky-Bey, c'est son nom, parle fort bien le français, et s'acquitte avec une parfaite politesse des devoirs de sa charge. Il est venu au-devant de moi jusque sur le perron, et il me conduit au salon de réception. Dans la galerie, attendent, sur des sofas et des fauteuils, une masse de grands dignitaires, qui s'empressent de se lever à notre passage. C'est fort gracieux, mais je n'y tiens guère, je l'avoue. Ce qui m'amuse au dernier point cependant, c'est de retrouver, dans cette antichambre vice-royale, mon gros Turc de Kafr-Zayat, qui m'avait traité du haut de sa grandeur. Il a l'air stupéfait en me revoyant, avec des plaques et des rubans, passer avant lui dans les appartements de son souverain. Toutefois, je dois reconnaître qu'en homme qui commence à croire qu'il a fait la veille une balourdise, il m'adresse un très-humble salut, que je lui rends sans trop lui rire au nez.

Nous voilà introduits, et, au bout de quelques instants, Ismaïl-Pacha entre dans son salon et vient à moi en me tendant la main. Il est difficile de mettre plus de bonne grâce à recevoir la visite de quelqu'un que l'on ne connaît pas, et dont probablement on ne se soucie que modérément. Le vice-roi parle purement le français; il est jeune et a une très-bonne figure, sous laquelle on devine aisément, non-seulement un homme bien élevé, mais encore une excellente nature. Il va sans dire que le tchibouk et le café nous sont apportés sur-le-champ; l'un et l'autre sont exquis, mais Burguières-Bey et moi sommes les seuls qui y fassions honneur. Son Altesse n'y touche même pas du bout des lèvres; plus tard j'en ai su la raison, et ma foi, je la comprends et l'approuve. Pendant une heure, nous avons causé un peu de tout : de la France, de l'empereur, de l'impératrice, de l'Égypte, de l'inondation, de l'épizootie, du coton, de tout ce que l'on voudra. Le prince m'a parlé des améliorations qu'il

veut introduire dans l'administration de ses États. Je lui adresse mes sincères félicitations, en le pressant fort de passer, le plus vite possible, de la théorie à la pratique, et en lui offrant de grand cœur le faible concours de ma voix pour le cas où jamais elle pourrait lui être utile, afin de mettre en lumière des actes de bon gouvernement émanant de lui, et peu connus dans notre pays. Il me remercie avec effusion, et quand je crois que le moment est venu de lui rendre sa liberté, je lui demande la permission de me retirer. Là-dessus, nouvelle et affectueuse poignée de main, avec prière de venir le revoir au retour de mon excursion aux Pyramides, où son yacht doit me conduire.

J'ai longuement parlé à Son Altesse de son musée de Boulaq, que j'ai visité dans la matinée, et dont je suis émerveillé. « Vous êtes plus avancé que moi, m'a dit le prince, j'attends que M. Mariette me permette à moi-même de voir ce musée. » Il était facile d'apercevoir, dans ces paroles aigrelettes, le reflet de toutes les insinuations qui ont été répandues à foison dans l'esprit de Son Altesse à l'endroit de Mariette et du musée. J'ai donc saisi la balle au bond, et je lui ai dit qu'il se trompait sûrement en pensant que Mariette, le plus loyal comme le plus désintéressé de ses serviteurs, eût la pensée de lui faire attendre des *permissions*, au lieu d'attendre lui-même les *ordres* de son souverain; que l'arrangement du musée n'avait été terminé que dans la nuit précédente; que, pendant huit jours, Mariette avait fait antichambre pour lui annoncer ce résultat prochain, sans pouvoir parvenir jusqu'à sa personne, et que cela était bien suffisant pour lui causer un véritable chagrin; que les dépenses faites pour l'installation de ce trésor inappréciable n'excédaient pas soixante mille francs, bien loin d'atteindre au chiffre de neuf cent mille francs, dont la calomnie avait essayé de faire

peur à Son Altesse. Enfin, j'ai plaidé chaleureusement la cause de mon ami, si bien qu'Ismaïl-Pacha m'a paru singulièrement surpris de ce que mes appréciations différaient du blanc au noir de celles qu'on s'était plu à répandre dans son esprit. J'ai tout lieu de croire que, sur ce sujet, mes paroles n'ont pas été perdues. En effet, Ismaïl-Pacha est trop honnête homme pour ne pas reconnaître immédiatement la vérité, lorsqu'elle se présente à lui.

Une fois mon audience terminée, j'ai pris congé et regagné seul le musée, qui est fort près du Qasr-el-Nil, puisqu'il n'en est séparé que par l'arsenal. Mariette m'y attendait; je lui ai raconté ma conversation à son propos, et l'offre gracieuse de Son Altesse pour ma promenade aux Pyramides. Comme le vice-roi n'a pas précisé que Mariette m'accompagnerait, celui-ci me déclare qu'il ne peut songer à quitter Boulaq; que s'il s'absentait sans autorisation, on ne manquerait pas de pousser le vice-roi à se rendre au musée dès qu'il aurait tourné les talons, afin de faire constater par Son Altesse en personne que le conservateur s'éloignait sans façon et à sa fantaisie du dépôt qui lui est confié. Comme je comprends à merveille ce scrupule, je remonte en voiture, et je retourne au Qasr-el-Nil, afin de supplier le vice-roi de donner à Mariette l'ordre de m'accompagner. En rentrant au pavillon royal, j'ai retrouvé Zeky-Bey, à qui j'ai dit le motif de ma nouvelle visite. Je le prie d'exposer lui-même au vice-roi, que je n'ai pas la prétention de déranger une seconde fois, la faveur que je viens solliciter de sa courtoisie si prévenante. Zeky-Bey n'a pas été absent trois minutes, au bout desquelles il est venu me dire que Son Altesse avait parfaitement entendu que Mariette m'accompagnerait dans ma promenade aux Pyramides, et qu'il me servirait de cicérone. Tout étant ainsi convenu, je rentre à l'hôtel, où Ma-

riette doit venir me rejoindre à l'heure du dîner, après avoir pris des informations précises sur la praticabilité des routes à parcourir.

La soirée s'est passée, comme d'ordinaire, à l'Esbekieh et devant la Bella-Venezia. La chaleur est toujours accablante, et nous promet de rudes journées. Avant l'heure du dîner était rentré à l'hôtel M. Lecomte, peintre français et neveu d'Horace Vernet, qui était parti pour les Pyramides dans la nuit précédente, et qui avait accompli sans encombre son pèlerinage archéologique; il a ses poches pleines de petites antiquailles de terre émaillée, que les fellahs de Ghizeh lui ont vendues pour quelques piastres et qui ne valent guère plus, bien qu'elles soient très-authentiques. Cela me prouve que, si les gros monuments ne peuvent plus sortir de l'Égypte, il sera toujours impossible d'arrêter les brimborions au passage.

20 octobre.

Le lendemain matin, à six heures, les voitures nous attendaient à la porte de l'hôtel, mes amis et moi. Une fois le café pris, nous nous rendîmes à Boulaq, où nous allions chercher Mariette, afin de gagner ensuite l'arsenal. Le temps était splendide, et il va sans dire que j'avais encore savouré le beau spectacle du lever du jour.

Là nous attend une désagréable surprise : pas de bateau. Il n'est pourtant pas possible que l'ordre du vice-roi ait été regardé comme non avenu. J'ai pris à l'hôtel, pour tout mon séjour au Caire, un jeune drogman très-intelligent, très-alerte, qui s'appelle Ahmed-Omar, et que je recommande, dans leur intérêt, à tous les voyageurs futurs. Je l'envoie à

l'arsenal aux informations. Là encore, absence complète de bateau. Nous commençons à croire à une mystification dont je tiens à avoir promptement le mot. Mariette et de Behr montent donc en voiture, et se rendent en hâte au Qasr-el-Nil, pour savoir ce que signifie ce retard inexplicable. Au bout de vingt minutes, Mariette revient seul; tout est expliqué : c'est au quai du Qasr même que notre bateau nous attend, depuis sept heures du matin. Un quart d'heure après, nous étions embarqués, et nous marchions, à contre-courant, dans la direction de Bedrechin, où nous devions mettre pied à terre.

Rien de délicieux comme cette petite navigation de quelques heures. Nous passons d'abord devant Embabeh, point où, le jour de la célèbre bataille des Pyramides, les Mamelouks furent refoulés et jetés dans le fleuve. Nous voyons le pavillon de Mourad-Bey, le chef de cette admirable milice, puis le mekkias ou nilomètre. Tout est dans l'eau, et paraît délabré au delà de toute expression. Une escouade de serviteurs du vice-roi est embarquée avec nous, et doit nous accompagner durant toute notre petite expédition. Le café et les tchibouks vont leur train comme d'habitude, et à onze heures un excellent déjeuner nous est servi dans la vaisselle plate de Son Altesse; les vins les plus exquis de Bordeaux, du Rhin et de Champagne nous sont versés à profusion. Certes il est difficile de faire plus galamment les choses.

Vers midi nous débarquions à Bedrechin, sur le bord d'un petit canal, où nous attendait une barque de fellahs; nous nous y sommes installés le plus vite possible, et nous avons traversé à la voile tout l'emplacement de Memphis, couvert aujourd'hui de la plus magnifique forêt de dattiers. De temps à autre nous longeons des tells qui doivent receler des trésors d'antiquités. L'inondation est si forte que nous avons

probablement passé sur le colosse de Sésostris, sans même soupçonner son existence. De temps en temps nous croisons des fellahs qui se rendent d'un point à un autre de la plaine, avec de l'eau jusqu'aux aisselles. C'est, assurément, fort original. Enfin nous débarquons pour tout de bon au pied du village de Sakkarah, dans le nom duquel s'est conservée la trace du culte de Phtah-Sokaris, le grand dieu de Memphis. Nous traversons le village tout entier sous un soleil ardent, et bientôt nous atteignons les sables qui forment la lisière du désert. Je déclare qu'il est fort désagréable de cheminer sur pareil terrain et par une semblable chaleur; c'est à exténuer en peu de temps les plus intrépides marcheurs. Heureusement le Cheikh-el-Beled met à ma disposition un brave petit âne que j'enfourche au plus vite, mais sur le dos duquel j'ai grand'peine d'abord à retrouver mes aplombs, complétement perdus depuis mes chevauchées de Reykjavik, au grand Geyser. J'arrive assez vite, pourtant, à retrouver une assiette suffisante, et ce n'est qu'au moment où commence la nécropole, que je mets pied à terre; je me trompe, car arrivé en ce point, on marche littéralement à travers les collines de sable, sur des pots cassés, des ossements humains et des bandelettes de momies. On voit que les chercheurs d'antiquités ont, depuis des siècles, passé par là avec rage.

Nous visitons d'abord un beau tombeau qui a été jadis décrit par Wilkinson, et qui, malheureusement, est complétement dégradé. Il est taillé dans le rocher, et, partout où la roche perce le sable, on aperçoit des hypogées. Dans ce premier tombeau, deux vaches coiffées du disque surmonté de plumes servent de piliers; comme tous les autres bas-reliefs du monument, elles sont aujourd'hui brisées et noircies par la fumée des torches. Il a fallu bien des coups de marteau de touristes pour mutiler à ce point un monu-

ment aussi curieux. Chemin faisant, nous côtoyons sans cesse des tombes antiques, et nous arrivons enfin à la maison que Mariette s'était fait construire sur le théâtre même de sa merveilleuse découverte du Sérapeum. Nous y trouvons installés M. Cabis, sa femme, jeune Française un peu dépaysée dans la nécropole de Sakkarah, et leur enfant. M. Cabis est d'origine copte. Il a pris au sérieux l'étude de la langue que parlaient ses ancêtres et l est devenu, sous la direction du cardinal Maï, dont il a été longtemps le secrétaire, un des plus habiles coptisants de notre époque. Aujourd'hui il est conservateu du musée de Boulaq, sous la haute direction de Mariette.

En ce moment les fouilles de Sakkarah sont continuées par deux cents ouvriers, placés sous les ordres de M. Cabis; ils sont occupés à déblayer quelques tombes nouvellement ouvertes. Aux alentours de la maison où nous allons prendre gîte aujourd'hui, on aperçoit, par-ci par-là, au-dessus du sable, des sphinx, des lions en calcaire et des fragments de toute nature, provenant des fouilles antérieures et abandonnés comme indignes d'être recueillis. Ah! qu'un de nos musées de province s'estimerait heureux de pouvoir ramasser ce prétendu fretin!

Dans les dernières journées, on a trouvé trois momies qu'on nous apporte aussitôt dans leurs sarcophages de bois de mimosa. L'une est magnifique et parfaitement intacte. Toutes les trois sont d'une très-basse époque et n'ont aucun intérêt historique, aucune valeur pour le musée; il nous est donc permis de les disloquer, pour voir si leurs bandelettes contiennent quelque amulette à garder en souvenir de notre visite. Je dois dire que nous nous sommes empressés, comme des vautours, de dépecer ces trois corps humains, non sans un certain sentiment de pudeur, et de regret surtout, de mettre en miettes ce que deux dizaines de siècles avaient res-

pecté. Nous en avons été pour notre profanation, qui ne nous a pas valu le moindre petit scarabée, le plus vulgaire petit dieu. Rien, absolument rien n'a payé notre brutale curiosité. L'une des momies pourtant, la plus belle des trois, qui était une momie de femme, avait les ongles des mains dorés; nous nous attendions à lui trouver dans la poitrine un gros scarabée, comme cela a lieu d'ordinaire pour les corps ainsi soignés après leur mort. Nous avons en pure perte déchiré quelques centaines de mètres de toile brûlée par le bitume, et pulvérisé le bitume lui-même. Si les parents de la défunte ont payé aux colchytes chargés de l'emmaillotter des bijoux destinés à faire partie de son bagage nécessaire pour le voyage de l'amenti, ils ont été volés, volés comme nous.

Les ouvriers ont également trouvé quelques belles boîtes à viscères en bois et en cartonnages, qu'ils présentent à Mariette, et que celui-ci trouve assez importantes pour les destiner au musée de Boulaq.

Après quelques instants de repos, nous avons consacré le reste du jour à faire une promenade des plus intéressantes dans la nécropole. Notre première visite s'adresse à un beau sarcophage de basalte noir, que Mariette désire me faire examiner, sans me dire dans quel but; quelques couffes de sable sont enlevées du fond d'un trou où l'on n'aperçoit rien, et je me trouve en face du frère, très-ressemblant, du fameux cercueil d'Esmounezer, roi de Sidon, aujourd'hui déposé dans les salles du Louvre, grâce à la munificence de M. le duc de Luynes. Même taille, même style, même travail, mêmes ornements; tout y est, sauf l'inscription phénicienne qui se trouve remplacée par une inscription hiéroglyphique où se voit, en plusieurs points, le cartouche bien connu d'un Psammetik. Évidemment ces deux monuments sont contempo-

rains, et sortis, probablement, des mains du même artiste; voilà donc une question jugée, et il n'est plus guère possible de chercher, dans un intervalle de plusieurs siècles, l'époque à laquelle a vécu le roi Esmounezer. Il a régné forcément à Sidon pendant que les Psammetik régnaient en Égypte. Or, leur dynastie (la vingt-sixième, Saïte) s'étend de 665 à 627 environ; voilà donc le tombeau d'Esmounezer à peu près daté : il est vraisemblable que ce brave monarque s'était acheté un cercueil tout fait en Égypte, et que c'est à Sidon que l'inscription funéraire y a été appliquée, assez maladroitement même, puisqu'il a fallu s'y reprendre à trois fois pour la graver. Je suis enchanté d'avoir été mis à même de me faire une idée aussi précise sur l'âge d'un monument de cette importance; mais comment le beau morceau que nous visitons en ce moment reste-t-il misérablement dans son trou? Il paraît qu'il a été découvert il y a une trentaine d'années, par un fouilleur aüquel il appartient, et qui n'a pas encore jugé à propos de le faire enlever, par crainte de la dépense que cette opération entraînerait; c'est vraiment dommage.

De là, Mariette nous conduit à un tombeau complet qu'il a découvert il y a plus d'un an, et qui a renfermé le corps d'un personnage nommé Ti (𓏏𓇋𓇋), qui vivait à l'époque de la quatrième dynastie, c'est-à-dire il y a six mille ans. C'est une véritable merveille; et comme il serait heureux qu'un semblable monument fût enlevé et reconstruit tout entier à Paris, dans une des salles du Louvre! Le musée de Berlin possède un spécimen de ces sépultures. Si nous avions le tombeau de Ti, nous serions bien autrement partagés que les Prussiens! Chose étrange, il n'y a pas trace de texte religieux dans l'ensemble des textes qui recouvrent toutes les parois de ce monument. Tout concerne la vie et les propriétés du personnage lui-même. La gravure des hiéroglyphes et des

figures, surtout de celles des animaux, dénote un art qu'il n'est pas possible de surpasser, et que nos plus habiles sculpteurs atteindraient tout au plus. Tous les profils de ces animaux sont tracés avec une sûreté, avec une entente de la forme si remarquables, que l'on reste émerveillé devant ces chefs-d'œuvre multipliés. Un brave monsieur, natif du Wurtemberg, a choisi le corps d'un magnifique taureau pour y inscrire son nom d'idiot et la date de sa visite. Je ne saurais dire de quelle indignation nous sommes tous saisis à la vue de ce stupide sacrilége. Après avoir admiré les salles supérieures, nous descendons dans la véritable salle sépulcrale, par un couloir où il faut se traîner en se pliant en trois ou quatre, et cela à travers une nuée de moucherons dont nous avalons bon nombre au passage, ce qui nous fait tousser comme des ânes poussifs. Le sarcophage est sans ornement et d'une taille énorme. Les os du pauvre Ti y sont encore, et il est évident qu'à l'époque où celui-ci vivait, les procédés de la momification n'étaient pas en pratique. C'est là un fait important à noter. Ajoutons que c'est du tombeau de Ti que proviennent les deux grandes figures de calcaire peint du second vestibule du musée de Boulaq. Du tombeau de Ti, nous passons au tombeau de Bou, autre grand personnage qui a vécu sous les règnes de Souphis et de Mycerinus (Khoufou et Men-Kera). Les cartouches de ces deux monarques paraissent, en effet, dans les textes de la stèle monolithe servant de porte postiche, ou mieux de bouchon à la porte qui donnait accès dans l'édifice funéraire. Un avant-mur présente une ornementation d'une simplicité et d'un charme exquis : ce sont des pilastres engagés, séparés par des faces de mur. Chaque petit pilastre a 30 centimètres de largeur, et les faces du fond n'en ont que 15. Deux petites faces de 8 centimètres de largeur chacune sont en retraite et rachètent

la partie antérieure du pilastre et les faces du fond. Le corps des pilastres est d'ailleurs dans le même plan que la face générale de la muraille. La saillie totale est de 15 à 16 centimètres.

A droite et à gauche de la grande stèle dont j'ai parlé tout à l'heure, paraît la même ornementation; mais, cette fois, le mur n'ayant pas été écrêté, on reconnaît que chaque couple de deux pilastres engagés est surmontée de deux tiges de lotus, reliées, au-dessous des fleurs, par une cordelette. Ce motif de décoration était précisément celui qui se voyait sur le sarcophage de Mycerinus, aujourd'hui noyé dans l'Océan; il se retrouve aussi sur la belle cuve qui est au musée de Boulaq, qui nous a appartenu, et à laquelle nous avons eu la maladresse de renoncer. Il aurait fallu faire arriver ce morceau unique jusqu'à Alexandrie, moyennant quelques centaines de francs, puis l'embarquer sur un bâtiment de la marine impériale. On comprend que de semblables *impossibilités* aient ôté toute envie d'accepter le cadeau que le gouvernement égyptien avait bien voulu nous faire. Il est vrai que tout le monde n'est pas obligé de croire que les monuments de l'antiquité ont une valeur réelle. Il y a même beaucoup de gens haut placés qui sont tentés de ne pas savoir bon gré à l'empereur de l'intérêt qu'il prend à ces sortes de choses.

Un troisième tombeau visité par nous est celui de Phtahasès. Il a cela de particulier, que les hiéroglyphes qui le décorent sont peints en vert sur un fond lie de vin. Le nom du défunt est gravé isolément sur le tore ou boudin qui surmonte la stèle d'entrée, comme toutes les stèles analogues. Une de celles-ci, vue par nous, tout à fait à proximité des tombeaux que je viens de décrire, est de la plus grande beauté comme exécution; elle appartient à la même antiquité

fabuleuse du premier empire, et sera enlevée pour aller orner le musée de Boulaq. Ce qui est vraiment digne de remarque dans tous ces tombeaux, c'est qu'ils sont le plus souvent enclos de murs bâtis en briques crues faites de terre et de paille hachée; il semblerait que d'aussi frêles constructions auraient dû tomber en poussière depuis l'époque où elles ont été achevées. Il n'en est rien, et ces murailles résisteront bien longtemps encore sous ce climat exceptionnel.

Le jour commençait à baisser; nous avons donc repris le chemin de la maison de Mariette, en visitant, sur notre route, une excavation sépulcrale devenue une sorte de magasin où les antiquités peu importantes sont empilées sans le moindre soin. Là se voient par douzaines des couffes remplies de figurines de faïence bleue, de bronze ou de bois, de toutes les tailles; ce Capharnaüm dédaigné constituerait à lui seul une douzaine de musées intéressants.

Il nous restait à visiter la tombe d'Apis, et sans que la cause nous en fût révélée, Mariette nous annonça que nous n'y descendrions qu'après le coucher du soleil. Notre ami avait ses raisons pour imposer ce retard à notre impatience. Enfin, une fois la nuit venue, nous nous mîmes en route, et à quelques centaines de pas de la maison, nous nous trouvâmes en face d'une grande ouverture donnant accès, par un bel et large escalier, à un immense souterrain. D'innombrables bougies, placées aux points convenables, l'illuminaient *à giorno*. J'avoue que je n'ai jamais rien vu d'aussi grand, ni d'aussi imposant. Figurez-vous une immense avenue taillée en plein-cintre dans le roc vif, et dont toutes les parois sont couvertes d'encastrements, aujourd'hui vides, dans lesquels étaient incrustées les stèles votives qui forment la plus intéressante série du Louvre. A droite et à gauche s'ouvrent des chambres dans lesquelles sont encore à leur place vingt-quatre sarco-

phages de dimensions effrayantes, et taillés dans les roches les plus précieuses et les plus dures. L'un d'eux est resté en route dans la galerie, et n'a pas été mis en place. Quelque révolution l'aura empêché sans doute de recevoir la divine dépouille du bœuf qu'il était destiné à engloutir. Engloutir est le mot, ainsi qu'on le verra tout à l'heure. Parmi ces sarcophages, dont les plus anciens remontent au temps des Ramessides, nous avons remarqué avec un vif intérêt de curiosité celui qui a servi de tombeau à l'Apis blessé d'un coup d'épée par Cambyse. Toutes les chambres sépulcrales sont également taillées en plein-cintre; mais il y a mieux encore pour prouver, contre les plus incrédules, l'antiquité de la voûte. L'arcade qui donne entrée au caveau dans lequel a été enfermé le corps de l'Apis mort pendant le règne de Darius, est revêtue d'une arcade en plein-cintre formée de voussoirs taillés exactement comme nous les taillons aujourd'hui.

La hauteur des cuves de ces sarcophages monstres est de 2m,30, et le couvercle, en toit aplati au sommet, a 90 centimètres de hauteur. La longueur est de 4 mètres, et l'épaisseur des parois de 30 centimètres. Arrivés devant celui qui a servi à l'Apis mort sous Cléopâtre, nous trouvons une échelle appliquée contre sa partie antérieure, et Mariette m'invite à y monter. Je ne me le fais pas dire deux fois, et quand je suis au sommet, je vois dans l'intérieur une table recouverte d'un riche plateau d'argent supportant des verres d'argent ciselé appartenant au service du vice-roi, et quelques bouteilles de champagne. Des candélabres sont établis aux coins postérieurs du sarcophage, qu'ils éclairent parfaitement, et dix pliants ouverts autour de la table attendent les convives de cet étrange banquet funèbre. Une seconde échelle donne accès dans cette buvette de nouvelle espèce, et nous

nous empressons tous d'y descendre. Vous jugez si nous avons trinqué joyeusement à la santé de Mariette d'abord, puis à la France, et pour le bouquet, au vice-roi Ismaïl-Pacha !

Revenons maintenant au monolithe dans lequel nous étions installés. Son poids calculé est de soixante mille kilogrammes ; une bagatelle ! Il est en granit noir, et du fini le plus admirable. Au dedans comme au dehors, il est poli comme une glace. Tous les sarcophages de la tombe d'Apis avaient été violés et dépouillés bien des siècles avant que Mariette n'en refît la découverte, et les couvercles sont restés absolument dans la même position où les spoliateurs les ont laissés. Il n'y a pas de danger qu'on les dérange jamais, et ils ne bougeront plus jusqu'à la fin du monde.

Nous sommes ravis de la surprise qui nous a été ménagée, et nous remercions avec effusion notre savant amphitryon en regagnant sa maison, où le dîner nous attend sous la véranda, bien que la nuit soit un peu fraîche, et qu'une rosée des plus abondantes commence à humecter le sable du désert.

Nous n'avions jamais rien vu, ni les uns ni les autres, de plus original que cette buverie que nous venions d'accomplir gaiement au fond d'un cercueil. Une fois rentrés, une illusion des plus étranges nous frappe au plus haut point. La lune éclaire de la lumière la plus vive le terrain qui nous entoure, et nous sommes surpris, au delà de toute expression, de ce que les collines de sable, entassées les unes sur les autres, et dans lesquelles nous avons erré pendant la journée, ont entièrement disparu. Nous avons devant les yeux une nappe d'eau dont rien ne ride la surface, et qui reflète la lumière de la lune comme ferait la mer. C'est un mirage des plus curieux, et il faut faire appel à toute notre

raison pour être convaincus que nous sommes au milieu des sables de Sakkarah, et que la maison où nous prenons gîte n'est pas un navire voguant tranquillement sur la mer la plus calme.

Il n'y a pas de spectacle si beau que la faim ne fasse déserter, et nous mourons de faim. Il est de fait que nous avons bien gagné notre dîner, auquel nous faisons grand honneur. Quel artiste que le cuisinier de Son Altesse!

Il est temps de se coucher enfin, après une journée si bien remplie, et pour cela faire, il ne manque que des lits. Chacun de nous s'ingénie et se fabrique, comme il le peut, une couche de fantaisie; les matelas de Mariette et les coussins du yacht du vice-roi, beaux coussins de soie écarlate, ma foi, sont le fonds du mobilier disponible. Tout cela s'installe à terre, ou sur des planches supportées par des tréteaux, et enfin, après deux heures de fou rire provoqué par les bouffonneries étourdissantes de Mariette, de de Behr et de Duru, qui sont bien les plus gais compagnons que j'aie jamais rencontrés, malgré la chaleur qui nous étouffe et les moustiques qui nous dévorent, la fatigue finit par avoir raison de nous tous, et nous nous endormons d'un sommeil de plomb.

J'ai un oubli à réparer. Le matin, s'était embarqué avec nous M. Vassali, un fort aimable homme, qui est un des aides officiels de Mariette dans l'accomplissement de sa belle mission. Pendant la journée il avait disparu, et c'est lui qui avait tout préparé pour nous faire les honneurs de la tombe d'Apis.

Mercredi 21 octobre.

Le lendemain matin, au petit jour, nous étions tous sur pied et nous nous livrions, à qui mieux mieux, aux ablutions les plus abondantes, seules capables d'adoucir un peu la cuisson provoquée sur toutes nos personnes par les piqûres des moustiques. Le désert avait repris sa véritable physionomie; seulement, la rosée dont il était imprégné lui avait donné une teinte un peu foncée que les premiers rayons du soleil dissipèrent en un clin d'œil. Il n'y a pas, effectivement, de rosée qui tienne devant une chaleur pareille. En cinq minutes, tout ce qui nous environne a passé du brun au blanc. Les deux cents ouvriers de Mariette ont, comme ils le font d'habitude, passé la nuit sur le sable, à petite distance de la maison, et, dès que le jour a paru, tout ce petit monde s'est étiré, s'est secoué, et s'est remis à brailler et à bavarder comme de vrais Arabes.

A l'aube, les cheikhs de Sakkarah ont amené des chevaux pour nous, et des chameaux pour nos bagages, c'est-à-dire pour les bagages du vice-roi, qui sont devenus momentanément les nôtres. Les chameaux sont bientôt chargés et ils partent les premiers pour les pyramides de Ghizeh, auprès desquelles doit nous attendre notre déjeuner.

A sept heures nous montions à cheval, après avoir dévoré avec délices les dattes fraîches que Mme Cabis avait en provision pour elle, et qu'elle a livrées généreusement à notre gourmandise. En Égypte, les dattes de Sakkarah ont une immense réputation, et je déclare hautement qu'elle n'est pas usurpée.

La monture qui m'est destinée est une très-jolie bête,

je n'en disconviens pas, mais elle est ornée d'une selle arabe, et je n'ai pas fait un kilomètre sur son dos, que je me sens craquer de partout; je suis disloqué comme dans un casse-noisette, et si M. Cabis, qui a pitié de moi, ne m'offrait pas son cheval sellé à l'anglaise, en échange de ma monture au harnachement de laquelle il est habitué, je ne sais pas, en vérité, en combien de morceaux j'arriverais à Ghizeh au bout des trois heures de marche que nous avons à fournir.

Nous longeons, en la traversant, la plus grande partie de la nécropole de Memphis, qui est parsemée, à toute vue, de pyramides, lesquelles, soit dit par parenthèse, sont toutes des tombes royales, et il y en a soixante-sept dans cette nécropole! Nous passons au pied de celle de Sesourenra, roi de la cinquième dynastie (éléphantine), qui a régné à peu près vers l'an 3500 avant l'ère chrétienne. C'est, on en conviendra, une assez jolie antiquité, quoiqu'elle soit certainement postérieure de plusieurs siècles à celle des grandes pyramides. La vue de ce monument est extrêmement intéressante, en ce qu'elle nous apprend comment se bâtissaient ces étranges édifices. L'état de dégradation dans lequel se trouve cette tombe démontre jusqu'à l'évidence que l'on construisait d'abord une petite pyramide servant de noyau, et sur laquelle venaient s'appliquer des enveloppes successives, exactement comme se succèdent les pelures d'un oignon.

Un peu plus loin, nous voyons en passant le tombeau d'Ounnas, le dernier roi de la même dynastie. Ce monument, auquel les fellahs ont donné le nom de Mastabeh[1],

1. On n'est pas d'accord sur le vrai sens de ce mot. Suivant Freytag, les uns y voient un hospice, une hôtellerie, d'autres un lieu où se réunissent des mendiants, d'autres enfin des ateliers quelconques avoisinant un temple. Le lecteur peut choisir, mais je ne me charge pas de diriger son choix. Il s'écrit indifféremment مصطبة ou مسطبة.

a été très-fructueusement fouillé par Mariette. Celui-là n'a pas la forme d'une pyramide; c'est un immense parallélipipède. Au reste, parmi ces tombes royales, il y a d'autres formes encore, tout à fait distinctes, dans le groupe de Sakkarah. Ainsi une des pyramides de ce groupe est bien terminée à son sommet par un massif à arêtes rectilignes; mais en descendant vers le sol ces arêtes s'infléchissent, suivant une courbure parfaitement caractérisée. Une autre encore est composée de massifs superposés, à arêtes verticales.

Pendant le dernier tiers de notre course, nous longeons l'inondation en effarouchant des myriades de petits crapauds qui, à la lettre, couvrent le sol sur lequel nous cheminons. Nous apercevons au milieu de l'eau le village d'Abousir, qui tient évidemment la place de l'un des grands quartiers de Memphis; son nom, d'ailleurs, conserve encore la trace du nom d'Osiris. Enfin, après trois bonnes heures de marche, nous arrivons au pied du plateau qui sert d'assiette aux grandes pyramides de Ghizeh, c'est-à-dire aux tombeaux de Chéops, de Chephren et de Mycerinus. Une fois arrivés à un petit bouquet d'arbres qui a eu la bizarre, mais aimable idée de pousser en pareil lieu, nous avons laissé nos montures, et gagné à pied le sommet du plateau, saluant avec respect, en passant, le sphinx colossal que les Égyptiens ont taillé dans une vraie montagne. Comme nous y reviendrons après notre pèlerinage aux Pyramides, nous ne nous y arrêtons pas.

Que dirai-je des Pyramides? Ce que cent autres ont beaucoup mieux dit que je ne le pourrais faire. C'est là un ensemble de monuments que l'on n'oublie pas, et que l'on reverrait indéfiniment, chaque fois avec une admiration plus vivement sentie. Les années passent sur elles, comme la rosée de la nuit, et n'y laissent guère plus de traces. Il n'y avait que la

main des hommes qui pût entamer ces masses écrasantes, et elle n'a pas failli à sa besogne de prédilection. Tout ce qu'elle pouvait jeter bas, elle l'a jeté bas. C'est bien! c'est son rôle. Mais elle s'est lassée à cette œuvre infernale, et, dans des milliers d'années, les races futures verront les Pyramides telles que je les ai vues et revues.

Nous avons d'abord escaladé les assises qui nous séparent de l'entrée, de cette entrée si bizarre, avec ses grands blocs aboutés en toit qui la protégent, et son plan incliné, qui descend au grand couloir en pente si rapide, par lequel on pénètre dans l'intérieur du sépulcre. Là encore, les faiseurs d'inscriptions modernes ont fait rage. Je ne dirai rien du texte hiéroglyphique gravé, à grande peine, à droite de l'entrée. C'est, comme on dit en France, de l'ouvrage pour le roi de Prusse! Ce qui est plus amusant encore, c'est la carte de visite, rédigée en grec, de M. l'architecte Alexandre Soutzo. Voici comment elle débute : Ζητῶ τὸ σύνταγμα ὅσον αἱ Πυραμίδες ! Ἀλέξανδρος Ζούτζο, ἀρχιτέκτων χρηστός, etc., etc. A la bonne heure, en voilà un qui ne se donne pas de coups de pied dans les os des jambes! Quelle belle et grande idée que celle de faire de la politique à la porte du tombeau de Chéops! Mais laissons ces niaiseries pour ce qu'elles valent.

L'abbé et Gélis se décident à escalader la pyramide et se mettent en route, avec l'aide de quelques Arabes qui les tirent et les poussent. Grand bien leur fasse! Je sais ce que vaut cet exercice, et je m'en prive. C'était bon, pour moi, il y a vingt-cinq ans! Aujourd'hui, merci! Disons tout de suite que cette ascension, supportée bravement par l'abbé, qui est bâti d'acier et qui a un estomac d'autruche, a cruellement fatigué son compagnon, et lui a donné cette espèce de mal de mer que la plupart de ceux qui se décident à monter là-haut éprouvent inévitablement.

Quand, un peu plus tard, mes compagnons se sont enfournés dans le ventre de la montagne de pierre, je les ai laissés faire encore, pour la même raison, et je suis allé m'asseoir, en les attendant, au bord d'une de ces fosses immenses taillées dans le roc, devant la face occidentale de la pyramide, et qui, très-probablement, ont servi à brasser le mortier destiné à la bâtisse. J'ai visité la chaussée en basalte, décrite par Hérodote, et le plan incliné, également en basalte, placé au nord du monument et qui a évidemment servi au charroi des blocs amenés pour entrer dans la construction.

Quant aux petites pyramides qui entourent la grande, et qui ont très-certainement servi à la sépulture de personnages appartenant à la famille royale, elles sont dans un état de dégradation complet, sauf celle qui est la plus rapprochée du sphinx, et dont le parement extérieur est encore fort présentable.

Notre visite achevée, nous nous rendons au temple d'Armakhis, que Mariette a découvert; c'est là que notre déjeuner nous attend, et non, comme nous le présumions, sous les deux ou trois arbres dont j'ai déjà parlé et qui forment le seul et unique bouquet de verdure existant sur le plateau funéraire.

Nous nous sommes arrêtés en passant devant le sphinx, que les Arabes appellent « le père de la terreur » (ابو الهول). Quelle masse! Sa face et sa coiffure présentent encore des traces irrécusables de la peinture dont elles furent recouvertes il y a quelques milliers d'années. Comme, chaque fois que l'on examine de près un monument, on y trouve quelque nouvelle remarque à faire, Mariette s'aperçoit que sur la coiffure du sphinx il y a des traces d'usure semblables à celles que le frottement d'une corde à puits laisse d'ordi-

naire sur la margelle, et il ne lui en faut pas plus pour comprendre l'usage de ce large trou carré, et profond de plus d'un mètre, qui se voit sur le sommet de la tête. Il lui paraît établi désormais que, chaque année, aux époques de certaines solennités, des stolistes, ou décorateurs des simulacres divins, hissaient sur la tête d'Armakhis un disque à ailes, qui s'implantait dans le trou en question, lequel n'a rien de commun avec un puits qu'on y prétendait voir. Ce pauvre sphinx, qui avait été désensablé il y a quelques années, est de nouveau enterré jusqu'aux épaules, et le petit temple monolithe placé entre ses pattes de devant a disparu sous une avalanche de sable. Il ne reparaîtra certainement pas de sitôt.

Arrivés au-dessus du temple, nous nous y sommes laissés glisser et nous y sommes installés autour d'un bloc de granit qui nous a servi de table. Inutile de répéter les admirations de nos appétits et la reconnaissance de nos estomacs. Ce n'est qu'après avoir fait honneur, une fois de plus, au somptueux service du vice-roi, que nous commençons la visite de détail de l'étrange monument dans lequel nous nous trouvons. Il est tout entier construit en blocs énormes de granit noir ou rose, et d'albâtre oriental; pas un ornement! La ligne droite seule, dans toute sa pureté sévère, décore cet édifice, dont l'antiquité dépasse sans doute celle de tous les monuments existant aujourd'hui sur notre globe. C'est dans un puits, placé au-dessous d'une niche ouverte dans une des salles latérales, qu'a été repêchée la merveilleuse statue de Chephren, avec des fragments de quelques autres statues du même roi. Rien, absolument, ne prouve que le temple ne soit pas antérieur au règne de Chephren, et j'avoue que, d'instinct, je suis porté à le croire. Ce qui est assez curieux, c'est que, dans les angles des salles, on voit des blocs faisant

retour sur la face adjacente à celle dont ils font partie intégrante, ce qui prouve que ce n'est qu'après avoir été mis en place que ces blocs ont été polis et achevés; comme appareil, je le déclare, je n'ai jamais rien vu de plus riche ni de plus grandiose.

A notre grand regret, notre promenade est finie, et il nous faut songer à regagner le Caire. Des barques nous attendent à quelque distance, et nous nous dirigeons vers elles, suivis d'une foule de fellahs qui nous font traverser les flaques d'eau que l'inondation a semées sur notre route, en s'emparant de nos personnes, qu'ils enlèvent comme des plumes et installent sur leurs épaules. Deux hommes se réunissent pour vous faire exécuter cette évolution, et ils y sont d'une adresse merveilleuse. La dernière fois qu'ils nous voiturent de la sorte, c'est pour nous déposer dans notre barque, où des nattes, fortement peuplées de vermine, nous attendent. A la guerre comme à la guerre! nous nous y étendons comme si c'étaient des tapis de Perse, et nous effectuons sans encombre une traversée à travers champs, semblable à celle qui, de Bedrechin, nous a conduits à Sakkarah. A la première digue qui nous barre le passage, nous trouvons un troupeau d'ânes qui nous attendent et que nous enfourchons gaiement. Bientôt un bac nous transporte, hommes et bêtes, de l'autre côté d'un large canal, et à partir de là nous gagnons assez lestement Ghizeh, grosse bourgade au quai de laquelle notre bateau à vapeur est amarré et nous attend. Mais, comme il doit attendre aussi l'arrivée des chameaux chargés de tous les bagages qui nous ont servi à terre, nous faisons à Ghizeh une assez longue station, pendant laquelle je reçois la visite du moudyr, grand beau garçon qui se nomme Mourad-Bey. Je lui ai fait, à la turque, les honneurs du tchibouk et du café de Son Altesse, et comme c'est lui

qui a organisé nos moyens de transport, je lui fais mes remerciements, en lui promettant de dire au vice-roi tout le zèle qu'il a mis à exécuter les ordres reçus à notre endroit.

Une fois tout réinstallé à bord, nous avons poussé au large, et comme nous avions le courant pour nous, en très-peu de temps nous avons atteint le quai du Qasr-el-Nil, où nous sommes allés débarquer. Zéki-Bey nous attendait. Je lui ai dit notre vive satisfaction, et le désir bien naturel que j'avais de remercier en personne S. A. Ismaïl-Pacha. Il m'a donc promis de demander une nouvelle audience pour demain, et de venir de bon matin à l'hôtel m'annoncer lui-même l'heure à laquelle le vice-roi pourrait me recevoir. Des voitures commandées à l'avance nous attendaient au Qasr-el-Nil; nous avons déposé Mariette chez lui, et nous sommes revenus au plus vite à l'hôtel d'Orient. Notre soirée s'est fort agréablement passée; après le dîner, nous avons fait une assez longue promenade à l'Esbekieh, et il était assez tard lorsque nous avons retrouvé nos lits.

22 octobre.

Le lendemain matin, j'ai fait une tentative aussi infructueuse que la première pour trouver Burguières-Bey chez lui. Je l'ai encore croisé dans sa voiture, qu'il a quittée afin de monter dans la mienne. Il se rendait chez le vice-roi, pour lequel je l'ai chargé de tous mes remerciements. Lui parti, Duru, l'abbé et moi, nous nous sommes fait voiturer à la citadelle. La vue splendide dont on y jouit est proverbiale, et sa réputation est certes bien méritée. Nous y avons visité la mosquée de Méhémet-Ali, grand édifice d'albâtre, d'un goût douteux, et qui d'ailleurs est déjà fort délabré. De

là, nous sommes allés à la mosquée de Touloun, qui fut le plus beau monument de l'architecture arabe. C'est aujourd'hui une sorte d'hospice destiné à donner asile à des mendiants. On a le cœur serré en voyant le triste état dans lequel est tombé cet édifice merveilleux, dont le mihrab est un véritable bijou, malheureusement détraqué de toutes parts. Cette intéressante promenade nous a menés jusqu'à l'heure du déjeuner, heure à laquelle Zéki-Bey est venu me prévenir que le vice-roi, pour me recevoir, avait renoncé à sa promenade habituelle du jeudi, et qu'il m'attendrait à quatre heures au Qasr-el-Nil. Burguières-Bey, qui avait allégué cette promenade, à laquelle il assiste toujours, afin de ne pas accepter mon modeste dîner d'hôtel, a reçu l'*autorisation* d'accepter. Je l'attendrai donc ce soir.

Après le déjeuner; auquel Mariette prenait part comme de raison, nous avons parcouru l'Esbekieh dans tous les sens, et il nous a conduits au jardin où le pauvre Kléber fut assassiné. Ce jardin a conservé exactement son tracé et sa physionomie; l'arbre au pied duquel Kléber fut frappé est toujours à sa place et se portant à merveille.

A trois heures et demie, j'ai couru au Qasr-el-Nil, où j'ai été reçu de la façon la plus gracieuse. Notre conversation, en tête à tête cette fois, a duré bien près de deux heures, et nous nous sommes quittés, le prince et moi, comme deux amis qui se connaîtraient depuis de longues années. Il est véritablement impossible d'être plus aimable et plus gracieux qu'Ismaïl-Pacha. Au sortir du palais, j'ai été prendre Mariette, et nous sommes rentrés à l'hôtel, attendant la venue de Burguières-Bey. A l'heure dite, celui-ci est arrivé et a prévenu Mariette que le vice-roi le recevrait le lendemain. D'où j'ai conclu que ma conversation avait produit un bon effet.

Après le dîner, nous avons fait un tour d'Esbekieh pour

tâcher de respirer un peu d'air frais, mais nous n'y avons guère réussi. Notre séjour au Caire était terminé, et avant de nous coucher, nous avons fait tous nos préparatifs de départ pour le lendemain matin.

23 octobre.

A sept heures, nous étions en route pour nous rendre à l'arsenal, où nous devions prendre le bateau à vapeur chargé de nous conduire à Kafr-Zayat. Mariette et Dreyfus, l'un de nos bons amis du *Meïnam*, nous y attendaient, et c'est là que nous avons pris congé d'eux. Comme on n'est pas précisément exact en ce pays, nous n'avons quitté le quai que lorsque déjà il était neuf heures; à quoi bon plus de ponctualité, puisque nous étions sûrs d'arriver, un peu plus tôt, un peu plus tard? Au-dessous comme au-dessus du Caire, la navigation du Nil est charmante. En une heure, nous sommes arrivés au barrage, qui ne barre rien du tout, si ce n'est la route. C'est une splendide conception, parfaitement bien exécutée, aux vannes et portes près, ce qui fait que le tas de millions qu'elle a coûté n'ont eu d'autre effet que d'entraver le passage des navires. Il faut accomplir une longue et pénible manœuvre, où l'on fait plus de bruit que de besogne, comme de coutume, pour franchir le barrage. Une fois de l'autre côté, on nous a servi, sur le pont, un déjeuner plus que médiocre, mais qui nous a coûté obligatoirement vingt-cinq francs par tête. C'est comme cela qu'on entend les spéculations en ce bienheureux pays. Enfin nous sommes arrivés à Kafr-Zayat, et nous nous sommes arrêtés au point même où le train princier a piqué une tête dans le Nil, il y a deux ou trois ans. Là, nous avons retrouvé les wagons égyptiens

avec leurs locomotives asthmatiques, puis nous avons stationné trois bonnes heures en attendant l'arrivée du courrier des dépêches du Caire à Alexandrie. Depêches! que ce mot implique une bonne bouffonnerie ! Une fois en marche, nous avons encore perdu beaucoup plus de temps aux stations intermédiaires qu'à parcourir les intervalles qui les séparent. A Damanhour, de Behr, voyant qu'on ne se décidait pas à repartir, a entonné la *scie* des jambons de Mayence; il était arrivé au cinquante-neuvième jambon lorsque le train a repris son allure; il était temps, nous nous préparions à le massacrer. A sept heures seulement nous avons atteint Alexandrie.

24 octobre.

Le lendemain, nous avons employé notre journée à voir nos amis, et nous avons commencé nos préparatifs de départ pour Jaffa.

25 octobre.

Mon confrère et ami E. de Rougé est arrivé par le *Péluse* le dimanche matin, et sa venue a été une véritable cause de fête pour nous tous. Il va explorer l'Égypte, collationner les textes hiéroglyphiques connus, et recueillir les inédits. Voilà une belle et noble mission, qui ne pouvait être confiée à un plus digne. Certes sa moisson sera belle, après les magnifiques travaux de Mariette, et la science égyptologique va certainement faire, du coup, un vigoureux pas en avant.

26 octobre.

Enfin le jour du départ est arrivé, à notre grande joie, car nous commençons à être tous fort impatients de nous trouver sur le théâtre de notre véritable exploration. Dès sept heures du matin, le lundi 26 octobre, nous étions à bord du *Meïnam*, où nous attendait notre ami M. de Lescaille. A huit heures et un quart nous larguions nos amarres. Une fois sortis des passes, nous avons trouvé une mer un peu houleuse, mais au demeurant un fort bon temps. Nous roulions bien un peu plus fort que de raison, mais c'était très-supportable. Avant quatre heures, nous avions franchi la zone salie par l'eau qu'a déversée la bouche de Rosette, et nous ne devions pas tarder à passer devant celle de Damiette. A la nuit, le roulis est devenu beaucoup plus fort, et nous apercevions au loin devant nous des masses de nuages que sillonnaient de fréquents éclairs. Ceci nous expliquait la houle dont nous ressentions les ennuyeux effets, et il était clair qu'il y avait un gros orage du côté de Jaffa. J'avoue que j'étais un peu inquiet en pensant que peut-être cet orage nous forcerait à aller jusqu'à Beyrouth. C'est qu'il n'est pas commode de débarquer à Jaffa; et bien souvent, en pareille saison, les navires des Messageries impériales ne peuvent y déposer ni passagers ni dépêches. A la grâce de Dieu!

27 octobre.

Le matin venu, la mer était beaucoup plus douce; vers dix heures nous avons aperçu la terre, et à onze heures et demie nous mouillions devant Jaffa. La mer y était très-grosse, mais comme nous avons vu sortir, de ce qu'on appelle le port, des mahones qui venaient au-devant de nous, nous avons compris, avec un vrai bonheur, qu'il nous serait possible de prendre terre en ce point. L'une des barques arabes qui nous a accostés portait notre excellent vice-consul à Jaffa, M. Philibert, mon vieil ami Botros-Roque, Scharir, le brave chef de mes moukres du premier voyage, et Antoun-el-Ouardy, drogman avec lequel j'avais traité à Paris même, quelques semaines avant mon départ. Celui-ci avait pris les devants et était venu m'attendre à Jaffa; j'eus d'abord de la peine à le reconnaître, parce qu'il avait changé complétement de costume et adopté une tenue qui le faisait ressembler beaucoup plus à un Arabe du désert qu'à un habitant de Beyrouth. Mon ami Mohammed-es-Safedy, qui supporte très-difficilement la mer, était resté sur le quai. Une fois nos bagages descendus à bord des mahones, nous avons pris congé de notre excellent commandant, et nous nous sommes rapidement éloignés du *Meïnam*, avec beaucoup moins de regrets cette fois que la première, car nous étions à peu près les seuls passagers qu'il eût apportés en Syrie.

Il faut être entré à Jaffa par la houle pour savoir comment on échappe, sans miracle de la providence, à une noyade probable. On doit franchir une rangée de rochers contre

lesquels la lame déferle avec fureur, et pour cela faire, il y a une petite passe, un peu plus large qu'une porte cochère. Appuyez d'un mètre à droite, ou d'un mètre à gauche, et vous êtes perdu! Il est vrai que les matelots arabes sont d'adroits coquins, et qu'il est plus que rare qu'ils manquent leur coup. Une fois ce barrage franchi, on se trouve dans un petit bassin fort calme, et tout danger est passé. Mais là aussi pour débarquer on est obligé de se hisser sur les épaules de deux matelots qui ont de l'eau jusqu'aux genoux, les barques ne pouvant arriver à quai.

Enfin nous voilà en Syrie, et sans encombre, grâce à Dieu! La première figure que j'aperçois à terre, c'est celle de Mohammed, qui se jette dans mes bras; la seconde est celle d'un petit moine franciscain, le plus aimable comme le plus prévenant des hommes, le frère Liévin. Il a été envoyé au-devant de moi par le Révérendissime, avec une bonne et affectueuse lettre qui m'annonce que je suis attendu avec impatience à Jérusalem. Nous montons nous reposer un instant chez M. Philibert, qui me remet aussi une lettre du docteur Gaillardot. Celui-ci, qui souffre de la fièvre, m'annonce que, dès qu'il se sentira mieux, il viendra me rejoindre, et qu'il espère pouvoir faire avec moi l'exploration de l'Ammonitide.

M. Philibert et sa très-aimable femme voudraient nous retenir pour la soirée à Jaffa; mais nous n'avons déjà perdu que trop de journées en Égypte, et comme nos chevaux sont prêts, nous résistons aux instances de ces excellents amis, et nous nous décidons à partir immédiatement pour Ramleh.

Il était près de trois heures quand nous avons enfourché nos montures. Les rues et le bazar de Jaffa sont remplis de boue; toute la nuit dernière il a fait un orage affreux,

dont nous avons aperçu de loin les lueurs; bonne affaire, car les premières pluies, qui ne durent d'ordinaire que très-peu de jours, rafraîchissent l'air et diminuent de beaucoup les chances d'attraper une fièvre pernicieuse. En général les six semaines qui suivent ces premières pluies sont admirablement belles, et les plus favorables pour accomplir les courses, toujours difficiles, que l'on vient faire en ce pays.

Il faut nous presser si nous voulons arriver avant la nuit à Ramleh; nous marchons donc bon pas. Une fois sortis de la ville, nous suivons, à travers des jardins plantés de magnifiques orangers, une route sablonneuse d'assez bonne apparence. Mais ne nous faisons pas d'illusions ! En ce pays, ce qui ressemble à une vraie route n'est jamais bien long; aussi à peine avons-nous franchi les derniers enclos, que nous débouchons sur la plaine, où chacun est libre de prendre le chemin qu'il voudra. La terre végétale a succédé au sable; il en résulte que, grâce à l'orage de la nuit précédente, cette terre fortement détrempée est persillée de fondrières, peu profondes encore, mais dans lesquelles pourtant on casserait très-facilement les jambes de son cheval; il faut donc faire une grande attention à la piste qu'on lui fait suivre, et je déclare que je ne connais rien de plus agaçant.

La route de Jaffa à Jérusalem a été décrite tant de fois que je pourrais me dispenser de prendre la moindre note sur son compte. Mais par acquit de conscience, et beaucoup aussi par curiosité, je m'enquiers des noms de toutes les localités que nous apercevons de notre route. Celle-ci traverse la plaine de Saron, plaine qui doit être splendide, quand les moissons verdoyantes la recouvrent de leur beau tapis. Par-ci par-là elle semble un peu ondulée, mais les différences de niveau entre les parties les plus basses et les parties les plus élevées sont pour ainsi dire insignifiantes.

Deux villages se sont montrés successivement sur notre route. Ce sont Yazour et Beit-Dedjan, que nous avons laissés sur notre gauche, puis Sarfent sur notre droite. Que fut Yazour dans les temps bibliques? Je l'ignore. Beit-Dedjan, par son nom seul, a droit à une très-haute antiquité; ce nom signifie la maison de Dagon, et là, sans aucun doute, fut un temple célèbre de cette divinité des Philistins. Nous trouvons dans le livre de Josué (xv, 41) un Beït-Dedjan mentionné parmi les villes de la plaine, et appartenant à la tribu de Juda. Est-ce la même? C'est fort possible. Son nom est précédé de celui de Djederout, qui a bien quelque analogie de consonnance avec Yazour; mais cette analogie est si fugitive qu'il ne serait pas prudent de lui accorder plus d'attention qu'elle n'en mérite. Quant à Sarfent, dont le nom est identique avec celui de la fameuse Sarepta, placée sur la côte de Phénicie entre Tyr et Sidon, son identification n'est guère plus aisée. Reland propose d'y voir une Sariphæa, ville de Palestine, connue par la présence de son évêque au concile tenu à Jérusalem en 536. Le Talmud lui fournit, de plus, le nom d'une Seriphin, d'où l'on tirait de l'orge, lorsque la récolte avait manqué dans les lieux placés à proximité de Jérusalem, et il propose de l'identifier encore avec Sariphæa et avec le Sarfent qui nous occupe. Tout cela, malheureusement, est bien hypothétique. Ce qui l'est bien plus encore, c'est l'opinion de ceux qui ont voulu placer à Sarfent la Gath des Philistins, sans autres bonnes raisons que leur désir de retrouver le site de cette ville célèbre. Quoi qu'il en soit, Sarfent, placé sur un tell fort peu élevé, n'est plus, aujourd'hui, qu'un village de fort médiocre apparence. C'est là, d'ailleurs, le sort commun de presque toutes les localités que l'Ecriture mentionne comme des villes importantes.

Un peu au delà de Sarfent, nous atteignons un pli de ter-

rain planté de quelques arbres, et qui jouit d'une célébrité malsonnante. Il s'appelle el-Maqtouleh, le coupe-gorge. Jadis, à ce qu'il parait, cette dénomination était parfaitement méritée; elle n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir.

La nuit est tout à fait venue, lorsque nous arrivons à Ramleh. La route à proximité de cette petite ville est littéralement inondée, et nous avons été obligés de l'abandonner et de cheminer dans le cimetière, afin d'atteindre la porte du Couvent, où nous mettons pied à terre. Le bon frère Liévin avait voulu me persuader de passer par Lydda. J'ai bien fait de ne pas céder à ses instances, je n'aurais rien vu du tout : il aurait fait aussi noir à Lydda qu'à Ramleh, et nous aurions été à cheval près d'une heure de plus. Nous voilà donc installés au Couvent, où nous sommes reçus avec le plus grand empressement. Les limonades et le café se succèdent jusqu'au dîner, qui se fait un peu attendre, et dans lequel je retrouve mes dîners syriens d'il y a treize ans. Il faut s'y faire; mais bah! à la guerre comme à la guerre! Aussitôt arrivé, j'ai la visite d'un bon gros personnage à la figure toujours riante, qui vient nous féliciter de notre bonne arrivée et nous faire toutes ses offres de service. C'est M. Damiani, agent consulaire français à Ramleh. Comme il est du pays, il n'en a pas quitté le costume. Quant à son langage, c'est un agréable mélange de français, d'italien et d'arabe, ce qui fait que l'on ne comprend pas grand'chose de ce qu'il débite, avec la volubilité la plus empressée. A propos d'arabe, je m'y suis remis aussitôt débarqué à Jaffa, mais j'ai reconnu que j'avais affaire à un ingrat. Il n'est pas revenu à mon premier appel, et je m'aperçois que je baragouine un arabe de fantaisie qui fait que je suis compris de mes amis comme M. Damiani l'est de moi-même. Il me faudra certainement une quinzaine de jours pour me refaire la mémoire et le gosier. Patience!

Chacun de nous était pressé, cela est facile à deviner, de trouver son lit. Un bon père m'a conduit à ma chambre, et j'ai l'honneur d'occuper celle même où a couché le général Bonaparte.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'apprends que, sous ces mêmes voûtes sombres, et sur ce même carrelage glacé, a vécu pendant quelques heures l'homme qui a fait mon pays si grand ! Mes réflexions, je le confesse, ne m'empêchent pas de grelotter; de son côté le froid ne m'empêche pas de m'endormir, et je ne bouge pas plus qu'un terme, jusqu'à trois heures du matin. A ce moment, un terrible coup de tonnerre me réveille en sursaut; il est suivi de beaucoup d'autres, et un orage diabolique passe sur Ramleh. Mauvaise affaire ! Il ne fera pas bon cheminer demain, si ce temps-là continue.

28 octobre.

Tout passe en ce monde, même les orages! Je me suis donc rendormi, et ne me suis réveillé pour tout de bon qu'au petit jour. Le ciel est assez bien nettoyé, malgré quelques gros nuages qui courent la poste, et ne nous présagent pas une journée trop sèche.

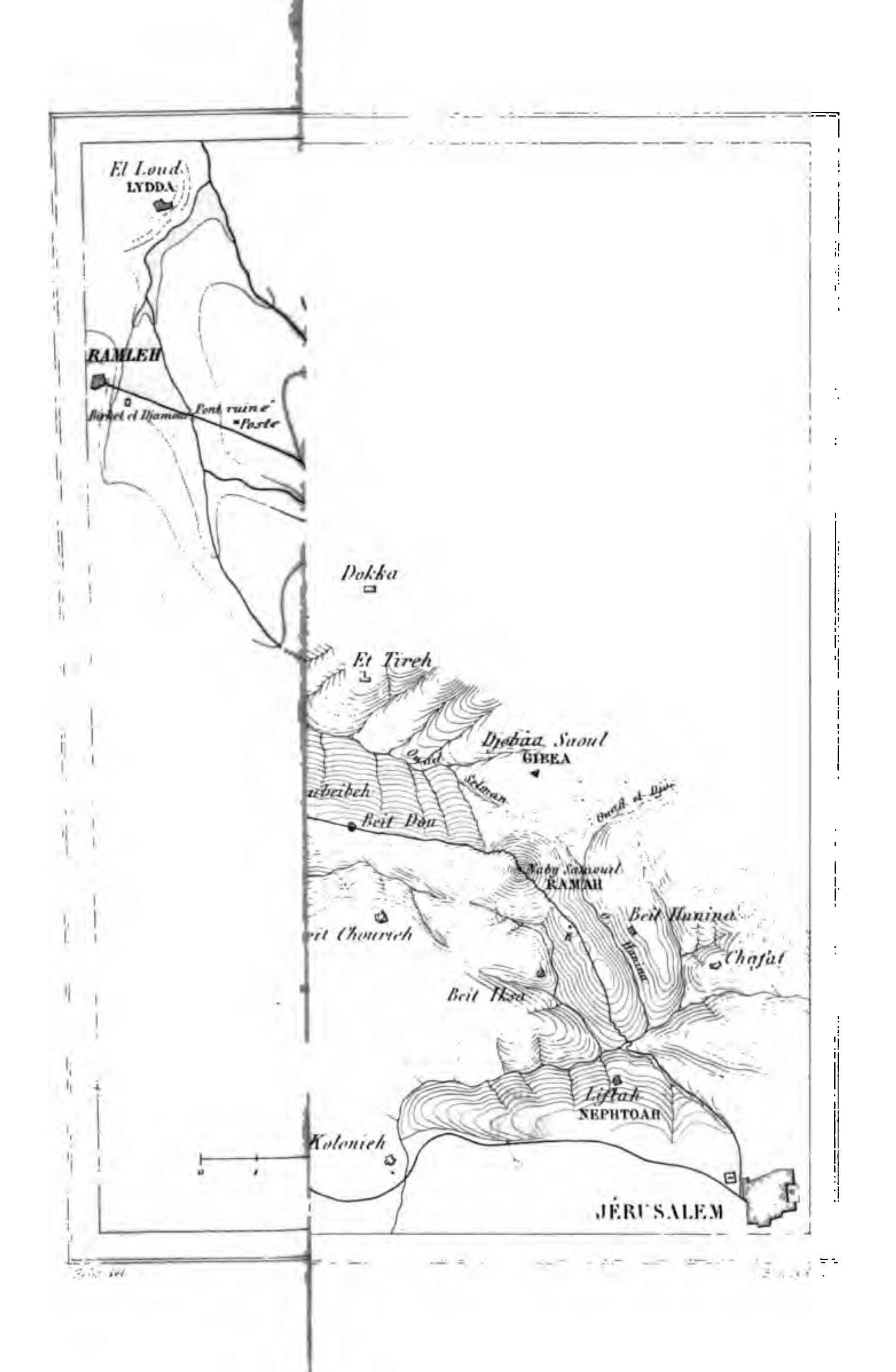
A sept heures seulement, nous étions prêts au départ et nous montions à cheval, décidés à suivre la route qui conduit à Jérusalem par El-Koubeïbeh et Naby-Samouïl. Elle est un peu plus longue que celle d'Abou-Rhôch, mais la question qui s'agite en ce moment autour de Koubeïbeh nous fait donner la préférence à cet itinéraire. L'Emmaüs de l'Évangile, qu'on place un peu partout (mais à tort, je crois) en dehors d'Amoas, qui me paraît incontestablement son véritable site,

serait, disent quelques-uns, à El-Koubeïbeh. Il n'est donc pas sans intérêt de visiter cette ruine. Nous perdrons une heure peut-être en faisant ce détour, mais nous y gagnerons de parcourir une route qu'on ne suit pas d'ordinaire. Nous partons donc ; nous passons devant le Birket-el-Djamous, qui est à la sortie de Ramleh, et nous suivons d'abord, pendant une heure à peu près, le chemin ordinaire d'Abou-Rhôch. Nous inclinons alors à angle droit, sur notre gauche, pour aller rejoindre l'ancienne voie de Lydda à Jérusalem. J'avais eu raison de n'augurer rien de bon de la pluie qui est encore tombée pendant la nuit dernière. Le sentier que nous suivons est criblé de fondrières dans lesquelles nos chevaux enfoncent à chaque pas jusqu'aux genoux. Ce n'est que lorsque nous avons atteint le tracé de la voie antique, très-reconnaissable à ses gros pavés roulants sur le sol, que nous cheminons sur un fond plus solide et par conséquent avec plus de sécurité. Nous arrivons bientôt au bord d'un torrent que nous traversons sans difficulté, et nous nous engageons ensuite à travers de petites collines cultivées, pour atteindre un oualy nommé Cheikh-Souleïman, qui domine la vallée nommée Ouady-Souleïman.

Avant de gagner la voie antique, deux villages s'étaient présentés à nous, l'un à droite, l'autre à gauche de la direction dans laquelle nous cheminions. Le premier est El-Berrieh, le second Annabeh. Disons quelques mots de ces villages. Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, cite un bourg situé à huit milles au nord d'Éleuthéropolis, et qu'il appelle Βηρά. Serait-ce notre El-Berrieh ? Je ne saurais le croire, à cause de la distance énorme qu'il y a de Beït-Djibrin ou Éleuthéropolis à El-Berrieh, distance qui est de plus de vingt-cinq milles ; il faut donc renoncer à cette identification. La carte de Zimmermann porte Derieh au lieu d'El-Berrieh ; c'est une faute à corriger.

Quant à Annabeh, c'est une autre affaire. Eusèbe place ce bourg, qu'il appelle Bethannaba, aux environs de Diospolis (Lydda) et à quatre milles vers l'orient. Saint Jérôme, dans sa traduction de l'*Onomasticon*, ajoute : « Mais la plupart affirment qu'elle est placée à huit milles de Diospolis, et qu'elle s'appelle Bethannaba. » Il est curieux de voir que sur ce point saint Jérôme est obligé de se fier au témoignage d'autrui; il n'avait donc pas visité cette localité. Ce qui est certain, c'est qu'il aurait mieux fait de vérifier sur place les renseignements qu'il avait recueillis. Bethannaba, c'est à n'en pas douter notre Annabeh, et il y a beaucoup moins de huit milles de Lydda à Annabeh : il n'y en a que cinq. Quant à Reland, qui soupçonne que le nom de Bethannaba rappelle celuï de la Nob biblique, il commet une grave erreur, ainsi que je le ferai voir un peu plus loin.

Revenons à notre itinéraire. La matinée est charmante; il fait un beau soleil qui nous réchauffe et nous réjouit, lorsque nous passons devant l'oualy du Cheikh-Souleïman. Celui-ci est placé au milieu de ruines considérables, et qui paraissent d'une assez haute antiquité. Le roc est taillé partout et semble avoir servi d'assiette à bien des maisons; enfin la terre est jonchée de débris de cette poterie rouge à côtes qui est caractéristique de toutes les cités ruinées de la Palestine. J'ai beau demander à ceux qui m'accompagnent le nom de cette bourgade antique, personne ne m'en peut rien dire; heureusement le hasard nous fait rencontrer un Arabe qui m'a bien l'air d'être un gaillard peu désireux de faire partie du contingent appelé par la conscription sous les drapeaux de Sa Hautesse, et qui file grand train devant des bachi-bozouk. Il ne va pas assez vite pourtant pour que je ne puisse lui jeter une question au passage; il me répond que les ruines sur lesquelles nous sommes arrêtés se nomment Koufour-



El Loud
LYDDA
RAMLEH
Birket el Djamous
Pont ruiné
Poste
Dokka
Et Tireh
Djebaa Saoul
GIBEA
ubeibeh
Beit Dou
Naby Samouïl
RAMAH
Beit Hunina
Chafat
it Chourieh
Beit Iksa
Liftah
NEPHTOAH
Kolonieh
JÉRUSALEM

Tah ou Tab, et il reprend sa course. Va pour Koufour-Tab! Mais qu'est-ce que ce nom baroque? Je l'ignore entièrement. Il y a bien un bourg nommé Καππαρεταΐα qui, au dire de Justin le martyr, fut la patrie de l'hérétique Ménandre; mais comme celui-ci était Samaritain, il n'y a pas grande apparence qu'il soit né à Koufour-Tab[1]. D'un autre côté, nous trouvons mentionné dans le Talmud (Gemara-Rosch-Haschana, fol. 13, 2) כפר טבי, Caphartebi, qui était situé à l'orient de Lydda. Je ne doute plus, et je crois fermement que notre Koufour-Tab peut et doit être identifiée avec cette localité. Enfin Josèphe (*Bell. jud.*, IV, VIII, 1) parle d'une Caphartoba que Vespasien mit à sac, et qui était située au milieu de l'Idumée. Ce dernier détail me porte à croire qu'il ne s'agit plus, cette fois, de Koufour-Tab. Je laisse à de plus habiles le soin de trancher cette question.

Quittant l'oualy du Scheikh-Souleïman, nous descendons dans l'Ouad-el-Ayn, vallée peu profonde et cultivée, que nous suivons assez longtemps après avoir laissé à notre droite un village nommé El-Koubab. Le Talmud (Gemara-Sanhedrin, cap. II) cite un *vicus* qui se nommait Cobé (כפר שטמו קובי), et qui était sur les limites des territoires d'Israël et des Philistins; l'étymologie qu'il donne de ce nom, quoique passablement ridicule, mérite d'être rapportée. David fugitif venait d'atteindre ce lieu, et les Philistins qui le poursuivaient se dirent les uns aux autres : קום ביה, lève-toi contre lui! Comme c'est à Noba, qui est fort près d'El-Koubab, que David trouva un refuge, ce voisinage justifie en quelque sorte l'identification d'El-Koubab et de Cobé. Hâtons-nous d'ajouter que Koubab n'étant que le pluriel de Koubbeh,

1. Justinus martyr in apol. II. *pro Christianis* : Μένανδρον δέ τινα καὶ αὐτὸν Σαμαρέα τὸν ἀπὸ κώμης Καππαρεταίας.

tour ou *dôme*, j'aime beaucoup mieux cette étymologie que l'autre, à tout le moins pour le nom moderne.

Une fois engagés dans l'Ouad-el-Ayn, nous allons passer au pied d'un village placé sur les collines de droite, et qui porte le double nom de Deïr-Nahleh et de Zou'-l-Beït. Nahleh est le nom arabe de saint Michel, m'assure-t-on; il se peut donc que là ait été jadis un couvent chrétien sous le vocable de Saint-Michel. Il y a un peu moins d'une demi-heure de marche entre El-Koubab et Deïr-Nahleh, c'est-à-dire environ trois kilomètres. Tout près de ce dernier village, et au bas de la côte sur laquelle il est bâti, se trouve dans les rochers une jolie source, où quelques femmes puisent de l'eau au moment de notre passage. C'est précisément cette source qui donne le nom d'Ouad-el-Ayn à la vallée que nous suivons. Aussitôt que nous avons dépassé la source, nous voyons dans les rochers de nombreuses coupures faites de main d'homme, et qui sont autant de traces d'habitations de la plus haute antiquité. Au milieu d'elles se voient les restes de quelques pressoirs destinés jadis à la fabrication de l'huile. Ici, c'est la cuve, là, la grosse pierre qui écrasait les olives. Dieu seul sait depuis combien de siècles tout cela est ruiné. Maintenant, que fut cette localité antique dont le nom se cache très-probablement sous celui de Zou'-l-Beït? Je l'ignore complétement.

A cinq kilomètres plus loin, nous arrivons enfin au village de Kafr-Nouba, que nous traversons. Il est sur une petite élévation, que les dernières pluies n'ont pas rendue commode; aussi, à la descente, sommes-nous obligés de prendre force précautions pour ne pas nous rompre le cou. Notre moukre Scharir, qui déjà deux ou trois fois, grâce aux fondrières de la plaine, a roulé avec son cheval, fait ici une triomphante culbute, heureusement sans suite fâcheuse.

C'est tout au plus si ce nouvel accident interrompt ses chansons, et comme je m'empresse de lui demander s'il ne s'est pas fait de mal, il me répond que, lorsque sa monture sera tout à fait fatiguée et hors d'état de le porter, il la portera à son tour. A la bonne heure, voilà un garçon de bonne humeur!

On comprend que ce n'est pas sans un certain mouvement de curiosité, sans même un vif intérêt, que nous avons traversé Kafr-Nouba; j'ai partout cherché des yeux les traces de la ville antique, et je n'ai absolument rien vu; c'est que ce village n'est autre chose que la Nob de l'Écriture, c'est-à-dire la ville où le roi Saül commit la plus abominable action. Ouvrons la Bible (Samuel, I, XXII). — « 7. Saül dit à ses serviteurs, qui se tenaient près de lui : « Écoutez donc, le fils de Jessé vous donnera-t-il à tous « des champs et des vignes, vous établira-t-il tous chefs « de mille, et chefs de cent, — 8. que vous vous soyez « tous ligués contre moi, que personne ne m'avertisse que « mon fils a fait une alliance avec le fils de Jessé, qu'au- « cun de vous n'ait pitié de moi et ne m'avertisse que « mon fils a suscité contre moi mon serviteur pour me « tendre des embûches, comme en ce jour? — 9. Dadj « l'Édomite, qui se tenait près des serviteurs de Saül, « répondit et dit : J'ai vu le fils de Jessé venir à Nob, vers « Akhimelech, fils d'Akhitob, — 10. lequel a consulté « l'Éternel pour lui, et lui a donné des vivres et l'épée de « Goliath, le Philistin. — 11. Le roi envoya appeler Akhi- « melech, fils d'Akhitob, le cohen, ainsi que toute la mai- « son de son père, les cohenim qui étaient à Nob, et tous « vinrent auprès du roi. — 12. Saül dit : Écoute donc, fils « d'Akhitob. Il répondit : Me voici, seigneur. — 13. Saül « lui dit : Pourquoi vous êtes-vous ligués contre moi, toi et

« le fils de Jessé, en lui donnant du pain et une épée, et en « consultant Dieu pour lui, afin qu'il se levât contre moi « pour me dresser des embûches, comme aujourd'hui? — « 14. Akhimelech répondit au roi et dit : Et qui, parmi « tes serviteurs, est comme David, fidèle, gendre du roi, « obéissant à tes ordres et honoré dans ta maison? — 15. Ai-« je commencé aujourd'hui à consulter Dieu pour lui? Loin « de moi! Que le roi ne mette rien à la charge de son servi-« teur, ni à toute la maison de mon père, car ton serviteur ne « sait en cela aucune chose, ni petite, ni grande. — 16. Le « roi dit : Tu mourras, Akhimelech, toi et toute la maison « de ton père. — 17. Le roi dit aux courriers qui se tenaient « près de lui : Entourez et tuez les cohenim de Jehovah, car « ils sont aussi du parti de David; ils savaient qu'il s'enfuyait, « et ils ne m'en ont pas averti. Mais les serviteurs du roi ne « voulurent pas lever la main pour attaquer les cohenim « de Jehovah. — 18. Alors le roi dit à Dadj : Approche et « attaque les cohenim. Dadj l'Édomite s'approcha et atta-« qua les cohenim, et il tua en ce jour quatre-vingt-cinq « hommes qui portaient la robe de lin. — 19. Et il fit passer « au fil de l'épée les hommes, les femmes, les jeunes enfants, « jusqu'aux nourrissons, les bœufs, les ânes et les agneaux « au fil de l'épée. »

Quelle monstrueuse tragédie! On comprend maintenant que la vue du Kafr-Nouba devait nous intéresser au plus haut point. Il n'y a pas de doute possible sur cette identification, qui d'ailleurs n'a été contestée par personne. Aussi saint Jérôme décrivant le voyage de Paula (*in epitaphio*) mentionne-t-il : « Lyddam versam in Diospolim...... « haud procul ab ea Arimathiam viculum Joseph qui domi-« num sepelivit, et Nobe urbem quondam sacerdotum, nunc « tumulum occisorum. » Il serait trop long de rapporter

ici tous les passages des écritures sacrées et profanes qui concernent Nob; ce serait d'ailleurs inutile, puisque, je le répète, tout le monde admet que cette ville biblique est réellement à Kafr-Nouba.

De Kafr-Nouba nous apercevons deux villages assez éloignés, l'un à droite, l'autre à gauche de notre route. Le premier est Yaloun, le second Lekieh. Yaloun n'est autre chose que l'Ayaloun mentionné dans le livre de Josué (x) : — « 11. Il arriva, lorsqu'ils se sauvèrent (les Amorrhéens) « devant les enfants d'Israël, près de la descente de Beït-« Horon, que Jehovah fit tomber sur eux de grandes pierres « du ciel, jusqu'à Azeka, dont beaucoup moururent, et il en « mourut plus par la grêle de pierres, que n'en tuèrent par « le glaive les enfants d'Israël. — 12. Alors Josué parla à « Jehovah, au jour que Jehovah livra l'Amorrhéen aux « enfants d'Israël : Soleil, à Djebaoun arrête, et toi, lune, « dans la vallée d'Ayaloun... » etc., etc... Yaloun est toujours au fond d'une vallée et fort près des deux villages de Beïthour, le supérieur et l'inférieur, puisque, du point où nous avons aperçu Yaloun, il n'y a que vingt-trois minutes de marche jusqu'à celui où nous avons été en vue de Beïthour-el-Fouqâa, c'est-à-dire environ deux kilomètres. Quant à Lekieh, je ne trouve rien qui me satisfasse et me permette d'y reconnaître une localité biblique.

De Kafr-Nouba, nous avons été passer au pied et à gauche d'une colline que recouvrent des monceaux de décombres, que le frère Liévin me désigne comme ceux d'une forteresse bâtie au temps des croisades, et qui reçut le nom de château d'Arnold. Celle-ci était destinée à défendre l'entrée de la gorge dans laquelle s'engage le chemin de Jérusalem. C'est là, en effet, que commence le vrai pays de montagnes et que la route s'élève rapidement pour gagner les hauts

plateaux de Juda. Mais pour rassurer les voyageurs s'engageant dans le défilé, ce château était-il bien placé? C'est une question à examiner. Du pied du soi-disant château d'Arnold on distingue parfaitement, et à une distance médiocre, le village de Beïthour-el-Fouqâa. Comme j'ai dit tout à l'heure qu'il n'y a que deux kilomètres de Kafr-Nouba au point où l'on aperçoit Beïthour, ceci revient à dire que la ruine en question, ou en d'autres termes la véritable entrée dans la montagne, n'est qu'à deux kilomètres de Nob.

Les deux villages voisins de Beïthour-el-Fouqâa, et Beïthour-el-Tahta, dont les noms peignent à merveille la position relative, ne sont autre chose que deux localités dont il est très-fréquemment question dans l'Écriture. Je me bornerai à dire que les deux Beït-Horon, qui s'appellent déjà la supérieure et l'inférieure dans le livre de Josué (XVI, 3 et 5), servaient de jalons pour la délimitation des territoires attribués aux deux fils de Joseph, Manassé et Éphraïm. Saint Jérôme nous apprend que ces deux villes, qui avaient été construites par Salomon, se trouvaient sur la route de Nicòpolis à Jérusalem. Voici ce passage, qui suffit pour trancher en faveur d'Amoas la question de l'Emmaüs de l'Évangile. C'est encore dans l'épitaphe de Paula que nous lisons: « Repetitoque itinere Nicopolim, quæ prius Emmaus vocabatur, apud quam a fractione panis cognitus Dominus Cleophæ domum in ecclesiam dedicavit, atque inde ascendit Bethoron inferiorem et superiorem urbes a Salomone conditas, sed varia postea bellorum tempestate deletas. » Si Amoas est Emmaüs, tout ce passage est clair et vrai. Si El-Koubeibeh était Emmaüs, saint Jérôme aurait écrit là une série de non-sens. Mais je ne veux pas m'appesantir sur cette question délicate, dont l'étude approfondie m'entraînerait beaucoup trop loin. Elle a été d'ailleurs, à ma connais-

sance, traitée de main de maître par mon excellent ami, le P. Bassi. On pourra n'être pas satisfait partout des résultats auxquels il est parvenu, mais on ne pourra jamais prouver qu'il s'est trompé.

Revenons au prétendu château d'Arnold. Devant la colline qui lui sert d'assiette, est une autre colline de même hauteur, couverte de ruines, qu'à leur apparence je juge d'une très-haute antiquité; elles sont désignées, parmi les Arabes, sous le nom de Souân. Cette fois encore je ne connais rien qui puisse nous fournir une trace historique de l'existence de cette bourgade ruinée. Quant aux ruines qui sont placées en face, et que l'on attribue, ainsi que je viens de le dire, à l'époque des croisades, j'avoue qu'elles m'ont paru plus anciennes. A une petite heure de là, en suivant la vallée montante qui conduit à Jérusalem, on rencontre une ruine de forteresse du moyen âge, nommée par les Arabes El-Boureidj, le petit fort. Je suis, en vérité, bien disposé à croire que c'est là le vrai château d'Arnold. Celui-là qui coupe le chemin, et à travers les ruines duquel il faut nécessairement passer, était bien plus propre à protéger les voyageurs qu'un château qui aurait été placé en face des ruines de Souân, et en avant de l'entrée de la gorge à défendre contre les malfaiteurs. C'est là une question que je ne me permettrai pas de trancher, tout en avouant que, pour moi, le château d'Arnold n'est autre chose que El-Boureidj. C'est Guillaume de Tyr qui nous fait connaître la fondation du château d'Arnold, et je ne saurais mieux faire, pour justifier mon opinion, que de rapporter le texte même du vénérable prélat. Le voici : « .....Juxta « locum antiquissimum, Nobe, qui hodie vulgari appellatione « dicitur Bettenuble (la traduction en langue romane donne « ici *Bestenuble*) in descensu montium, in primis auspiciis

« campestrium, viâ quâ itur Liddam, et quâ pervenitur ad « mare, præsidium solido fundant opere, ad tutelam trans- « euntium peregrinorum : ibi enim in faucibus montium, « inter angustias inevitabiles, maximum iter agentibus sole- « bat imminere periculum, Ascalonitis subitas irruptiones « illic facere consuetis. Consummato itaque feliciter opere « nomen indicant, castellum Arnoldi locum dicentes : fac- « tumque est per gratiam Domini, etiam prædicti castelli « beneficium, quod adire volentibus Hierosolymam, aut ab « eà redire, minus periculosus factus est transitus, et via « multo securior. » (Guill. de Tyr, *Hist.* lib. XIV, cap. VIII. Édition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. Ier, p. 617, ad annum 1132.)

La phrase où il est dit : *Ibi enim in faucibus montium, inter angustias inevitabiles,* me semble désigner à merveille la position d'El-Boureidj, tandis qu'elle ne représente pas le moins du monde celle de la ruine que le frère Liévin m'a désignée sous le nom de château d'Arnold.

Depuis un quart d'heure, nous apercevions derrière nous, du côté de la mer, de gros vilains nuages noirs comme de l'encre, et qui nous rattrapaient vivement. Il était assez probable que nous allions recevoir une averse de bonne qualité. Notre attente n'a pas été trompée. A peine étions-nous engagés dans la gorge que nous avions à parcourir, que la nue a crevé. Quelle pluie, bon Dieu! Il suffit de l'avoir reçue pendant près de deux heures, ainsi que nous avons eu le désagrément de le faire, pour savoir ce que sont les pluies de Syrie. Malgré nos caoutchoucs, nous fûmes bientôt trempés jusqu'aux os. Qu'on n'attende donc pas de moi des observations de détail sur la route que nous avons suivie. Elle est détestable, voilà tout ce que j'en puis dire, et elle passe à travers deux fortins de très-ancienne construction,

mais que je ne saurais faire remonter plus haut que l'époque des croisades. Le premier, qui a donné son nom à la vallée, s'appelle Kherbet-el-Boureidj, la ruine du petit fort; à un peu moins de trois kilomètres au delà est placé le second, qui s'appelle El-Meskah, l'abreuvoir. Je le répète, notre route est un véritable casse-cou, et ce n'est qu'en approchant d'El-Koubeibeh (le petit dôme) que le chemin est devenu plus praticable et la pluie moins torrentielle. Il était temps d'arriver : notre patience et notre appétit étaient aux abois.

Un moine nous attendait à El-Koubeibeh, et nous nous sommes abrités dans l'église que l'on construit là, dans la pensée qu'El-Koubeibeh est l'Emmaüs des Évangiles. J'ai déjà dit que je n'en croyais absolument rien. Après le déjeuner, nous avons, pour l'acquit de notre conscience, parcouru les ruines qui sont près de la nouvelle église. Elles s'étendent vers l'est en longueur, et nous y remarquons des murailles de construction byzantine, qui sont vraisemblablement les débris de l'église primitive. Comme elles sont distantes d'une quarantaine de mètres de celles que l'on croit élever sur la maison de Cléophas, j'ai bien peur qu'on ne se trompe de toutes les manières. Parmi les décombres, j'ai remarqué un angle d'assez bon appareil, dont les blocs sont munis de bossages, mais cela est tout au plus romain. Pour moi, pas de traces d'El-Koubeibeh dans la géographie antique.

Pendant notre déjeuner le temps s'est remis au beau, et après une heure trois quarts de halte, nous remontons à cheval, pour aller cette fois sans nous arrêter jusqu'à Jérusalem.

A gauche d'El-Koubeibeh se montre un village nommé Doukka, lequel domine l'Ouad-Abou-'z-Zâarour, où nous nous engageons. Nous traversons bientôt le village nommé

Beït-Dou, qui n'est guère à plus de quinze cents mètres d'El-Koubeibeh, et de là nous apercevons sur notre droite Beït-Chourieh. De ces trois localités, je ne trouve aucune trace dans l'antiquité.

Devant nous se dresse la montagne au sommet de laquelle est Naby-Samouïl, et à gauche de la route s'ouvre un ouad au fond duquel est placé le bourg de Djebâa, qui n'est autre chose que la Gabâa ou Gibea, patrie de Saül. C'était une ville de la tribu de Benjamin, distante de Jérusalem de trente stades, au dire de Josèphe, qui l'appelle Γαϐαθσαούλη, et dit qu'auprès d'elle était l'Ἀκανθῶν αὐλών, la vallée des épines (*Bell. jud.*, V, II, 1). Or, le nom de l'Ouad-Abou-'z-Zâarour est la traduction du nom hébraïque de la vallée en question. En effet, en arabe Zâarour, زعرور, est le nom de l'épine, du *mespilus* des botanistes, et l'on doit se rappeler que l'aubépine de nos haies n'est autre chose que le *mespilus oxyacantha*. Ces coïncidences curieuses prouvent que la Djebaâ que nous apercevons est bien réellement la patrie de Saül, que nous trouvons citée de la manière suivante dans le livre de Samuel (I, XI, 4) : — « Les messagers vinrent à « Djebaâ-Schaoul, et dirent ces paroles aux oreilles du « peuple, et tout le peuple éleva la voix et pleura, etc. »

Nous nous dirigeons sur Naby-Samouïl, qu'il nous faut escalader à grand'peine, car la pente est très-rapide, et, à en juger par le temps que nous mettons à arriver au pied de l'église, nous reconnaissons qu'entre El-Koubeibeh et le sommet de Naby-Samouïl il y a de cinq à six kilomètres. Cette église, d'apparence assez peu ancienne, est dans un état déplorable, et semble devoir crouler au premier jour. Si la montée a été rude pour arriver jusque-là, la descente ne l'est pas moins ; je passe donc outre, laissant l'abbé Michon visiter à son aise ce pauvre monument. Quelques misérables maisons

sont disséminées sur le plateau de Naby-Samouïl. Qu'est-ce que cette localité évidemment antique, comme le prouvent les coupures faites de tous côtés dans le roc? C'est incontestablement la Rama (הרמה, la haute) qui fut la demeure de Samuel, et où il reçut la sépulture. Son nom actuel, son élévation et son voisinage immédiat de Djebâa en font foi. Nous lisons d'ailleurs dans le livre de Samuel (I, xxv, 1): — « Samuel mourut. Tout Israël s'assembla, ils en firent le deuil, « et l'ensevelirent dans sa maison à Rama. »

Saint Jérôme nous apprend, dans son discours contre Vigilantius, que les restes de Samuel furent transportés, par l'ordre de l'empereur Arcadius, de Palestine en Thrace: « Augustus Arcadius qui ossa beati Samuelis longo post tem« pore de Judæa transtulit in Thraciam, etc., etc. » Il est donc fort probable que l'église actuelle a été bâtie sur l'emplacement du sépulcre de Samuel. Une fois descendu au bas de la montagne de Naby-Samouïl, je trouve le drogman et les caouas du couvent de Terre-Sainte, que le révérendissime a envoyés au-devant de moi pour me souhaiter la bienvenue. Ce n'est pas le moment d'échanger des compliments, car je suis horriblement fatigué; je remercie donc le plus brièvement possible, et je continue mon chemin.

Quand on est arrivé à une demi-lieue de Naby-Samouïl, on aperçoit deux nouveaux villages, Beït-Iksa sur la droite, et sur la gauche Beït-Hanina. Encore deux localités dans lesquelles je ne retrouve aucun nom biblique. L'ouad Hanina n'est autre chose que la partie supérieure de la vallée du Térébinthe dans laquelle nous descendons, et que nous venons traverser après avoir fait encore environ deux kilomètres; en ce point, nous sommes en vue de Leftah, que nous laissons sur notre droite. Leftah, c'est très-probablement la Nephtoah biblique dont nous trouvons la mention dans le livre de

Josué (xv, 9) : — « La limite (de la tribu de Juda) se dirige « du sommet de la montagne — qui est devant la vallée de « Hinnom, à l'occident, — 8. vers les sources des eaux « de Nephtoah, et s'étend vers les villes de la montagne « d'Éphron, etc., etc. » Ne doit-on pas soupçonner qu'il faut lire ici Éphraïm au lieu d'Éphron (אפרים au lieu de עפרון) ? Je laisse à de plus habiles le soin de le décider. Les montagnes d'Éphraïm commencent bien dans le voisinage de Leftah, et Éphron n'est mentionné comme ville que dans les Chroniques (II, xiii, 19); malheureusement ce verset ne nous apprend pas grand'chose sur sa situation, tandis qu'Eusèbe, au mot 'Εφρών, nous apprend qu'Éphraïm était une très-grosse bourgade, située au nord de Jérusalem, et à huit milles de distance. Tout cela est, je l'avoue, fort embrouillé pour moi.

L'identification de Nephtoah et de Leftah n'en reste pas moins certaine, et un fait de plus, que je n'ai pas eu le temps de vérifier, vient la confirmer. Mon excellent ami M. de Barrère, que ses devoirs multiples de consul n'empêchent pas de se livrer avec amour à l'étude des antiquités de Jérusalem et de la Judée, m'a appris l'existence d'un aqueduc antique dont il ne serait pas difficile de retrouver le trajet, et qui, partant de Leftah, viendrait aboutir à Jérusalem. La présence de cet aqueduc nous rend parfaitement compte du soin avec lequel l'écrivain sacré, lorsqu'il a parlé de Nephtoah, a pris la peine de mentionner les belles eaux qui sortaient de ce village (Josué, xv, 9).

Nous arrivons, à force de marcher en mauvais chemin, au fond de la vallée de Térébinthe, et nous suivons pendant quelques minutes le lit du torrent. Le frère Liévin m'y fait remarquer une ligne d'énormes pierres brutes, qui jadis ont été très-probablement les fondations d'un barrage; puis

nous remontons sur l'autre rive, et, de là jusqu'au tombeau des Juges, nous ne quittons presque plus une route évidemment antique, soit romaine, soit même judaïque, à en juger par les grosses pierres non taillées qui la bordent assez souvent sur la droite et forment ainsi une sorte de parapet.

Enfin nous passons devant le tombeau des Juges, dont je revois le fronton avec un vif plaisir. De là jusqu'aux monticules de Cendres, on ne quitte plus pour ainsi dire la vieille nécropole de Jérusalem. Toutes les roches sont, de quelque côté qu'on se tourne, perforées de caves sépulcrales, et il faudrait certainement bien des semaines pour faire une monographie complète de ces vénérables restes de la civilisation juive. Incontestablement ces monuments sont tous antérieurs à la ruine définitive de Jérusalem, et la plupart sans doute datent des rois de Juda. On ne me persuadera jamais, en effet, que, pendant les quelques siècles qui ont précédé la captivité, les Juifs, maîtres absolus de leur territoire, n'ont taillé aucune de ces grottes innombrables, pour se réserver de le faire seulement alors qu'ils gémissaient sous le joug pesant des Perses, puis des Grecs, puis des Romains. Un peu de logique n'est jamais de trop lorsqu'il s'agit d'apprécier l'âge des monuments. Mais c'est là une importante question que j'aurai à traiter ailleurs, et que j'examinerai sous ses diverses faces, en étudiant avec soin tous les faits, en n'en écartant aucun, et encore moins ceux qui, au premier abord, sembleraient en opposition avec mes idées.

A peine avons-nous eu dépassé le tombeau des Juges, que j'ai vu accourir au-devant de moi un cavalier que, de loin, je ne reconnaissais pas tout d'abord. C'était Mattiah, mon brave drogman du premier voyage. Il n'a, ma foi, pas rajeuni dans les treize années qui viennent de s'écouler; je suppose que j'ai fait exactement sur lui la même impression.

Nous voilà aux Cendres : qu'est-ce que ces amas étranges? La voix publique dit que ce sont les résidus de la fabrication des savonniers; Tobler, sur l'avis du fameux Liebig, prétend que ce sont les cendres des holocaustes. Il y a là une curieuse question à examiner de nouveau, et je ne manquerai pas de faire faire une fouille qui me permette d'emporter, pour nos chimistes, des échantillons recueillis à différentes profondeurs. Nous aurons bien du malheur s'il ne ressort pas de cette étude la preuve définitive que ce sont des cendres végétales, ou des cendres animales, auquel cas la question sera tranchée, au moins pour moi. Au delà des amas de cendres, j'aperçois des dômes, des édifices considérables, des murailles d'enceinte immenses, en un mot une ville entière qui date de quelques années. C'est la réunion de tous les bâtiments appartenant à la Russie, bâtiments qui constituent une véritable ville dominant la vieille Jérusalem. Pourquoi n'avouerais-je pas que cette vue me serre le cœur? Adieu le caractère religieux et imposant de la Jérusalem que j'avais vue naguère, et que j'ai si souvent revue en pensée. Cette fois encore les innovations ont tout gâté. De la ville russe à la porte de Jaffa, les anciens chemins sont devenus des rues bordées de cabarets aux enseignes françaises ou italiennes : *Café du Jourdain. A la mer Morte, restaurateur, donne à boire et à manger.* — Pouah! cela donne des nausées!

A la porte de Jaffa encore une innovation! Nous trouvons un poste de douaniers tout frais émoulus, et inventés pour faire perdre patience au voyageur qui en aurait la dose la plus phénoménale. Douane à Jaffa, douane à Jérusalem, douane à Beyrouth; on en a mis partout, et les droits qu'elles voudraient bien percevoir à chaque poste que l'on rencontre, sont remplacés, quand on ne les repaye

pas, par des vexations intolérables ou des bakhchich qui ne sont pas moins odieux.

Avant d'entrer en ville, notre petite caravane s'est organisée avec un certain apparat, et le frère Liévin m'a prié en grâce de me mettre derrière les caouas, en tête de la colonne. Sotte nécessité à laquelle il faut bien me rendre, pour jouer mon rôle de premier sujet de la troupe. A peine avons-nous fait quelques pas dans l'intérieur de la ville, que le premier sujet, bien décidé à ne pas se casser le cou, met prudemment pied à terre. Le pavé de Jérusalem ne s'est effectivement pas amélioré, tant s'en faut; tous mes amis imitent mon exemple, et nous gagnons le plus vite possible l'hôtel d'Orient, tenu par Hauser, dans la rue dite du Patriarche. Pour y parvenir, nous descendons de la place du Qalâa, par le bazar des marchands de fruits établis à la tête de la rue David, et, après une centaine de pas faits sur la pente diabolique de cette rue encombrée de monde, nous prenons la première rue à gauche et nous arrivons enfin à notre gîte. Tout en haut de la maison j'aperçois, à une fenêtre grillée, la bonne figure de Salzmann qui m'attend, mais qui, grâce à ma barbe, me voit passer sans me reconnaître. Ce n'est que lorsque je lui adresse la parole, qu'il est convaincu que c'est bien moi.

Une fois pour toutes, décrivons l'hôtel Hauser, où l'on est parfaitement bien traité, et que je recommande à tous les voyageurs, parce qu'il est proprement tenu et peu cher. Un escalier de pierre et à couvert vous conduit au premier étage; c'est le rez-de-chaussée effectif. Là se présente une petite cour sur laquelle s'ouvrent quelques chambres de voyageurs, à côté de celles de l'hôte et de sa famille. Montez encore un étage, mais cette fois en plein air, et vous arrivez à une seconde petite cour fort étroite, au fond de

laquelle s'ouvre la pièce servant de salle à manger ou de salon, à votre choix. A droite est placé l'office. A gauche, un parapet qui domine la rue du Patriarche. Cela est encore une espèce de rez-de-chaussée ou d'entre-sol. Une échelle est appliquée contre l'office, et s'appelle « escalier des appartements d'apparat. » Montez sans vous casser le cou, et vous arrivez sur une terrasse qui, cette fois, n'a pas de parapet vers la rue; une cloison de planches, garnie d'un modeste appentis, vous sépare de la piscine d'Ezekhias, du Birket-hammam-el-Batrak (la piscine des bains du Patriarche). Il y a bien, sur cette terrasse, quelques petits ressauts placés là tout exprès pour vous procurer de bonnes chutes; n'y faites pas trop attention, mais gagnez le bout de l'appentis. Là est une porte où commence un véritable escalier descendant, de cinq marches, les deux premières en pierre, et les trois dernières en planches, dont l'une est veuve d'à peu près la moitié de sa surface. Il n'y a pas deux de ces marches qui aient la même hauteur, et comme elles sont énormes, je ne connais rien de mieux trouvé pour vous disloquer les jointures. Au bas, commence un corridor sur lequel sont distribuées, à droite et à gauche, six bonnes petites chambres. Puis vous tournez à droite; nouvelle terrasse sans garde-fou dominant la piscine. A gauche, une échelle disloquée conduisant à une dernière terrasse dominant toute la maison; au fond, un escalier descendant à la rue; à droite, deux chambres semblables aux autres. C'est là que l'abbé Michon et moi nous nous installons. Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de croire qu'ils ont jamais rien vu de plus saugrenu que cette distribution; et cependant, je le répète, malgré le soleil, malgré le vent, malgré la pluie qu'on ne peut éviter avec pareil aménagement, on s'acoquine à l'hôtel Hauser, et on ne s'y trouve pas plus mal

qu ailleurs. N'est-on pas à Jérusalem? et les maisons de cette ville illustre entre toutes ne sont-elles pas, sans exception, conçues sur des plans impossibles?

J'étais beaucoup trop fatigué de la dure journée que nous venions d'achever pour avoir la velléité de faire des visites, même de convenance. D'ailleurs, il était assez tard quand nous sommes arrivés à Jérusalem, et j'ai pris le sage parti d'envoyer chez notre consul quelqu'un chargé de lui présenter mes devoirs et de le prier de m'excuser si je remettais au lendemain matin l'honneur de faire sa connaissance. J'ai donc passé le reste de la journée dans l'inaction la plus bienfaisante, et j'ai attrapé mon lit le plus vite que j'ai pu. Quel calmant et quel somnifère qu'une douzaine d'heures à cheval, avec la pluie pour assaisonnement! Aussi ai-je dormi jusqu'au point du jour, malgré les moustiques.

29 octobre.

Ici comme en Egypte j'ai pu, ce matin, admirer les teintes splendides dont le retour de la lumière revêt tout ce que l'on voit. C'est malheureusement l'affaire de quelques minutes, et l'aurore, comme le crépuscule, ne dure qu'un instant. J'ai employé les premières heures de la matinée à m'installer à ma guise dans la chambre que je dois occuper jusqu'à la fin de mon séjour en Judée. Une fois tout mis en ordre, effets, livres, papiers, etc., je commence par bien regarder ce que je puis voir de mes fenêtres. Je domine sans intermédiaire le Birket-hammam-el-Batrak, qui est à peu près à sec, sauf une large flaque d'eau qui remplit toute la partie méridionale de la citerne, et dans laquelle

végètent de larges touffes de *chara*, peuplées de crapauds. Deux tronçons de colonnes gisent sur le roc qui forme le sol du bassin. A l'angle nord-ouest est un escalier de quelques marches, par lequel on a pu descendre jadis dans ce bassin; mais, aujourd'hui, cet escalier n'aboutit plus qu'à une porte murée. A l'angle sud-ouest est percée, à une douzaine de pieds au-dessus du fond, l'ouverture d'un aqueduc en fort mauvais état, et comme l'eau qu'il apporte par les grandes pluies doit être furieusement sale, on a pratiqué sur le fond de la piscine une espèce de petit réservoir fermé de murs, où les immondices et la vase peuvent quelque peu se déposer avant que l'eau ne se répande dans la piscine proprement dite. Sur ses quatre faces celle-ci est entourée de murs à pic appartenant aux maisons qui l'entourent. Devant moi, j'ai la terrasse du patriarche latin, M[gr] Valerga. A ma gauche, la tour de David, dominant tout le reste; un café arabe, avec balcon en bois surplombant la piscine, le consulat de Grèce avec son mât de pavillon, et, derrière lui, la terrasse de M. Gobat, évêque anglican de Jérusalem. Enfin nous sommes affligés d'un voisinage modérément récréatif: c'est celui d'un moulin qui travaille jour et nuit, et dont les meules, mises en mouvement par un cheval ou un âne, font un tapage des plus monotones, qui n'est interrompu que par les cris de forcené du meunier. On jurerait qu'on assassine ce brave homme, et cependant il ne braille ainsi que pour encourager la pauvre bête qu'il emploie. Maintenant que j'ai reconnu ce qui m'entoure du côté de Birket, c'est-à-dire à l'occident, passons à l'orient, si vous le voulez bien.

Je prends donc le chemin par lequel je dois *descendre* à la salle à manger, c'est-à-dire que je *grimpe* les cinq marches de l'escalier que vous savez, et me voilà sur la terrasse. Au-dessous de moi, la rue du Patriarche roule un flot incessant

de gens qui crient à qui mieux mieux, marchands, citadins, fellahs, bédouins, soldats turcs, pèlerins russes, Arméniens, Grecs, etc., etc., de tout âge, de tout sexe et de toutes couleurs; c'est une cohue des plus bizarres, dans laquelle les Européens sont rares. L'autre côté de la rue est occupé par un établissement de bains orientaux, dont les cheminées nous asphyxient toutes les fois que le vent est bon. Au delà s'étend le vaste terrain vague où fut jadis le grand hôpital des chevaliers de Saint-Jean. Plus loin le dôme vert de la Coubbet-es-Sakhrah, le Haram-ech-Chérif, l'enceinte du Temple de Salomon, plus loin encore la montagne des *Viri Galilæi*, le mont des Oliviers avec le hameau qui en couronne le faîte, autour de l'église de l'Ascension, et le mont du Scandale. Tout cela d'un gris fauve que coupe seule la pâle verdure de quelques oliviers. A droite je vois un couvent grec, puis l'escarpement de l'ancienne ville des Jébuséens, garni aujourd'hui d'habitations dont quelques-unes ont un aspect européen des plus charmants. A gauche, et tout près de l'hôtel, l'église du Saint-Sépulcre et sa coupole indignement détraquée. Ne soufflez pas trop fort de ce côté-là, en fumant votre cigare; vous feriez tout crouler! Et les grandes nations de l'Occident se vantent d'être chrétiennes! Tout contre le Saint-Sépulcre est une mosquée dont le muezzin nous régale, le plus régulièrement du monde, de ses pieuses gargouillades. Son chant est toujours d'une haute fantaisie, si les paroles qu'il débite sont sacramentelles. Au delà, vers le nord, j'aperçois les quartiers en amphithéâtre de Bezetha et d'Acra, amas de constructions grises ou du blanc le plus cru, cubes de maçonneries recouverts invariablement d'une coupole.

Voilà ce que je puis voir quand je veux, à chaque heure, à chaque minute. Trouvez-moi, je vous prie, dans l'univers

entier un panorama qui offre plus de souvenirs grandioses que celui-là !

Pendant que je complétais avec amour cette première reconnaissance du terrain sur lequel je vais tant avoir à travailler, notre consul, M. de Barrère, avec la plus charmante bonne grâce, m'a prévenu. Il est arrivé à l'hôtel avec M. Ledoulx, son vice-chancelier, sans attendre la visite qu'il était de haute convenance que je lui fisse le premier. Je l'en remercie avec effusion, et, après un quart d'heure d'entretien, je suis tout ravi de me sentir avec lui comme avec un homme auquel vous lie une amitié vieille de bien des années. Nous sommes tous conviés à aller dîner au consulat le jour même; nous nous retrouverons donc dans la soirée, et nous combinerons à loisir ce qu'il faut faire pour que tous mes projets puissent s'exécuter sans trop de difficultés.

Aussitôt M. de Barrère parti, nous nous mettons à table et nous expédions au plus vite notre déjeuner, après lequel je veux me débarrasser de mes visites officielles, afin d'avoir, s'il se peut, quelques heures à donner à une première promenade. Deux étrangers habitent l'hôtel Hauser, et ce sont deux types trop intéressants pour que je n'en dise pas quelques mots. L'un est un vieux docteur allemand à tête chauve, très-calme, très-froid en apparence, et très-poli. J'ai dit en apparence; le fait est que le brave homme est parfaitement fou : comme disent les gamins de Paris, il a « une araignée au plafond! » Il est venu s'établir à Jérusalem pour y attendre l'avénement tout prochain du fameux millenium; comme il a saisi le sens de toutes les prophéties, sans en manquer une, il sait à quoi s'en tenir, et regarde avec assez de pitié pour que cela lui fasse le plus grand honneur les imbéciles qui, comme nous, n'ont pas la lumière qu'il possède. Et d'un! L'autre est un Américain d'une qua-

rantaine d'années, missionnaire de je ne sais quelle subdivision de la foi chrétienne, et vigoureux compère s'il en fut. Il porte une chevelure comme celle de Samson, une barbe de sapeur, et une veste ronde qui laisse à l'air libre, et par conséquent à la vue du public, le fond de ses chausses, qui est formé d'une large plaque de cuir blanc. Ceci tranche peut-être un peu vivement sur le ton noir de tout le reste du costume, mais ce n'en est que plus drôle. Aussi, du coup, ce brave garçon, qui est bien vite devenu notre ami, reçoit-il le nom de *Fond-de-cuir*, seul nom sous lequel nous l'ayons jamais connu. Celui-là est venu, de son côté, à Jérusalem pour attendre le millenium qui, pour lui aussi, va commencer incessamment. Car il a compris les prophéties, tout autrement, il est vrai, que son collègue l'Allemand; mais cela ne fait rien à l'affaire. Chacun des deux est un crétin pour l'autre, qui ne se gêne pas pour le lui dire. Et de deux! Comme haute bouffonnerie, c'est ce que j'ai jamais vu de plus original. Encore un trait pour exemple. Un peu avant l'heure de chaque repas, *Fond-de-cuir* arrive invariablement de l'air le plus pressé du monde et s'agenouille sur le divan qui règne autour de la salle à manger, en face de la carte de la Terre promise, répartie par tribus; pendant dix minutes il ne la quitte pas des yeux, et, sans aucune espèce de doute, il cherche à fixer son choix sur le lopin de terrain qu'il compte réclamer à l'avénement du millenium. Pour n'avoir plus à revenir sur ces deux personnages excentriques, disons tout de suite que l'Américain nous a fait fidèle compagnie pendant tout notre séjour à Jérusalem, mais que l'Allemand, au bout de très-peu de jours, est parti pour Constantinople, afin d'obtenir la concession d'un chemin de fer qu'il veut construire de Jaffa à Jérusalem, aussitôt que le millenium aura commencé. Et

qu'on ne croie pas qu'il n'y ait que ces deux hommes attendant à Jérusalem l'accomplissement des prophéties; ils se comptent par centaines.

A midi je me suis mis en route; j'ai d'abord été voir notre consul; puis le révérendissime gardien de la terre sainte, que du premier coup je me sens disposé à aimer de tout mon cœur, tant c'est le plus charmant homme; puis Mgr Valerga, le patriarche latin, que je n'ai pas le bonheur de trouver. Comme il est à Beït-Djala, je laisse à ses caouas une carte pour lui, et une pour mon ami de vieille date, l'excellent abbé de Quevauvilliers, chancelier du patriarcat. Vivat! nous avons quelques heures à dépenser au profit de nos recherches, et nous nous hâtons d'en profiter. Sortant donc de la ville par la porte de Jaffa, ou Bab-el-Khalil, nous nous dirigeons vers le cimetière américain, où je veux voir, le plus vite possible, l'escalier taillé dans le roc, qui y a été découvert depuis mon premier voyage en terre sainte. Chemin faisant je retourne beaucoup de pierres au profit de mon fils, à qui j'ai promis de rapporter de Syrie une ample collection de coléoptères. C'est mon brave valet de chambre, Louis Beurville, qui est chargé de la récolte entomologique, et il s'acquitte à merveille de la mission qui lui est dévolue, tout en m'entourant fidèlement des soins les plus attentifs. On est bien heureux, en un voyage pareil, d'avoir avec soi un serviteur intelligent et dévoué comme Louis.

Nous voilà en face de l'escalier en question; il est assez étroit et appliqué contre une enceinte de roc; mais les marches ne paraissent guère usées, et il est évident qu'elles n'ont pas servi habituellement. Je ne saurais mieux faire que de comparer cet escalier à ce qu'en fortification moderne nous appelons un pas de souris. On désigne ainsi les escaliers qui font communiquer le fond des fossés d'une place de guerre

avec les ouvrages de défense extérieurs, tels que chemins couverts, réduits, demi-lunes et tenailles. Ajoutons qu'ici le pas de souris, au lieu d'être appliqué à la contrescarpe, le serait à l'escarpe elle-même. C'est en cela que mon assimilation pèche essentiellement. Quoi qu'il en soit, il est bien certain, pour moi, que cet escalier a fait partie de l'enceinte jébuséenne et qu'il est antérieur à la prise de la forteresse de Sion par David.

Après avoir bien étudié ce reste curieux de l'enceinte primitive de Sion, nous quittons le cimetière américain, et nous remontons au-dessus de l'escalier que nous venons d'examiner. Là, nouveau fragment de l'enceinte jébuséenne, et fragment incontestable. C'est un large fossé taillé dans le roc vif, avec escarpe et contrescarpe bien conservées sur une certaine étendue. En ce point le fossé fait un coude et il est placé de façon à démontrer que c'était la crête proprement dite, et la crête seule de Sion, qui était au sud occupée par les fortifications jébuséennes. Dieu seul sait tout ce qui a été imaginé et dit d'absolument impossible sur les limites de cette forteresse. Avec Gélis nous avons étudié la question sur le terrain, en gens du métier, et on ne nous fera jamais accepter certains tracés, que rien d'ailleurs ne justifie, et qui hurlent contre les notions les plus élémentaires de l'art de la défense des places. Et ici qu'on n'objecte pas que, dans l'antiquité la plus reculée, l'art de la guerre a pu avoir des principes tout autres que ceux qui existent de nos jours. Les principes relatifs aux terrains dominants et dominés ont été et resteront les mêmes dans tous les temps. Quoi qu'il en soit, voilà un point qu'il nous faudra lever avec toute la précision désirable.

Dans l'escarpe même ont été percées des habitations souterraines qui servent d'asile à de pauvres fellahs. Des citernes

creusées dans le roc vif les accompagnent. De là, nous avons gagné la muraille d'Ophel, c'est-à-dire la partie tout à fait antique, qui commence au delà de la tour dans le flanc de laquelle est percée la porte connue sous le nom de Bab-el-Hadid, ou Bab-el-Morharbah. Il est absolument impossible que jamais l'enceinte antique ait dépassé, vers le sud, la ligne que suit la muraille telle qu'elle est actuellement. Ce terrain, avec ses pentes abruptes, s'y oppose de la manière la plus absolue. Laissons donc pour ce qu'elles valent, et sans y attacher la moindre attention, les rêveries à l'aide desquelles on a prétendu projeter bien au delà le tracé de la Jérusalem antique. L'appareil judaïque et purement judaïque, quoi qu'on dise, de la vieille muraille d'Ophel, bâtie par le roi Manassé très-certainement, est constituée par des blocs énormes, bien jointoyés, mais à peine parementés. L'apparence en est des plus grossières. Les assises inférieures, du reste, appartiennent seules à la construction primitive; au-dessus règne partout de la maçonnerie beaucoup plus moderne et qu'on pourrait même faire descendre jusqu'aux Turcs, si nous n'avions pas, en tant de points de l'enceinte actuelle de Jérusalem, des échantillons incontestables de la bâtisse turque, échantillons qu'il n'est permis à personne de confondre avec ce qui se voit au-dessus de la partie judaïque de la muraille d'Ophel. Ajoutons que, pour celle-là, les blocs sont en bossage, et, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, d'une grossièreté de taille toute caractéristique, sauf pour les encadrements des joints, qui sont beaucoup plus soignés.

Nous avons ensuite été revoir la porte antique placée au-dessous de la mosquée d'El-Aksa, et que coupe en deux la muraille moderne renfermant un jardin et des ruines d'édifices arabes placés au bas du Haram-ech-Chérif. L'encadrement de l'archivolte et la corniche placée au-dessus, dont j'ai

déjà tant de fois parlé ailleurs, sont des œuvres d'applique, car on voit le jour entre elles et la face même de la muraille. L'appareil de celle-ci, à droite de la porte, est véritablement beau et d'une excellente époque. Les parties ornementées de la porte sont très-certainement postérieures; mais est-ce à dire pour cela qu'il faille les faire descendre jusqu'à l'époque de Justinien? C'est une tout autre affaire, et plus que jamais je me refuse à le croire, de la manière la plus formelle. J'ai vu dans ma vie beaucoup trop de monuments de l'art byzantin, tel qu'il était constitué à l'époque de Justinien, pour accorder jamais que le vénérable débris que j'ai sous les yeux puisse être attribué à cette époque. Quelques voyageurs ont avancé que la pierre sur laquelle est gravée l'inscription en l'honneur d'Antonin avait été régulièrement entaillée pour livrer passage à l'extrémité de la corniche supérieure. J'affirme de la manière la plus nette qu'ils se sont fait illusion sur ce point de discussion. D'ailleurs, une bonne photographie vaut mieux que toutes les affirmations, et cette photographie, je l'ai rapportée. Voilà donc un argument qu'il sera désormais prudent de laisser de côté. Cette inscription, hâtons-nous de le dire, se relie à un morceau de maçonnerie dont l'appareil n'a rien de commun avec le bel appareil inférieur, et il en résulte forcément que celui-ci est beaucoup plus ancien. Ajoutons que, s'il eût été vrai qu'elle avait été entamée pour fournir un encastrement à la corniche, ce fait, inexact, je le répète, ne prouverait absolument rien; car de quel droit oserait-on soutenir que cet encastrement a été fait dans l'inscription mise en place avant la pose de la corniche, plutôt que pour l'ajuster à une corniche préexistante? Encore une fois, ce prétendu encastrement n'existe pas et n'a jamais existé. Ce n'est pas moi seul qui le dis; j'ai la photographie pour moi, et le soleil a l'habitude de ne dessiner que ce qui est.

Cette première visite à la porte d'El-Aksa me cause le plus vif plaisir. J'avais peur de m'être trompé ; maintenant j'ai la certitude que ce n'est pas à moi qu'une erreur est imputable.

A partir du flanc de la porte sous El-Aksa, jusqu'à l'angle sud-est du Haram, la dernière assise visible au-dessus du sol est tout entière composée de ces magnifiques blocs que j'ai appelés salomoniens, et auxquels je me garderai bien d'enlever cette dénomination. L'important serait de pratiquer une large fouille au pied de cette muraille du sud, afin de mettre au jour l'assise même placée sur le roc ; car celle-là, j'imagine, on ne prétendra pas qu'elle a été arrachée par partie de plaisir et sans nécessité aucune par Hérode, afin de lui en substituer une autre. D'ailleurs, admettant un instant cette hypothèse, que nous repoussons de toutes nos forces, nous nous donnerons quelque jour la satisfaction de nous rendre compte de ce qu'aurait pris de temps et de peine ce travail absolument inutile. J'ai remarqué, tout contre la porte d'El-Aksa, une petite citerne taillée dans le roc. Ceci m'encourage, et je commence à espérer qu'il ne faudra pas creuser bien profondément pour arriver au roc qui supporte la muraille. Voilà donc qui est bien décidé. Coûte que coûte, je ferai une fouille au sud du Haram-ech-Chérif, et au pied même de la muraille d'enceinte.

Nous passons devant la triple porte murée, et je revois avec bonheur la moulure qui forme la partie inférieure du pied-droit de la baie de gauche, moulure que j'ai eu la bonne chance de reconnaître et de décrire le premier. C'est encore là, quoi qu'on dise, un vénérable débris des temps salomoniens resté à sa place primitive. Je suis tout agréablement surpris d'en trouver la base dégagée des terres qui la recouvraient lors de mon premier voyage, et cette base porte sur

reliant des assises à arêtes verticales; mathématiquement, il ne peut donner rien de plus que le fruit ordinaire des murailles de soutènement moderne; mais ici, à l'angle sud-est, il y a autre chose encore; cet angle est un massif compacte et d'une solidité à toute épreuve, ce qui fait qu'il a résisté à l'action du temps aussi bien qu'à la rage dévastatrice des hommes. Nous verrons ce que nous révélera l'étude intérieure de cet angle, et si en le construisant, quel qu'en soit le constructeur, celui-ci a pu et dû se préoccuper de la poussée des terres.

J'avais, il y a treize ans, signalé le premier l'existence, sur la face orientale du Haram et dans le voisinage de l'angle sud-est, d'une sorte de balcon en encorbellement, élevé de plusieurs mètres au-dessus du sol; les remblais de décombres accumulés en ce point depuis mon passage ont tellement rehaussé le terrain, qu'aujourd'hui ce prétendu balcon est à hauteur de la main et présente une douelle de voûte circulaire tout à fait analogue à celle du pont de Xystus. Je commence donc à croire que, là aussi, il y a eu une vraie porte et un pont. Était-ce par là que le bouc émissaire était lancé vers le désert, ainsi que le racontent les talmudistes? C'est bien possible; l'étude de l'intérieur nous apprendra ce qu'il en faut croire.

Nous voici devant la porte Dorée. Ses archivoltes, qui forment une demi-circonférence, me semblent plus romaines que jamais; non, cela n'est pas du travail byzantin; les pieds-droits, que je croyais du même temps que les archivoltes, sont certainement postérieurs, et d'un travail médiocre. L'appareil, surtout pour celui de droite, est pitoyable.

Il paraît que la mort ne chôme pas à Jérusalem, car le cimetière musulman établi au bas du Haram, et devant la porte Dorée, s'est terriblement peuplé depuis treize ans!

A quelques mètres au nord de la porte monumentale, se montre, à partir d'une sorte de solution de continuité, un appareil gigantesque mais grossier, et tout à fait analogue à celui de la muraille d'Ophel. Tout le long de ce pan de muraille, les assises inférieures forment une sorte de tablette en saillie évidée en canal. Celui-ci était certainement destiné à faciliter l'écoulement d'une eau qui sortait du Haram. Il règne, sans interruption, jusqu'à la saillie que forme, sur la face orientale, une magnifique construction salomonienne, dont les blocs sont appareillés, taillés, parés et jointoyés avec autant de précision et de soin que les plus beaux blocs de l'angle sud-est, et qui fait un retour à angle droit, surmonté d'un pan de construction romaine, vers la piscine Bethesda, ou piscine probatique. Toute cette portion de la construction primitive semble avoir fait partie d'une immense tour carrée. Ne serait-ce pas la tour Hananéel ou la tour Méah? Cela vaudra bien la peine que l'on cherche à le découvrir.

Nous sommes rentrés dans Jérusalem par la porte Saint-Étienne ou Bab-Setty-Maryam. On le voit, les portes actuelles ont toutes plusieurs noms, et il en fut très-probablement de même dans l'antiquité. Car, sans cela, où retrouver cette multiplicité de portes dont nous parlent l'Écriture sainte et l'historien Josèphe? Ce serait chose impossible. Nous nous empressons d'entrer à Sainte-Anne, cette précieuse conquête de la France, et nous y trouvons M. Mauss, qui nous fait les honneurs de l'église qu'il répare avec tant d'intelligence. Tout le pourtour en est aujourd'hui déblayé, et les fouilles ont mis au jour une foule de citernes de toutes les époques. Derrière l'église, c'est-à-dire au nord, on a entamé un énorme terre-plein de remblais, et la tranchée ainsi pratiquée a mis à nu un monument des plus curieux dont

naturellement on ne soupçonnait pas l'existence. C'est une construction judaïque, à en juger par les blocs à encadrement qui la constituent. Elle est surmontée par un amas inextricable de décombres dans lesquels se retrouvent des blocs de même nature. Ce qui est extrêmement intéressant à noter, c'est qu'entre les assises en place et les décombres confus dont il vient d'être question, se trouve une couche assez épaisse de pièces de bois carbonisées. Là, évidemment, s'est passé un fait analogue à celui que nous raconte Josèphe, à propos des mines que les défenseurs de la tour Antonia ménagèrent sous les *aggeres* romains, en creusant des galeries étançonnées de pièces de bois auxquelles le feu fut mis à un moment donné, ce qui entraîna la ruine immédiate et l'écroulement de ces *aggeres*. Les Romains, d'abord victimes de ce stratagème, n'auront eu garde de négliger un moyen qui avait si bien réussi contre eux, et ils l'auront employé contre les ouvrages militaires qu'ils voulaient renverser. Telle est, je crois, la seule manière d'expliquer la destruction, par la mine, de l'édifice judaïque que nous avons sous les yeux.

Nous avons vu qu'à droite ou au sud de la porte à laquelle a succédé la porte actuelle de Saint-Étienne, se trouvait placée une tour énorme que j'espère pouvoir identifier avec la tour Hananéel. Il y aurait donc eu, au nord de cette porte, une seconde tour qui en aurait complété le flanquement. Peut-être celle-ci ne fut-elle autre que la tour Méah de l'Écriture. Ce sera, je le répète, une question à élucider, lorsque je m'occuperai en détail de la topographie de la Jérusalem antique.

Après avoir visité Sainte-Anne et ce qui l'entoure, nous avons repris, par la voie Douloureuse, la route de l'hôtel Hauser. Chemin faisant, j'ai revu la construction antique

qui fait face à une des entrées du Haram-ech-Chérif, et qui est surmontée d'une tour carrée, d'apparence fort ancienne, quoique bien moins vieille que la base, formée de gros blocs très-rongés par le temps. Cette base, qui est assez large parallèlement à la rue, a été percée par les Arabes de deux portes ogivales aujourd'hui murées, et d'une fenêtre fermée par une grille. Cette fenêtre ouvre sur un petit cimetière musulman. La tour est couronnée, à son sommet, par une rangée de modillons, ou mieux, de corbeaux fort espacés. Plus on vit dans ce pays, plus on se convainc de ce fait que rien n'y change. Si donc il y a ici un cimetière, il y a gros à parier que ce cimetière a pris la place d'une sépulture antique, dont la base judaïque qui nous occupe a fait probablement partie. Or, nous trouvons à point nommé dans Josèphe la mention d'un monument funéraire qui devait se trouver par là : c'est le tombeau d'Alexandre Jannéas, l'un des princes asmonéens. Sauf meilleur avis, ce tombeau c'est le monument dont la base existe encore de nos jours. Voici le passage de Josèphe qui me porte à le croire (*Bell. jud.*, V, VII, 3) : « Titus transporta son camp à l'intérieur de la « muraille, au point qui s'appelle le camp des Assyriens, « en occupant tout l'espace compris entre ce point et le « Cédron... (Il s'agit incontestablement ici de l'intérieur de « Bezetha.) Mais les Juifs, divisés en deux corps, repoussèrent « vaillamment les attaques des Romains; Jean, avec les siens, « combattait du haut d'Antonia et du portique septentrio-« nal du Temple, et devant le monument du roi Alexandre. » (...Οἱ μὲν περὶ τὸν Ἰωάννην ἀπό τε τῆς Ἀντωνίας καὶ τῆς προσαρκτίου στοᾶς τοῦ ἱεροῦ, καὶ πρὸ τῶν Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλέως μνημείων μαχόμενοι, κ. τ. λ.) Évidemment, puisque Titus était établi dans Bezetha, le monument dont il est question dans ce passage devait se trouver entre lui et le portique nord,

occupé par les soldats de Jean. La préposition πρό, suivie du génitif, ne laisse pas de doute sur le sens à adopter, et l'expression dont s'est servi Josèphe signifie bien *devant* le monument d'Alexandre. C'est là un point de topographie qui me semble acquis aujourd'hui.

Un peu plus loin, je retrouve l'arc dit de l'*Ecce-Homo;* les travaux exécutés pour la construction de la maison des dames de Sion ont dégagé une partie très-considérable de ce curieux édifice. C'est bien une porte monumentale à triple baie, l'une grande par-dessus la rue, et deux plus petites latérales, avec niche interposée. Tout bien considéré, la construction de cette porte est certainement romaine, mais elle est, à mon avis, bien postérieure à l'époque de la passion de Notre-Seigneur. Je ne puis donc plus y voir un arc du haut duquel le Christ aurait été présenté, par Pilate, à la populace juive, qu'exaspérait son aveugle haine. Ce qui m'intéresse non moins vivement, c'est la vue de la contrescarpe du fossé taillé dans le roc vif et qui séparait de Bezetha le massif supportant la tour Antonia. Ce sont encore les fouilles des dames de Sion qui ont mis au jour ce pan de contrescarpe. De plus, au point où finit la paroi de roche, se montrent plusieurs blocs d'appareils judaïques restés en place, et reliés, tant bien que mal, avec la maçonnerie moderne dans laquelle ils ont été conservés, par ce principe tout simple et de tous les temps, qu'on se donne bien garde d'arracher les lambeaux de construction antérieure que l'on peut utiliser avec avantage dans la bâtisse qu'on exécute.

On le voit, notre première promenade autour de Jérusalem n'avait pas été infructueuse. Le jour commençait à tomber; il fallait donc rentrer à l'hôtel pour nous préparer à nous rendre au consulat. Nous y passâmes une charmante

soirée, causant des antiquités de notre chère Jérusalem, antiquités que Barrère a étudiées avec passion et sur lesquelles il est excellent à consulter. J'ai arrêté avec lui mon plan de campagne, et je suis ravi; tout jusqu'ici marche à souhait. La fatigue nous a forcés à abréger notre soirée, et à neuf heures nous avons repris le chemin de l'hôtel, précédés de deux caouas du consulat, qui mènent grand bruit sur le pavé, à l'aide de leurs cannes de tambour-major. L'éclairage de Jérusalem est resté le même qu'il y a treize ans, c'est-à-dire que la lune seule en est chargée. Force est donc de se munir de *fanous* ou lanternes, si l'on ne veut pas se rompre les os ou se faire ramasser par la garde.

30 octobre.

Nous avions besoin d'une bonne nuit, et ce matin, au réveil, tout le personnel de ma petite caravane, moi compris, se trouve frais et dispos. Le temps est par malheur fort incertain, ou, pour parler plus exactement, il n'est pas incertain du tout, car il pleut à rage de temps en temps. Aussi le trou qui sert d'aqueduc au Birket-hammam-el-Batrak déverse-t-il en abondance une purée liquide qui élève assez rapidement le niveau d'eau de la piscine. Un bon jeune homme, Iskender-Coubrously, m'a apporté un sac de médailles antiques que je n'ai pas le temps d'étudier une à une. Je prends donc le parti le plus sage, celui de les acheter en bloc. Comme j'ai affaire au garçon le plus honnête, notre marché est conclu en un clin d'œil, à la satisfaction des deux parties. Puis surviennent d'autres marchands d'antiquailles, dont les prix

insensés m'exaspèrent; je les renvoie donc honteusement, sans rien vouloir de leur marchandise.

Une fois débarrassé d'eux, j'ai reçu la visite du Père révérendissime et de son vicaire, avec lesquels j'ai longuement causé des affaires de la terre sainte. Je ne m'étais certes pas trompé hier sur le compte du révérendissime. Il est impossible d'être plus affable, plus obligeant et plus charmant. Il vous prend le cœur sans faire le moindre effort pour en venir là.

La veille au soir, j'avais décidé avec Barrère que nous irions faire, le plus tôt possible, une visite à S. E. Kourchid-Pacha, gouverneur de Jérusalem. Le drogman du consulat, l'intelligent et dévoué Hanna-Carlo, est allé au séraï s'informer de l'heure à laquelle nous pourrions nous y présenter, et il m'apporte la réponse. Le pacha est souffrant et obligé de garder la chambre; il me fait donc prévenir qu'il ne pourra pas recevoir ma visite aujourd'hui. Me voilà libre de mes mouvements, et aussitôt après le déjeuner je vais courir la ville avec Salzmann, afin de continuer notre reconnaissance préliminaire commencée la veille.

Ce que nous avons examiné d'abord en descendant la rue David, c'est une belle arcade d'apparence romaine, qui traverse la rue un peu avant l'entrée du bazar, et qui me paraît être d'une époque moyenne, c'est-à-dire postérieure à la fondation de la Colonia Ælia Capitolina. Le but de notre promenade est l'étude à nouveau de la face occidentale du Haram-ech-Chérif. Nous avons donc gagné le pied du fameux Heit-el-Morharby, et nous nous sommes bien rendu compte des différences essentielles qui existent entre les assises inférieures ou primitives et les assises postérieures qui les surmontent. La petite porte donnant sur le jardin du Mekhemeh était ouverte d'aventure, et nous nous sommes hasardés à

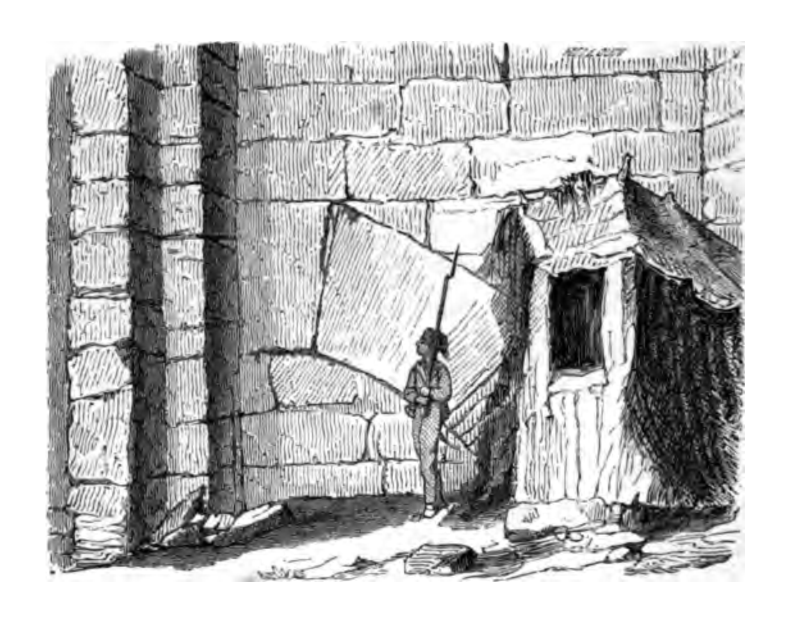


l'entre-bâiller pour jeter un coup d'œil sur l'intérieur. Cette tentative exorbitante nous a valu les plus belles malédictions du monde, vociférées par une vieille femme qui est venue en toute hâte refermer cette porte. Ah! c'est qu'en ce pays l'étude des antiquités n'est pas toujours exempte de petits inconvénients. Quoi qu'il en soit, il y a eu plus de bruit que de mal, et nous nous sommes retirés lentement, sans avoir l'air de faire attention aux injures furieuses que nous nous étions attirées.

De là, nous sommes allés à l'angle sud-ouest, afin de revoir le fameux pont. Treize ans n'ont pas fait sur lui plus d'effet que treize minutes. Seulement on a planté par devant un figuier qui le masque, et on en a fermé l'accès par une muraille. Quant aux cactus qui l'environnaient naguère, ils sont devenus formidables, et l'on ne peut les traverser qu'en prenant des précautions constantes. Ce à quoi nous avons apporté une extrême attention, c'est l'escarpement couvert de maisons qui termine, en face du pont, la sainte montagne de Sion. Le roc y a été taillé verticalement, et sa face est continuée par de gros blocs judaïques restés en place sur une hauteur assez considérable. Toute l'esplanade, aujourd'hui plantée de cactus, représente le Xystus, sans aucun doute; cette place publique était donc dominée de très-haut, à l'ouest, par les habitations du *Forum superius*, ou de la ville primitive. Voilà encore un point dont il sera urgent de rapporter une bonne photographie.

J'avais depuis longues années à cœur de voir avec soin les portions antiques et en gros appareil de la porte actuelle de Damas ou Bab-el-Aâmoud, porte de la Colonne. Nous nous sommes donc dirigés de ce côté, et nous avons été bien dédommagés de notre peine. Il y a là évidemment un monument judaïque de la haute époque, c'est-à-dire du temps des

rois de Juda, monument sur lequel est venue s'appuyer, à droite et à gauche, l'enceinte d'Hérode Agrippa, c'est-à-dire la muraille nouvelle destinée à couvrir Bezetha. Sous les voûtes modernes de la porte, et juste en face de la rue qui aboutit à cette porte, se voit, contre une méchante échoppe de portier, un arc en plein-cintre, à peu près enterré aujourd'hui, et dont les claveaux sont d'un magnifique appareil et d'une antiquité certaine. Cela n'est ni grec ni romain. A l'exté-



rieur de la ville, deux tours flanquent la sortie par des faces ébrasées. La base de ces faces est composée de blocs énormes à encadrements, ainsi que l'avait fort bien remarqué Robinson. Le reste des tours, c'est-à-dire toutes les assises supérieures, est relativement très-moderne. Au pied de celle de droite gisent, à demi enterrés, deux ou trois gros blocs de ce genre, qui ont été arrachés de la construction primi-

tive, Dieu sait à quelle époque ! En avant, s'ouvrent deux bouches de citerne où la garnison turque vient à certains jours puiser l'eau qui lui sert à faire sa lessive. Pour voir l'intérieur du monument judaïque, il faut prendre, à droite, la ruelle qui monte aux remparts et qui longe une voûte ogivale effondrée. Là paraissent les gros blocs à demi cachés sous les décombres et les immondices ; puis se présente un trou, par lequel on se laisse glisser sur le plan incliné que forment ces immondices, et l'on se trouve dans une chambre rectangulaire dont toute la base est formée de blocs judaïques à encadrements. On remarque avec étonnement que ces blocs sont parfois engagés dans la construction de telle façon que les encadrements taillés à l'avance ont été cachés à l'intérieur de la muraille. Que si l'on voulait conclure de ce fait que tout cela a été remanié, je voudrais bien qu'on m'expliquât alors qui a pu avoir l'idée saugrenue de faire pivoter de pareilles masses sur place pour les réemployer ; car on ne persuadera à personne que ces blocs énormes aient jamais été dérangés de leur assiette première. Ce qu'il en faut conclure, c'est que les blocs, tout préparés et amenés de la carrière, étaient ajustés entre eux de la façon la plus convenable, et sans qu'on se préoccupât autrement de ce que devenaient les encadrements. Le plan général de cette chambre est très-curieux, et la disposition des blocs y manifeste parfaitement la direction de l'ébrasement des tours extérieures. Enfin, une ouverture rectangulaire donne accès dans une petite cage d'escalier qui devait conduire aux étages supérieurs. A gauche de la porte actuelle se montre une chambre identique, mais qui a été grandement mutilée, pour qu'on y pût ménager une habitation moderne. Tout cela, hâtons-nous de le dire, sera soigneusement étudié et levé, malgré la vermine qui y pullule et dévore les imprudents archéologues.

Maintenant, qu'était-ce que ce monument? Josèphe va nous l'apprendre. Nous lisons dans les *Antiquités judaïques* (X, III, 2) : « Manassès s'occupa de la sûreté de Jérusalem, « de telle sorte qu'il répara considérablement l'ancienne en-« ceinte, qu'il la recouvrit d'une autre muraille, qu'il construi-« sit des tours très-élevées, et qu'il approvisionna les *forteresses* « *extérieures* de vivres et de tout ce qui était nécessaire pour « les rendre plus propres à la défense. » (..... καὶ τῆς τῶν Ἱεροσολύμων ἀσφαλείας προενόησεν, ὥστε τὰ παλαιὰ τείχη μετὰ πολλῆς ἐπισκευάσαι σπουδῆς καὶ ἕτερον αὐτοῖς ἐπιβαλεῖν, ἀναστῆσαι δὲ καὶ πύργους ὑψηλοτάτους, τά τε πρὸ τῆς πόλεως φρούρια τοῖς τ' ἄλλοις καὶ δὴ καὶ σιτίων πάντων τῶν εἰς αὐτὰ χρησίμων εἰσκομιδῇ ὀχυρώτερα ποιῆσαι.) Ce passage est extrêmement important, puisqu'il nous apprend l'existence de φρούρια πρὸ τῆς πόλεως, de *forts placés en avant de la ville*, forts qui étaient antérieurs au règne de Manassès, puisqu'il ne fit que pourvoir à leur approvisionnement et à leur mise complète en état de défense. On me permettra de retrouver, parmi ces forts extérieurs, la tour ruinée qui est au nord de l'église de Sainte-Anne, et la forteresse dont les restes supportent aujourd'hui la porte de Damas. Quand nous nous occuperons du siége de Titus, nous serons conduits forcément à reconnaître dans cette dernière forteresse ce qui plus tard reçut le nom de tours des Femmes (*Bell. jud.*, V, II, 2). τοὺς Γυναικείους καλουμένους πύργους.

Pour regagner l'hôtel Hauser, nous avons préféré suivre la route extérieure, qui conduit de la porte de Damas à la porte de Jaffa, et, chemin faisant, nous avons constaté le long de la muraille l'existence de quatre grands *aggeres*, qui sont très-certainement restés là depuis le siége de Titus.

MM. de Barrère, Mauss et Ledoulx sont venus partager notre dîner d'auberge, et la soirée s'est très-agréablement passée à causer de la France et de Jérusalem. En nous quit-

tant, nous nous sommes donné rendez-vous pour le lendemain matin. Barrère nous fait les honneurs de la première visite au Haram-ech-Chérif; je vais donc enfin admirer de mes yeux les merveilles archéologiques que renferme cette enceinte sacrée.

31 octobre.

On comprend mon impatience de voir commencer cette reconnaissance préliminaire. Allais-je trouver la preuve que je m'étais trompé? Allais-je, au contraire, être confirmé par ce que je verrais dans mes anciennes idées, dont l'énonciation m'a valu tant d'attaques, petites ou grandes, amicales ou envenimées? Avant neuf heures nous étions tous arrivés au consulat et nous nous étions empressés de gagner l'entrée du Haram placée dans la cour même du séraï. Je n'essayerai pas de décrire la vive émotion que je ressentis en franchissant le seuil de cette porte qui, il y a treize ans, était restée si bien fermée pour moi.

La première chose que nous étudiâmes fut le mur taillé dans le roc et qui garnit l'angle nord-ouest du Haram sur ses deux faces. Évidemment c'est là l'escarpe du massif de rocher sur lequel fut placée la tour Antonia. Dès lors celle-ci était forcément en dehors de l'enceinte actuelle, sur le rocher que nous avons devant nous, et elle occupait une place bien voisine de la caserne attenant au séraï. Nous sommes donc en possession de deux jalons certains pour arriver à déterminer sa position : l'escarpe existant à l'intérieur du Haram, et la contrescarpe retrouvée chez les dames de Sion.

Suivant Josèphe, le rocher qui supportait Antonia était revêtu d'une sorte de glacis construit. Or, à 104 mètres

de l'angle nord-ouest du Haram-ech-Chérif, se voit encore enclavé, dans la face nord du Haram, l'angle de ce revêtement. Il est formé de cinq assises de gros blocs, dont les trois intermédiaires peuvent seuls être mesurés. Ils ont régulièrement 1^{m},10 de hauteur, et chacun d'eux est entaillé, à sa partie supérieure, de 20 centimètres qui donnent un ressaut sur lequel s'aligne la grande face du bloc suivant. On a prétendu que ces retraites successives étaient réservées spécialement aux assises des murailles destinées à contenir la poussée des terres placées derrière elles. Ici elles contiendraient la *poussée du roc*. On fera donc bien d'abandonner cette explication et d'en chercher une autre.

Sur la plate-forme intérieure qui s'étend au bas du massif paraît un arasement du rocher affectant la forme d'un angle droit dont les côtés comportent une assez grande épaisseur de roche. Qu'était-ce que cette coupure? Je l'ignore encore et je doute que nous parvenions à le deviner d'une manière plausible. De là nous sommes allés visiter les ruelles couvertes qui débouchent sur la voie Douloureuse. Toute cette face du Haram présente des constructions arabes fort anciennes, souvent très-élégantes, mais qui sont dans un déplorable état de dégradation.

La Coubbet-es-Sakhrah a eu bien vite l'honneur de notre visite, et, après avoir examiné rapidement la face occidentale de la plate-forme qui supporte aujourd'hui la mosquée, comme elle a supporté jadis le Temple de Salomon, nous revenons à la pointe nord-ouest de cette plate-forme, qui n'a pas changé de position ni de forme, puisque là elle est taillée dans le roc vif; nous passons des babouches par-dessus nos chaussures, et, une fois cette précaution prise, il nous est permis de monter sur la plate-forme par l'escalier, aujourd'hui entièrement dégradé, qui fut taillé en ce point

dans le roc. Il n'entre pas dans mon sujet de donner ici une description de la Coubbet-es-Sakhrah ; tant d'autres voyageurs se sont acquittés de ce soin avec le talent et la précision désirables, que ce serait m'exposer à des redites qui n'apprendraient plus rien à personne. Contentons-nous donc de dire que cette vénérable mosquée est un des plus magnifiques monuments de l'art arabe, et qu'il fait une très-grande impression. Toutes les baies qui y jettent un peu de lumière sont garnies de verres de couleur, de sorte qu'il ne règne à l'intérieur de l'édifice qu'un demi-jour qui porte involontairement au recueillement et qui impose le respect. Une large allée fait le tour du monument, et est séparée par une grille de la roche sacrée, du fameux *Lapis pertusus,* sur lequel les Juifs venaient prier, à prix d'or, à l'époque où le Pèlerin de Bordeaux visita Jérusalem, c'est-à-dire en 333. N'oublions pas que cette roche, regardée par les musulmans comme suspendue en l'air par un miracle perpétuel, était le réceptacle des immondices de la ville, lorsque le khalife Omar vint y faire sa prière, après qu'il se fut rendu maître de Jérusalem. N'oublions pas non plus que le Pèlerin de Bordeaux vit debout les statues équestres d'Adrien et d'Antonin, élevées à très-petite distance du *Lapis pertusus,* et que saint Jérôme nous apprend que ces statues avaient été consacrées sur l'emplacement même du Saint des saints. Il est donc certain que la Sakhrah a supporté tout autre chose, et je suis, pour ma part, très-disposé à croire que là était l'autel des holocaustes, le grand autel de bronze. Nous sommes descendus sous la roche, dans une espèce de sanctuaire musulman, où se voient de petits ornements de sculpture placés aux points où les croyants prétendent qu'ont prié Abraham, David, Salomon et Mahomet. Les murailles de cette chambre inférieure sont peintes à la

chaux, et, au dire des sectateurs du prophète, ces murailles n'ont aucune épaisseur et ne supportent en rien la masse énorme qui leur sert de plafond; je le veux bien, mais alors, derrière ces murailles postiches, la roche elle-même s'abaisse et se relie au massif du mont Moriah. D'en bas on voit l'orifice inférieur du large trou rond qui traverse la Sakhrah, et dont l'orifice supérieur se montre en haut, à l'ouest et un peu au sud de la surface de la roche. Là, sans aucun doute, fut la citerne qui alimentait bêtes et gens, employés sur l'aire d'Arnan le Jébuséen. Au-dessous encore de la chambre inférieure est placée une seconde caverne dont l'entrée est fermée, et où, toujours au dire des musulmans, les grands fleuves de l'Orient, l'Euphrate, le Tigre et le Nil, prennent leur source. Inutile de les contrarier sur ce point de géographie, où la science vraie reçoit une si rude entorse. Les marbres les plus beaux et le bronze ornent toutes les murailles de la Coubbet-es-Sakhrah, et j'ai remarqué les plaques de revêtement inférieur des architraves qui toutes présentent les pampres et les raisins de l'ornementation judaïque. Il est bien possible que des débris des plaques de métal qui ornaient le temple d'Hérode aient donné aux musulmans l'idée d'employer ce mode de décoration. Qui sait même si, parmi celles qui existent aujourd'hui, il ne s'en trouve pas qui aient réellement appartenu au Temple des Juifs? S'il ne m'est pas possible de le dire, je puis au moins affirmer que le stylobate polygonal de marbre blanc qui sert de base à la mosquée comporte, à l'extérieur, des débris sculptés qui ne sont pas de travail arabe, et qui, retrouvés sur place, auront été utilisés par les architectes des khalifes. Je veux parler des plaques de marbre auxquelles on a enlevé ici la moulure supérieure, là la moulure inférieure, afin de les ajuster à la dimension voulue, et sur lesquelles se voient des couronnes,

des vases et des entrelacs. Comme ces morceaux ornés sont placés au hasard et sans aucune symétrie dans le revêtement du stylobate, il faut bien admettre qu'ils n'ont pas été ciselés pour être mis là; et, d'ailleurs, les mutilations irrégulières qu'ils ont subies nous fournissent une preuve, à mon avis irréfragable, que ce sont des matériaux précieux qu'on a remis en œuvre, en les empruntant aux ruines que les architectes trouvaient sur place. Leur dimension en hauteur me porte à croire qu'elles ont servi à former le parement du *Geision* ou *Thrinkos*, ce mur sacré qu'il était défendu aux gentils de franchir, sous peine de mort. Quoi qu'il en soit, ces bas-reliefs seront dessinés, car ils le méritent. Disons tout de suite que, dans les amas de décombres qui avoisinent la mosquée d'El-Aksa, j'ai vu des débris de marbre analogues, chargés de dessins du même style et du même art.

Rien de plus élégant que le petit pavillon soutenu par des colonnes et qui est placé devant la porte orientale de la Coubbet-es-Sakhrah. Les portes qui garnissent les sommets de tous les escaliers conduisant du terre-plein du Haram à la plate-forme sacrée, sont véritablement charmantes. Évidemment, les Arabes ont pris, deçà, delà, les colonnes et les chapiteaux qui les ornent, et ils ne les ont pas trop mal ajustés à leur œuvre. Nous savons, par les témoignages sacrés et profanes, que des portes analogues existaient aux mêmes points. On a bien raison de dire qu'en ce pays rien ne change, et que là, par exemple, où il a existé une porte dans l'antiquité, il y a gros à parier qu'on trouvera une porte aujourd'hui.

De la Coubbet-es-Sakhrah nous sommes allés à la mosquée d'El-Aksa, que nous avons visitée jusque dans ses recoins les plus obscurs, ainsi que la belle salle d'armes des Templiers, qui y fait suite vers l'occident. J'allais donc enfin voir, voir de mes yeux, ces substructions étranges, que les

uns attribuent à l'époque de Salomon lui-même, et les autres à une époque des plus récentes. J'avoue que j'étais quelque peu ému en repassant les babouches indispensables sans lesquelles il ne m'était pas permis de descendre l'escalier aboutissant à ces souterrains merveilleux. Je franchis au plus vite le seuil sacré, et je me trouvai dans une grande galerie fort sombre, dont le sol est recouvert de nattes de jonc. De gros pilastres carrés séparent cette galerie d'une galerie parallèle, qui se maintient horizontale, tandis que la première descend en plan incliné jusqu'à un escalier de quelques marches, par lequel on atteint une sorte de pièce carrée; au milieu de celle-ci se dresse, dans toute sa majesté, une colonne monolithe, avec chapiteau du galbe le plus étrange et d'aspect purement égyptien. C'est la fameuse colonne attribuée au temps de Salomon par une classe de voyageurs à laquelle je m'empresse de déclarer que je m'unis plus que jamais, et au temps d'Hérode, tout au plus, par une autre, qu'avec non moins d'empressement et de conviction je déclare dans l'erreur la plus profonde. Pour moi, il en est des monuments comme des médailles : quand on a *manié* les unes et les autres pendant près d'un demi-siècle, et c'est mon cas, on a fini par acquérir un tact tout d'instinct, un flair, si l'on veut, qui ne trompe pas souvent, et que seule l'expérience prolongée peut donner. J'avoue donc, cela dût-il paraître quelque peu empreint d'orgueil et d'amour-propre, que j'ai la faiblesse de m'en référer plus volontiers à mes appréciations d'âge qu'à celles des antiquaires, même les plus instruits, qui en sont à leurs débuts, et qui n'ont pas encore su s'affranchir de la tendance à ne douter de rien, dès qu'il s'agit de leur jugement personnel. Viennent les années, et les à peu près ne leur suffiront plus; les examens trop légèrement accomplis ne leur sembleront plus de mise, et leurs

idées, prenant plus de prudente réserve, se modifieront : c'est le sort commun. L'archéologue qui débute, qui est encore à l'âge où l'on fait vite et beaucoup, croit, en toute sincérité, voir et comprendre mieux que son prochain ; j'ai passé par là, et j'en suis revenu, Dieu merci ! Mais, je le répète, il faut bien des années d'expérience pour s'affranchir de cette tendance, que l'on finit toujours par regretter d'avoir subie.

Revenons à la colonne monolithe à tournure égyptienne. Les uns m'avaient affirmé qu'elle était formée d'une seule pierre, et le vieux cheikh de la mosquée, en frappant dessus, s'évertuait à pousser d'une voix stridente le cri plaisant : *Monilithe! ui, ui, ui!* répétant ainsi ce qu'il avait entendu dire nombre de fois. D'autres affirmaient que cette colonne est faite de pièces et de morceaux ; je devais donc prendre mes précautions pour ne me laisser tromper ni par les uns ni par les autres. Les premiers seuls avaient raison. Abaque, chapiteau, fût, dé de pierre supportant le tout et implanté vigoureusement dans le sol, tout cela est d'un seul bloc. *Monilithe!* dirai-je comme le cheikh. Ce que l'on a pris pour un joint est purement et simplement un *délit* qui se manifeste dans ce bloc. Au reste, comme tout dans ce souterrain est empâté d'une série de badigeons successifs, il était facile de s'y tromper, si on ne construisait pas, ainsi que j'ai pu le faire, un échafaudage qui permît de sonder la pierre sur toute la hauteur de la colonne. Celle-ci supporte un second bloc, qui forme les naissances de quatre coupoles surbaissées, dont les douelles intérieures ont été recouvertes de délicieuses ciselures d'un art original, tout à fait *sui generis*. C'est encore le badigeon qui a fait méconnaître le style de ces ciselures, qu'on a considérées comme d'humbles plâtras arabes. Au pied même de la colonne, qui n'a

pas de *base à moulures,* régnait un pavage de mosaïque composé de gros cubes identiques à ceux qui se ramassent dans toute l'étendue du Haram-ech-Chérif, aussi bien que dans les remblais qui forment les escarpements occidentaux du Cédron. Nous avons eu soin d'en extraire quelques-uns comme échantillons du pied même de la colonne. Enfin, sur le fût de celle-ci j'ai eu le plaisir bien vif de trouver une petite inscription assez profondément gravée, et comportant quatre lignes d'hébreu carré. Nous verrons ce que cette inscription nous apprendra. Contentons-nous, pour le moment, de dire que celle-là ne saurait à coup sûr être postérieure au temps d'Hadrien. La pierre qui forme la colonne est de la pierre royale, *maleki*. Mais le feu a certainement passé par là, et il est facile, sous le badigeon, de reconnaître des traces de l'incendie qui a fait éclater le calcaire soumis à son action. Les coupoles elles-mêmes sont en maleki, et ont également souffert de l'incendie. On me permettra, je pense, d'attribuer cet incendie au siége de Titus.

Les retombées des coupoles s'appuient, au nord, sur une colonne engagée, dont le chapiteau présente des traces non équivoques de la même ornementation, c'est-à-dire de belles feuilles d'*acanthe de Jérusalem,* ayant assez l'apparence de palmes; au sud, sur un trumeau carré formant pilier, mais qui peut avoir été remanié. Celui-ci est formé de blocs superposés, dont les joints sont très-ouverts et par conséquent se distinguent au premier coup d'œil. Toute la partie qui avoisine le mur d'enceinte a beaucoup souffert et a été manifestement remaniée. Des colonnes insinuées dans les aisselles de la muraille primitive ont un caractère bizarre, peut-être même byzantin. Elles ont été destinées à soulager le linteau monolithe qui paraissait sur le point de céder. Toute cette partie est encombrée de pierres et assez difficile

à étudier. La face du pilier opposée à la colonne monolithe doit être, dans tous les cas, d'une haute antiquité, car elle présente des inscriptions judaïques peintes en rouge, à peu près illisibles aujourd'hui, et conçues en écriture analogue à celle des papyrus de M. le duc de Blacas. Chacun sait que ces papyrus sont, avec toute apparence de raison, attribués à des Juifs qui habitaient l'Égypte à l'époque des Ptolémées. J'ai fait prendre des calques de ce qui se voit encore; mais malheureusement ces textes précieux ne pourraient être convenablement reconnus et utilisés que s'il était possible d'enlever entièrement le badigeon qui en recouvre la plus grande partie.

A gauche de cette salle, qui formait le vestibule de la porte antique appelée par les voyageurs porte *Sous-el-Aksa*, s'ouvrait une porte latérale carrée, dans l'enfoncement de laquelle est aujourd'hui un petit oratoire musulman. Cette porte, qui conduisait dans les souterrains connus sous le nom d'Écuries de Salomon, est aujourd'hui murée de gros blocs, et par conséquent condamnée. Elle est certainement d'un style et d'un appareil postérieurs à ceux qui constituent les parties que je regarde comme essentiellement judaïques, et qui remontent, je le crois, au temps de Salomon.

On le voit, ma visite n'était pas infructueuse, puisque, du premier coup, je trouvais une foule de détails que les plus attentifs avaient laissé échapper. Tout cela sera levé et étudié avec le plus grand soin.

Après avoir examiné les substructions antiques existant sous la mosquée d'El-Aksa, nous avons été chercher, le long du mur méridional, l'entrée des souterrains nommés les Écuries de Salomon. Elle n'est pas commode, ladite entrée! c'est le plus admirable casse-cou que je connaisse. La première fois qu'on y passe, on est tant soit peu préoccupé, je l'avoue;

mais on s'y fait, et l'on finit par pratiquer ce passage presque comme une grande route de Syrie. Le fait est qu'il faut s'accrocher des pieds et des mains à des saillies fort étroites étagées le long de la paroi verticale du mur, et que le pied ne peut atteindre qu'à tâtons, puis se laisser choir sur un talus de décombres et de terres qui vous conduit jusqu'au fond des souterrains. Un petit arbre a eu la bonne pensée de pousser au-dessus du trou, dans l'interstice de deux assises, et s'il n'était pas là, je ne sais trop comment on s'y prendrait pour pénétrer dans ces souterrains si curieux. Un des caouas du consulat de France, grand et vigoureux gaillard qui ferait une lieue, je crois, en portant l'un de nous à bras tendu, nous fait un peu la courte échelle, si bien que nous arrivons tous en bas sans le moindre petit accident.

Ces souterrains sont magnifiques, fort anciens sans doute, mais il est évident qu'ils ont été soumis à bien des remaniements. Des rangées de hauts piliers carrés, dont les quatre faces sont à bossage, supportent des voûtes en plein-cintre, d'une antiquité probablement médiocre. Chacun de ces piliers est muni sur l'une de ses arêtes d'un anneau taillé dans la pierre elle-même, et qui a évidemment servi à passer le licou d'un cheval. De là, sans doute, le nom d'Écuries de Salomon, que le vulgaire donne à ces substructions. Que les Templiers aient eu là leurs écuries, cela ne me paraît guère douteux ; mais, à coup sûr, ces piliers sont de beaucoup antérieurs à l'époque où les Templiers étaient établis dans le Haram-ech-Chérif.

Un nombre vraiment considérable de travées parallèles se parcourt ainsi. Le sol en est tout à fait onduleux, grâce aux terres et aux décombres qui se sont accumulés en certains points plus qu'en d'autres. Mais ce qui frappe, c'est

l'immense quantité de petites pyramides, formées de pierres, que les visiteurs musulmans empilent en témoignage de leur visite à ce sanctuaire, et qui jonchent le terrain. Quand on approche de la muraille de l'enceinte extérieure, soit au sud, soit à l'est, on voit les blocs énormes de l'appareil salomonien étagés les uns sur les autres, mais cette fois sans présenter de taille apparente. En d'autres termes, à l'intérieur, ces blocs n'ont pas été parementés le moins du monde, et il est de toute évidence qu'ils ont été laissés ainsi parce qu'on jugeait parfaitement inutile de se donner un surcroît de travail pour tailler une face destinée à être à tout jamais enfouie dans des terres à soutenir. Josèphe, effectivement, nous dit, en parlant de la construction de Salomon, que des terres étaient accumulées en arrière de la grande muraille d'enceinte formée de blocs que reliaient entre eux des liens de fer. Ces liens de fer, ils existent encore, mais arrivés à un état d'oxydation complet. Nous en avons pu arracher un fragment de 25 millimètres d'épaisseur, et qui ressemble absolument à un morceau d'hématite, tant il est bien oxydé jusqu'au cœur. Ce fragment, je le conserve précieusement, ainsi qu'on peut le deviner.

Nous avons profité de cette première visite pour tâcher de nous rendre compte sommairement du plan intérieur de la triple porte du sud et de la prétendue fenêtre à balcon qui ouvrait sur la vallée de Josaphat, près de l'angle sud-est. L'angle lui-même est un massif, bien homogène, bien compacte, et d'une solidité à toute épreuve; rien ne sera plus facile que de cuber ce massif, et le chiffre incroyable de mètres cubes de pierres entassées les unes sur les autres, et reliées entre elles d'une manière indissoluble, nous rendra compte immédiatement de la raison pour laquelle rien n'a pu déranger une masse semblable, masse qui, après avoir subsisté debout

pendant des dizaines de siècles, restera pendant des milliers d'années encore dans le même état. Dans ce massif est pratiquée une petite chambre appelée le Berceau de Jésus, et que nous sommes allés visiter un peu plus tard. Comme elle sera levée et étudiée avec soin, inutile d'en parler ici. Revenons aux souterrains.

Le plan de la triple porte est tout entier conçu d'après les mêmes principes qui ont fait adopter ceux de la porte sous El-Aksa, et de la porte Dorée. Qui a dessiné l'un a dessiné les autres. Il y a une unité telle dans la conception de ces plans, qu'il devient difficile, pour ne pas dire impossible, de les attribuer à des architectes différents.

A la triple porte, comme au prétendu balcon, se trouvent d'énormes colonnes engagées, qui ont supporté les retombées des voûtes. Quelques-uns de leurs tronçons se voient encore à leur place; d'autres, comme au balcon, qui à vrai dire est une porte comme les autres, gisent renversés sur le sol. On a conclu, de la présence de ces colonnes engagées, qu'il fallait n'attribuer à ces constructions qu'une antiquité fort médiocre, en alléguant que l'emploi des colonnes engagées était d'invention toute moderne. C'est là une étrange erreur. Au temple de Minerve Poliade, au Parthénon, il y a des colonnes engagées, et ces monuments-là, il faut bien se décider à accepter leur antériorité à l'âge d'Hérode. Mais il y a mieux : les ruines du palais de Ouarka, en Chaldée, présentent de nombreuses colonnes engagées; on en voit d'autres, en Égypte, du temps des Ramessides. La raison alléguée n'a donc aucune valeur.

Le monument d'Aaraq-el-Émyr, si heureusement retrouvé par MM. de Vogüé et Waddington, d'après les indications d'Irby et de Mangles, qui l'avaient visité bien des années avant eux (en 1818), présente exactement les mêmes colonnes engagées que nous trouvons dans les substructions du Haram-

ech-Chérif. Voilà donc ce système de soutien employé à tout le moins cent soixante-seize ans avant le règne d'Hérode, si nous acceptons l'hypothèse que ce monument d'Aaraq-el-Émyr est l'œuvre de Hyrcan, ainsi que le prétend Josèphe. Lequel des deux, en ce cas, a copié ? Est-ce Hyrcan le fugitif qui a copié ce qu'il avait vu à Jérusalem ? Est-ce Hérode qui a copié Hyrcan ? Je me dispense de répondre à cette double question, qu'il suffit de poser pour qu'elle soit résolue. Donc, cent soixante-seize ans avant Hérode, les colonnes engagées, telles que nous les retrouvons dans les substructions du Haram-ech-Chérif, étaient employées dans le pays. Hâtons-nous, au reste, de couper court à cette discussion. Le prétendu monument de Hyrcan a été construit par lui, comme la colonne de la place Vendôme ! Cela, je me charge de le démontrer plus loin, quand je décrirai Aaraq-el-Émyr et ses divers monuments, qui appartiennent à une antiquité bien autrement reculée que le passage de Hyrcan et, à plus forte raison, que le règne d'Hérode.

En résumé, nous avons terriblement de besogne devant les mains, et l'étude approfondie des substructions du Haram jettera, nous n'en pouvons douter, une vive lumière sur la question, tant débattue, de l'âge des constructions que j'appelle, avec plus de conviction que jamais, salomoniennes.

Après avoir admiré les Écuries de Salomon, nous passons au Berceau de Jésus, puis à une vaste piscine creusée dans le roc, et qui se trouve en avant de la mosquée d'El-Aksa. La descente y est assez incommode pour que je renonce forcément à tenter un tour de gymnastique dont je prévois que je ne me tirerais pas à mon honneur ; je laisse donc pénétrer tous mes amis dans cette piscine, fort intéressante sans doute, mais que je me vois forcé de ne connaître que d'après leurs rapports. Elle est très-considérable, et le plafond en est sou-

tenu par des piliers informes, réservés dans la masse du roc.

Enfin nous gagnons la porte Dorée. Encore un monument sur l'âge duquel on prétend que je me suis lourdement trompé, et que j'aborde par conséquent avec une certaine appréhension. C'est vrai, je le reconnais, je me suis trompé en attribuant toute la porte Dorée à Hérode; celle-ci est vraiment bien plus ancienne! Mais les archivoltes en plein-cintre que l'on voit de l'extérieur du Haram, aussi bien que les archivoltes surbaissées qui ornent la façade du monument, quand on y pénètre par le Haram, ne sont, comme je le soupçonnais, que des appliques bien postérieures au corps de l'édifice lui-même. La photographie prouvera irréfragablement la réalité de ces travaux d'applique. Quant à attribuer ceux-ci à Justinien, à d'autres! Si l'on tient absolument à les croire postérieurs à Hérode, je consentirai peut-être à les faire descendre jusqu'à la reconstruction, par Hadrien, d'Ælia Capitolina. Mais à Justinien, allons donc! A quoi bon décorer de la sorte une porte qui conduisait au dépôt des immondices de la cité nouvelle? Et qui oserait prétendre que l'enceinte du Haram fût autre chose à cette époque? Les témoignages nous manquent-ils à ce sujet? Qu'on se rappelle la haine des chrétiens, maîtres absolus de Jérusalem, pour tout ce qui rappelait le passé des Juifs, et on s'expliquera facilement la nécessité où se trouva le khalife Omar d'enlever, avec l'aide des officiers qui l'avaient accompagné, les affreuses saletés qui encombraient la Sakhrah, lorsqu'il voulut prier et se prosterner sur cette roche sainte. Laissons donc de côté les travaux imaginaires de Justinien, travaux qui ont été exécutés par son ordre comme par celui de l'empereur de la Chine. Laissons surtout de côté les arguments tirés de la prétendue dégradation des lignes d'oves employées dans l'ornementation; cette dégradation

n'existe pas; la photographie le prouve, et le dessinateur qui a cru la constater s'est fait illusion, comme en beaucoup d'autres points.

L'intérieur de la porte Dorée est une splendide chose. Ce qui saute aux yeux tout d'abord, c'est l'incohérence des deux grosses colonnes qui ont été substituées à des colonnes plus anciennes, que leur état de dégradation aura forcé de remplacer. Les traces de l'action du feu ne manquent pas ici, et l'on comprend que des colonnes de calcaire aient pu souffrir assez pour devenir des supports insuffisants. L'un des montants de la porte de gauche est formé d'une seule pierre, et celle-là, certes, ce n'est ni Justinien, ni Hérode qui l'a mise en place. Les linteaux des portes sont admirablement conservés, et comportent encore les crapaudines de bronze dans lesquelles tournaient les gonds des portes proprement dites. Toutes les moulures intérieures sont surchargées d'une ornementation semblable à celle des archivoltes extérieures, et que je crois fermement n'avoir été appliquée qu'après coup. Des pilastres, adossés aux murs de côté, sont ornés d'encadrements d'un charmant effet. Leurs chapiteaux, du même style d'ailleurs que la décoration générale, présentent une singularité que je n'ai jamais vue que là : ce sont des cordes formant un nœud sur la surface feuillue du chapiteau lui-même. Quant aux chapiteaux des deux grosses colonnes dont, je le répète, les fûts actuels ont été rajustés à je ne sais quelle époque postérieure, ils sont du galbe le plus original, et n'appartiennent pas plus que le reste à l'art byzantin du temps de Justinien. On y voit, a-t-on dit, des croix dont la présence me donnerait complétement tort; mais ici, il y a une toute petite difficulté que je dois signaler : ces croix n'existent et n'ont jamais existé que dans l'imagination du dessinateur qui, de leur présence, pensait avoir tiré un argument irrésistible.

Pour m'en assurer, j'ai fait construire un échafaudage et mouler les quatre faces du chapiteau; bien habile qui, sur ces moulages, trouverait trace des croix qu'on y a supposées avec un peu trop d'empressement.

On m'a objecté encore que jamais cette porte n'avait pu être contemporaine du portique oriental, à cause de sa position, de beaucoup inférieure au sol probable de ce portique. Et pourquoi donc? Les autres entrées du temple n'étaient-elles pas toutes, comme celle-ci, à un niveau inférieur à celui du terre-plein? Le portique a péri dans le siége de Titus; qui donc peut dire que jamais cette porte, toute souterraine qu'elle a dû être, n'a pu se relier aux parties adjacentes du portique? Déclarons que nous ignorons aujourd'hui comment tout cela se reliait, soit; mais ne disons pas : Tout cela n'a pu se relier en aucune façon; c'est là une affirmation beaucoup trop radicale, et dont je ne reconnais pas la valeur le moins du monde. Ah! qu'une fouille, devant et sur les côtés de ce monument, serait instructive, et que de faits importants elle nous révélerait!

Notre première visite au Haram-ech-Chérif était achevée. Nous avions été accompagnés, pendant toute sa durée, par le cheikh et son fils, qui sont bien les deux plus avides mangeurs de bakhchich que j'aie jamais vus. Tant mieux! Avec cette bonne disposition-là, je ferai dans le Haram tout ce que je voudrai faire. Le papa, à qui j'ai dit que je serais charmé de le voir venir chez moi, pour nous entendre à ce sujet, m'a bien promis de n'y pas manquer. Il a une envie furieuse d'une armoire destinée à renfermer des Corans et autres livres liturgiques dans la Coubbet-es-Sakhrah. Depuis longtemps il bombarde Barrère et Mauss de sollicitations tendant à obtenir de leur générosité cette bienheureuse armoire, qu'on ne cesse jamais de lui promettre. J'ai fait comme ces Messieurs;

moi aussi je l'ai promise, et si l'on me sert bien, je tiendrai ma promesse.

Nous sommes sortis du Haram par la ruelle qui va déboucher en avant du Birket-Israïl, contre le Bab-Setty-Maryam. Le déjeuner, que nous offre Barrère, nous attend à la grotte de Jérémie, où nous nous rendons en suivant le large et profond fossé, taillé dans le roc, qui couvre tout l'angle nord-est de l'enceinte actuelle, comme il a couvert jadis l'enceinte d'Hérode-Agrippa.

Lorsqu'on examine avec soin cette partie des fortifications de Jérusalem, lorsqu'on apporte à cet examen les notions les plus simples de l'art militaire, on a véritablement peine à comprendre comment des hommes, ayant d'ailleurs un véritable mérite, ont entassé les unes sur les autres les suppositions les plus inadmissibles, pour faire passer bien au delà, vers le nord, l'enceinte d'Hérode Agrippa. Il suffit de voir une fois le terrain et les immenses coupures de rocher qui supportent l'enceinte actuelle, pour comprendre que ces coupures, qui n'ont jamais été l'œuvre des Arabes, ni des croisés, ni des Turcs, appartiennent à une époque bien plus reculée, et que là, sans aucun doute, a passé l'enceinte hérodienne. Ajoutons d'ailleurs qu'il est facile de reconnaître en certains points, et notamment en face de la piscine de la Pèlerine, des portions basses de la muraille qui sont incontestablement des restes de cette enceinte hérodienne. Celles-ci seront levées et photographiées plus tard ; mais disons, dès à présent, que le récit de Josèphe touchant l'énormité des matériaux employés par Agrippa est empreint d'une exagération déplorable. C'est un peu l'habitude de cet historien, et quand il parle de dimensions, il y a toujours à peser ses assertions avec grand soin, avant de se décider à les accepter comme positives.

Le fils du derviche habitant et gardien de la grotte de Jérémie est derviche lui-même. En l'absence de son père, c'est lui qui nous fait les honneurs de sa demeure étrange. Le temps est splendide, et nous trouvons la table dressée en plein air, ce qui nous convient à merveille; nous prenons donc place à l'ombre de quelques beaux grenadiers chargés de fruits, et notre conversation roule, ainsi qu'on peut le deviner, sur les merveilles que nous venons d'admirer, aussi bien que sur celles que nous avons encore à voir, après le déjeuner. Je veux parler des fameuses grottes royales, les ΣΠΗΛΑΙΑ ΒΑΣΙΛΙΚΑ de Josèphe, que beaucoup de voyageurs, et moi tout le premier, ont cherchées à tort dans le tombeau des rois, Qbour-el-Molouk. Ces cavernes royales sont très-certainement les carrières qui ont fourni à Salomon les matériaux de ses immenses constructions. Découvertes depuis mon premier passage à Jérusalem, ces carrières méritent grandement qu'on les visite avec soin. Comme il serait trop difficile de les décrire minutieusement, je me contenterai d'en donner un aperçu général.

Lorsqu'on sort de la porte de Damas, en suivant la branche droite des murailles, on ne tarde pas à arriver au-dessus d'une vaste excavation taillée à pic dans le rocher, et au-dessus de laquelle, vers l'est, se trouve un trou assez bas, naguère muré, et qu'on a débouché afin de pouvoir pénétrer plus à l'aise dans les vastes souterrains sur lesquels il ouvre. Un peu plus loin se voit une seconde ouverture, encore murée aujourd'hui, et qui avait jadis la même destination. Il faut se baisser beaucoup pour franchir cette entrée; une fois à l'intérieur, on suit d'abord une rigole coupée par l'ordre de M. de Barrère, et qui permet d'accéder sans trop de fatigue aux carrières proprement dites, dont les plafonds sont parfois très-hauts, suivant le plus ou moins

de blocs qu'on a enlevés à la masse de la montagne. Ces souterrains, dont le plan est tout à fait irrégulier, ont un développement très-considérable, quelques centaines de mètres assurément. Plusieurs hommes munis de torches nous précèdent, afin de nous éviter des accidents qui pourraient devenir fort graves, grâce à la profondeur de certaines parties de ces cavernes. Rien de saisissant comme l'effet de ces lumières mobiles sur les grandes masses au milieu desquelles on chemine; mais aussi rien de fatigant comme la chaleur que l'on endure dans cet enfer; on peut y entrer glacé, et être certain qu'on en sortira couvert de sueur. Les traces de l'antique exploitation se montrent partout où on les cherche. Ce sont des coupures larges de douze à quinze centimètres, pratiquées à l'aide d'un instrument tranchant, et dont le fond présente une courbure circulaire due à la direction donnée à l'outil par le mouvement des bras de l'ouvrier placé devant la pierre qu'il entamait ainsi. Une fois le bloc à extraire limité par des coupures de ce genre, des coins de bois engagés dans le plafond, et qu'on mouillait, détachaient, par leur dilatation, la masse destinée à la taille définitive, qui s'effectuait dans la carrière même, ainsi que nous l'apprend l'Écriture sainte. Ce même mode d'opération était employé dans les autres carrières de l'antique Jérusalem, et on en retrouve, par exemple, des traces évidentes placées à droite du chemin de Beït-Lehm, dans le voisinage immédiat de l'hôpital juif construit par sir Mosès Montefiore, un peu au delà de Birket-es-Soulthan.

Lorsqu'on considère la position des cavernes royales, telles qu'elles sont aujourd'hui conservées sous Bezetha, et celle de la grotte de Jérémie, placée précisément en face et de l'autre côté du chemin qui contourne la partie nord de la ville, en longeant les fortifications, il n'est guère possible de

conserver des doutes sur la réunion primitive de ces deux groupes d'excavations. En d'autres termes, les souterrains sous Bezetha et la grotte de Jérémie ne faisaient certainement qu'un, lorsque ces immenses carrières furent exploitées par les tailleurs de pierre du roi Salomon. Le nouveau tracé adopté pour l'enceinte hérodienne de Jérusalem aura nécessité l'énorme coupure qui les sépare aujourd'hui, et cette circonstance rend compte, de la manière la plus satisfaisante, de la phrase où Josèphe décrit la direction de cette branche de la troisième muraille.

Voici les termes dont il se sert :

Ἔπειτα καθῆκον ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης μνημείων... καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηκυνόμενον ἐκάμπτετο μὲν γωνιαίῳ πύργῳ κατὰ τὸ Κναφέως προσαγορευόμενον μνῆμα.

Ces mots, διὰ σπηλαίων βασιλικῶν, signifient à la lettre : « à travers les cavernes royales, » et cette expression demeure d'une justesse absolue. Donc, plus de doute aujourd'hui pour moi : les cavernes royales de Josèphe sont en partie sous Bezetha (ce sont les souterrains que nous venons de visiter), en partie dans la grotte de Jérémie. Il n'y a pas de rectification d'erreur qui ne soit pour moi d'une extrême importance, lorsqu'il s'agit de la topographie de la Jérusalem antique, et surtout quand j'ai commis cette erreur. Je suis donc ravi de cette nouvelle exploration.

Avant de rentrer en ville, nous avions un dernier point à visiter : c'est celui où M. de Barrère, avec toute apparence de raison, place définitivement le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, tombeau qu'on a mis un peu partout, pour les besoins de la thèse qu'on entendait soutenir, et qui, en définitive, ne peut être qu'en un seul point, c'est-à-dire en celui qui satisfait le mieux aux diverses conditions topographiques consignées dans la narration de Josèphe. Ce point,

c'est incontestablement la masse de rochers sur laquelle fut l'église de Saint-Étienne, dont il ne reste plus la moindre trace aujourd'hui. Dans ces rochers sont creusées quelques grottes sépulcrales dont l'une a pu parfaitement servir de tombe à la reine d'Adiabène. Chaque année, les Juifs de Jérusalem, en souvenir d'un personnage qui est venu au secours de leurs ancêtres dans un temps de disette, personnage dont ils ignorent d'ailleurs le sexe, et qu'ils croient un homme, bien qu'ils l'appellent assez ridiculement Kelbah-Cheboua, « la chienne qui rassasie; » les Juifs, dis-je, célèbrent, à une époque déterminée de l'année, une fête commémorative qu'ils commencent sur ce rocher, et qu'ils vont terminer aux Qbour-el-Molouk. C'est Barrère qui, le premier, a recueilli ce renseignement précieux. La tradition est donc d'accord avec l'hypothèse qui placerait là le tombeau de la « chienne » qui rassasia les Juifs, de la bienfaitrice à laquelle, dans leur reconnaissance, ils ont appliqué une si aimable qualification. Voyons maintenant si les diverses mentions que Josèphe fait du tombeau de cette reine généreuse s'accordent suffisamment avec l'opinion de Barrère, opinion que j'adopte pleinement, après mûr examen.

Dans le récit de la sortie exécutée par les Juifs contre la reconnaissance de cavalerie dirigée par Titus en personne, et se rendant de son camp du Scopus vers la tour Pséphina, nous lisons (*Bell. jud.*, V, II, 2) : Ἐπεὶ δὲ ἐκ τῆς ὁδοῦ πρὸς τὸν Ψήφινον πύργον ἀποκλίνας πλάγιον ἦγε τὸ τῶν ἱππέων στῖφος, προπηδήσαντες ἐξαίφνης ἄπειροι κατὰ τοὺς Γυναικείους καλουμένους πύργους διὰ τῆς ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης μνημείων πύλης, διεκπαίουσι τῆς ἵππου, κ. τ. λ. « Mais dès qu'il s'écarte de la route pour « aller du côté de la tour Pséphina, en faisant faire à sa « cavalerie un mouvement de flanc, d'innombrables combat- « tants s'élancent des tours nommées « tours des Femmes, »

« en sortant par la porte qui est en face du tombeau d'Hé-
« lène, et ils coupent la colonne de cavalerie. »

Mettez, comme je le fais aujourd'hui, les tours des Femmes au monument judaïque sur lequel est bâtie la porte de Damas, voyez dans cette porte elle-même, ou mieux dans la porte dont j'ai décrit plus haut l'arc énorme encore existant, la porte que désigne Josèphe, et enfin le tombeau d'Hélène, sur le massif de rochers qui nous occupe en ce moment, et tout est, dans ce récit, d'une exactitude pour ainsi dire mathématique.

Passons à la seconde phrase, où il est question de ce célèbre monument (*Bell. jud.,* V, IV, 2). Josèphe décrit le tracé de la troisième enceinte, celle d'Hérode Agrippa, et il nous apprend que cette enceinte « commençait à la tour Hip-
« picus, et s'étendait, à partir de là, vers le nord, jusqu'à la
« tour Pséphina, puis passait en face du monument d'Hélène,
« puis à travers les cavernes royales, etc., etc. » Ceci encore est d'une exactitude mathématique. La tour Hippicus, ou du moins celle qui la remplaça, est toujours à sa place. La muraille se dirige directement en inclinant vers le nord, jusqu'au Qasr-Djaloud, qui est la tour Pséphina, et à partir de là, une longue branche rectiligne va passer vis-à-vis des roches de l'église Saint-Étienne, pour aboutir à la porte de Damas.

Remarquons que, dans les deux passages précités, la porte prise par la sortie des Juifs est ἀντικρύ, « en face » du tombeau d'Hélène, comme la branche de l'enceinte elle-même, et cette expression, employée deux fois, implique forcément un voisinage assez rapproché des trois choses. Cette expression n'aurait plus le sens commun, si l'on cherchait le tombeau d'Hélène aux Qbour-el-Molouk, qui sont à huit cents mètres de la porte de Damas, plus près, par conséquent, du camp de Titus que de l'enceinte de la place assiégée.

Dans les *Antiquités judaïques* nous lisons (XX, IV, 3) : « Monobaze ayant envoyé à Jérusalem les os de celle-ci (d'Hé-« lène) et ceux de son frère, les fit ensevelir dans les Pyra-« mides que sa mère avait fait élever, et qui, au nombre de « trois, étaient situées à trois stades de la ville. » D'Anville, dans son excellent morceau sur la topographie antique de Jérusalem, a démontré que le stade judaïque était de cent quarante mètres; trois stades font donc quatre cent vingt mètres; c'est la moitié de la distance de la porte de Damas aux Qbour-el-Molouk, si c'est un peu plus que la distance de cette même porte au pâté de roches qui nous occupe. Remarquons d'ailleurs en passant que les trois pyramides en question n'ont rien de commun avec les immenses excavations des Qbour-el-Molouk.

Reste enfin un passage de saint Jérôme (*Ep.* LXXXVI *ad Eustochium virginem, Epitaphium Paulæ matris,* édition Martianay, t. IV, p. 673), décrivant l'itinéraire suivi par Paula pour venir à Jérusalem. Elle part de Béryte, passe à Sidon, à Sarepta, à Tyr, à Ptolémaïs, à Acco; se rend, par la plaine de Mageddo, à Dora, puis à Césarée, à Antipatris, à Lydda-Diospolis, à Arimathia (la Ramleh moderne, très-probablement), petit village de Joseph, qui ensevelit le Seigneur (*viculum Joseph qui sepelivit Dominum*), à Nobe (Kafr-Nouba), et de là à Joppe (Jaffa). Elle repart de Jaffa par la même route (*repetitoque itinere*) pour Nicopolis, anciennement Emmaüs (*apud quam in fractione panis cognitus Dominus, Cleophæ domum in ecclesiam dedicavit*). De là elle gagne Beït-Horon, l'inférieure et la supérieure, apercevant, à droite, Ayalon et Gabaon, où Josué, combattant contre cinq rois, arrêta le soleil et la lune, etc. (*Gabaonitas ob dolos et insidias fœderis impetrati, in aquarios lignariosque damnavit.*) C'est donc bien la Djebaâ, placée sur cette route, et que j'ai

vue en passant, qui était pour saint Jérôme la patrie des fourbes Gabaonites. Ceci est bon à noter, puisque l'on a cherché, tout près de Khouraïb-er-Ram, cette Djebaâ biblique qui n'y a jamais été. Paula s'arrête quelque peu à Djebaâ, et reprend sa route. *Quid diu moror?* ajoute saint Jérôme. *Ad lævam mausoleo Helenæ derelicto, quæ Adiabenorum regina in fame populum frumento juverat, ingressa est Jerosolymam.* En suivant cette route, on laisse forcément à gauche le pâté de roches sur lequel fut l'église de Saint-Étienne. Ce récit est donc encore exact, et le renseignement topographique donné par saint Jérôme, en prouvant implicitement que ce mausolée était fort près de la ville, confirme pleinement la nouvelle opinion que m'a suggérée Barrère, et que j'adopte sans le moindre scrupule. C'est là, je crois, un point de la topographie hiérosolymitaine mis définitivement hors de question.

Est-ce bien en cet endroit qu'étaient l'église de Saint-Étienne et le tombeau de l'impératrice Eudocia? Cela est très-probable, mais ne me semble pas démontré, bien que, sans aucun doute, l'église de Saint-Étienne ait dû se trouver dans le voisinage immédiat. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le récit du pèlerinage d'Antonin de Plaisance, dit Antoninus martyr (édition de Tobler, Saint-Gall, 1863, p. 28) : « Eudocia, imperatrix ipsa, addidit muros in civitate, et ipsa « munivit basilicam et sepulchrum sancti Stephani, et ipsa « suum habet sepulchrum juxta sepulchrum sancti Stephani; « inter sepulchra sunt gressus VI. Et ipse sanctus Stephanus « requiescit foris portam, sagittæ jactu, ad viam, et illa « porta quæ descendit ad Joppem et Cæsaream Palestinæ vel « Diospolim civitatem. » Ce témoignage semble bien placer la basilique et le tombeau de Saint-Étienne vers le pâté de roches en question, et il nous apprend que la porte actuelle, dite de Damas, ou El-Aamoud, s'est appelée aussi porte

Saint-Étienne, à l'époque du pèlerinage d'Antonin, pèlerinage qui eut lieu vers 570. Un détail curieux qu'ajoute le récit d'Antonin me paraît fixer l'origine du nom moderne Bab-el-Aamoud, porte de la Colonne. Le voici (*loc. cit.*) : « Au milieu de la route, non loin de la ville, est debout une « colonne de marbre vers laquelle fut conduit d'abord le Sei- « gneur pour être flagellé : laquelle colonne fuyant, enlevée « qu'elle était par une nuée, fut placée en ce point. Et on « reconnaît que ce fait est vrai, parce que cette colonne n'a « pas de base là où elle doit être fondée; elle se tient ainsi « debout sur la terre, et elle peut être remuée; au sommet « est placée une croix de fer, etc., etc. »

La visite de ces roches a dignement clos notre exploration de la journée. Nous étions véritablement exténués par la fatigue et par la chaleur; nous avons donc regagné la ville, et à quatre heures nous rentrions à l'hôtel. Le frère Liévin est venu partager notre dîner, et la conversation générale n'a cessé de rouler sur tout ce que nous avions eu le bonheur de voir pendant cette journée si bien employée. Nous avions décidé que, pour ne pas perdre un temps précieux, nous partirions dès le lendemain pour Hébron. J'ai donc donné des ordres en conséquence, et nous avons, avant de nous coucher, fait tous nos préparatifs de départ. Salzmann ayant besoin de quelques jours pour se mettre en mesure de nous accompagner au delà du Jourdain avec son appareil photographique, il est convenu qu'il restera à Jérusalem pendant que nous allons accomplir cette première excursion.

1er novembre.

Comme nous nous mettions en route le jour même de la Toussaint, nous avons de très-bonne heure été entendre la messe à l'église de Saint-Sauveur, c'est-à-dire à la paroisse, qui n'est que l'église du couvent des Franciscains. A six heures et demie, le frère Liévin est venu me chercher, et avec Gélis nous nous sommes rendus au couvent. L'abbé, de son côté, était au Saint-Sépulcre. Pendant la messe que j'entendais, Mgr le patriarche a fait son entrée de cérémonie dans l'église, où il venait célébrer pontificalement la solennité du jour. Il a une prestance magnifique, un très-grand air, qui fait involontairement penser aux splendeurs du patriarcat pendant toute la durée du royaume latin de Jérusalem. A la sortie de la messe, j'ai été serrer la main du révérendissime et prendre congé de lui.

Le frère Liévin m'avait parlé la veille au soir d'un couteau de silex trouvé par l'abbé Moretain, curé de Beït-Sahour, dans les fondations de la petite église qu'il fait construire. Ce couteau, qu'il prend pour un couteau à circoncision, est probablement bien plus ancien que la venue des Juifs en terre sainte. Quoi qu'il en soit, il m'en a fait don de la manière la plus généreuse, et ce morceau précieux ira reposer au musée du Louvre.

A huit heures et un quart seulement, nous étions à cheval. Nos montures nous attendaient au Bab-el-Khalil, et nous nous sommes immédiatement mis en marche par la plus splendide matinée. Nous n'avons pas été plus tôt en route, que deux piètres bachi-bozouq, deux gamins ne valant pas une chiquenaude, sont venus prendre la tête de notre petite

ITINÉRAIRE DE JÉRUSALEM A HÉBRON ET A DJEBEL FOUREIDIS

1, 2, 3 Novembre 1863.

JERUSALEM

Beit Khéran

Aïn ed Deroueh (Fontaine de S.t Philippe)

Tombeaux

Bourdj es Sour

BETH SOUR

Ramet el Khalil

Kherbet en Nassara

MAMRE

Aïn es Soultan

Aïn Escale

KHALIL ER RAHMAN

HEBRON

KIRIAT HARBAA

Echelle (1/120.000)

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kil.

Erhard

colonne. C'est une escorte que nous envoie le pacha, et franchement cela est presque bouffon. Mais l'intention est bonne, ne voyons donc que l'intention. Seulement, s'il nous arrivait une mésaventure en route, ce ne sont pas ces deux guerriers-là qui nous tireraient d'affaire. En pareil cas, j'aurais beaucoup plus de confiance en nos fusils et en nos revolvers.

A une demi-lieue de Jérusalem est arrivé au-devant de nous un petit groupe de trois cavaliers armés de lances de bédouins. Celui qui marche à leur tête est le Cheikh-Ismaïl, fils de mon pauvre ami le Cheikh-Hamdan, qui s'est noyé dans le Jourdain, il y a quelques années, en essayant de le traverser. Ismaïl est loin d'avoir la bonne figure franche et honnête de son père; il a un petit air aigrefin et pointu qui ne me prévient pas en sa faveur. J'avouerai ici que j'ai un défaut, ou une qualité, comme on voudra : c'est de me faire à première vue une opinion sur le compte des gens que je rencontre. Je n'en reviens que difficilement; d'autant plus difficilement, à l'âge où je suis, que j'ai plus fréquemment reconnu que ces impressions primesautières m'avaient rarement trompé. Ismaïl et ses deux acolytes mettent pied à terre à mon approche, et viennent me saluer à l'arabe, c'est-à-dire en me baisant la main. Je les invite à remonter aussitôt à cheval, pour ne pas perdre de temps en salamalecs inutiles, et nous continuons notre course. Chemin faisant, je cause assez longuement avec Ismaïl de sa tribu, et de son père surtout. Je lui demande des nouvelles de mon vieil ami Ahouad, qui est encore vert et bien portant, ce dont je suis enchanté, et je prie le cheikh de l'engager à venir me voir lorsque je serai de retour à Jérusalem. Évidemment cette visite sur la grande route était une tentative faite pour s'accrocher à nous et nous tirer de la sorte un bakhchich sur lequel je n'avais pas compté le moins du monde. Je décline donc très-formellement l'hon-

neur de la compagnie du cheikh et de ses deux cavaliers, et je les engage à regagner leurs tentes, après leur avoir laissé entrevoir pour plus tard une course à travers le territoire des Tàamera, course que je n'ai pas du tout l'envie d'entreprendre. Lors donc que nous avons quitté la route directe de Beït-Lehm, un peu en avant du tombeau de Rachel, ces braves écumeurs de route ont pris de leur côté, et nous du nôtre. Bon voyage!

Quand, après avoir quitté la porte d'El-Khalil, ou de Jaffa, on a marché pendant une vingtaine de minutes, on suit un très-beau plateau, que longe au loin, et à droite, une chaîne de collines sur lesquelles se montrent successivement plusieurs villages ou hameaux, dont les noms sont El-Melahhah, Safâfah, et Charafah. Tous les trois sont répartis sur une étendue d'un peu plus d'un kilomètre. Malheureusement, je ne trouve aucune localité antique dont le nom se rattache à l'un de ces villages.

Après avoir passé devant le fameux puits de l'Étoile miraculeuse, on se trouve en face du couvent de Mar-Élias. Il y a treize ans, il était en ruine; aujourd'hui il a été réparé, et a tout à fait bonne apparence; la route elle-même a été mise en fort bon état; mais qu'est-ce qu'un lambeau de route pour tout un pays qui en manque de la manière la plus absolue? Un sujet de colère plutôt que d'admiration. Il faut une heure pour arriver de la porte de Jérusalem à Mar-Élias. Après avoir dépassé le couvent depuis quelques minutes, on aperçoit, à gauche, le groupe d'habitations nommé Deïr-Ibneh. Ce nom désigne un couvent. Il y a donc eu là encore un petit monastère. Il faudrait bien se garder de chercher dans ce nom Ibneh la trace de la ville que nous trouvons mentionnée, dans les histoires sacrée et profane, sous les noms de Iobna et de Iamna. Celle-ci était une ville des Phi-

listins; il y a donc ressemblance de nom, comme cela a si fréquemment lieu en terre sainte, mais rien de plus.

Un peu avant d'arriver à la hauteur du tombeau de Rachel, nous quittons la route de Beït-Lehm pour suivre directement celle d'Hébron, et nous laissons, à notre droite, sur les hauteurs, Beït-Djala, où Mgr le patriarche a fondé un petit séminaire, qui de loin fait vraiment fort bonne figure; de près, à ce qu'il paraît, c'est mieux encore.

Du moment où on abandonne la route fraîchement réparée dont je parlais il n'y a qu'un instant, pour s'engager sur l'antique voie d'Hébron, on se reconnaît, c'est-à-dire qu'on chemine à travers la rocaille et les trous fangeux, comme partout ailleurs, et encore la route d'Hébron est-elle un peu moins abominable que toutes les autres. Quand on pense combien il faudrait peu de chose pour en faire une route très-passable, on se sent vraiment pris de colère contre l'inepte administration qui laisse ainsi tout un magnifique pays à la grâce de Dieu!

Les premières pluies n'ont pas enjolivé le chemin, si elles ont déjà fait verdir les prairies et fleurir les charmantes petites pâquerettes roses et blanches qui les émaillent. Après une heure de gymnastique équestre, nous arrivons au pied du Qalâat-el-Bourak, où nous faisons la halte du déjeuner. Les murailles de la forteresse nous procurent l'ombre nécessaire; la fontaine, qui alimente pour sa part les trois merveilleuses Vasques de Salomon, nous fournit l'eau du repas, et nous nous sentons tout ragaillardis par l'air si pur que nous respirons. Des familles d'Arabes chrétiens, qui se rendent aux offices de la Toussaint à l'église du couvent de Saint-Georges (El-Khoûdr), placée dans le voisinage, égayent singulièrement le paysage, qui en tout autre moment est triste et désert. Nous avons passé là une heure charmante, visi-

tant la grande vasque supérieure, l'abondante fontaine auprès de laquelle nous nous sommes installés, et, à quelque deux cents pas à l'ouest, l'entrée, fermée de grosses pierres, d'une autre fontaine qui pourrait bien du reste n'être alimentée que par la même source. Entre le Qalâat et ce puits fermé, on rencontre assez souvent sur le sol de gros cubes de mosaïques, analogues à ceux qui proviennent du Temple. Il y a donc eu là évidemment des constructions antiques, et même des constructions somptueuses. Je suis tout à fait porté à adopter l'opinion de ceux qui placent en ce point l'Étham biblique.

Après une halte d'une heure entière, nous nous sommes remis en route, et nous avons franchi la barrière de collines qui s'étendait devant nous, au sud. Une fois arrivée sur le plateau, la route longe une vallée plantée de bouquets de broussailles, et qui se nomme Ouad-el-Biâr, la vallée des Puits. De distance en distance on y rencontre des fours à chaux qui paraissent assez récents, et des puits qui, en revanche, semblent fort antiques. Ce sont donc bien réellement ceux-ci qui ont valu son nom à la vallée que nous parcourons sous un soleil ardent, et en maugréant contre la chaleur. Il est vrai qu'il est midi, et c'est une heure difficile à supporter en pareil climat, même à cette époque de l'année. A un peu moins de deux kilomètres des Vasques de Salomon, on aperçoit en passant, sur le flanc opposé du ravin, des ruines informes nommées Deïr-el-Benat. Ce sont probablement les restes d'un couvent de femmes.

A cinq ou six kilomètres plus loin, on rencontre un puits antique placé sur la route, et qui se nomme Bir-el-Hadji-Ramadan. La vallée s'est élargie alors, et, après quelques minutes de marche, on aperçoit sur la gauche un village nommé Beït-Fadjâl, planté sur le sommet d'une

petite colline. Depuis ce point jusqu'à Hébron, les ruines se montrent pour ainsi dire à chaque pas. C'est d'abord, à droite de la route, Kharbet-Oummar ou Beït-Oummar, qui occupe une étendue de terrain considérable, et qui paraît d'une assez haute antiquité. Un peu plus loin, on aperçoit à gauche Beït-Kheirrân. Enfin, après deux bonnes heures et demie de marche, on arrive à la belle source connue sous le nom d'Ayn-ed-Diroueh. Là sont des restes de constructions fort anciennes et d'assez bel appareil, placées en arrière de la source. Un rideau de rochers à pic, très-peu élevés d'ailleurs, recouvre, au sud, la ruine et la source. Quelques belles excavations funéraires sont taillées dans la paroi de ces rochers. A droite, le terrain s'élève assez rapidement vers un sommet couvert de ruines, dominées par une tour très-haute encore, et qui me fait l'effet d'une construction du temps des croisades. C'est le Bordj-es-Sour. Comme nous devons faire halte ici le jour où nous reviendrons d'Hébron, je me contente, pour le moment, d'indiquer ces deux points, qui méritent une étude toute spéciale.

De l'Ayn-ed-Diroueh, il y a un peu plus de deux kilomètres jusqu'à une ruine placée sur le sommet d'une colline à gauche de la route, et qui semble avoir eu une importance réelle. C'est Ramet-el-Khalil, dont le nom est significatif. Un peu avant, on aperçoit du même côté le village ruiné de Halhoul. Voyons ce que nous apprennent ces deux noms. Ramah veut dire la hauteur, la colline; Ramet-el-Khalil signifie donc la hauteur de l'ami de Dieu ou d'Abraham. Pour moi, c'est là qu'Abraham planta sa tente. Il n'y a pas trois quarts d'heure de marche de ce point à Hébron, et trois quarts d'heure, grâce à l'infernal pavé qu'il faut suivre, ne donnent certainement pas trois kilomètres. Or le Térébinthe si célèbre sous lequel Abraham reçut les anges qui venaient

lui annoncer la catastrophe de la Pentapole était, au dire de Sozomène (lib. II, cap. IV, 8), à quinze stades de Hébron. Quinze stades donnent 2,775 mètres. Saint Jérôme, de son côté, place le Térébinthe à deux milles de Hébron, c'est-à-dire à 2,962 mètres. Il est permis de se contenter de cet accord entre les deux chiffres. Le Térébinthe de Mamré était donc à proximité de Ramet-el-Khalil, et il est peut-être facile encore d'en déterminer sûrement la place. Ramet-el-Khalil est à gauche de la route, et à cinq minutes plus loin, sur la droite, vers Hébron, se trouve la ruine nommée Kharbet-en-Nasara, la ruine des Chrétiens. Pour moi, c'est là qu'était le bosquet de Mamré, ou, si l'on aime mieux, le fameux Térébinthe; car là, le nom l'indique comme les ruines elles-mêmes, il y a eu un important établissement chrétien, au milieu duquel je suis disposé à chercher l'église bâtie par l'ordre de Constantin et par les soins d'Eusèbe, évêque de Césarée, pour écarter les pratiques du paganisme de ce lieu vénéré. (Voyez *Socratis Hist.*, I, 18.) De Kharbet-en-Nasara à Hébron, il n'y a plus que trente-huit minutes de marche, et, je le répète, le pavé détestable sur lequel il faut cheminer fait perdre beaucoup de temps.

Quant à Halhoul, qui est citée dans le livre de Josué (XV, 58, « Halhoul, Beït-Sour et Djedour ») parmi les villes de la tribu de Juda, saint Jérôme, en en parlant, s'exprime ainsi : « Elul, in tribu Juda. Est et hodie in regione ad Æliam « pertinente villa nomine Alula, juxta Hebron. »

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem compte, de Beït-Lehm à Bethasora (*alias* Bethsoron), Beït-Sour, XIIII milles : « Inde Terebintho VIII millia; inde Cebron (*alias* Chebron) « II millia. » Il y a incontestablement une faute dans ces différents chiffres. De Jérusalem à l'Ayn-ed-Diroueh ou Beït-Sour, il y a 4 heures 49 minutes de marche, ce qui fait à

peu près dix-neuf milles et demi. De l'Ayn-ed-Diroueh à Kharbet-en-Nasara il n'y a plus que 31 minutes de marche, soit trois kilomètres ou deux milles environ, et enfin de là à Hébron 38 minutes seulement, ou à peu près encore deux milles, à cause de la difficulté du trajet. Il y aurait donc en réalité, de Jérusalem à Hébron, vingt-trois milles et demi à peu près. Si maintenant nous ajoutons que saint Jérôme place le Térébinthe à vingt milles seulement de Jérusalem, et à deux milles d'Hébron, nous retombons sur une distance totale de vingt-deux milles, qui se rapproche assez de la distance observée par nous pour que nous soyons tout à fait tentés d'admettre que nous avons, grâce à la difficulté de la marche, perdu un mille et demi en perdant vingt et quelques minutes, ce qui du reste est peu de chose sur une distance pareille. Quoi qu'il en soit, il est certain que les chiffres de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem sont matériellement faux, entre les deux stations de Jérusalem et d'Hébron.

Quant à la position de Térébinthe, le Pèlerin ajoute : « Ubi Abraham habitavit, et puteum fodit sub arbore Tere- « bintho. » Or le creusement d'un puits était bien plus facile à Kharbet-en-Nasara qu'à Ramet-el-Khalil, puisque la première de ces localités est à peu près au niveau du fond de la vallée, tandis que la dernière est sur le sommet d'une élévation. Remarquons toutefois qu'à l'angle nord-ouest de l'enceinte antique, que je décrirai plus tard, et qui s'appelle Haram-Ramet-el-Khalil, il y a un puits qui pourrait bien aussi être pris pour le puits creusé par Abraham[1].

1. Nous lisons dans les écrits de saint Jérôme un passage qui se rapporte forcément ou au Haram-Ramet-el-Khalil ou aux Kharbet-en-Nasara. Le voici : « Legamus veteres historias et traditiones plangentium Judæorum « quod in tabernaculo Abrahæ, ubi nunc per annos singulos mercatus cele- « berrimus exercetur, post ultimam eversionem quam sustinuerunt ab « Adriano, multa hominum millia venumdata sint, et quæ vendi non potue-

Lorsqu'on est arrivé devant Kharbet-en-Nasara, on entre dans la charmante vallée d'Hébron, qui est partout plantée de vigne sur le flanc gauche qui s'élève immédiatement au-dessus de la route. Malheureusement on entre aussi sur l'infernal pavé qui ne cesse plus jusqu'à Hébron, et qui est encaissé presque partout entre deux murailles. Comment vient-on à bout de franchir ce pavé sans se tuer dix fois pour une, c'est en vérité ce que j'ignore. Et qu'on dise, après avoir voyagé là-dessus, qu'il ne se fait plus de miracles!

On passe devant deux sources situées à un kilomètre de distance l'une de l'autre, l'Ayn-es-Soulthan et l'Ayn-Eskali[1], et l'on se trouve enfin devant Hébron.

Nos tentes, arrivées bien avant nous, étaient plantées sur une vaste prairie, que domine, à droite, le bâtiment de la Quarantaine; elle est adossée, à l'ouest, à une colline rocailleuse, et terminée, au sud, par un cimetière musulman. La ville, qui est considérable, est partagée aujourd'hui en groupes d'habitations, bien séparés les uns des autres. Ne serait-ce pas là, par hasard, la véritable origine du nom de Kiriath-Arbâa, les Quatre villes, qu'Hébron a porté dans l'antiquité la plus reculée? Je suis bien tenté de le croire. Reland, qui peut passer pour un hébraïsant fort respectable, fait remarquer à son lecteur la forme קרית הארבע de

« rint, translata in Ægyptum, et tam naufragio et fame quam gentium cæde « truncata. » (Comment. in Zachariæ cap. XI, t. III, p. 1773.) Ce fut donc ici qu'après la chute de Barcochebas, les malheureux Juifs furent vendus par milliers.

1. Je suis bien tenté de retrouver dans le nom de l'Ayn-Escali une trace de l'Escol dont parle saint Jérôme dans l'*epitaphium Paulæ*. (Ed. Martianay, t. IV, p. 675) : « A Bethsur venit Escol quæ in *botrum* vertitur. » Malheureusement ce même passage de saint Jérôme place entre Escol et Hébron « Saræ cellulas, incunabula Isaac et vestigia quercus Abraham, sub « qua vidit diem Christi, et lætatus est. » Or c'est le contraire que je suis porté à croire.

KHALIL-ER-RAHMAN (HÉBRON)

1er Novembre 1863.

Vignes

Route de Jérusalem

HARET ECH CHIOUKH

Mosquée

Bir ech Chioukh

Jardins

HARET EL HARAM

HARAM

Cimetière musulman

Lazaret

Piscines

Buttes

Pentes Rocheuses

HARET EL OUAD

Ouad el Khalil

Echelle Métrique ($\frac{1}{12.000}$)

0 100 200 300 400 500 1000 Mètres



ce nom, tel que nous le donne le livre de Néhémie (xi, 25), et qui diffère du nom transmis par la Genèse (xxiii, 2) en ce que l'article qui précède le second mot semble interdire d'y voir un nom propre d'homme. Les Juifs traduisent : la ville des Quatre, en expliquant ce nom par la présence en ce point des sépulcres de quatre patriarches. Malheureusement ces quatre patriarches ne sont que trois, Abraham, Isaac et Jacob, puisque Joseph fut enterré à Sichem. Enfin, pour ne rien omettre de ce qui touche à ce nom, Arbâa fut le père d'Aanek (Josué, xv, 13), et il est possible qu'Hébron ait pris de lui son nom de Kiriat-Arbâa. Reste toujours la difficulté de l'article placé devant le nom propre d'Arbâa, difficulté qui s'évanouit d'elle-même, si l'on tient compte de l'existence des quartiers bien séparés qui constituent la ville d'Hébron. Voici les noms actuels de ces quartiers : celui qui est au nord se nomme Haretz-ech-Chioukh, le quartier des cheikhs; au sud, deux groupes ont été, à la longue, réunis en un seul, bien qu'ils soient séparés par le niveau du terrain sur lequel ils sont établis; ils portent en commun aujourd'hui le nom de Haretz-el-Haram, quartier du Haram, bâti au-dessus de la grotte de Makfelah; le dernier enfin, placé au sud des Piscines, se nomment Haretz-el-Ouad, quartier de la Vallée.

Nous allons commencer l'apprentissage de notre vie sous la tente, vie dont nous ne serons pas quittes de sitôt. L'abbé Michon, Louis et moi, nous logeons sous le même toit de coutil. Gélis et de Behr occupent une seconde tente; et une troisième abrite nos bagages, tout en nous servant de salle à manger. Nous ne nous attendions certes pas au froid glacial qui nous saisit, à peine descendus de cheval. Nous avons été rôtis pendant toute la journée, et voilà que maintenant nous sommes gelés! Bonne occasion pour prendre la fièvre!

Pendant que nous nous déraidissons un peu les jambes

en flânant autour de notre camp, nous assistons de loin à une fête des plus gaies, qui se célèbre au cimetière, autour d'une fosse toute nouvelle. Une nuée de femmes chantent et dansent, ou plutôt hurlent et se démènent comme un tas de démoniaques, pour faire honneur à un pauvre diable qui a été tué hier d'un coup de fusil, et qu'on a enterré il y a une heure. On me raconte qu'il a péri en défendant ses troupeaux. Ceci est pastoral : la vérité l'est un peu moins. Le mort était tout simplement un conscrit qui a cherché à se dispenser du service militaire, qu'il trouvait incompatible avec sa dignité personnelle. Il s'est donc voué à la carrière de réfractaire, fort goûtée en ce pays; malheureusement la carrière n'a pas été longue pour lui. Les bachi-bozouq chargés de le faire revenir de sa détermination, ne réussissant pas à entamer avec lui une conversation intime qui leur permît de lui appliquer les poucettes, se sont empressés de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour calmer son envie de courir. Ils lui ont tiré dessus, et, faut-il qu'il ait eu du malheur! c'est une balle de bachi-bozouq qui l'a tué. Les filles et femmes de sa connaissance chantent et dansent; les hommes très-probablement nettoient leurs escopettes à l'intention des recruteurs; et, de fait, pendant tout le reste de mon séjour à Jérusalem, on n'a cessé de dire devant moi qu'il n'était pas prudent d'aller e promener du côté d'Hébron.

Avant le dîner, j'ai été visiter les deux piscines qui sont aux abords de la ville. L'une, la plus grande, a été évidemment réparée à une époque assez récente, et ses murailles semblent modernes. L'autre, qui est relativement très-petite, paraît beaucoup plus ancienne. La trace que l'eau, en baissant, a laissée sur ses parois me cause une singulière illusion. Je me figure voir un cordon de moulures plates régnant tout autour de la piscine; mais ce n'est, en réalité, qu'une

double ligne de niveau, tracée par les saletés qui ont été en suspension dans l'eau.

Le froid piquant, dont nous souffrons véritablement, nous a bien vite fait rentrer sous nos tentes; le dîner s'est passé fort gaiement, et nous n'avons pas tardé à gagner nos couchettes.

Les chiens n'ont pas dégénéré de ce qu'ils étaient il y a treize ans. Toute la nuit, ils ont fait un concert infernal autour de nous, avec une nuée de chacals pour *soprani*.

2 novembre.

Ce charivari désagréable, joint à la froidure, nous a enlevé une bonne partie du repos sur lequel nous comptions. Aussi étais-je sur pied bien avant que le jour fût venu. Il est vrai que le clair de lune m'avait trompé, ainsi que l'abbé, et que ce que nous prenions pour la clarté de l'aube n'y ressemblait pas le moins du monde. J'ai profité de mon erreur pour mettre mes notes en ordre, et me rattraper du petit mouvement de paresse qui, la veille au soir, m'avait fait négliger de tenir mon journal au courant. Quelque pitoyable qu'ait été la nuit, elle ne m'a pas moins reposé, et je me suis réveillé dispos et frais pour les courses de la journée.

Nous avons commencé tout naturellement par aller visiter le Haram, c'est-à-dire la mosquée construite au-dessus de la grotte de Makfelah, où ont reposé Abraham, Isaac et Jacob, avec leurs femmes. Entendons-nous! la mosquée elle-même, non pas, mais bien la belle enceinte extérieure; car ici, comme naguère à Jérusalem, un chrétien peut admirer les murailles du dehors, mais c'est tout. Les habitants d'Hé-

bron sont des fanatiques de la pire espèce, et tenter un peu plus que de voir de loin, ce serait s'exposer à un danger certain.

Nous entrons donc dans la ville, et nous nous dirigeons vers le Haram, dont la vue est une révélation pour moi. C'est une construction magnifique, et qui ressemble fort aux plus belles parties de la muraille extérieure du Haram-ech-Chérif de Jérusalem, c'est-à-dire à celles que j'attribue, avec toute confiance, à Salomon lui-même. Comme David, père de Salomon, a régné pendant sept ans et demi à Hébron avant de se rendre maître de Jérusalem, où il transporta le siége de la royauté, je n'ai pas le moindre scrupule à attribuer l'enceinte sacrée d'Hébron à David lui-même. Voici en quoi elle consiste : c'est un parallélogramme rectangle orné de quinze pilastres engagés de 1^{m},10 de largeur, et d'environ 8 mètres de hauteur, sur les longues faces. Il y en a huit seulement sur les petites, et, de part et d'autre, ce nombre est compté abstraction faite des coins, qui ont bien la même saillie que les pilastres, mais qui offrent un développement horizontal plus considérable. Le haut est orné d'un simple filet carré couronnant le mur et les pilastres. Toutes les pierres des assises, qu'elles fassent partie du mur du fond ou des pilastres, sont munies d'un encadrement destiné à parer les joints, et ces encadrements existent même sur les faces intérieures, ou joues des pilastres. Il va sans dire que les Arabes, ou plutôt les Turcs, vu le bon goût qui les caractérise, ont, avec un soin extrême, couvert d'un ciment blanc et criard ces encadrements si élégants. Je dis criard, parce que le temps a donné aux pierres de cet antique édifice une belle patine noire, sur laquelle ces joints blancs font le plus détestable effet. Une rampe en escalier, au pied de laquelle nous sommes forcés de nous arrêter, conduit à la

porte par laquelle on pénètre dans l'édifice sacré. Au bas, et à gauche de cet escalier, est un bloc que l'on regarde comme faisant partie du roc lui-même, et sur lequel il est permis aux Juifs de venir prier. J'allais oublier de dire que les faces du fond rachètent celles des pilastres et du stylobate de l'édifice par des plans inclinés.

L'âge de ce monument a été discuté bien des fois, et il a fait naître les opinions les plus diverses. Les uns, comme moi, y voient un appareil judaïque des premiers temps de la royauté; les autres, cédant à la manie de ne rien vouloir reconnaître de judaïque dans le royaume de Juda, font descendre cette imposante construction jusqu'aux époques les plus basses. C'est leur affaire. Quoi qu'il en soit, voici deux passages des écrivains de l'antiquité concernant ce monument vénérable. Josèphe, en parlant d'Abraham (*Ant. jud.*, lib. I, XIV) et des funérailles de Sarah, s'exprime ainsi : Καὶ τὰ μνημεῖα Ἄβραμός τε καὶ οἱ ἀπόγονοι αὐτοῦ ταύτῃ κατεσκευάσαντο. « Et Abraham et ses descendants bâtirent des monuments pour elle. »

Dans la Guerre Judaïque (lib. IV, IX, 7), parlant encore de l'origine d'Hébron, Josèphe dit : « Les habitants du pays « racontent qu'à Hébron vécut Abraham, l'ancêtre des Juifs, « après qu'il eut quitté la Mésopotamie, et que c'est de là « que ses enfants passèrent en Égypte. Ὧν καὶ τὰ μνημεῖα « μέχρι τοῦ νῦν ἐν τῇδε τῇ πολίχνῃ δείκνυνται, πάνυ καλῆς μαρμάρου « καὶ φιλοτίμως ἐργασμένα. Leurs sépulcres se voient jusqu'à « ce jour, entièrement construits en beau marbre, et magni« fiquement. » Je ne sais si l'on me permettra de voir dans ce dernier passage l'indication précise de l'enceinte du Haram d'Hébron, telle qu'elle existe encore de nos jours. Mais en tout cas, si on ne me le permettait pas, je déclare que je me passerais de la permission.

Le Pèlerin de Bordeaux, en l'année 333, écrivait ceci : « Chebron ..... ubi est memoria per quadrum ex lapidibus « miræ pulchritudinis, in qua positi sunt Abraham, Isaac, « Jacob, Sara, Rebecca et Lia. » Certainement le Pèlerin parle là du monument que nous voyons encore aujourd'hui, et dont Josèphe avait parlé environ 260 ans plus tôt. Enfin Antonin de Plaisance (vers 570) dit à son tour : « Est ibi « basilica ædificata in quadriporticus; atrium in medio dis- « coopertum; et per medium discurrit cancellus, et ex uno « latere intrant Christiani, ex alio Judæi, incensa facientes « multa [1]. » Ces paroles se rapportent encore parfaitement à ce que nous pouvons juger, même de loin, de la distribution intérieure de l'édifice.

Lorsque le prince de Galles, accompagné de mon ami le Rév[d] Stanley et de M. Rosen, consul de Prusse à Jérusalem, visita, il y a quelques années, le Haram d'Hébron, malgré les dents de la population, M. Rosen put faire, de mémoire, un plan intérieur du Haram. C'est une très-curieuse conquête que mon ami Pierrotti avait déjà faite auparavant, grâce à son titre officiel d'architecte du pacha gouverneur de Jérusalem, titre qui lui avait permis de prendre sur place note des mesures. Je possède les deux plans de ces messieurs, et je serai fort heureux de pouvoir ailleurs les reproduire tous les deux, en en faisant honneur à leurs auteurs. J'y joindrai le fac-simile d'un plan rédigé, à la prière de mes amis Salzmann et Mauss, par le chirurgien-major du bataillon turc tenant garnison à Hébron, lorsque, quelques semaines après mon passage, ces messieurs ont été étudier cette localité intéressante, et enfin le plan qu'ils ont pu faire eux-mêmes en étudiant

1. Les mots « Incensa facientes multa » sont un précieux indice de l'habitude que l'on avait en Judée d'illuminer, à certaines époques, les monuments funéraires des personnages illustres.

cette enceinte de différents points dominants. On aura ainsi de quoi contrôler l'un par l'autre. Pierrotti m'a permis de me servir de son plan encore inédit, et je l'en remercie cordialement.

Après une première station aux abords du Haram, j'ai pensé qu'il était convenable d'aller faire une visite au moutzellim, tout fraîchement nommé, et qui se trouve être le beau-frère d'Akkil-Agha, à qui, lors des massacres de Syrie, sa conduite honorable a valu, de la part de l'Empereur, un cadeau de belles armes et la croix de la Légion d'honneur. Nous avons été parfaitement bien reçus, et nous avons longuement causé en fumant des cigarettes et en buvant force tasses d'un café qui ne valait pas grand'chose. Le tchibouk n'est plus de mode, à ce qu'il paraît. Les Arabes se sont mis à la cigarette, voire même aux plus méchants cigares, qu'ils acceptent avec reconnaissance. La civilisation marche décidément en ce pays, puisqu'on y abandonne d'excellentes choses qu'on remplace par de fort médiocres, par la seule raison qu'elles coûtent un peu moins cher. Akkil-Agha est en ce moment à Gaza, hors de la portée du pacha d'Acre, avec lequel il n'est pas au mieux; mais j'apprends avec plaisir qu'il est sur le point de rentrer en grâce. Toutefois, s'il retourne à ses lares, il fera bien de se méfier du café turc, celui-ci étant parfois plus sucré que l'ordonnance ne le comporte.

Pendant que je cause avec le moutzellim, la chambre se remplit d'un tas de déguenillés qui laissent respectueusement leurs savates à la porte, et vont s'accroupir où il leur convient, le long des murs, sans saluer personne et sans souffler mot. Ce sont les gentilshommes du pays qui viennent faire leur cour. Parmi eux est un beau garçon un peu mieux vêtu que les autres, et dont la ceinture est ornée d'une foule

de pistolets; c'est un Kurde transplanté en Judée, et devenu capitaine d'une bande de bachi-bozouq. Dans un coin est un fort vilain monsieur, habillé à la turque; c'est le secrétaire du moutzellim, et je parierais beaucoup contre rien que ce n'est pas celui-ci qui l'a choisi; je n'ai jamais vu figure de fouine plus caractérisée que celle de ce secrétaire. Il écoute tout ce qui se dit, en mitraillant l'assistance de regards en dessous, indécis, d'une fausseté à toute épreuve. Voilà un gaillard à qui j'aimerais beaucoup n'avoir jamais affaire. Comme je désire voir l'extérieur du Haram un peu mieux que je n'ai pu le faire encore, je demande au moutzellim comment il faut m'y prendre pour atteindre ce résultat. « Le plus facile, me dit-il, est d'aller visiter la caserne attenante, des terrasses de laquelle vous serez, pour ainsi dire, contre la sainte muraille. » Le vilain secrétaire dont je viens de parler est donc dépêché au chef de bataillon qui commande la garnison actuelle d'Hébron, afin de lui annoncer ma venue. Il remet ses souliers et part. Celui-là avait eu la précaution fort sage, je le crois, de déposer ses chaussures à côté de lui, tous les autres assistants laissant les leurs sur le seuil de la porte; j'imagine qu'il doit se commettre, à la sortie, de petites méprises à l'aide desquelles on échange des savates hors de service contre d'autres savates un peu moins détraquées. Au bout d'un quart d'heure, notre homme a reparu, et, ses souliers à la main, car il ne se serait pas permis de parler autrement que les pieds nus, il nous a annoncé que notre visite était attendue. Là-dessus, nous nous sommes mis en route, le moutzellim à notre tête, et nous avons gagné la caserne, qui est à quelques pas. J'ai vu bien des constructions délabrées, mais je déclare que je n'ai jamais rien vu de plus ignoblement dévasté que ce que l'on appelle ici le Qalâah. Il n'y a pas un escalier, pas un plancher, pas un plafond,

pas une toiture qui ne soit dans le plus piteux état. Et il y a un bataillon là dedans! Voilà, en vérité, des soldats agréablement casernés! Les marmites de la troupe sont dans les latrines, ou, pour être plus exact, les latrines sont partout. O grand peuple, va! avant que tu aies achevé la conquête du monde, sur laquelle tu comptes, il se passera du temps. Mais il ne s'agit pas de faire le dégoûté; j'ai l'air de tout admirer, afin de regarder à mon aise ce que je veux étudier. J'avoue, du reste, que cette nouvelle inspection ne m'apprend rien du tout. Qui a examiné le Haram d'Hébron du bas de l'escalier, où je me suis arrêté d'abord, en a vu tout autant qu'il en pourra voir en quelque autre point qu'il se place. De la caserne, que je n'ai quittée qu'en donnant un bon bakhchich à l'officier et aux sous-officiers qui m'ont fait l'honneur de m'accompagner, nous gagnons, par une ruelle ignoblement sale, le flanc de la colline, qui domine le Haram par derrière, c'est-à-dire à l'est. C'est toujours le même aspect, et cette enceinte, d'un appareil magnifique, présente partout les mêmes caractères.

Mais les heures ont passé; il commence à être temps de remonter à cheval. Je prends donc congé du moutzellim, à qui je ne permets pas de m'accompagner jusqu'à nos tentes; un peu plus loin, je renvoie ses caouas, qui perçoivent le bakhchich inévitable, et je regagne le plus lestement possible notre campement. Une fois tous réunis, nous avons enfourché nos montures, et repris la route de Jérusalem, enchantés de notre visite à Hébron.

Notre projet étant d'aller coucher à Beït-Lehm, nous n'avons pas besoin de nos tentes; celles-ci, avec tous nos autres bagages, doivent donc regagner l'hôtel Hauser comme les moukres l'entendront, et nous ne nous en inquiétons guère. Notre drogman Antoun nous accompagne seul avec

Scharir et une mule chargée du déjeuner[1], que nous devons prendre à l'Ayn-ed-Diroueh. Arrivés d'assez bonne heure encore, nous nous sommes installés sur l'herbe par le plus beau temps du monde.

Après le repas, j'ai examiné avec un peu plus d'attention la ruine placée au-dessus de la fontaine et les tombes creusées dans le rideau de rochers y attenant. Tout cela est fort ancien. On y retrouve quelques chambres bien distinctes, dans l'une desquelles est une porte carrée de fort bel appareil, avec un linteau muni d'un encadrement destiné à recevoir une inscription qui, du reste, n'y a jamais été appliquée. Quant à l'âge de cette construction, je ne sais trop qu'en dire, mais je la crois plutôt chrétienne que romaine. Dans les tombes, il y a des cuves taillées dans le rocher, et des fours à cercueil comme on en voit tant dans les diverses nécropoles de la Judée. Devant nous, à l'ouest, se dresse, sur le sommet d'une colline, le Bordj-Sour. L'abbé et moi, nous nous décidons à y monter. Cette tour aussi me semble chrétienne; mais ce qui m'intéresse vivement, ce sont de belles excavations sépulcrales taillées dans les rochers que surmonte le bordj. En avant de l'une d'elles gît, à moitié enterrée, la porte de pierre qui la fermait et qui a conservé ses gonds réservés dans la masse. Là encore, de gros cubes de mosaïque jonchent le sol, et sont les indices certains de la présence, dans les temps antiques, d'une localité impor-

1. Les gens accoutumés à trouver leurs repas servis à heure fixe, soit chez eux, soit au café Anglais, pourront s'étonner de ce que, dans ce récit, les déjeuners et les dîners sont si fréquemment indiqués. Je leur demande un peu d'indulgence : ceux qui ont voyagé en pareil pays savent que la *bonne chère* que l'on y fait d'habitude, bien loin de provoquer le péché de gourmandise, peut à bon droit passer pour une pénitence. D'ailleurs, s'il est de mauvais goû. de tenir à ne pas mourir d'inanition en route, j'avoue humblement que j'ai ce mauvais goût-là. Ceci soit dit une fois pour toutes.

tante. Il est donc à propos de chercher maintenant quelle fut cette localité.

Une ville de la tribu de Juda, nommée Beït-Sour, est citée, dans le livre de Josué (xv, 58), avec Halhoul et Djedour. Halhoul est tout près de l'Ayn-ed-Diroueh; donc Beït-Sour ne doit pas être loin. Si maintenant nous rapprochons le nom de Beït-Sour du nom moderne Bordj-Sour, nous avons une présomption qui nous amène à chercher si l'identification de ces deux localités est admissible. Eusèbe, dans son *Onomasticon*, dit que Beït-Sour est situé au vingtième mille à partir d'Ælia, sur la route d'Hébron. De Jérusalem à l'Ayn-ed-Diroueh, il y a quatre heures quarante-cinq minutes de marche, ce qui fait, à un kilomètre par dix minutes, dix-neuf milles et demi à peu près. Le renseignement que nous donne Eusèbe est donc satisfaisant. Saint Jérôme, dans l'épitaphe de Paula, dit : « A Bethsur venit Escol, quæ in « *botrum* vertitur... Nec post longum spatium intravit Saræ « cellulas, videns incunabula Isaac, et vestigia quercus Abra- « ham... Atque inde consurgens, ascendit Chebron. » (Éd. Martianay, t. IV, p. 675.) Le récit de saint Jérôme est donc positif. Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il commence ainsi : Après son départ de Beït-Lehm, Paula..... « ..... cœpit per « viam veterem pergere, quæ ducit Gazam... et tacita secum « volvere quo modo eunuchus Æthiops, gentium populos præ- « figurans, mutaverit pellem suam..... Atque inde ad dexte- « ram transit. A Bethsur, etc., etc. » Il est donc clair que la vieille route de Jérusalem à Gaza passait par Hébron; que la fontaine où saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine Candace était sur cette route; enfin qu'il faut, pour aller à Bethsur, passer à droite. Tout cela est rigoureusement exact, et il n'y a pas besoin de plus de preuves à l'appui de la théorie qui place la fontaine de saint Philippe à l'Ayn-ed-Diroueh,

et Bethsur au Bordj-Sour, où se trouvent d'ailleurs des restes d'une forteresse antique. Inutile donc d'ajouter que, dans son *Liber de Situ et Nominibus locorum hebræorum*, le même saint Jérôme dit (éd. Mart., t. II, p. 418), comme Eusèbe : « Bethsur in tribu Juda... et est hodie Bethsoron vicus eun-« tibus nobis ab Ælia Chebron, in vicesimo lapide, juxta « quem fons ad radicem montis ebulliens ab eadem in qua « gignitur sorbetur humo, et apostolorum acta referunt eunu-« chum Candacis reginæ in hoc esse a Philippo baptiza-« tum. » Il est curieux de remarquer, en passant, que l'Ayn-ed-Diroueh donne de l'eau qu'un puits absorbe sur place, et qui ne forme pas de ruisseau.

Dès notre arrivée à la source, nous avons été rejoints par une bande nombreuse de bachi-bozouq, à la tête desquels marchait l'agha druse que j'avais vu le matin chez le moutzellim d'Hébron. Je lui ai fait offrir le café et la pipe, ce qui nous a valu une fantasia de ses cavaliers, fantasia dans laquelle il a lui-même joué le premier rôle avec beaucoup de grâce et de légèreté. Parmi ses tours de force équestres, il en est un véritablement agréable à voir. Saisissant la lance d'un de ses hommes, notre Druse, après l'avoir manœuvrée dans tous les sens, a laissé glisser dans sa main la hampe jusqu'à terre, et autour du point déterminé par l'extrémité de cette hampe, il a parcouru plusieurs cercles au triple galop de son cheval, tandis que la lance décrivait un cône aigu, dont le sommet était son point de contact avec le sol. Pour exécuter cette évolution difficile, il faut évidemment que cheval et cavalier soient doués d'une souplesse extraordinaire. Du reste, le plus drôle de corps de la bande était un nègre, portant attachées à l'arçon de sa selle deux petites timbales de cuivre sur lesquelles il ne cessait de frapper comme un sourd.

Une fois notre halte terminée, nous avons repris notre

route de la veille, jusqu'aux Vasques de Salomon; à partir de là, les bachi-bozouq se sont dirigés sur Jérusalem, et nous, tournant immédiatement à droite, entre le château fort et le premier grand bassin, nous avons pris le chemin de Beït-Lehm. Antoun est également parti pour Jérusalem, afin de tout préparer pour notre excursion au delà du Jourdain. Scharir seul est resté avec nous, parce qu'il faut bien que quelqu'un panse nos chevaux.

Longeant les trois bassins superposés qui constituent l'ensemble vraiment magnifique connu de tout le monde sous le nom de Vasques de Salomon, nous nous sommes engagés par un chemin diabolique, grâce aux rocailles qu'il faut escalader, sur le flanc de la ravissante vallée qui s'appelle la vallée d'Eurtâs. On a prétendu trouver dans ce nom moderne la trace du mot latin *hortus;* c'est fort bien imaginé, mais cette étymologie ne me sourit pas. Quoi qu'il en soit, cette vallée est remplie de charmants petits jardins potagers, et l'on a conclu de là que les mots *hortus conclusus,* simple expression poétique que nous trouvons dans le Cantique des Cantiques (IV, 12), désignaient un jardin qui appartenait au roi Salomon, et qui se trouvait à cette même place. C'est, je crois, aller un peu vite en besogne. Du reste, c'est à Eurtâs que Robinson place Étham, que je penche plutôt à voir au site du Qalâaht-el-Bourak.

Nous suivons presque constamment le fameux aqueduc antique qui, partant des Vasques de Salomon, amenait l'eau à Jérusalem. C'est, partout où on l'aperçoit, un vrai canal formé et recouvert de gros blocs, entre lesquels l'eau suit une ligne de tuyaux de terre cuite, indices d'une réparation beaucoup plus moderne que celle qu'effectua Pontius Pilatus. La vue de cet aqueduc cause souvent la plus singulière illusion; il a l'air de monter, au lieu de suivre un plan incliné

en avant; et il faut voir le sens dans lequel l'eau y coule rapidement pour se convaincre que l'on a affaire à un véritable trompe-l'œil. Souvent, dans les pays de montagnes, comme dans les Pyrénées, par exemple, j'avais éprouvé déjà cette étrange illusion, mais jamais autant qu'au-dessus d'Eurtâs.

Il y a vingt-cinq minutes de marche entre les Vasques et Eurtâs, qu'on aperçoit sur la droite, au fond de la vallée; et d'Eurtâs à Beït-Lehm il faut encore cheminer pendant un peu moins de quarante minutes, en contournant une série continuelle de ravins, où l'on fait en ce moment la cueillette des olives.

Une fois arrivé tout près de Beït-Lehm, on quitte le niveau de l'aqueduc, et il faut escalader des plans inclinés fort raides pour atteindre la sainte bourgade. Là encore, les rues sont tellement accidentées que l'on ne peut conduire son cheval qu'avec de grandes précautions, si l'on ne veut pas s'exposer à de graves accidents. A la porte du couvent, c'est-à-dire dans le cimetière qui précède celui-ci, nous avons mis pied à terre, et comme je n'avais pas perdu la mémoire du peu de hauteur de la porte d'entrée, j'ai pris mes précautions pour ne pas m'y assommer comme je l'avais maladroitement fait à mon premier voyage.

Après la limonade et le café obligatoires, le frère servant nous a montré nos chambres, où nous nous sommes installés sur-le-champ. L'abbé et moi, nous logeons ensemble. De Behr et Gélis occupent une seconde pièce, et Louis une troisième. Dès que nous avons été un peu débarbouillés et remis de la fatigue de la course, chacun a songé à sa besogne. Gélis, de Behr et moi, nous sommes montés sur la terrasse dont je me rappelais la vue splendide, et là, la boussole a naturellement fonctionné. Le temps était très-beau, très-clair,

rien donc n'était plus facile que de prendre, du haut de cet observatoire, une ample série de directions. Pendant que nous étions occupés à reconnaître ainsi tout le pays d'alentour, l'abbé s'était hâté de se rendre à l'église primitive, afin d'estamper les panneaux d'une très-belle porte en bois du XIII[e] siècle, avec inscriptions grecque, arménienne et arabe. Il avait donc appliqué contre cette porte une échelle, qu'il s'était procurée je ne sais comment, et il commençait à faire usage du papier mouillé et de la brosse, lorsqu'une espèce de sacristain de la communauté grecque est venu pour le jeter à bas de son échelle, en proférant contre son audace des cris de paon. Aussitôt Grecs et Latins d'accourir et de se menacer. La chose prenait une assez mauvaise tournure, lorsque mes deux amis et moi nous sommes arrivés en toute hâte au milieu de la bagarre, qu'on venait de nous signaler. De part et d'autre, je dois le dire, on ne se ménageait pas les injures, et il était clair qu'à continuer sur ce ton-là on ne tarderait pas à passer aux coups. J'ai tâché de mettre un peu le holà, malgré les incitations de quelques énergumènes, et après un quart d'heure de criailleries, la querelle s'est apaisée. Quelle honte pour des soi-disant chrétiens que ces disputes ridicules qui se renouvellent presque tous les jours! J'en étais, je l'avoue, profondément dégoûté.

Après avoir ainsi manqué de nous gourmer à propos d'une vieille planche, et pour l'honneur de notre confession, j'ai prié le père gardien, très-aimable homme et très-prévenant, de nous faire visiter les sanctuaires; il a immédiatement accédé à ma demande, et nous avons fait notre première tournée sous sa direction, en compagnie du bon frère Liévin, qui est venu nous rejoindre à Beït-Lehm. Ce n'est pas sans un bien vif et bien doux intérêt que j'ai revu tous les lieux saints, dont j'avais conservé un souvenir assez exact.

Notre soirée s'est passée très-tranquillement. Après un fort bon dîner, où nous avons bu d'excellent vin, produit des vignes du couvent, nous avons été prendre possession de nos lits. Demain matin, nous devons aller visiter le Djebel-Foureïdis, c'est-à-dire Herodium, et cette course achevée, nous rentrerons à Jérusalem avant la nuit.

3 novembre.

Au réveil, je me sens mal en point; il serait prudent, sans doute, de me dispenser de la course projetée, et de rentrer directement en ville; il serait plus sage encore de me livrer à un repos absolu à Beït-Lehm même; mais la prudence n'a pas voix au chapitre; j'ai le plus vif désir de voir à mon aise, et à sa place indubitable, l'appareil hérodien. Je prends donc le parti de ne tenir aucun compte de l'indisposition qui arrêterait un voyageur craintif, et je presse les préparatifs du départ. Je me reposerai demain; demain je m'occuperai de ma santé. Pour aujourd'hui, j'ai mieux à faire.

A sept heures et un quart, nous étions tous à cheval, réunis dans le petit cimetière qui longe la place du couvent. A propos de cette place, j'ai appris une bonne histoire, dont je ne voudrais pas priver mes lecteurs. Comme toutes les places du monde, celle-ci devrait être balayée de temps en temps. Mais les Latins d'un côté et les Grecs de l'autre s'invectivent le balai à la main, prétendant respectivement avoir le droit exclusif de se servir en pareil lieu de cet humble instrument. En sorte que, si les langues font beaucoup de besogne au sujet du nettoyage de la place, il n'y a qu'elles

qui travaillent. Quand donc se trouvera-t-il une volonté assez forte pour couper court à ces misérables disputes, qui avilissent le christianisme aux yeux des Turcs? Ceux-ci se moquent de nous tous, et ils ont, ma foi, bien raison de le faire, puisqu'on ne sait pas les en empêcher en montrant plus de dignité, plus de vrais sentiments religieux. Oh! qu'en certains cas on ferait bien de démonter les balais oisifs, et d'appliquer à qui de droit une bonne volée à l'aide des manches!

Nous voilà partis; mais si la montée à Beït-Lehm m'a paru difficile hier, en venant d'Eurtâs, la descente aujourd'hui me paraît bien autrement diabolique; elle l'est, en effet, et quelque envie que j'aie de ne pas trop me fatiguer, force m'est bientôt de mettre pied à terre pour atteindre au moins le fond de la vallée que nous avons à suivre. Et qu'on ne croie pas que ce soit timidité de ma part; Mohammed et Botros, deux enragés cavaliers s'il en fut, m'ont donné l'exemple, et je me résigne à le suivre, d'autant plus volontiers que je sais qu'à cette descente mon ami Barrère s'est cassé la jambe pour s'être montré plus entêté que moi.

Quand je suis enfin arrivé à un point où il devenait possible de faire cheminer ma monture sans crainte d'accident, je me suis remis en selle. Là, j'ai eu une agréable surprise. Maître Ibrahim-Hanna et un autre gaillard de même farine, âgé d'une vingtaine d'années, tous deux armés de piteuses escopettes, nous attendaient au passage; mais, avec le plus grand respect, ils viennent me saluer et me baiser la main. J'ai l'honneur de faire la connaissance du frère d'Ibrahim, car c'est son frère qui l'accompagne. Partout ailleurs, la figure de cet homme m'eût été désagréable; mais ici, où, je le répète, chacun fait la police pour son compte et se charge de sa propre sûreté, peu m'importe la présence

d'Ibrahim-Hanna. Ce qu'elle me rapportera de plus clair, c'est la connaissance exacte du nom des localités, que lui, essentiellement homme du pays, doit connaître à merveille; j'ai donc plus lieu d'être satisfait de sa venue que d'en être fâcheusement surpris.

Nous continuons notre chemin, et après vingt-cinq minutes de marche, la vallée s'est suffisamment ouverte pour que nous puissions apercevoir, assez loin sur notre gauche, Beït-Sahour, le village des pasteurs des traditions chrétiennes, et, à droite, un sommet couvert de grosses pierres nommé Qoroun-el-Hedjar, les Cornes de Pierres. Voilà un nom qui ne nous mettra pas sur la voie pour deviner ce que fut jadis cette ruine informe. De temps à autre, nous suivons, sur le flanc des collines, des rangées de gros blocs évidemment alignés à dessein, Dieu sait quand, et qui me rappellent les allées que j'ai vues en si grand nombre dans la Moabitide. En un certain point même, sur une étendue de trois ou quatre cents mètres, les deux rangées de pierres fichées bornent un espace de quatre mètres de largeur, parsemé de gros pavés déracinés. Faut-il attribuer à Hérode la construction d'une route de ce genre? C'est possible, mais je crois qu'il est permis de conserver quelques doutes à cet égard. D'ailleurs, ce tronçon de route antique est encore assez loin d'Herodium. A un peu plus d'un kilomètre au delà, nous apercevons encore, à gauche, une antique bourgade ruinée; elle a nom Kalleit-el-Beït; j'ignore ce que ce peut être. A droite s'ouvre, à une certaine distance, un ouad déchiré et aux flancs abrupts, au fond duquel existe, à ce que m'apprend Ibrahim-Hanna, une belle source qui s'appelle Ayn-Hamdy. Assez fréquemment, nous rencontrons des citernes défoncées ou des entrées de caveaux funèbres, quand le roc présente des parois verticales. On voit que toute cette

région, aujourd'hui si déserte et si abandonnée, a eu jadis une riche population.

Il y avait un peu plus d'une heure que nous avions quitté Beït-Lehm, lorsque nous sommes arrivés au chétif hameau qui s'appelle Beït-Tamar. Celui-là aussi, à en juger par ses grottes sépulcrales, a pris, à coup sûr, la place d'une antique bourgade; mais quelle était-elle? C'est ce qu'il ne m'est pas possible de deviner. Je trouve bien mentionné, dans Eusèbe et dans saint Jérôme, un Betamar, situé près de Gabaâ, de la tribu de Benjamin; mais il n'y a pas moyen de le rechercher ici, car nous sommes beaucoup trop loin de Gabaâ.

Une fois descendus de Beït-Tamar, qui est sur une colline fort basse, nous avons devant nous, et à quelques centaines de mètres seulement, le cône régulier que couronnent les ruines de la forteresse d'Hérodium. C'est aujourd'hui, pour les habitants musulmans du pays, le Djebel-Foureïdis, « la montagne du Petit Paradis, » et pour les chrétiens, la montagne des Francs. Une absurde tradition, qui ne mérite pas qu'on s'occupe de la réfuter, prétend qu'après la chute du royaume de Jérusalem, les Latins se réfugièrent là-haut, et y tinrent pendant quarante ans contre les efforts des conquérants musulmans. Cette belle histoire est dénuée de toute vraisemblance; car pour défendre quarante ans une forteresse, il faut des vivres, de l'eau, et surtout des défenseurs. Où aurait-on pris tout cela? N'oublions pas d'ailleurs qu'en Orient le chiffre quarante joue le même rôle que parmi nous le nombre dix-sept, affectionné des menteurs.

Il n'est pas possible de monter à cheval jusqu'au sommet du cône, et il faut se décider à mettre pied à terre à l'endroit où l'escarpement devient tout à fait rectiligne. Entre Beït-Tamar et le pied du cône, la plaine est couverte de ruines, parmi lesquelles on distingue un beau birkeh, dont le centre

est occupé par une petite ruine isolée. Tout cela est construit en pierres de taille d'un appareil assez bon sans doute, mais médiocre quant aux dimensions des blocs employés. Avant d'examiner ces ruines inférieures, nous prenons sagement le parti de grimper au haut du cône, où nous arrivons, non sans fatigue, car la pente du seul sentier qui y mène est extrêmement raide. Une fois au sommet, on trouve une esplanade de quatre à cinq mètres de largeur, qui entoure une construction circulaire, assez semblable, comme effet général, à un amphithéâtre antique entièrement dégradé. Sur le mur d'enceinte étaient placées, à l'est, une tour circulaire entière, et aux trois autres points cardinaux, des demi-tours également circulaires. L'appareil de cette construction est exactement le même que celui de toutes les ruines que nous avons longées en nous rapprochant de la base du cône. Il n'y a là absolument rien qui ressemble, de près ou de loin, à une construction du temps des croisades. Mettons donc de côté, sans le moindre scrupule, la tradition qui a voulu faire de cet édifice un château des croisés. Cela ne supporte pas un seul instant d'examen. Les quatre tours ou demi-tours qui flanquaient ce château sont très-exactement orientées. Celle qui fait face à l'est est entière, c'est-à-dire qu'elle a autant de saillie à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'enceinte. Une petite chambre basse y existe encore, et il est fort difficile d'y pénétrer, mais on la voit suffisamment bien du dehors. Elle est voûtée en berceau, et une petite porte carrée s'ouvre dans la paroi de cette chambre, à son angle sud-ouest. Quant à la chambre elle-même, elle est orientée est-ouest. Au niveau de l'étroite esplanade circulaire qui couronne le cône, les quatre tours, comme l'enceinte principale elle-même, ne présentent aujourd'hui que des arasements, mais assez bien conservés cependant pour que rien ne soit

plus facile que de reconnaître la disposition générale de l'édifice. A la tour de l'est, le sol nous ayant présenté quelques gros cubes de mosaïque, le frère Liévin a eu l'idée de gratter un peu la terre, et il nous a fait immédiatement retrouver ainsi la mosaïque en place. L'occasion de me procurer un échantillon de mosaïque judaïque, pour ainsi dire rigoureusement datée, était trop belle; aussi l'ai-je saisie avec empressement. Quelques Arabes de la tribu des Tâamera avaient été attirés auprès de nous, un peu par la curiosité, beaucoup par l'envie de nous extorquer un bakhchich; j'ai dépêché l'un d'eux à Beït-Tamar, avec ordre d'en rapporter une pioche, nous avons pu déraciner, de cette façon, une large plaque de mosaïque hérodienne, qui ira au Louvre.

Vers la demi-tour septentrionale, il y a quelques pans de mur encore en place. A droite, la maçonnerie extérieure présente des ressauts successifs, assez semblables aux gradins d'un amphithéâtre. A gauche, dans une face de muraille dirigée du sud au nord, s'ouvre un trou étroit, formé par l'arrachement de deux ou trois blocs de parement. L'abbé, le frère Liévin et moi, nous nous mettons en devoir de franchir ce trou, et de pénétrer dans les chambres auxquelles il donne accès. Les deux premiers passent sans trop de difficulté; quant à moi, c'est une autre affaire; j'y passerai une autre fois, quand j'aurai notablement diminué en long et en large. Le fait est que je me suis trouvé, au moment où je m'y attendais le moins, pincé entre les mâchoires d'un étau, et qu'il a fallu me faire tirer de là par mes amis. Sans eux, j'y serais encore.

Une fois sorti de mon trou, j'ai chargé l'abbé et le frère Liévin de bien examiner l'intérieur et de répondre à toutes les questions que j'allais leur adresser. Ils l'ont fait sur-le-champ, et voici les résultats de leur exploration minutieuse. On

pénètre d'abord dans une chambre circulaire, recouverte par une coupole sphérique, construite en petit appareil. Cette chambre a 4^{m},18 de diamètre. Le sommet de la coupole présente un trou rond de 0^{m},28 de diamètre, percé dans une pierre circulaire de 0^{m},47 de diamètre et servant de clef ou de bouchon à la voûte. Quatre claveaux égaux viennent s'appuyer contre le bouchon; leurs joints offrent donc exactement les extrémités d'une croix. Au delà, tous les autres segments de la douelle intérieure sont formés de claveaux de petite dimension, je le répète, mais parfaitement appareillés. A l'extrémité ouest du diamètre est-ouest de cette chambre s'ouvre une baie étroite donnant accès dans une petite chambre carrée de 1^{m},82 de côté et voûtée en berceau cintré, dont l'axe court est-ouest. Tout l'appareil de ces chambres intérieures est le même identiquement que celui des portions extérieures; seulement il est en beaucoup meilleur état de conservation, ce qui est tout naturel. Voici maintenant quelques chiffres qu'il est indispensable de donner pour rendre compte de la nature essentielle de cet appareil, que je me crois le droit d'appeler hérodien. J'ai mesuré un nombre considérable des blocs employés. Tous ont invariablement la même hauteur, qui est de 0^{m},58. Quant aux dimensions horizontales, elles sont extrêmement variables. Le bloc le plus long (panneresse) que j'aie vu a 1^{m},58 de longueur; d'autres ont 1^{m},20, 1^{m},10; d'autres enfin (boutisses) ont 0^{m},52, et le plus petit que j'aie rencontré n'a que 0^{m},36 de largeur. On remarquera la hauteur constante des assises: elle est de 0^{m},58, et, la coudée hébraïque étant de 0^{m},525, il n'est guère possible qu'il n'y ait pas eu un rapprochement intentionnel entre ces deux chiffres. En d'autres termes, les assises de l'appareil hérodien ont une hauteur qui dépasse de 0^{m},055 la coudée hébraïque.

A première vue, en arrivant à Herodium, j'ai été frappé

de la similitude de l'appareil que j'avais sous les yeux avec celui que j'avais rencontré à Massada ; si mes souvenirs sont fidèles, les assises avaient une hauteur un peu plus considérable, quoique voisine de celle des assises d'Herodium. On le voit, entre cet appareil et celui des parties antiques du Haram-ech-Chérif, il y a tout un abime.

Maintenant, quelques details encore : je comprends bien qu'ils ne doivent guère amuser le lecteur qui ne s'intéresse que médiocrement aux recherches d'archéologie pure ; mais comme ce n'est pas pour lui seul que j'écris, il importe aussi que je ne néglige rien de ce que les antiquaires de profession ont le droit d'attendre de moi.

Lorsqu'on atteint le sommet du cône par l'unique sentier qui y conduit, on arrive un peu à gauche de la demi-tour septentrionale, et, à la crète même du sentier, on trouve en place et à fleur du sol une rangée de six grosses pierres, dont les deux extrêmes sont plus considérables et font saillie extérieure sur la ligne des quatre pierres intermédiaires ; cela me paraît être une marche d'escalier. Tout à l'heure on verra l'utilité de cette remarque.

J'ai déjà dit que l'intérieur de cette construction ressemble actuellement à un amphithéâtre circulaire ruiné. La grosse tour de l'est seule fait saillie à l'intérieur, qui est jonché de blocs croulants. En faisant face à l'est, il semble que l'on reconnaisse une sorte de rampe contournée descendant de la demi-tour de l'ouest vers le fond de l'entonnoir, et aboutissant à un tertre oblong plus couvert de blocs que le reste. Ce tertre est placé à droite de l'axe ouest-est, et un peu en deçà de l'axe nord-sud. Au fond est un plateau circulaire assez régulier, duquel se détache vers le nord une sorte de petite chambre arasée, ou de cage d'escalier, de 2^{m},50 de côté. Il est évident que des fouilles suivies pourraient seules nous

apprendre ce que fut jadis ce singulier édifice, dont voici d'ailleurs quelques dimensions principales. La tour de l'est a 17 mètres de diamètre. Les trois demi-tours n'en ont que 14. En mesurant le développement de l'arc de cercle extérieur de l'arasement reliant l'aisselle de la tour de l'est et de la demi-tour du nord, on trouve 41 mètres. Il y a donc, à cause de la différence des diamètres des demi-tours et de la tour entière, 42m,50 entre les demi-tours adjacentes, toujours comptés sur l'arasement extérieur de l'enceinte proprement dite.

Dans tout cela, malheureusement, il n'y a pas une seule moulure, et si, comme la chose ne paraît guère douteuse, ce palais a été somptueusement ornementé jadis, tout a disparu, soit que les ornements aient été enlevés comme matériaux, soit qu'il en reste sous terre. Il est d'ailleurs tout simple que les corniches, qui sont tombées les premières, aient été les premières utilisées par ceux qui ont eu intérêt à voir dans cette ruine une carrière économique; quant aux bases, elles sont trop profondément enterrées sous les décombres pour qu'on puisse, autrement qu'à l'aide de fouilles intelligentes, les étudier aujourd'hui.

Pendant que nous étions occupés de l'étude des ruines situées au sommet du cône d'Herodium, est arrivé le cheikh Ismaïl-ebn-Hamdan, qui était un peu sur son terrain; il venait, disait-il, me rendre ses devoirs, mais la vérité c'est qu'il voulait s'assurer que je ne déterrais pas des trésors. Il n'est d'ailleurs le chef que d'une fraction des Tâamera; nous en avons eu la preuve une heure plus tard. Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le curieux panorama que l'on domine d'en haut, avoir acquis la certitude que de là on voit très-bien la mer Morte, et que du côté du sud et de l'est on n'aperçoit que des sommets nus et déserts, nous sommes redescendus par le même sentier que nous avions suivi en montant.

Toute la surface extérieure du cône a véritablement l'air d'être formée de terres rapportées, au milieu desquelles on rencontre par-ci par-là, vers le sommet principalement, quelques blocs qui doivent avoir roulé d'en haut, à moins qu'ils n'aient appartenu à une construction quelconque, telle qu'un escalier qui aurait été établi sur la pente, afin de rendre l'ascension, sinon sans fatigue, du moins plus facile. Une fois en bas, nous nous sommes remis en selle, et nous avons repris le chemin de Beït-Lehm.

D'en haut j'avais aperçu quelques excavations funéraires taillées dans un banc de roches noirâtres qui se trouve à 200 mètres environ à l'est du cône. J'en ai réservé l'exploration pour une autre occasion; ces tombes, d'ailleurs, sont manifestement violées, et leur étude ne nous apprendrait probablement pas grand'chose; je dois avouer cependant qu'aujourd'hui je regrette de ne les avoir pas visitées.

Nous avons revu en passant les ruines considérables qui couvrent la petite plaine située entre le cône et le village de Beït-Tamar, et nous avons unanimement reconnu l'identité d'appareil de ces ruines et de celles que nous venions d'étudier. Tout cela est du même temps, c'est indubitable.

Après avoir traversé de nouveau Beït-Tamar, nous avons repris le chemin qui nous avait amenés, constatant au passage la présence de beaucoup plus de grottes funéraires que je n'en avais aperçu en venant. J'ai été assez surpris de rencontrer sur une surface plane de rocher, et sur la route même, une excavation très-soigneusement taillée et dont il m'a été impossible de deviner la destination. C'est un trou rectangulaire de 0^{m},60 à 0^{m},80 de longueur et de 0^{m},50 de largeur à peu près, avec ressaut de 0^{m},15 régnant tout autour du creux central, en forme de petite banquette. La profondeur totale est de 0^{m},35 environ. Comme je ne me suis pas donné la peine de mettre

pied à terre pour lever exactement une excavation aussi peu importante, je n'en puis donner rigoureusement les mesures, celles que je viens de rapporter étant bien suffisamment approximatives. Ce que je crois probable, c'est que cela nous représente un encastrement pratiqué pour y établir solidement une pierre taillée, une stèle, une colonne, je ne sais quoi d'analogue.

Lorsque nous avons eu dépassé Beït-Tamar depuis un quart d'heure, nous avons aperçu devant nous trois cavaliers arabes, accroupis sur le sol à côté de leurs chevaux, et leurs interminables lances plantées en terre. C'était Safi, autre cheikh des Tâamera, et deux de ses serviteurs. Safi, qui est le plus insigne misérable, un assassin émérite et un vrai voleur de grand chemin, nous attendait au passage pour demander, à moi d'abord, et à Ismaïl ensuite, de quel droit nous étions allés visiter le Djebel-Foureïdis sans l'avertir de notre venue. Ceci était un appel au bakhchich des plus transparents; mais j'ai jugé bon de ne pas avoir l'air de comprendre. Après quelques phrases banales échangées avec ce drôle, nous avons continué notre chemin et regagné le couvent.

Maintenant, arrêtons-nous un peu, et voyons ce que l'histoire nous apprend sur le compte d'Herodium. C'est naturellement Josèphe que nous devons consulter. Nous lisons dans les *Antiquités judaïques* (XIV, XIII, 9) qu'Hérode fuyait de Jérusalem vers Massada, devant les troupes parthes qu'Antigone avait appelées à son secours, et devant les Juifs qui tenaient pour le dernier roi de la dynastie asmonéenne; il fut attaqué à soixante stades de Jérusalem par les Juifs partisans d'Antigone et il les battit à plate couture. « A cette même « place où il avait vaincu les Juifs, lorsqu'il devint roi par la « suite, il bâtit un palais très-digne de renommée, et il l'en-

« toura d'une ville qu'il fonda et à laquelle il donna le nom « d'Herodia [1]. »

Nous lisons encore dans le même livre qu'après son mariage avec la fille de Simon, fils de Boëthos, qu'il fit grand prêtre afin de ne pas commettre une mésalliance, il construisit un château au point où il avait battu les Juifs, lorsqu'Antigone recouvra la royauté. « Ce château, éloigné de soixante stades « de Jérusalem, est à la fois fortifié par la nature et par l'art. « C'est effectivement une colline assez peu élevée, mais qui a « été haussée de main d'homme, de telle sorte que son contour « affecte la forme d'une mamelle. Le château se distingue par « des tours rondes; la montée est très-rude et s'opère à l'aide « d'un escalier de deux cents marches, construit en pierres « polies. A l'intérieur sont de magnifiques appartements « royaux, conçus sur un plan qui les rend à la fois propres à « la défense et à l'habitation; et au bas de la colline sont des « édifices aussi remarquables par leur belle structure que par « l'abondance des eaux qui y ont été amenées (car ce lieu était « dépourvu d'eau) d'une grande distance et à l'aide de dé- « penses énormes. La plaine était couverte d'édifices de tous « côtés, si bien qu'elle semblait une ville comparable en éten- « due à une ville quelconque. La colline était ainsi une véri- « table citadelle dominant la ville elle-même. » (*Ant. jud.*, XV, IX, 4.)

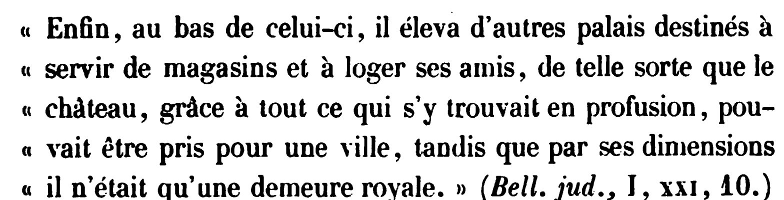
Cette description sommaire s'accorde si bien avec ce que nous avons trouvé à Herodium, qu'il serait certainement superflu de faire ressortir l'analogie frappante qui existe entre ce que décrit Josèphe et ce qui se reconnaît encore sur le terrain.

1. Ἐν ἐκείνῳ τῷ χωρίῳ, ἐν ᾧ τῶν Ἰουδαίων ἐκράτησε, μετὰ χρόνον βασιλεύσας, καὶ βασίλειον κατεσκεύασεν ἀξιολογώτατον καὶ πόλιν περὶ αὐτὸ ἔκτισεν Ἡρωδίαν προσαγορεύσας.

Ouvrons maintenant la *Guerre judaïque*, nous y lirons ceci : « Dans sa fuite, Hérode trouva les Juifs plus acharnés « encore que les Parthes ; ils ne cessèrent de le harceler, et à « la distance de soixante stades de Jérusalem, ils engagèrent « avec lui un combat qui dura longtemps ; en ce même lieu, « Hérode, qui était resté vainqueur après en avoir tué un « grand nombre, bâtit, en souvenir de sa victoire, une ville, « un palais magnifique, et une citadelle des plus fortes, à « laquelle il donna son nom, l'appelant Hérodion. » (*Bell. jud.*, I, XIII, 8.)

Un peu plus loin nous trouvons encore un passage relatif à Herodium, et celui-ci est beaucoup plus explicite. Je crois donc devoir le reproduire. Après avoir parlé de la forteresse nommée Herodium, que le roi Hérode construisit en Arabie, Josèphe ajoute[1] : « Il donna le même nom à un tumulus en « forme de mamelle, fait de main d'homme, et distant de « soixante stades de Jérusalem, et il y construisit des édifices « beaucoup plus considérables. En effet, il garnit le sommet « de tours rondes, et il remplit le péribole intérieur de palais « somptueux ; ce n'était pas seulement l'intérieur des édifices « qui était splendidement décoré : tout l'extérieur, murailles, « corniches et toits, était également couvert des ornements « les plus précieux. Il y amena de très-loin et avec des dé- « penses énormes des eaux abondantes. Il garnit la montée « d'un escalier de deux cents marches construit en marbre le « plus blanc (λευκοτάτης μαρμάρου) ; le tumulus, en effet, était « médiocrement élevé et entièrement fait de main d'homme.

1. Une fois pour toutes, j'avertis le lecteur que j'ai moins la prétention de donner une traduction rigoureuse qu'une paraphrase exacte des passages que j'extrais des livres de Flavius Josèphe. Comme j'ai toujours le soin de citer le livre, le chapitre et le paragraphe auxquels je fais des emprunts, rien n'est plus facile que de recourir au texte.



« Enfin, au bas de celui-ci, il éleva d'autres palais destinés à « servir de magasins et à loger ses amis, de telle sorte que le « château, grâce à tout ce qui s'y trouvait en profusion, pou- « vait être pris pour une ville, tandis que par ses dimensions « il n'était qu'une demeure royale. » (*Bell. jud.*, I, xxi, 10.)

On le voit, cette description concorde très-bien avec celle que j'ai déjà citée tout à l'heure. Seulement, elle fait arriver l'eau au sommet du cône, et elle dit que l'escalier qui y montait était en marbre très-blanc, tandis que la première ne parle, à propos de la construction de l'escalier, que de ξεσταῖς βαθμῖσιν, c'est-à-dire de marches faites de pierres polies.

Hérode avait pris une telle affection pour l'étrange création de sa fantaisie, qu'il y voulut être enterré. Son testament était positif à cet égard, et sa dernière volonté fut ponctuellement mise à exécution par le fils et successeur du roi défunt, par Archélaüs l'Ethnarque. Il est curieux de lire dans Josèphe la description du cortége qui, de Jéricho, où Hérode était mort, conduisit sa dépouille mortelle à sa dernière demeure. « Le corps était porté dans une litière d'or, « couverte d'une multitude de pierres précieuses d'espèces va- « riées. Il était étendu sur un mince matelas teint en pourpre, « et revêtu lui-même de la pourpre royale. Il avait la tête « ceinte d'un bandeau, et d'une couronne placée au-dessus. « De la main droite il tenait le sceptre. Autour du lit funéraire « marchaient les fils et la foule des parents du roi. Après eux « venaient immédiatement les corps de troupes rassemblés « par nation, et distingués entre eux par les noms mêmes de « ces nations. Ceux qui marchaient en tête étaient les Dory- « phores (apparemment une sorte de gardes du corps, recrutée « parmi la nation juive). Ils étaient suivis par le corps des « Thraces, puis par celui des Germains, et enfin par celui des « Gaulois. Tous étaient revêtus de leurs ornements militaires.

« Venait ensuite le reste de l'armée ayant à sa tête ses géné-
« raux et ses centurions, comme si on marchait à l'ennemi.
« Le cortége était clos par un groupe de cinq cents serviteurs
« du roi défunt, portant des aromates. Ils marchèrent ainsi
« jusqu'à la distance de huit stades vers Herodium, car c'est
« là qu'eurent lieu les funérailles, par la volonté expresse
« d'Hérode. » (*Ant. jud.*, XVII, VIII, 3.) Ce dernier membre de phrase pourrait prêter à une équivoque; le mot τῇδε, là, ne doit évidemment se rapporter qu'à Herodium, et non au point situé à huit stades de Jéricho, où le cortége s'arrêta. En effet, si les funérailles eussent eu lieu à huit stades de Jéricho, on n'aurait pu dire qu'Hérode avait été enterré à Herodium par suite d'une disposition formelle de son testament. Huit stades ne font pas une demi-lieue kilométrique; ce serait donc bien plus exactement à Jéricho qu'il faudrait placer le tombeau d'Hérode, puisqu'il y aurait incomparablement plus loin de ce même point d'arrêt du cortége à Herodium.

Heureusement nous trouvons, dans la *Guerre judaïque* (I, XXXIII), la contre-partie à peu près textuelle de ce récit, et la dernière phrase, cette fois, ne laisse pas le moindre doute sur le point où eut lieu l'inhumation. « Le corps, y
« est-il dit, fut accompagné ainsi sur un parcours de deux
« cents stades. » Concluons-en qu'il y a une altération dans le texte du premier passage relatif à la cérémonie funèbre, et que, là aussi, il faut lire διακοσίους, deux cents, au lieu d'ὀκτώ, huit; à moins qu'on n'admette que l'armée ne fit cortége que jusqu'au huitième stade, ce qui est peu vraisemblable, il faut en convenir. Je ne me charge pas de choisir entre ces deux versions.

Herodium devint le chef-lieu de l'une des toparchies créées en Judée (*Bell. jud.*, III, III, 5), et après la prise de



Jérusalem par Titus, le légat Lucilius Bassus se rendit maître de la forteresse d'Herodium, dont la garnison n'essaya pas de résister, et capitula. (*Bell. jud.*, VII, vi, 1.)

Pour donner une idée des aventures auxquelles on doit s'attendre quand on voyage en pareil pays, je raconterai brièvement la visite que fit au mont des Français, en 1674, M. le marquis de Nointel, ambassadeur du roi de France en Turquie. C'est à l'amitié de l'excellent père Alessandro Bassi que je dois la communication d'un passage, extrait par lui, du livre intitulé : *Quanto di più curioso e vago ha potuto raccorre Cornelio Magni... in Turchia* (Parma, 1692), et relatif à cette promenade, qui faillit finir tragiquement. Le marquis de Nointel, dans son pèlerinage en terre sainte, entendit dire que le mont des Français était ainsi nommé parce que là se trouvait une forteresse des croisés, dans laquelle un certain nombre d'entre eux avaient tenu pendant quarante années après la chute de Jérusalem. Il voulut donc la visiter. Cornelio Magni était dans la suite de l'ambassadeur, qu'il accompagna dans cette excursion. Voici sa narration : « Arrivés au pied de la montagne, nous aperçûmes, « sur le sommet, une troupe de gens armés de lances et « d'arcs à l'africaine... Une bonne partie de notre compagnie « mit pied à terre ; et nous, qui étions bien montés, et au « nombre d'une demi-douzaine, nous entourâmes Mgr l'am- « bassadeur. Le pistolet au poing, nous commençâmes à « monter, faisant passer les piétons devant nous. A moitié « chemin, nous reçûmes une grêle de flèches, suivie d'une « avalanche de grosses pierres, qu'ils faisaient rouler sur « nous. Ce qui augmentait le danger, c'est qu'il fallait pas- « ser par un unique sentier, malaisé et inégal. Mettant alors « pied à terre d'un commun accord, et plaçant Son Excel- « lence au milieu de nous, chacun se tint l'œil au guet.

« Notre guide était un homme avisé, qui avait grande con-
« fiance dans le courage des Français; ayant, du reste, été
« élevé en Turquie, il était fort au courant des voyages chez
« les Arabes. Au point où nous étions arrivés, il nous enga-
« gea à commencer une salve de pistolades, et de continuer
« lentement, mais sans interruption. Cela se fit en bon ordre;
« et dès que les Arabes entendirent les coups de nos armes
« à feu, eux qui s'apprêtaient à nous recevoir là-haut à
« coups de sabre, ils s'épouvantèrent comme de coutume,
« et prirent la fuite.

« Nous trouvâmes, sur le sommet de cette montagne,
« des restes de constructions autrefois magnifiques. M[gr] l'am-
« bassadeur avait eu la pensée d'y faire célébrer le sacrifice
« de la messe, mais, craignant les interruptions, il donna
« aux prêtres qui l'accompagnaient l'ordre d'entonner le
« *Dies iræ,* qui fut chanté par toute la compagnie avec grande
« ferveur, en l'honneur de ces pauvres âmes qui en ce lieu
« avaient, jusqu'à la mort, combattu avec résolution et con-
« stance au service de la foi. Tout se termina tranquillement,
« et nous, du haut de cette éminence, nous nous mîmes à
« examiner le pays d'alentour, qui est vraiment beau et
« agréable. »

Je ne pousserai pas plus loin l'emprunt que je fais à la narration de Cornelio Magni, et je me contenterai d'ajouter que, deux heures plus tard, M. de Nointel et sa troupe recevaient l'hospitalité la plus cordiale dans le camp des Arabes qui les avaient attaqués. Le cheikh déclara qu'il n'avait fait un si mauvais accueil aux pèlerins que parce que, la veille, un moine grec de Beït-Lehm était venu le prévenir qu'une troupe de Francs venait pour occuper le pays. Ce récit, assez amusant du reste, me prouve que, depuis 1674, rien n'a changé dans les mœurs des différents habitants du pays. Grecs et

Latins sont toujours aussi affectueux les uns pour les autres, les Arabes toujours aussi méfiants, mais toujours prêts, comme de grands enfants qui ont horreur du sang inutilement versé, à remplir les devoirs de l'hospitalité envers tout le monde, à la condition que le bakhchich sera de la partie.

Nous nous sommes reposés deux heures au couvent de Beït-Lehm, et nous avons ensuite regagné Jérusalem au plus vite. Nous y étions de très-bonne heure, et, le soir, nous sommes allés dîner au consulat. Nous avions formé le projet de partir dès le lendemain pour notre expédition transjordane; nous devons y renoncer. Je ne suis pas tout à fait à mon aise, et mes amis me conseillent unanimement de prendre un jour de repos, pendant lequel je retrouverai la santé, dont je vais avoir grand besoin.

4 novembre.

Ce matin, de très-bonne heure, Salzmann, Mauss, le frère Liévin et moi, nous sommes allés examiner et lever avec soin la vieille construction judaïque qui se trouve au-dessous de la porte de Damas. Cette étude fournira très-certainement un précieux document. Pour moi, c'est incontestablement une forteresse judaïque. Les blocs qui la constituent sont énormes, et j'ai été, je l'avoue, fort étonné d'entendre certains antiquaires énoncer l'opinion que c'était là un monument remanié par les Arabes; il y a un fait qui, à lui seul, prouverait à merveille l'inanité de cette hypothèse. Ce fait le voici : dans les angles, on remarque des blocs qui appartenaient à l'une des faces, et qui, néanmoins, ont une amorce reportée sur la face adjacente. Ceux-là ont-ils donc été remaniés? ou

plutôt n'ont-ils pas été retaillés, une fois mis en place ? C'est mon humble avis, et je ne puis m'empêcher de rapprocher cette disposition de la disposition identique que j'ai remarquée au temple d'Armakhis, découvert par Mariette auprès du grand sphinx de Ghizeh.

J'ai déjà rapporté le texte de Josèphe qui parle de forteresses placées à l'extérieur de la ville, mais je n'en ai mentionné qu'un. Il y en a deux autres encore que je ne puis me dispenser d'indiquer ici. Lorsqu'Hérode fut obligé de fuir de Jérusalem devant les troupes d'Antigone, soutenues par un corps d'armée parthe, il venait de faire subir un échec sérieux aux partisans de son rival, dans l'enceinte même de Jérusalem. Josèphe, qui nous raconte ce fait en deux endroits différents de ses écrits (*Ant. jud.*, XIV, XIII, 4, et *Bell. jud.*, I, XIII, 3), nous apprend qu'après avoir été mis en fuite, ses adversaires se réfugièrent et s'enfermèrent les uns dans la ville haute, les autres dans le temple, et d'autres enfin dans les retranchements extérieurs (εἰς τὸ ἔξω χαράκωμα). Qu'était-ce que ce χαράκωμα ? Le mot en lui-même semble désigner un retranchement couvert par des palissades, je le sais bien ; mais si je rapproche ces textes de celui où il est question de la forteresse extérieure approvisionnée par le roi Manassès, je suis bien tenté de croire qu'il est, dans ces divers passages, question d'une seule et même chose.

Je l'ai déjà fait remarquer : parmi les blocs énormes employés dans cette antique construction, il y en a quelques-uns dont les encadrements retaillés sont dans le joint, au lieu d'être sur la face. C'est là ce qui a fait croire à un remaniement invraisemblable ; mais il y a une autre circonstance qui mérite bien aussi qu'on en tienne compte, c'est que la règle « joint sur plein » n'est pas observée le moins du monde dans cette étrange bâtisse ; et c'est là une faute qui n'a

guère été commise, que je sache, dans les temps modernes.

Notre travail une fois terminé, nous sommes rentrés à l'hôtel, où j'ai regardé mes amis déjeuner. Je me suis condamné à faire diète, et j'ai eu raison. Il n'y a pas à songer à nous mettre en route le lendemain, et je réclame un jour de repos de plus, afin de n'avoir plus rien à craindre. Vers midi, j'ai eu la visite des cheikhs des Adouân, Qablan et Abd-el-Aziz, sans la protection desquels il nous serait impossible de nous aventurer au delà du Jourdain. J'ai eu avec eux une très-longue conversation qui m'en a fait des amis, et nous sommes convenus de toutes nos petites conditions. Ils me conduiront partout où j'ai le désir d'aller, et, à en juger par ce qu'ils me promettent, notre voyage sera des plus fructueux.

Kourchid-Pacha est remis de son indisposition, et Barrère m'a prévenu hier soir que nous serions reçus aujourd'hui, à quatre heures, en grande cérémonie. Il faut donc nous préparer à cette représentation d'apparat. Pendant que nous faisons toilette, arrive Mgr le patriarche, l'abbé de Quevauvillers, et un autre jeune prêtre; il est impossible d'être plus aimable et plus prévenant que Mgr Valerga, et je lui exprime toute ma reconnaissance pour l'honneur qu'il a bien voulu me faire, en le priant de m'excuser si je me vois obligé de me rendre à l'heure dite au séraï, et de me priver ainsi du plaisir de causer avec Sa Grandeur aussi longtemps que je le désirerais. Mgr Valerga, qui est homme du monde, et du grand monde, excuse mon embarras et me laisse ma liberté; j'en profite et sors de l'hôtel en même temps que lui pour aller directement au consulat, où nous sommes attendus. Nous avons trouvé Barrère en grande tenue, ainsi que son chancelier M. Ledoulx, et, précédés de quatre caouas en costume de cérémonie, nous nous sommes rendus au séraï.

S. Exc. Kourchid-Pacha, en grande tenue lui-même, ainsi que tous ses officiers, nous attendait dans son divan. La réception qu'il nous a faite a été des meilleures. Les limonades, le café et les cigarettes ont été leur train, comme d'habitude, et nous avons longuement devisé de mes projets. Barrère a présenté au pacha la lettre vizirielle qui autorise Salzmann à faire des fouilles en mon nom, et le pacha nous fait remarquer que cette lettre porte en tête une courte suscription qui la lui recommande d'une manière toute spéciale. Je lui annonce alors que mon intention est de déblayer les Qbour-el-Molouk, et il a l'amabilité de m'annoncer qu'il se chargera lui-même, et aux frais de son gouvernement, de faire exécuter ce travail auquel je parais tenir. Naturellement je le remercie avec effusion, mais l'avouerai-je? je connais trop bien les Turcs pour attacher à cette offre plus d'importance qu'elle n'en a réellement, et je me promets *in petto* de prendre mes mesures pour que la chose soit faite, par lui s'il s'en souvient, par moi s'il l'oublie. On verra que j'avais raison de m'arrêter à cette détermination. Je lui ai dit aussi que je désirais faire une fouille au sud et à l'extérieur du Haram-ech-Chérif, et il s'est engagé à me faciliter cette fouille de tout son pouvoir. Il sait déjà que je vais m'engager dans une course au delà du Jourdain, et il me propose quelques hommes d'escorte. Je décline cet honneur, et je lui dis que, s'il veut m'adjoindre, à titre d'ami et de simple compagnon de voyage, un de ses officiers parlant l'arabe, je serai charmé de l'emmener avec moi, mais qu'ayant pris mes mesures pour être en parfaite sécurité pendant tout le temps que je passerai sur le territoire des Adouân, une escorte turque me serait plus embarrassante qu'utile. Je suis bien convaincu qu'il était parfaitement de mon avis sur ce point, il n'a donc pas insisté; mais, comme il a un bataillon qui tient garnison à Salt, il

m'offre une lettre de recommandation, ce qu'on appelle un *bouyourouldou*, pour les autorités du pays où je vais. J'ai l'air d'accepter avec empressement, mais cette fois encore je sais bien ce que je ferai de cette lettre; elle restera dans ma poche, et n'en sortira, ma foi, pas. Tout ainsi terminé de la façon la plus aimable de part et d'autre, nous prenons congé du pacha, et nous regagnons l'hôtel Hauser, jusqu'à la porte duquel Barrère, avec son cortége, nous fait l'honneur de nous accompagner.

Une fois rentré, je me suis dépêché de reprendre mon costume de voyageur, et de mettre bas les décorations. Ouf! j'en avais assez. Jusqu'à l'heure du dîner, j'ai eu la conversation la plus agréable avec le père révérendissime et avec le père Bassi, qui sont venus me rendre une visite. Quelles excellentes et dignes gens! Vraiment je me suis pris pour eux de la plus sincère amitié. Comme je me trouve déjà beaucoup mieux, j'ai dîné avec une extrême réserve, bien entendu, mais enfin j'ai dîné sans le moindre inconvénient. Mauss était des nôtres, il vient avec nous et nous sommes convenus qu'il laissera des instructions au monde dont il dispose; chaque jour on ira voir au Qbour-el-Molouk si des ouvriers y travaillent par l'ordre du pacha. Si dans six jours personne n'y a paru, on se mettra à la besogne pour mon compte. Disons tout de suite que le septième jour j'avais sur ce terrain une demi-douzaine de fouilleurs, et le double d'enfants, chargés d'emporter dans des couffes les terres des déblais.

5 novembre.

Le lendemain j'ai passé toute ma matinée dans le repos

le plus complet, mettant mes notes de voyage à jour, et causant avec le cheikh Qablan qui est venu me revoir, et de qui j'ai tiré le plus de renseignements possible sur le pays que je vais parcourir. Il me promet de me faire visiter toutes les ruines qui y existent. Une chose me chiffonne dans ses réponses. J'ai, comme on le pense bien, le plus vif désir de voir Machéronte, que les Arabes, au dire de Seetzen, appellent M'kaour. Mais toutes les fois que je lui parle M'kaour il me riposte Nâour, ce qui ne me fait guère l'effet d'être la même chose. Nous verrons bien quand nous serons sur place.

Comme je me sens tout à fait remis, j'ai profité de mon après-midi pour aller visiter au delà des terrains des chevaliers de Saint-Jean, dans la rue qui croise à angle droit celle qui longe l'escarpement nord de Sion, l'archivolte d'une porte encastrée dans un mur moderne, et découverte par mon ami Pierotti, qui y voit la porte Djennat de l'Écriture. Je ne sais pas encore si c'est bien la porte Djennat, mais ce que je sais, c'est que cette porte en plein cintre, construite en blocs de très-grande dimension, a tout à fait la tournure d'une construction de la plus haute antiquité.

De là je suis allé chez Mgr le patriarche, avec lequel j'ai passé une heure très-agréable. Après notre dîner nous avons été au consulat achever notre soirée, et j'ai eu le bien vif plaisir de donner l'accolade à Barrère, en le recevant officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur. Avant dix heures nous étions tous couchés, prenant des forces pour la chevauchée du lendemain. Toutes mes provisions sont faites; Antoun est prêt, ses dispositions sont bien prises pour que nous ne manquions de rien. Et maintenant, à la grâce de Dieu!

Ce matin, de très-bonne heure, nous étions tous sur pied, et, après avoir pris le café, nous sommes allés, comme de

coutume, chercher nos chevaux à la porte de Jaffa. Nos tentes, nos bagages de toute espèce sont déjà chargés, et enfin je donne avec bonheur le signal du départ. Il fait un temps magnifique, et la chaleur sera certainement dure à supporter dans le milieu du jour, d'autant plus que nous allons coucher à Er-Riha, et que le Rhôr n'est pas précisément inventé pour qu'on s'attende à y prendre le frais.

Nous avons contourné toute la partie occidentale et septentrionale de la ville, un peu gênés dans notre marche par la masse de nos bêtes de charge, dont nous avions hâte de nous séparer, afin de pouvoir cheminer à l'aise dans les routes déplorables que nous avions à parcourir. Salzmann, qui a quitté l'hôtel en même temps que nous, a disparu, et Mauss n'a pas paru du tout. Aurait-il pris les devants? Cela me tourmente un peu, bien qu'il n'y ait pas moyen de faire fausse route. Une fois descendus au fond de la vallée de Cédron, devant le Bab-Setty-Maryam, nous prenons la route d'El-Azâarieh, ou Béthanie, c'est-à-dire celle qui longe le flanc du mont des Oliviers, en passant au-dessus des beaux monuments sépulcraux de la vallée de Josaphat. Il nous faut une demi-heure pour atteindre Béthanie. Le village est devenu un peu plus propre, un peu plus joli qu'il ne l'était il y a treize ans; mais en revanche la vieille construction judaïque, ou tour carrée, qui le domine, a été fortement dégradée. Les gros blocs à encadrements qui en ornaient encore la base ont été arrachés, et probablement débités pour entrer dans les constructions récentes. Pauvres ruines! En Orient, leur sort commun est toujours de servir de carrière à qui veut.

A Béthanie, nous avons trouvé Cheikh-Mahmoud, d'Abou-Dis, et son frère Moustapha, qui nous attendaient, et se sont joints immédiatement à nous pour nous faire escorte jusqu'à Jéricho. Leur présence ne nous est nullement nécessaire,

mais elle est utile à eux-mêmes, et cela leur suffit amplement pour s'imposer. Patience! c'est l'affaire de deux ou trois napoléons.

Quand on a dépassé El-Azàarieh depuis un quart d'heure, on aperçoit, sur le sommet du flanc droit de la vallée au fond de laquelle se trouve l'Ayn-el-Haoud, le village d'Abou-Dis, *capitale des États* de Cheikh-Mahmoud. Ni celui-ci ni son frère n'ont rajeuni depuis treize ans, et je les trouve un peu racornis. Nous atteignons enfin le tronçon détraqué de voie antique dont les lacets nous amènent, non sans difficulté, au fond de l'ouad, et auprès de la fontaine qui, parmi les Arabes, est l'Ayn-el-Haoud (la source de l'Auge), et parmi les chrétiens, la Fontaine des Apôtres. Nous y faisons une halte d'un quart d'heure pour attendre nos deux retardataires, et pour laisser à nos bagages le temps de nous dépasser. Mauss arrive, mais tout seul. Que diable est devenu Salzmann? Je commence à avoir peur qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai su la cause de ce retard, tout volontaire de sa part. Afin d'avoir de l'eau convenable pour sa cuisine photographique, il a dû se munir d'une énorme dame-jeanne remplie d'eau de citerne de Jérusalem, et la dame-jeanne en question fait la charge d'une mule. Or, Salzmann a une peur affreuse que quelque culbute de la bête ne lui enlève ce précieux liquide, et en conséquence il ne la quitte pas de l'œil, et marche du même pas que le moukre qui conduit l'animal. Après une halte d'un quart d'heure à la Fontaine des Apôtres, nous nous sommes remis en route.

A six kilomètres au delà, nous apercevons sur notre gauche le Khan-Ibrahim, et enfin, après avoir traversé une petite plaine sur laquelle vient déboucher l'Ouad-el-Haoud, nous nous engageons dans la montée du Khan-el-Ahmar.

devant lequel nous faisons la halte du déjeuner. Quelques roches, qui bordent le chemin, nous servent d'abri, et nous donnent, grâce à Dieu, un peu d'ombre, dont nous avons grand besoin. En nous appuyant contre ces roches, nous avons devant nous, c'est-à-dire au nord, sur un sommet, les ruines auxquelles on donne le nom de Khan, et qui sont bien certainement celles d'un véritable fortin. Les vraies ruines du Khan sont sur la route même et à quelques pas de nous. Les flancs déchirés que nous apercevons, surtout à l'ouest du fort, présentent de grandes taches d'un rouge assez vif pour trancher sur le ton jaunâtre de tout le terrain environnant, et j'avoue que je suis fort tenté de croire que ces larges plaques rouges, que l'on aperçoit parfaitement du mont des Oliviers, ont donné son nom à la localité; j'aime mieux croire que la dénomination antique de Mâaleh-Adoumim, aussi bien que celle de Tour-Rouge, portée par cet endroit au moyen âge, et de Khan-el-Ahmar, qu'il porte de nos jours, vient de cette cause purement géologique, plutôt que d'attribuer cette épithète au sang qu'ici les voleurs de grand chemin répandaient trop souvent. Que la route ait été peu sûre, jadis comme maintenant, cela ne fait pas de doute; mais que cette teinte rouge exceptionnelle n'ait pas fait choisir la dénomination de ce vilain endroit, c'est beaucoup moins certain. Dans l'*Epitaphium Paulæ* (éd. Martianay, t. IV, p. 676), saint Jérôme s'exprime ainsi à propos de cet endroit : « Et « locum *Adomim*, quod interpretatur *sanguinum*, quia multus « in eo sanguis crebris latronum fundebatur incursibus. »

Au Khan-el-Ahmar, Salzmann nous a rattrapés; il prend donc sa part du repos de deux heures que nous nous donnons en ce point, afin de laisser passer la forte chaleur de midi. Aussi est-il une heure et demie lorsque nous remontons à cheval. Très-certainement, s'il ne nous restait pas une bonne

moitié de notre étape à fournir, nous resterions une heure de plus à l'abri de ces roches bienfaisantes. Mais Jéricho est loin encore, et il faut bien s'efforcer d'y arriver le moins tard possible.

Je reconnais à merveille cette route, qui était restée présente à mon souvenir comme si je l'avais parcourue il y a un mois. Ici sont les mêmes traces de voie antique, là les mêmes ruines d'habitations, dont il ne reste que d'informes tas de pierres; plus loin, je revois le tronçon de borne milliaire que les Arabes ont appelée la Massue du Diable (Dabbous-ech-Cheïtan); puis je reconnais le flanc que j'avais escaladé, pour apercevoir le fond de l'Ouad-el-Kelt, de cet ouad étroit, déchiré, et à parois verticales, que quelques jolis bouquets de verdure font apparaître parfois comme une riante oasis au milieu du pays désolé que nous traversons; mais je me dispense de risquer de me rompre le cou pour ne revoir que de loin ces ruines qui se nomment Deïr-el-Kelt. Il serait bien plus sage d'aller les chercher en partant de la plaine de Jéricho, mais il faudrait deux heures pour y arriver, deux heures pour en revenir, et cette excursion exigerait, pour être fructueuse, l'emploi d'une journée entière, même s'il était possible de l'effectuer tout entière à cheval, ce dont je ne suis pas certain. Il me faut donc y renoncer, ayant bien d'autres courses plus importantes à faire. D'ailleurs je me console en pensant que le premier touriste venu pourra facilement dépenser une journée pour tenter cette exploration facile, et je n'ai pas de regrets, parce que je suis assuré que ce point étrange sera visité avant qu'il ne soit longtemps. Je dois rappeler de plus que le nom de Deïr, couvent, semble désigner une construction religieuse du moyen âge, et ce n'est pas là ce que je viens chercher en Judée. Quoi qu'il en soit, je me bornerai à dire que c'est à sept kilomètres environ au delà du

Khan-el-Ahmar, et à l'est de ce point, que la route de Jéricho passe au-dessus du Deïr-el-Kelt.

A un kilomètre plus loin, commence l'infernale descente qui conduit à Jéricho. Dès le sommet, il faut mettre pied à terre. Faire ce bout de route à cheval, en montant, c'est possible, mais en descendant, ce serait insensé. Enfin, à force de sauter de roche en roche, on arrive à une petite ruine, située à gauche de la route, et qui se nomme Beït-Bent-el-Djebel, maison de la Fille de la Montagne, et dès lors on est pour ainsi dire arrivé à la plaine; la rampe, en effet, devient tout à fait douce, et l'on ne tarde pas à marcher en terrain plat. Presque aussitôt après avoir franchi le point où se voit le Beït-Bent-el-Djebel, on aperçoit, sur sa droite, un monticule que couronnent des ruines fort apparentes; c'est Kherbet-Kakoun, peut-être la forteresse nommé Δαγών par Josèphe.

Dès que nous sommes au bas de la montagne, et à l'entrée de la plaine, nous voyons arriver au-devant de nous un groupe de cavaliers. Ce sont mes amis les Adouân qui m'attendaient, et l'agha du Bordj d'er-Riha. Après les saluts d'usage, nous continuons notre chemin, et nous nous dirigeons vers nos tentes, dressées à proximité du village moderne qui a probablement pris la place de la dernière Jéricho; de celle-ci on ne voit pas la plus petite trace. En longeant le lit du Nahr-el-Kelt, on aperçoit bien, à plusieurs reprises, quelques arcades ogivales d'un aqueduc qui apportait probablement l'eau de la fontaine d'Élisée à la ville du moyen âge. Voilà tout.

Ce qui est beaucoup plus ancien, sans aucun doute, c'est un magnifique tumulus, de dimensions considérables et d'une régularité parfaite, à proximité duquel nous passons. J'en demande le nom, et je reçois la réponse suivante : Tell-

Abou-'s-Salaït, le tertre père des écorchures. Singulier nom, qu'il sera peut-être intéressant de discuter. Le radical سَلَتَ, entre autres significations, a les suivantes : *Detergendo, vel decorticando eduxit, extraxit rem ex altera quadam. — Excoriavit, ita ut sanguis appareret, amputavit, resecuit*[1]. (Dict. de Freytag.)

Lorsque Josué eut fait passer le Jourdain aux Israélites, ceux-ci vinrent camper dans la plaine de Jéricho (אל ערבות יריחו). « Leur camp fut placé à Gilgal, à l'extrémité de l'orient de Jéricho » (מקצה מזרח יריחו). » (Josué, IV, 19.) Voilà une singulière expression, sans doute. Comment faut-il l'entendre? est-ce l'extrémité la plus éloignée, ou la plus rapprochée de cette région orientale? Saint Jérôme traduit : « Contra « orientalem plagam urbis Jericho; » ce qui ne nous apprend pas grand'chose sur le site de Gilgal. Là furent dressées les douze pierres que les Israélites avaient recueillies, par l'ordre de Josué, dans le lit du Jourdain. Ce fut encore dans ce campement qu'eut lieu la circoncision de tous les hommes qui avaient franchi le fleuve. Cette cérémonie eut lieu sur le tumulus d'Aralout (אל גבעת הערלות.) Je traduis גבעת par tumulus, parce que ce mot vient incontestablement du radical גבע *editus, isque rotundus seu conglobatus fuit*. Que signifie גלגל, gilgal? une roue, c'est-à-dire quelque chose de rond. Or voilà que le nom de notre tell énorme, qui est le tertre *père des choses coupées*, a juste le même sens que le mot Djebâat-Hâaralout, et que djebâah signifie une élévation ronde, et gilgal une roue. Tout cela ne peut être fortuit. Où chercher d'ailleurs, dans toute la

1. Mohammed, interrogé par Gélis sur le nom de ce magnifique tumulus artificiel, a écrit sous sa dictée : tell-el-âlaïk. Lequel des deux noms est le vrai? peut-être tous les deux. Ce qui est certain, c'est que le pluriel âlaïk, du mot âlak عالق, signifie *caillots de sang*.

plaine de Jéricho, un autre endroit qui mérite le nom hébreu de Djebâah, ou tumulus rond? Je crois qu'on serait bien en peine de le trouver, comme on a été dans l'impossibilité de retrouver Gilgal. Or, si maintenant je fais voir, par des textes positifs, que Gilgal devait être précisément vers ce point, il me semble que la question sera bien près d'être résolue. Cherchons donc. Nous lisons dans le même livre de Josué (xv, 7) : « La limite (de la tribu de Juda) s'élève de la « vallée d'Aakour à Dabour, et, au nord, elle tourne vers « Gilgal » (הגלגל. Il y a ici l'article devant le mot Gilgal, ce mot est donc une appellation significative, et non pas un nom de bourgade ou de ville), « qui est en face de la montée « d'Adoumim, laquelle est au sud du torrent. » Ce torrent, c'est le Nahr-el-Kelt, incontestablement; la montée d'Adoumim, c'est la route de Jéricho à Jérusalem, tout aussi sûrement. Gilgal, qui est en face, est donc aussi au sud du Nahr-el-Kelt, et c'est précisément notre magnifique tumulus qui occupe la place voulue.

Poursuivons notre recherche. Josèphe (*Ant. jud.*, V, I, 11) dit que ce nom signifie liberté; mais le verbe גלגל, forme réduplicative de גלל, *volvit*, a bien le sens *devolvit;* je ne lui en connais pas d'autre. Très-probablement Josèphe, en écrivant cette phrase, avait sous les yeux le livre de Josué, où nous lisons (v, 9) : « L'Éternel dit à Josué : « Aujourd'hui, j'ai fait tomber de dessus vous la honte de « l'Égypte (par la circoncision), et on donne à cet endroit le « nom de Gilgal, jusqu'à ce jour. » Franchement, il y a loin de là à l'explication de Josèphe. Nouvel embarras. Dans le même livre (VI, v, 4), Galgala est appelée une ville. Il m'est impossible d'admettre que cette Galgala soit la même. Et je trouve la preuve que j'ai raison au chapitre vi, verset 1, du livre de Josué, où il est dit que Saül était occupé à faire le siége

d'une forteresse des Philistins, non loin de Galgala. Enfin Josèphe nous parle encore une fois de Galgala (*Ant. jud.*, VII, XI, 4 et 5), quand il raconte le retour de David à Jérusalem, après la mort d'Absalon. Cette fois, c'est bien de notre Gilgal de la plaine de Jéricho qu'il s'agit. Josèphe ne nous est donc d'aucun secours.

Voyons Eusèbe et saint Jérôme; ils nous disent tous deux que Galgala tomba dans le lot de la tribu de Juda... « Et « ostenditur usque hodie locus desertus in secundo Jerichus « milliario, ab illius regionis mortalibus miro cultu habitus. » Eusèbe, en parlant de ce lieu, l'appelle τόπος ἔρεμος, ὡς ἱερὸς θρησκευόμενος, un lieu désert révéré. Saint Jérôme, dans l'*Epitaphium Paulæ* (éd. Mart., t. IV, p. 676), s'exprime ainsi : « Ingressa Jericho vidit urbem quam fundavit Hiel in « Abiram primogenito suo, et cujus portas posuit in Segub « novissimo filiorum. Intuita est castra Galgalæ, et ACERVUM « PRÆPUTIORUM, et secundæ circumcisionis mysterium, et « duodecim lapides, qui de Jordanis illuc translati alveo, « duodecim apostolorum fundamenta formaverunt, etc. » Pour moi, cet *acervus præputiorum*, c'est précisément le Tell-Abou-'s-Salaït. Il est possible que je me trompe; mais j'attendrai, pour le croire, qu'on me l'ait démontré; jusque-là, je le répète, la fameuse Gilgal de la Bible me paraît retrouvée.

L'itinéraire du Pèlerin de Bordeaux porte ceci : « Descen- « dentibus montem in parte dextra retro monumentum est « arbor sycomori, in quam Zacheus ascendit ut Christum « videret. A civitate passus mille quingentos est fons Helisæi « prophetæ, etc., etc. Ex eo non paret nisi locus ubi fuit arca « testamenti et lapides XII, quos filii Israel de Jordane leva- « verunt. Ibidem Jesus filius Nave circumcidit filios Israel, et « circumcisiones eorum sepelivit. » Il est très-possible que le Pèlerin ait raison, et que l'Arche d'alliance ait reposé sur

le tertre factice qui était l'*acervus præputiorum*, afin d'être en vue de tous les quartiers du vaste camp occupé par le peuple d'Israël, lequel, soit dit en passant, fit dans ce camp un séjour assez long pour qu'un semblable tumulus ait pu très-aisément être construit par lui.

Enfin le récit d'Antonin de Plaisance (Antoninus martyr), tout en parlant des mêmes douze pierres qui sont déposées dans une basilique non loin de la ville « non longe « a civitate positi sunt in basilica, » ne nous apprend qu'une chose : c'est que de son temps (vers 570) Galgala était hors de la ville, aussi bien que l'arbre de Zachée, dont saint Jérôme vient de nous parler.

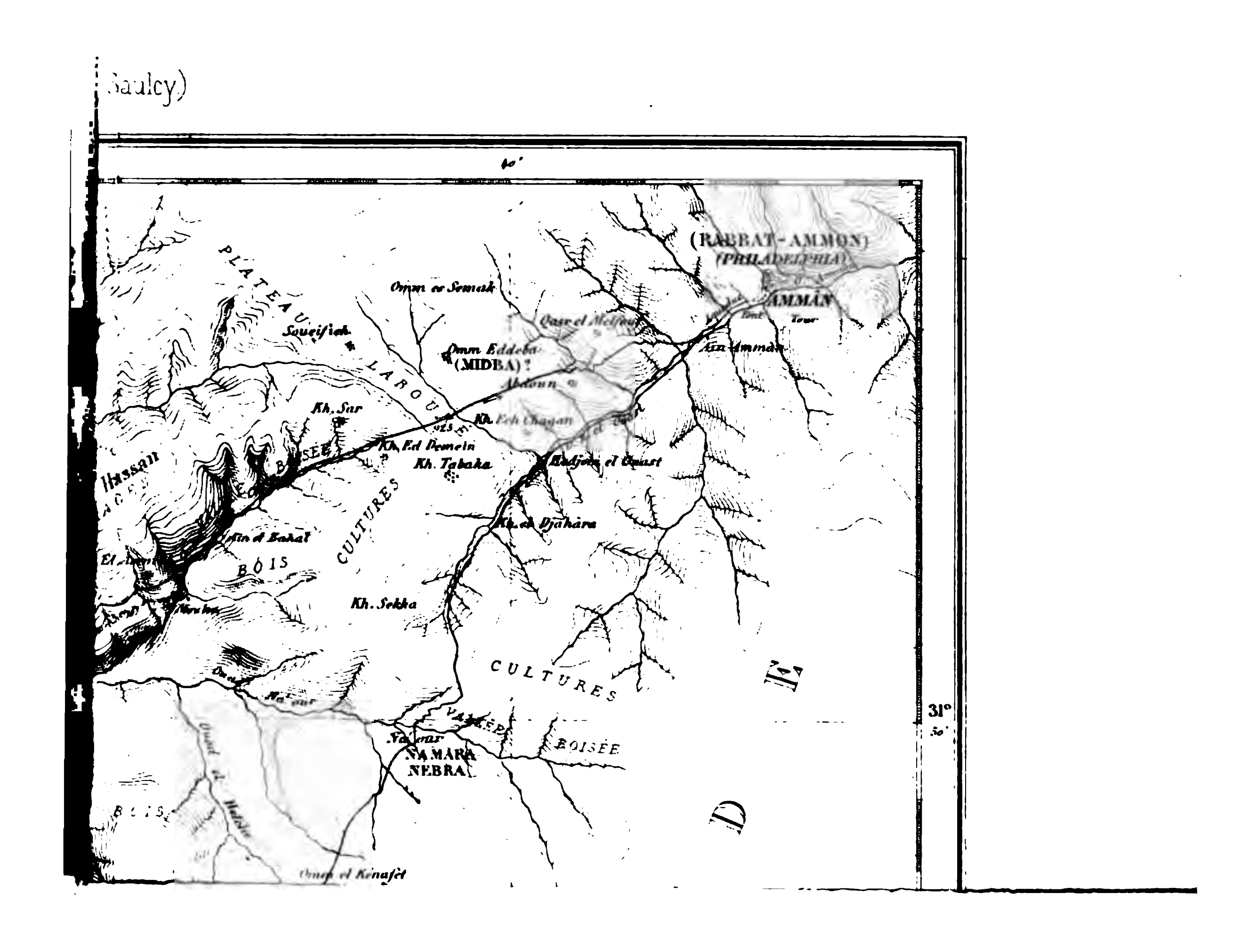
Je demande pardon à mes lecteurs de cette longue digression, un peu trop hérissée de citations, et je me hâte de revenir au récit de notre voyage.

Il était environ quatre heures lorsque nous sommes arrivés à nos tentes, que nous avons trouvées dressées. Toute la population de Riha est en fête. On célèbre une noce, et nous assistons à la fantasia qu'exécutent les hommes, jeunes et vieux, en l'honneur de la mariée. Le fiancé, revêtu de ses plus beaux habits, est à leur tête. Tout ce monde est à cheval, et se dispute au galop une espèce de mannequin accoutré de nippes de femme, représentant la future épouse. Jusqu'à la tombée du jour, cette course passablement grotesque a fort réjoui les assistants. Devant nos tentes est une sorte de terrasse sur laquelle est planté un bâton orné d'une guenille ; c'est là que se tient un groupe de femmes tatouées, couvertes de simples guinées ou chemises de grosse toile bleue, et d'enfants absolument nus. Tout ce petit monde-là salue de salves de leur cri guttural habituel, lou, lou, lou, lou, le passage du fiancé et de ceux qui s'efforcent de lui enlever le mannequin, qu'il défend contre tous. Ce sont des

passes qui s'exécutent avec une rapidité forcenée, et si les acteurs et les spectateurs s'amusent, les pauvres chevaux qui sont en nage, doivent prendre à la chose un plaisir beaucoup moindre. Le plus enragé des joûteurs est un vieux bonhomme, qui a certainement dépassé la soixantaine, et qui n'en paraît pas moins infatigable. J'ai bien vite assez de ce spectacle, plus grotesque que divertissant, et, avec Louis, nous allons à la chasse aux insectes dans les alentours de notre camp. Je recommande les haies et les buissons de Jéricho à ceux qui aiment les épines; on ne sait plus comment se dépêtrer dès qu'on est pris par elles, car cela arrive à chaque pas que l'on fait. Tous ces buissons, formés d'arbustes assez élevés, entourent des champs cultivés, dans lesquels, à cette époque de l'année, il n'y a plus rien que des chaumes grillés et des herbes épineuses. Il semble que, sur ce terrain, un végétal n'a pas le droit de vivre s'il n'est hérissé de pointes comme un porc-épic. Un petit ruisseau boueux, qui vient on ne sait d'où, ou, pour parler plus exactement, qui est une dérivation de l'Ayn-es-Soulthan (fontaine d'Élysée), coule à la droite de notre camp. Partout sur le terrain on ramasse de gros cubes de mosaïque, seuls indices de la Jéricho d'Hérode et du moyen âge. Le Bordj, qui domine le misérable hameau qui s'appelle aujourd'hui Jéricho, est tout ce qui reste d'une ville splendide. Où les pierres ont-elles passé? C'est ce qu'il serait bien difficile de dire. Robinson a trouvé par là un unique débris de colonne en granit rose, mais je ne l'ai pas aperçu.

Après notre dîner, nous avons eu le spectacle d'une danse aux flambeaux, que sont venues exécuter, en mon honneur, ou plutôt en l'honneur de ma bourse, les belles dames de la noce. C'est toujours la même danse chantée, où les coryphées se démènent comme des possédés devant un rang de femmes

Saulcy)



(RABBAT-AMMON)
(PHILADELPHIA)
AMMAN
Aïn Amman
Omm es Semak
Qasr el Melfouf
Omm Eddeba
(MIDBA)?
Abdoun
PLATEAU
LABOURÉ
Soueifieh
Kh. Sar
Kh. Ech Chagan
Kh. Ed Demein
Kh. Tabaka
Radjom el Oumt
Kh. el Djahara
CULTURES
BOIS
Kh. Sekha
CULTURES
VALLÉE
BOISÉE
NAMARA
NEBRA
Oumm el Kenafet
Hassan
31°
D

serrées les unes contre les autres et frappant la mesure dans leurs mains, en psalmodiant un refrain qui ne varie pas, et en s'inclinant et se redressant toutes à la fois et en mesure. En un mot, c'est un véritable divertissement de sauvages, et je doute que les Kanaks de la Nouvelle-Zélande aient rien inventé de plus étrange. Une cinquantaine de piastres données au premier sujet m'ont valu des louanges très-hyperboliques chantées par le corps de ballet; puis, comme Scharir s'est mêlé à la danse, les hommes ont pris la place des femmes, et la chose est devenue beaucoup moins amusante. Cette fois, c'est Scharir qui est le danseur, et ce sont mes amis les Adouân, leur vieux cheikh Abd-el-Aziz en tête, qui forment le chœur. Quant à Qablan, qui est la dignité en personne, il se contente de regarder tout cela avec un calme que j'admire. Nous étions pressés de nous reposer; j'ai donné une nouvelle pièce de dix francs, et tout autour de nous est rentré dans le calme. Suivant leur habitude, nos Arabes Adouân et ceux d'Aboudis se sont établis autour des feux placés à proximité de nos tentes. C'est là qu'enveloppés dans leur habaya ils vont passer la nuit!

7 novembre.

Avant quatre heures du matin, l'abbé, Louis et moi nous étions debout et nous réveillions nos autres compagnons de voyage, afin d'être en mesure de partir de très-bonne heure; ceux-ci ont bien un peu maugréé contre mon humeur matinale, mais enfin ils se sont décidés et ils ont bien fait, car ils ont pu jouir d'un lever du soleil comme nous n'en voyons guère dans nos climats septentrionaux. Au moment où nous

sommes sortis de nos tentes, il n'y avait pour nous éclairer que la lumière des étoiles; mais celle-ci a vraiment le droit de s'appeler lumière. Au loin tout était calme, on n'entendait pas un bruit qui vînt troubler le majestueux silence de la nuit. Autour de nous, au contraire, tout était en mouvement. Les moukres pansaient leurs bêtes, notre cuisinier préparait le repas que nous devions prendre avant de monter à cheval; les Arabes s'étiraient, chacun de son côté, et le cheikh Abd-el-Aziz faisait ses ablutions, afin de se préparer à la prière de l'aube; Antoun et son frère couraient en tous sens pour donner à chacun de nous ce dont il avait besoin pour sa toilette. Une mésaventure, qui heureusement ne fut que grotesque, vint jeter un moment le trouble parmi les hommes de notre escorte. Un de nos Arabes d'Aboudis avait quitté ses bottes pour s'étendre plus à l'aise et dormir à côté de son feu de bivac. Lorsqu'il voulut rentrer dans ses chaussures, la place était prise. Un serpent s'y était traîtreusement faufilé, et le propriétaire, en sentant frétiller sous la pointe de son pied l'animal qu'il venait ainsi déranger dans son sommeil, poussa un cri de brûlé, et rejeta le plus vite et le plus loin qu'il put le contenant et le contenu. La bête n'eut pas le temps de mordre l'homme, et l'homme se hâta de tuer la bête. C'était une très-vilaine vipère, dont la piqûre eût véritablement mis sa vie en danger. Les vipères sont fort communes sur les rives du Jourdain, et il est toujours prudent d'y prendre garde.

Cependant voici que le ciel s'argente doucement au-dessus des montagnes dans lesquelles nous allons entrer aujourd'hui; puis la teinte lumineuse prend peu à peu une intensité telle qu'elle envahit l'horizon, et, après quelques minutes consacrées à la contemplation de ce splendide spectacle, nous voyons apparaître le disque du soleil, qui se

dégage bientôt tout entier. A l'instant même la fraîcheur disparaît, et l'on sent déjà poindre l'atroce chaleur qui de la plaine de Jéricho fait un enfer pendant dix mois de l'année; heureusement nous sommes dans un des deux mois où il est possible d'y respirer autre chose que du feu.

Nous nous sommes dépêchés de déjeuner, de prendre le café et de fumer notre tchibouk, pendant qu'on repliait nos tentes et qu'on chargeait tous nos bagages sur le dos des mulets. Avant six heures et demie nous étions partis. La plaine que l'on traverse est absolument sans ondulations, et simplement couverte de petites touffes de broussailles. C'est à peine si, de loin en loin, on aperçoit une pierre. Au bout d'une heure, on atteint une zone de terrain profondément raviné, et où les mamelons de craie grisâtre pulvérulente se succèdent, en affectant parfois les formes les plus bizarres. On chemine entre ces mamelons, qui n'ont d'abord que quelques mètres de hauteur, mais qui vont constamment en s'élevant, à mesure qu'on se rapproche du Jourdain. Puis, tout à coup, en débouchant d'une de ces ravines tourmentées, on se trouve en face d'une belle muraille de verdure que traversent quelques sentiers tortueux; une fois engagé dans ceux-ci, il faut à chaque pas faire attention aux pieds de son cheval aussi bien qu'à sa propre tête, car on chemine dans une véritable forêt vierge, où les arbres vivent et meurent à la grâce de Dieu. D'énormes peupliers chargés de trois espèces de feuilles qu'on croirait appartenir à trois arbres tout à fait différents, des tamariscs aux troncs tordus dans tous les sens, s'entre-croisent et se disputent la place, reliés entre eux par des lianes qui les enlacent étroitement. C'est un fourré inextricable et dont la vue est délicieuse, mais dont le parcours est fort difficile. Puis, tout à coup, on arrive en face du Jourdain, dont les eaux jaunes courent avec une grande

vitesse. Sur l'autre rive, la forêt recommence; elle a l'air de s'étendre à une profondeur immense, et pourtant, de ce côté comme de celui sur lequel nous nous trouvons, c'est une simple lisière qui n'a guère plus de deux cents mètres de largeur. C'est ici qu'est le fameux gué du Jourdain, la Makhâdet-el-Rhôranieh, ce qui, si je ne me trompe, veut dire « le lieu du Rhôr par lequel on prend quelque chose. » Ce sens est littéral, et le nom qui l'implique doit avoir été inventé par des voleurs de profession. A peine sommes-nous arrivés en cet endroit charmant qu'un groupe d'Adouân se hâte de se dépouiller de tous ses vêtements, en poussant des cris de joie, et se précipite, celui-ci à la bride de mon cheval, ceux-là aux flancs, pour me soutenir pendant le passage. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir pour décider s'il faut ou non quitter mes chaussures, que je chemine déjà à travers le Jourdain. Rien de plus étrange que le vertige inévitable dont on se sent pris au milieu du courant. On se figure qu'on est entraîné avec la rapidité d'une flèche, tandis que c'est l'eau seule qui court et qu'on en coupe le fil en appuyant toujours vers l'amont. Bien que le passage soit très-praticable, je n'en prends pas moins un riche bain de pieds qui me rafraîchit un peu plus que de raison. Mais il fait déjà une chaleur diabolique, quoiqu'il ne soit que sept heures et demie, et l'eau dont mes jambes se sont imbibées ne tarde pas à se sécher. On m'a fait passer le premier sur la rive gauche; à tout seigneur tout honneur! Une fois en terrain sûr, je mets pied à terre, et, comme je ne veux quitter la place que lorsque nos bagages, que nous avons laissés en arrière, nous auront rejoints, je me mets à parcourir dans tous les sens le merveilleux fourré qui borde cette rive, comme il bordait l'autre. Malheureusement les moustiques y abondent, et les puces aussi. D'où diable celles-ci sortent-elles? Je ne vois d'autre explication de leur multi-

tude que la nécessité où sont tous les Arabes, qui journellement passent ce gué, de se dévêtir avant d'entrer à l'eau. Ils secouent leurs nippes, dont les habitants déménagent forcément, au profit des nouveaux venus.

La rive gauche n'est pas escarpée comme celle de droite; elle présente une petite plage doucement inclinée et formée de gros galets. Ceux de ces galets qui sont à moitié plongés dans l'eau sont recouverts de jolies coquilles qui ne vivent que dans le Jourdain (*Melanopsis costata* et *Neritina Jordanis*, si j'ai bonne mémoire).

Enfin nos bagages arrivent; les Adouân s'élancent au-devant d'eux, et, en moins de vingt minutes, tout a franchi le Jourdain, sans le moindre accident. Il est vrai que j'ai bien choisi le moment, et qu'à cette époque de l'année il n'y a pas grand'chose à craindre. Un mois plus tôt, on aurait péri de chaleur; un mois plus tard, la rivière sera infranchissable. C'est ici que mon brave ami, le cheikh Hamdam, s'est noyé il y a quelques années. Il voulut traverser la rivière au moment où une crue subite, due à quelque violent orage, commençait à se manifester. Un tronc d'arbre, entraîné par le courant, prit cheval et cavalier par le travers; ils furent culbutés en un clin d'œil et si bien roulés vers la mer Morte que l'on n'a jamais revu ni l'homme ni sa monture. Ordinairement, lorsque les Arabes sont forcés de franchir le Jourdain en pareille conjoncture, un des leurs va se poster à quelques cents pas en amont, pour épier le courant. S'il ne donne pas de signal, on se risque et on passe comme on peut; s'il voit venir un arbre au fil de l'eau, il tire un coup de feu, et l'on se gare.

Nous avons employé moins d'une heure à nous transporter sur la rive arabique, gens, bêtes et choses; et maintenant, en route!

La même différence que j'ai signalée tout à l'heure, entre

les deux rivés proprement dites du Jourdain, à la Makhâdet-el-Rhôranieh, existe également entre les deux zones de terrain accidenté et couvert qui, de part et d'autre, avoisinent le lit de la rivière. Ceci revient à dire que la lisière de forêt vierge plantée sur la rive gauche est plus étroite, et qu'une fois qu'on en est sorti, on entre presque aussitôt dans la plaine; de ce côté, plus de monticules de craie grise, absolument nus, comme vers Jéricho. Il y a bien encore quelques mouvements de terrain, mais ils sont couverts de végétation, plantés de bouquets d'arbrisseaux serrés les uns contre les autres, et cela sur une largeur de trois à quatre cents mètres au plus, ensuite de quoi on chemine en terrain parfaitemen plat jusqu'au pied des premiers contre-forts de la chaîne de montagnes dont le pâté constitue l'Ammonitide. La vaste plaine qui s'étend devant nous est un vrai pâturage où paissent des bandes nombreuses de chameaux appartenant aux Adouân, ou aux Beni-Sakhar, dont un campement se déploie en une grande ligne noire qui tranche sur la verdure du pâturage. Des doum, petits arbres hérissés d'épines, et des ôcher, couverts à la fois de fleurs et de fruits, croissent au hasard, et gênent fréquemment le voyageur. C'est ainsi qu'en passant sous un doum, la kafieh qui recouvrait mon feutre gris s'y est si bien accrochée, que je me suis vu décoiffé en un tour de main. J'ai eu toutes les peines du monde à rentrer en possession de mon couvre-chef, que le diable d'arbre ne voulait plus lâcher. Si c'est par un doum qu'Absalon s'est fait prendre aux cheveux, je comprends parfaitement qu'il n'ait eu aucune chance de se dépêtrer assez vite pour esquiver la lance de celui qui le poursuivait. C'est un peu vaniteux, j'en conviens, de se comparer à Absalon, mais mon aventure, passablement ridicule, m'a naturellement fait penser à la scène tragique qui a eu pour théâtre ce côté du Jourdain.

Après une heure et demie de marche, nous avons traversé un joli petit ruisseau, et nous nous sommes consultés pour savoir si nous ferions sur ses bords la halte du déjeuner. Comme nous devions rencontrer de nouveau ce même ruisseau à un peu moins d'une lieue, nous avons pris le parti sage de continuer notre marche; la matinée était peu avancée, il était neuf heures et demie à peine, et il y avait trop loin de là à Aaraq-el-Émyr, où nous allions camper. A cette heure matinale, le thermomètre marquait déjà 31°; que serait-ce donc à midi!

Après deux bonnes heures de marche depuis le gué du Jourdain, nous avons enfin atteint le point désigné d'avance pour la halte. Ce point s'appelle Naslah. Il est parfaitement choisi; nous sommes au bord d'une eau courante délicieuse à boire, entre une colline couverte de ruines assez considérables qui ont probablement appartenu à une forteresse antique, et un fourré très-épais de la verdure la plus réjouissante. Des tapis sont étendus à l'ombre d'un doum énorme, et nous nous installons le plus agréablement du monde. Tout en mangeant des œufs durs et une aile de poulet étique, j'examine du coin de l'œil les ruines au pied desquelles je me trouve. Il y a là des restes évidents d'un aqueduc bâti de grosses pierres, et dans les flancs de la colline s'ouvrent des grottes qui ont assez l'apparence de caves sépulcrales. C'est ce monticule couvert de ruines qui porte spécialement le nom de Naslah (نصلة, sommet de la tête, *vertex*), qu'il doit probablement à sa forme.

A Naslah, nous sommes entre deux centres d'habitation. L'un, à gauche de la route que nous suivons, se nomme En-Nemrieh; l'autre, à droite et dans le bois même sur la lisière duquel nous sommes installés, est Kefreïn.

Depuis que nous étions dans la plaine, nous avions aperçu

devant nous, au pied des montagnes, la station de Nemrieh, reconnaissable à une tour qui, de loin, paraît assez élevée et en bon état.

Nemrieh, c'est évidemment la Beth-Nimra de la tribu de Gad, mentionnée dans les Nombres (xxxii, 36) : Les enfants de Gad bâtirent... « Beth-Nimra, Beth-Haran, villes for-« tifiées, et des enclos de brebis. » Beth-Haran, mentionnée dans ce verset, doit être la Beït-Haram voisine, que Josèphe et saint Jérôme appellent Betharamphta, devenue *Livias* pour saint Jérôme, et pour Josèphe, *Julias*. La forme Beth-Haran d'ailleurs semble être due à une faute de copiste, puisque dans le livre de Josué (xiii, 27) nous lisons que, parmi les possessions des fils de Gad, il y avait : « dans la vallée Beth-« Haram, et Beth-Nimra, etc., etc. » De plus, Josèphe nous apprend que le tétrarque Hérode Antipas construisit dans la Pérée une ville à laquelle il donna le non de Julias (ἐν δὲ τῇ Περαίᾳ φερώνυμον Ἰουλίας. (*Bell. jud.*, II, ix, 1.) Enfin, dans un autre passage, il est beaucoup plus précis (*Ant. jud.*, XVIII, ii, 1), et s'exprime ainsi : « Ayant entouré de « murailles Betharamphta, qui était elle-même une ville, il « l'appela Julias, du nom de l'impératrice. » Eusèbe, au mot Βηθναβρίς, dans lequel on pourrait démêler encore le nom de Beth-Nimra, dit qu'elle est à cinq milles vers le nord de Livias. Mais au mot Βηθνεμρά, il dit que celle-ci, sur laquelle il n'y a pas de doute possible, est près de Livias (πλησίον Λιβίαδος). Tout cela ne nous laisse aucune incertitude sur l'identité de Nemrieh et de la Beth-Nimra biblique.

Pour Kefreïn, nous n'avons plus les mêmes ressources. J'ai souvent pensé que ce nom moderne pourrait bien cacher celui d'une forteresse construite par Hérode, et nommée par lui Cyprion. Évidemment un Arabe qui voudrait *arabiser* le mot Κύπριον, lui donnerait une forme bien voisine de Kefreïn ; mais

il y a là une difficulté sérieuse. Josèphe nous parle plusieurs fois de Cypros, qui reçut son nom en souvenir de la mère d'Hérode, et il ajoute que cette forteresse était bien voisine et au-dessus de Jéricho (*Ant. jud.*, I, XXI, 4; II, XVIII, et *Bell. jud.*, XVI, X, 2, καθύπερθε δὲ ἦν Ἱεριχοῦντος). Or cela ne s'accorde pas le moins du monde avec la position de Kefreïn. Tenons-nous en donc à la traduction « *les deux villages*, » d'un nom qui serait dû, en ce cas, au voisinage de la localité antique nommée Naslah et de la localité moderne appelée aujourd'hui Kefreïn. C'est beaucoup plus prudent.

Nous aurions volontiers passé là deux heures, comme hier au Khan-el-Ahmar, mais Qablan nous presse de repartir; avant midi nous étions à cheval. Depuis Kefreïn, la route que nous suivons entre dans la montagne, et, sans être bien mauvaise, elle n'est pas toujours commode; après deux heures de marche, nous descendons au fond d'une vallée délicieuse, qui nous invite à faire une halte assez longue. Un cours d'eau très-abondant et très-limpide y court entre des rochers, sous l'ombrage le plus frais et le plus charmant qu'il soit possible d'imaginer. De gigantesques lauriers roses et des sycomores garnissent les deux bords du ruisseau, où un groupe de femmes et de petites filles est occupé à remplir des outres pour la provision du campement auquel elles appartiennent. Comme nous sommes accompagnés de Qablan et d'Abd-el-Aziz, cheikhs de leur tribu, elles continuent tranquillement leur besogne, sans avoir l'air de faire attention à nous.

Quelques ânes attendent, en broutant, qu'on les charge des outres pleines. Celles-ci ne sont que des peaux de veau ou de mouton tannées avec soin (c'est à Hébron principalement qu'on les fabrique), et qui ont conservé le cou et des tronçons des quatre pattes. Les mères remplissent d'eau ces

étranges récipients, et les enfants, dès qu'elles sont remplies, s'attellent aux outres, qui sont d'un poids considérable, pour les hisser sur la berge escarpée. En regardant ces pauvres petites créatures s'ingénier, comme le font des fourmis qui traînent une brindille trois fois plus grosse et plus lourde qu'elles, afin d'atteindre le haut de la rive, je ne pus retenir les larmes qui me vinrent aux yeux. Je pensai malgré moi à la chère enfant que j'avais laissée si loin, au cœur de la France. Heureusement, mes compagnons, plus endormis qu'éveillés par l'action du soleil sous les rayons duquel nous cheminions depuis quelques heures, ne s'aperçurent pas de l'émotion involontaire qui m'avait saisi, et que je tenais fort à dissimuler. Je pris alors une petite pièce d'argent et j'appelai l'enfant dont la vue m'avait impressionné, pour la lui donner. Je ne sais ce que pensa la pauvre petite, mais elle eut un accès de terreur, et se mit à crier comme si on l'écorchait vive. Il n'y eut pas jusqu'à la mère qui ne conçût l'heureuse idée de se courroucer de ma tentative. Qablan, qui ne dormait pas, se mit alors à la rabrouer de la belle façon; la pièce d'argent fut aussitôt acceptée, et il n'en fut plus question.

Les femmes des Adouân ont toutes le menton et la lèvre inférieure tatoués en bleu de la manière la plus disgracieuse; c'est affreux à voir. Ce qui l'est moins, c'est un tatouage réticulé qui couvre tout le pied et le bas de la jambe jusqu'au-dessus de la cheville. On dirait de bas à jours. On le voit, chez les Adouân, comme chez tous les autres Bédouins, la femme est une vraie bête de somme, à qui les gros ouvrages sont exclusivement réservés. Dès son plus jeune âge, il faut qu'elle se mette à remplir son triste rôle. Par ma foi, ce n'est pas chez les Bédouins qu'il faut aller étudier la galanterie. Beaucoup d'hommes parmi les Adouân, surtout les

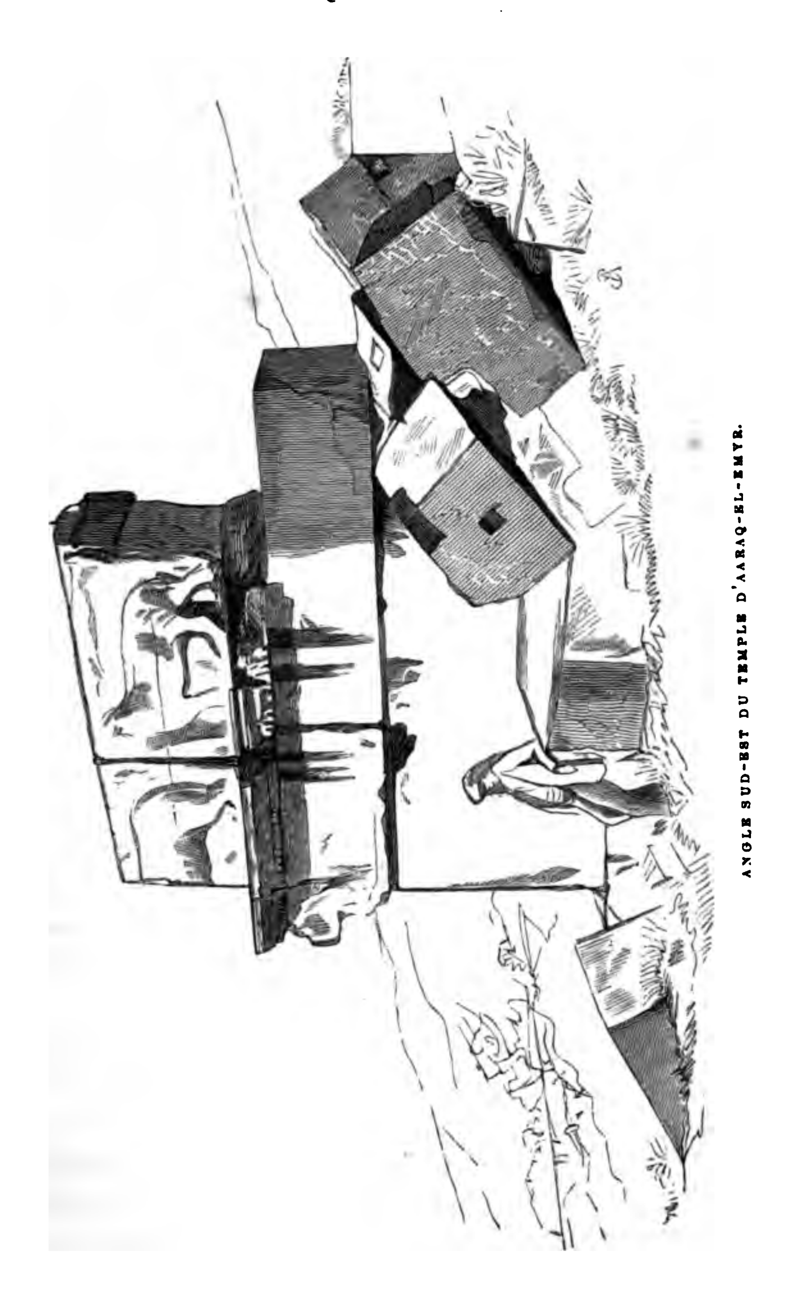
jeunes, ont de chaque côté du front une longue mèche de cheveux tressés, tordue à plat comme les cornes du Jupiter Ammon. Y aurait-il quelque liaison entre cette mode, conservée par les Adouân successeurs des Ammonites, et le nom donné par les Grecs au Jupiter cornu? Je laisse à d'autres le soin de le décider.

Quand on est en voyage, et qu'on n'a pas atteint le but de l'étape, il n'y a pas de si joli endroit qu'il ne faille se décider à quitter. Nous remontons donc à cheval, et nous grimpons, nous grimpons, nous grimpons toujours, jusqu'à ce que, arrivés au sommet d'une dernière crête, nous voyons enfin s'ouvrir devant nous la vallée, en forme d'amphithéâtre, d'Aaraq-el-Emyr. Au fond, s'élève un double étage de roches à pic, dans lesquelles on aperçoit de loin quelques entrées de cavernes. Au-dessus, la montagne, d'ailleurs assez basse, est verdoyante et plantée d'arbres. A droite et à gauche, s'élèvent deux flancs bien verts, garnis aussi, par-ci par-là, d'assez beaux arbres qui de loin ont la tournure de chênes. En avant des roches qui ont donné leur nom à la localité (اعراق veut dire des « roches difficilement accessibles »), s'étale une large esplanade que couvrent à droite des ruines assez étendues, et à gauche les tentes déjà dressées de notre petit camp; un ressaut assez considérable, garni de revêtements de grosses pierres, relie le plateau supérieur à une autre esplanade moins large qui, par un second ressaut, arrive au niveau d'un grand édifice en ruines. Un vaste enfoncement entoure, de trois côtés seulement, la plate-forme dont le centre est occupé par cette ruine. Que l'on se figure l'enfoncement rempli d'eau, et la ruine sera sur une sorte de presqu'île, reliée à la terre ferme par un isthme assez large. En beaucoup de points, la dépression de terrain qui contourne la ruine a des talus extérieurs, garnis de revêtements formés de blocs

énormes. Voilà ce que je vois tout d'abord; voilà le curieux monument découvert par Irby et Mangles, en 1818, retrouvé il y a un an par mes deux amis, messieurs Waddington et de Vogüé, et dont l'étude à faire n'est pas entrée pour peu de chose dans ma détermination de retourner en terre sainte. Évidemment nous allons avoir de la besogne ici, et nous y resterons tout le temps nécessaire pour nous bien rendre compte de ce monument curieux. Où en trouverions-nous un plus important?

Après avoir fait un temps d'arrêt de quelques minutes au haut de la montagne, afin de prendre un aperçu général du site, nous nous hâtons de gagner nos tentes, où nous mettons pied à terre avec un vrai bonheur. Dix minutes après, nous avions bu une limonade, pris une tasse de café, et allumé un cigare; ensuite de quoi nous courions au plus vite à la ruine, dont le dessin rapporté par M. de Vogüé m'avait tant intéressé.

Un chemin, ou plutôt une jetée de pierres que le temps a concrétées et reliées d'une façon complète, nous y conduit. Ce qui nous frappe tout d'abord, ce sont de gros blocs irréguliers plantés deux à deux sur le sommet de cette jetée, et percés d'un large trou rond. Ces blocs sont ainsi disposés par couples, séparés les uns des autres par une distance assez grande pour que l'on ne puisse admettre, comme on est à première vue disposé à le faire, que les trous dont ils sont percés ont été destinés à recevoir des pièces de bois formant barrière à droite et à gauche du chemin; cela se retrouve sur une étendue de quelques centaines de mètres. Enfin nous arrivons à la ruine, et à sa vue, je le déclare, nous sommes stupéfiés des immenses dimensions de ces blocs, en hauteur et en largeur s'entend, car leur épaisseur est médiocre. Les murs latéraux étaient couronnés par une frise représentant



ANGLE SUD-EST DU TEMPLE D'AARAQ-EL-EMYR.

des animaux sculptés en bas-relief, et qui ressemblent fort à des lions.

L'édifice affecte la forme d'un grand parallélogramme, dans les longues faces duquel étaient percées plusieurs baies assez larges. A l'intérieur sont accumulés des blocs beaucoup plus petits, d'une tout autre apparence comme appareil et comme couleur, car les blocs de l'édifice primitif ont une patine noire sur laquelle tranche vivement le ton gris des petits blocs de l'intérieur. Évidemment il y a eu là deux constructions successives, dont les restes sont bien distincts et ne peuvent en aucune façon appartenir à la même main ni à la même époque. La plus ancienne est un temple, orienté du nord au sud, d'une haute antiquité; la plus récente est tout ce que l'on voudra; pour moi, je n'en sais rien encore.

Cette première inspection me ravit, et je regagne ma tente, enchanté d'être venu en ce lieu. Certes, il méritait à lui seul le voyage.

L'obscurité arrive rapidement dans ce fond de vallée, et il faisait nuit, ou peu s'en faut, quand nous avons atteint notre camp. Je me sens terriblement fatigué, car la journée a été dure, grâce à la chaleur dont nous avons souffert; aussi, dès que notre dîner a été fini, je me suis couché. A demain le travail. Gélis, Mauss et Salzmann ne manqueront certes pas de besogne.

8 novembre.

Ce matin, au point du jour, j'étais debout, débarrassé de la fatigue de la veille, mais me ressentant encore un peu de l'indisposition qui m'avait retenu plusieurs jours à Jérusalem. J'ai commencé ma journée par l'escalade des deux étages de

rochers dans lesquels sont percés les souterrains dont j'avais aperçu de loin les portes. Ces souterrains sont des plus intéressants. L'un d'entre eux est une véritable écurie ; c'est le plus profond de tous, et il n'a pourtant pas trente mètres de longueur. Un autre est formé d'un système de petites pièces juxtaposées et à des niveaux différents. Nous allons lever tout cela en détail. Quelques-uns de ces souterrains présentent des traces de moulure d'une simplicité toute primitive, car elles consistent en un simple filet rond encadrant certaines arêtes. Au-dessus de l'entrée du souterrain central ont été enlevés, dans la masse du roc, trois énormes demi-anneaux, qui probablement ont servi à appendre une tente ou une espèce de vérandah. Ces anneaux ont $0^{m},80$ de hauteur, $0^{m},35$ de saillie, et $0^{m},30$ à $0^{m},40$ de largeur. Ils sont à deux mètres au-dessus du sommet de la porte, qui est carrée et dessinée par deux plates-bandes de même largeur. Cette porte s'ouvrait certainement jadis dans un vestibule aujourd'hui complétement ruiné. A droite de deux des baies ouvertes dans la paroi du rocher se voit, profondément gravée, une inscription sémitique de cinq lettres seulement, hautes de trente centimètres environ. Ces inscriptions, déjà signalées par Irby et Mangles, ont été naturellement relevées par MM. Waddington et de Vogüé, et je les copie à mon tour. Elles sont identiques et présentent un seul mot ainsi formé :

Ce mot, je le lis *Araqiah;* au lieu donc d'Aaraq-el-Emyr, le lieu, j'imagine, aura été, à un moment donné, désigné par le nom d'*Aaraq-Iah,* « la roche de Jéhovah. »

A cent mètres environ à droite de la porte centrale que

je viens de décrire, était une grande salle, aujourd'hui complétement effondrée. Il n'en reste que la paroi du fond et une partie du flanc droit. Au sommet de cette paroi du fond, c'est-à-dire à une hauteur de plus de cinq mètres, se voient encore, entaillés dans la masse, deux gros anneaux tout à fait analogues à ceux que j'ai décrits plus haut. Je ne devine pas à quel usage ils ont pu être destinés, bien qu'évidemment ils aient servi de points d'attache à une tenture quelconque.

La paroi du fond n'est pas dans le même plan, et elle offre un ressaut dont la présence ne peut s'expliquer que par la difficulté de tailler certaines veines de la roche. Une pareille excavation, d'ailleurs, n'a pu être détruite que par l'action d'un violent tremblement de terre, dont on aperçoit un peu partout les traces manifestes. Ainsi d'immenses blocs de rocher ont roulé du haut en bas, et présentent, en certains points du plateau inférieur, un véritable chaos.

A gauche de la porte centrale, et à une certaine distance, que j'évalue de mémoire à une cinquantaine de mètres, se voit l'entrée d'une autre demeure souterraine, semblable à la porte centrale, mais à côté de laquelle une fenêtre carrée a été percée dans le roc. Le linteau offre encore à sa partie inférieure le trou dans lequel a roulé le gond de la pièce mobile, ou de pierre ou de bois, qui était destinée à la fermer. C'est au flanc droit de cette porte que se voit le second exemplaire de l'inscription rapportée plus haut. Ici, elle est un peu mutilée, la troisième et la cinquième lettre n'étant plus parfaitement entières. Un caractère essentiel de cette inscription est le mélange de lettres appartenant les unes au type phénicien ou samaritain, les autres au type de l'hébreu carré. Quel est l'âge de cette inscription? C'est ce que je ne saurais dire encore. Toutefois, le creux des lettres est peu

AARAQ EL EMIR

sé par Mr le Capitaine d'Etat Major GELIS

du 7 au 10 Novembre 1863

altéré; en d'autres termes, la patine en est d'apparence beaucoup plus récente que celle des parois de l'intérieur. Il y a donc eu certainement plusieurs siècles d'intervalle entre la ciselure des souterrains et celle de l'inscription. Cela saute aux yeux.

Des différents souterrains ouverts dans ce rideau de rochers, plusieurs servent encore aujourd'hui d'habitations à quelques familles chrétiennes de Salt, qui sont venues s'y établir avec leurs bestiaux, et qui y vivent en bonne intelligence avec les Adouân, maîtres du pays.

Lorsqu'on suit l'espèce de corniche sur laquelle ouvrent tous ces souterrains, jusqu'à son extrémité de gauche, on reconnait que la jetée de pierres conduisant au temple partait de là. Vers cette extrémité se voit une grande roche que le tremblement de terre a déracinée et qui est aujourd'hui fortement inclinée sur sa base. Cette roche a sa surface percée de rangées régulières de trous, trop peu profonds pour avoir servi à loger des nids de pigeons, et dont je sais maintenant la destination, grâce à l'étude d'un monument des plus illustres, et dont j'aurai longuement à parler plus tard. Ces trous étaient taillés pour recevoir des lampes, à l'époque de certaines solennités pendant lesquelles le lieu, considéré comme un sanctuaire, était illuminé. Nous verrons ailleurs que cet usage ne s'est pas perdu en terre sainte.

Après cet examen de tous les souterrains, examen qui m'avait pris quelques heures, j'ai regagné ma tente, avec le désir d'étudier le récit de Josèphe relatif à ces antiquités. Maintenant que j'ai une idée générale suffisante des monuments d'Aaraq-el-Emyr, cette étude peut être utile. Voyons donc ce que raconte l'historien des Juifs :

« A cette époque régnait en Asie Séleucus, surnommé « Philopator, fils d'Antiochus le Grand. Ce fut alors que

« mourut le père d'Hyrcan, Josèphe, homme bon et magna-« nime, qui avait tiré le peuple juif de la misère et de la fai-« blesse, et lui avait donné une existence plus relevée; il « avait été pendant vingt-deux ans le collecteur des impôts « de la Syrie, de la Phénicie et de la Samarie. Dans le même « temps mourut l'oncle de Hyrcan, Onias, qui laissa le sou-« verain pontificat à son fils Simon. (*Ant. jud.*, XII, IV, 10.)

« Après la mort de Josèphe, des discussions surgirent « parmi le peuple à cause de ses fils. Les aînés ayant déclaré « la guerre à Hyrcan, qui était le plus jeune, la multitude se « divisa, et le plus grand nombre prit le parti des aînés, ainsi « que le grand-prêtre Simon, à cause de la parenté. Hyrcan « se décida alors à ne pas rentrer à Jérusalem. Mais s'étant « établi de l'autre côté du Jourdain, il fit une guerre conti-« nuelle aux Arabes, de telle sorte qu'il en tua un grand « nombre, et en réduisit beaucoup d'autres en captivité. Il « construisit aussi une forte tour (Βᾶριν ἰσχυράν), qu'il bâtit « en pierre blanche jusqu'au faîte, sculptant dessus des ani-« maux de très-grande taille. Il l'entoura d'un étang large et « profond. Sur le flanc de la montagne opposée, il creusa « dans les rochers proéminents des souterrains de plusieurs « stades de profondeur. Il y établit ensuite des appartements « pour les festins, pour l'habitation et pour tous les usages de « la vie. Il y introduisit aussi des eaux courantes en abon-« dance, pour l'agrément et la décoration de ce palais. Les « portes d'entrée ne reçurent que la largeur suffisante pour « permettre à une seule personne d'y passer à la fois, et cela « dans un but de sécurité, et pour que, dans le cas où il « serait assiégé par ses frères, il ne courût pas le risque de « tomber entre leurs mains. Il construisit aussi des palais « extérieurs immenses, qu'il orna de somptueux jardins. Puis, « lorsque tout fut achevé, il donna à cet endroit le nom de

« Tyr (Τύρον). Il est situé entre la Judée et l'Arabie, au delà « du Jourdain, non loin de l'Essébonitide.

« Il fut le maître de toute cette contrée pendant sept « années, temps total du règne de Séleucus en Syrie. A la « mort de ce roi, son frère Antiochus, surnommé Épiphane, « lui succéda. A cette même époque mourut le roi d'Égypte, « Ptolémée, surnommé aussi Épiphane, laissant deux fils « encore jeunes, dont l'aîné était surnommé Philométor, et le « cadet Physcon. Hyrcan, considérant la grande puissance « échue à Antiochus et craignant, s'il était pris par ce mo-« narque, d'être livré au dernier supplice, en punition des « dommages qu'il avait infligés aux Arabes, se donna la « mort. Antiochus alors s'empara de tout ce qui lui avait « appartenu. » (*Ant. jud.*, XII, IV, 11.)

Nous allons maintenant discuter ce récit instructif, et démontrer que, sur un fond évident de vérité, Josèphe a tellement brodé, qu'il devient certain qu'il n'a connu que sur des ouï-dire d'Arabes les lieux qu'il a la prétention de décrire minutieusement; n'oublions pas d'ailleurs que ce n'est que deux cent cinquante ans environ après les événements qu'il a écrit son histoire d'Hyrcan.

Posons d'abord quelques dates : Séleucus IV, Philopator, fils et successeur d'Antiochus III le Grand, a reçu la couronne en l'an 126 de l'ère des Séleucides, 187 avant Jésus-Christ. Il fut assassiné par Héliodore, préfet du Trésor, après onze ans de règne, accomplis depuis la mort de son père, et en réalité après douze ans depuis l'époque où celui-ci l'associa à la royauté. Il périt en l'année 137 des Séleucides, 176 avant Jésus-Christ. Dès l'année précédente il avait appelé au partage de la royauté son frère Antiochus, qui était en otage à Rome, et en place duquel il envoya son propre fils Démétrius. En Égypte, Ptolémée Philométor succéda à son père Ptolémée

Épiphane, en l'an 132 de l'ère des Séleucides, 181 avant Jésus-Christ.

La mort de Séleucus ayant eu lieu en 176 avant Jésus-Christ, il faut faire remonter jusqu'en 183, c'est-à-dire à sept ans plus tôt, l'installation de Hyrcan à Aaraq-el-Emyr.

C'est en l'année 145 de l'ère des Séleucides, 168 avant Jésus-Christ, que Judas Macchabée et ses neuf compagnons se retirèrent dans le désert, aimant mieux vivre de la vie des bêtes fauves que de se voir souillés par l'impiété.

L'année suivante seulement, Mathatias avec ses cinq fils, Jean Gaddis, Simon Thasi, Judas Macchabée, Éléazar Abbaron et Jonathan Apphus, leva l'étendard de la révolte (146 des Séleucides, 167 avant Jésus-Christ).

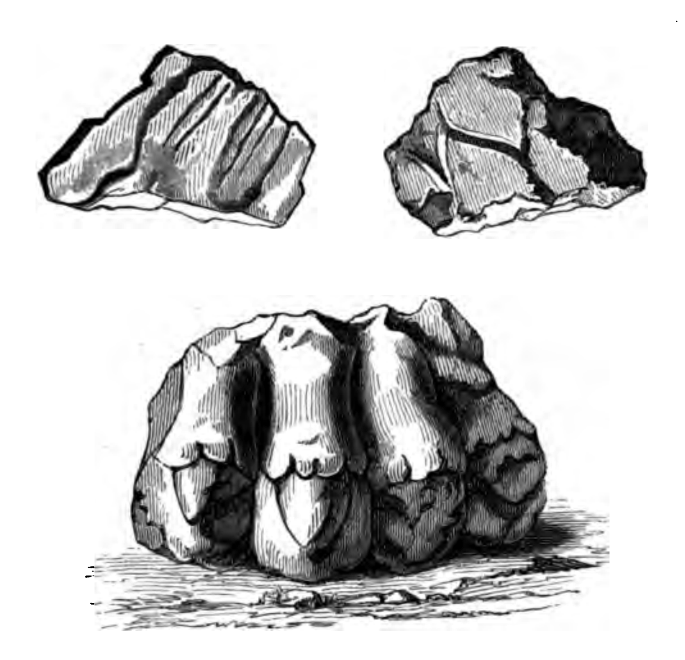
Il y a donc eu un intervalle de neuf ans entre la mort de Hyrcan et le commencement de l'insurrection des Asmonéens.

Voyons maintenant ce que nous apprendra la comparaison des monuments d'Aaraq-el-Emyr, tels qu'ils existent et tels que les décrit Josèphe, en les attribuant à Hyrcan. N'oublions pas que celui-ci, au dire de Josèphe, fut continuellement en guerre avec les Arabes, au milieu desquels il était venu s'établir.

Il construisit une forte tour (βᾶριν ἰσχυράν) en pierre blanche, et fit sculpter dessus des animaux de très-grande taille. Les animaux de très-grande taille existent bien sur le monument, au sommet duquel ils ont jadis formé une frise, surmontant un cordon continu de petits modillons.

L'édifice entier était un grand parallélogramme, avec péristyle et galeries latérales, ornées de colonnes doubles faisant face l'une à l'intérieur de l'édifice, l'autre à la galerie. Cette galerie était au premier étage. L'édifice entier était orné de belles corniches d'un profil tout particulier, et les

murs extérieurs étaient percés de nombreuses et grandes baies, ou fenêtres, sans compter les portes. Dans cet édifice était un lion colossal et ailé de ronde bosse, dont j'ai retrouvé la tête, la crinière, ainsi qu'une patte, que j'ai rapportée en



France avec un fragment de l'aile. Enfin les blocs énormes qui composaient la muraille extérieure étaient placés de champ, fort minces, et par conséquent établis dans un équilibre si instable, que la première secousse de tremblement de terre a tout renversé. Seuls, deux angles, calés par les blocs écroulés les premiers, sont restés à leur place. On en conviendra, voilà une singulière forteresse. On y rassemble ce qui, partout ailleurs, caractérise un véritable temple; on y prodigue les sculptures, dont l'emploi était absolument interdit, comme abomination, à tout sectateur de Jéhovah. On y construit des

murailles que le premier coup de bélier aurait jetées bas; on y ouvre sur toutes les faces des baies qui rendaient la défense impossible; on y emploie des blocs immenses, dont la manœuvre et la pose ont dû coûter des peines sans égales. Et tout cela serait fait par un Juif de famille sacerdotale, neveu du grand-prêtre lui-même, et accompagné d'adhérents peu nombreux, Juifs comme lui, par un fugitif enfin, transplanté au milieu d'ennemis acharnés, et guerroyant contre eux sans paix ni trêve et en vrai pillard? Cela est trop illogique pour que je prenne la peine de le discuter.

Je l'ai déjà dit, à l'intérieur du monument primitif, il y a de nombreux débris d'une construction très-postérieure, bien distincts, bien caractérisés, et dont les pierres proviennent, sans aucun doute, des blocs écroulés qui ont été dépecés sur place. Cette seconde construction est si grossière, que dans celle-là je ne demande pas mieux que de voir la βᾶριν ἰσχυράν de Hyrcan. Quant à l'autre, c'est un temple, et un temple fort antique; je mets au défi de prouver, je dirai plus, de faire croire le contraire à qui prendra la peine de réfléchir.

Poursuivons : « Il l'entoura d'un étang large et profond. » Ceci est tout à fait inexact. Il y a un côté sur lequel le monument, la prétendue forteresse, veux-je dire, est accessible de plain-pied, et si bien accessible qu'un bataillon pourrait marcher de front contre elle; et c'est justement de ce côté que sont ouvertes les grandes baies reconnues. Le mot *entourer*, περιήγαγε δὲ αὐτῇ εὔριπον μέγαν, est donc absolument inexact, matériellement faux.

Poursuivons encore : « Dans le flanc de la montagne « opposée, il creusa des souterrains de plusieurs stades de « profondeur. » Le plus vaste de ces souterrains a tout juste vingt-huit mètres de longueur; il y a loin de là à plusieurs

stades. « Les portes d'entrée ne reçurent que la largeur suffi- « sante pour permettre à une seule personne d'y passer à la « fois. » Ceci est encore matériellement faux. Il y a des entrées de fort grandes dimensions, et par lesquelles plusieurs hommes passeraient de front fort à l'aise; l'une d'elles ouvre sur une écurie; si ce sont des chevaux qui y ont été installés, l'ouverture qui y donnait accès a dû, on en conviendra, permettre le passage à quelque chose de plus gros qu'un homme.

« Il construisit des palais extérieurs, qu'il orna de jardins « somptueux. » Il y a bien des constructions extérieures autres que le temple, mais celles-ci sont les restes d'une petite ville avec remparts, escaliers et guérite taillés dans le roc. Il y a aussi une porte monumentale à proximité du temple, splendidement décorée et bâtie comme lui en matériaux magnifiques. Je ne parle pas des mouvements de terre, qui ont dû être effectués pour creuser l'étang, et pour niveler les plates-formes superposées. Je ne parle pas non plus d'un aqueduc, ni des revêtements de l'étang et des talus des plates-formes construits parfois en blocs gigantesques. Tout cela peut-il être l'œuvre de Hyrcan le fugitif? Tout cela peut-il avoir été construit en sept ans? Je ne me fais aucun scrupule de répondre : Non!

Les seules choses vraisemblables, à mon humble avis, sont celles-ci : Hyrcan, forcé de s'expatrier et de chercher un lieu où il pût se défendre contre les agressions de ses ennemis personnels, Hyrcan connaissait le site d'Aaraq-el-Emyr; il savait que là il trouverait des matériaux tout prêts pour se construire une forteresse dans l'intérieur d'un temple abandonné; en outre, des souterrains, également abandonnés, et dans lesquels il lui serait facile d'installer des magasins, et au besoin des habitations; et à proximité de

tout cela, de l'eau excellente et en abondance. Il n'en fallait pas tant pour fixer son choix. Que dois-je forcément conclure de ce qui précède? Que les monuments primitifs dont les restes merveilleux se voient encore à Aaraq-el-Emyr ont appartenu à un véritable sanctuaire des Ammonites, construit et renversé je ne sais ni quand, ni par qui; que les grottes taillées dans le flanc de la montagne ont fait partie intégrante du sanctuaire en question, puisqu'elles étaient reliées au temple par la jetée de pierres dont j'ai déjà parlé plusieurs fois; que peut-être quelques-unes de ces grottes furent des tombeaux des rois d'Ammon, dont la nécropole pouvait être en ce lieu; que la jetée de pierres est antérieure au temple, ce dont nous trouvons une preuve irréfragable dans ce fait; que la voie passant sous la porte monumentale et aboutissant au parvis du temple a dû recouper la jetée, dont les talus ainsi entamés subsistent encore à droite et à gauche de la voie principale; enfin que l'eau conduite dans l'étang, qui faisait une presqu'île de l'assiette du temple, y arrivait par un aqueduc ou canal formé de gros blocs, et aboutissant à l'angle de l'étang placé en avant du péristyle du temple. Tout cela a été scrupuleusement observé sur place; tout cela est *certain*, et résistera quand même aux objections qu'on serait tenté d'élever contre ces déductions.

Il ne me reste plus qu'un fait à constater, c'est qu'au dire de Josèphe, Hyrcan, après avoir construit son palais, lui donna le nom de Tyr (Τύρον). Ce nom est identique avec le nom grec de la Tyr phénicienne, la *Sour* des temps antiques et modernes. Or, le beau ruisseau qui coule à droite d'Aaraq-el-Emyr, au fond d'un ravin encombré de lauriers roses et de sycomores, se nomme encore aujourd'hui Nahr-Syr et le ravin Ouad-Syr. On me permettra, je pense, de retrouver dans ce nom la trace de celui que Josèphe prétend avoir été imposé

par Hyrcan à la localité choisie par lui pour retraite. Ce qui est plus probable, c'est qu'à l'époque de Hyrcan, la vallée s'appelait déjà Ouad-Syr, et que ce nom de Syr, beaucoup plus ancien, était celui du sanctuaire lui-même.

Après avoir terminé mon étude du texte de Josèphe, j'ai été rejoindre mes amis, qui étaient tous à la besogne. Gélis, accompagné de Botros, avait commencé au point du jour le lever et le nivellement de la vallée; Salzmann et de Behr faisaient de la photographie; Mauss travaillait au temple; l'abbé courait, herborisait et furetait dans les ruines, où il découvrait la tête et la crinière du lion colossal. Louis enfin était à la chasse aux perdrix et aux coléoptères. Après avoir fait une petite visite à tous ceux que j'ai pu retrouver, je suis allé rejoindre Mauss au temple. Il dessinait l'angle sud-est à la chambre claire; pour ne pas perdre mon temps, j'ai été me poster à une trentaine de pas de lui, afin de prendre un croquis de la porte monumentale. Je travaillais de bon cœur lorsqu'un grognement formidable se fit entendre près de nous. Mauss et moi nous relevâmes lestement la tête à ce bruit inattendu, qui se prolongeait indéfiniment. Notre première pensée fut qu'il y avait un chameau de mauvaise humeur dans notre voisinage. Je le cherchai des yeux. Il n'y avait pas plus de chameau que sur la main. Diable! cela devenait sérieux. J'étais entouré de buissons de doum, et il était clair que dans l'un d'eux était cachée une panthère. J'avouerai humblement que ce voisinage ne faisait nullement mon affaire. Je saisis au plus vite mon revolver, avec lequel toutefois j'aurais fait piètre figure en cas d'attaque, et je rejoignis immédiatement mon ami Mauss. Il était aussi préoccupé que moi.

« Voilà une vilaine musique, lui dis-je. — Qui diantre peut grogner de cette façon-là? — Eh! parbleu! une panthère. — Bigre! elle devrait bien s'en aller! »

J'étais parfaitement du même avis, je l'avoue sans honte. Notre vœu fut exaucé, le grognement s'éloigna peu à peu, et au bout de quelques minutes tout rentra dans le silence accoutumé. Survint Botros, qui de son côté avait entendu la chose, et qui était bien vite venu vers nous avec son fusil. Lui et moi, nous battîmes les buissons, mais il n'y avait plus personne. Aujourd'hui, je suis d'avis que nous avons fait une sottise. Puisque la vilaine bête s'éloignait, le meilleur parti que nous eussions à prendre était de la laisser faire.

Après cette alerte, je suis revenu à mon poste, et j'ai terminé mon croquis sans plus être inquiété. A la tombée du jour, nous rentrions tous au camp, chacun de notre côté. J'ai examiné, en suivant la jetée de pierres, un bloc immense, parfaitement taillé en parallélipipède, et qui gît, aux trois quarts enterré, à côté du sentier. Sans doute, c'est un bloc resté en route, et il y a gros à parier que personne ne le dérangera plus de là. Il est un peu au-dessus, à droite, du tronçon d aqueduc qui débouche dans l'étang, et en avant de la grande esplanade qui domine le temple. Chacun de nous est ravi de son butin; la journée a été bonne. Malheureusement le vent a tourné au sud-ouest, et mes Arabes nous annoncent carrément, comme autant de Mathieu (de la Drôme), que demain il pleuvra à midi. Inutile de dire que nous faisons peu de cas de cette prophétie précise. Qu'il pleuve demain, c'est possible, mais à heure fixe, c'est une autre affaire!

Nos moukres ont recruté un nouvel hôte; ils ont pris un magnifique caméléon, et l'ont accroché à la hampe du drapeau tricolore qui flotte au-dessus de ma tente. La pauvre bête a l'air bien inquiète et bien contrariée de se trouver à pareille fête. Louis a ramassé quelques belles perdrix, quelques rares insectes; mais il a eu aussi ses petites mésaven-

tures, dont l'une aurait pu devenir fort désagréable pour lui. Pendant qu'il retournait des pierres au bord du Nahr-Syr, une grosse bête noire lui est, à l'improviste, tombée sur le dos, et a failli le culbuter. C'était un superbe sanglier, qui allait boire, sans doute. Lequel des deux a eu le plus peur? je ne sais; toujours est-il que l'homme a trouvé la rencontre fort désobligeante, et s'est bien promis de ne plus aller au bois. Et cependant ce n'était là qu'une plaisanterie en comparaison de l'autre scène, dans laquelle il a joué un rôle. Il était à peine remis de son émotion, qu'il voit descendre, en rampant à travers les broussailles, ce qu'il appelle un chat énorme, un chat comme il n'en a jamais vu. Un des canons de son fusil étant chargé de chevrotines, il s'empresse de les adresser au chat; celui-ci bondit et retombe en faisant d'affreuses grimaces; il avait deux pattes cassées! Louis de courir dessus. L'animal, laissant derrière lui une grosse traînée de sang, se faufile jusqu'à un trou placé au-dessous d'une roche et s'y blottit. Mon Louis imagine alors de l'y taquiner du bout de son arme pour le décider à ressortir, mais il n'en vient pas à bout, et de guerre lasse il s'éloigne. J'ai quelque idée que c'était la progéniture de la panthère qui est venue faire une visite à Mauss et à moi. A ce moment de l'année, la panthère a mis bas depuis trois ou quatre semaines. Je dirai plus loin comment j'en ai eu la preuve. Si je ne me suis pas trompé, il est heureux pour le chasseur que la mère ait été en promenade au moment où celui-ci faisait son beau coup de fusil.

9 novembre.

Ce matin, avant le lever du soleil, tout le monde était au travail; la besogne marche rondement, et ce soir nous aurons fini de prendre toutes les notes dont nous avons besoin.

Hier, dans la journée, j'avais trouvé au temple un charmant chapiteau, appartenant à une des colonnes doubles de la galerie supérieure. J'avais le plus grand désir de l'emporter avec moi; mais il tenait à un gros cube de pierre terminé de l'autre côté par une seconde demi-colonne à chapiteau différent. Impossible d'emporter ce bloc, à cause de son poids. Il fallait donc s'ingénier pour détacher mon bienheureux chapiteau. Comment m'y prendre? Je fais appeler Qablan, je lui montre la pierre que je convoite, et il me dit qu'il n'y a qu'un seul moyen d'en venir à bout : c'est d'envoyer un de ses hommes à Salt, chercher un moâllem, ou tailleur de pierres. Aussitôt dit, aussitôt fait. Abou'l-Aïd, son beau-frère, grand garçon toujours riant, toujours prêt à tout, et que nous avions pris en affection depuis le gué du Jourdain, Abou'l-Aïd enfourche son cheval, prend sa lance, et file sur Salt, en chantant à tue-tête le chant de guerre de sa tribu. Nous n'avons cessé de l'entendre que lorsqu'il a eu franchi la montagne qui couvre, au nord, Aaraq-el-Emyr. Il avait une étape à faire pour arriver à Salt, quatre heures de marche au moins. Ce matin, avant neuf heures, nous avons entendu le chant d'Abou'l-Aïd, qui arrivait au sommet de la même montagne, portant un homme en croupe. C'était le moâllem, muni de tous les outils de son métier. Je lui ai

d'abord montré le chapiteau, qui, en moins d'un quart





d'heure, a été détaché de son frère; puis j'ai voulu faire subir la même opération à une base à cannelures partant de l'ais-

selle de feuilles d'acanthe[1]. Cette fois, malheureusement, la pierre avait des fils, et la pauvre base s'est débitée d'elle-même en trois ou quatre morceaux. Mais comme les morceaux en étaient bons, je les ai mis en réserve.



Mon tailleur de pierres avait pensé m'exploiter d'importance en me demandant vingt francs pour son travail; après

1. Je trouve dans le magnifique ouvrage de M. le comte Melchior de Vogüé, sur le temple de Jérusalem, la note suivante, insérée au bas de la page 40 :

« Depuis que ces lignes sont écrites, M. de Saulcy a eu la bonté de me « communiquer un chapiteau et une base qu'il a rapportés d'Aaraq-el-Emyr. « Ils sont identiques à ceux que j'ai dessinés, avec cette seule différence « qu'ils sont complétement terminés; les feuilles qui ne sont ici qu'ébauchées « sont refendues suivant le mode grec. »

Je regrette fort que mon savant ami ait trop rapidement examiné les morceaux que j'ai eu le bonheur de rapporter. En réalité, il n'y a pas l'ombre d'identité entre les deux chapiteaux comparés par lui. En effet, celui que j'ai recueilli n'a que $0^{m},35$ de hauteur, tandis que l'autre, c'est-à-dire le chapiteau ébauché et accolé à un pilastre (fig. 24 de M. de Vogüé), a une hauteur *double*. En voici la raison : ce dernier, que nous avons tous les deux dessiné sur place, appartenait aux grandes colonnes du vestibule; tandis que celui que j'ai rapporté appartenait aux petites colonnes doubles de la

m'être fortement récrié pour la forme et pour la bonne règle, j'ai donné les vingt francs requis, et je déclare que tout le monde a été content. Les Adouân, et Qablan tout le premier, m'ont certainement pris pour un idiot, en me voyant sacrifier tant d'argent pour des pierres qui, à leurs yeux, ne valaient pas la peine d'être ramassées.

Ce n'était pas tout; il fallait faire voyager mon butin, et j'ai pensé qu'il était beaucoup plus sage de l'envoyer à Riha à dos de chameau, et de le consigner jusqu'à mon retour entre les mains de l'agha du Bordj. Mais il en est des transports à dos de chameau comme des civets de lièvre; il fallait un chameau, et il n'y avait pas près de nous le moindre quadrupède de cette espèce. Cette fois, c'est le cheikh Abd-el-Aziz en personne qui s'est chargé de me procurer la bête demandée. Il s'est rendu au campement des Adouân le plus proche, et, dans l'après-midi, il est arrivé deux hommes conduisant l'animal; après avoir vu ce dont il s'agissait, tous les trois s'en sont allés, me laissant dans l'embarras, et

galerie supérieure. Le premier couronnait une colonne ayant 0m,90 de diamètre; le second se rattachait à un fût n'ayant guère plus de 0m,30 de diamètre. Il est donc matériellement impossible que l'un des deux soit l'épannelage de l'autre. C'est d'ailleurs la petite dimension de ce chapiteau achevé qui m'a permis de l'enlever. Il ne me serait certes pas venu à l'esprit d'essayer d'emporter l'autre, que son poids trop considérable mettait malheureusement à l'abri de toute tentative pareille.

La base reproduite par M. de Vogüé (fig. 25) n'est pas exactement représentée; j'affirme que son dessinateur s'est mépris, et que ce qu'il a regardé comme un épannelage avec gorge inférieure, destiné à devenir une couronne de feuillages, est un simple filet carré en saillie sur le fût, et à arêtes vives. Jamais on n'aurait tiré de là une feuille d'acanthe quelconque. Cette base est celle de la demi-colonne *simple* de 0m,30 de diamètre, accouplée à la demi-colonne *ornée* et cannelée de même dimension, dont j'ai rapporté le chapiteau et la base. J'ai dit plus haut que ces deux demi-colonnes, taillées dans le même bloc, étaient reliées entre elles par un dé de pierre, sur lequel devait venir s'appuyer ou une balustrade, ou une muraille.

dans une colere rouge. Heureusement, en ce pays, la corvée qui déplaît à l'un peut plaire à l'autre; et il n'y avait pas une demi-heure qu'ils avaient quitté la place, que j'ai vu poindre au haut de la montagne deux autres hommes et un nouveau chameau. Il a fallu, avec ceux-ci, recommencer à débattre le prix du transport, et après d'âmples pourparlers, nous sommes convenus de trente francs. Cette fois, je comprenais bien que j'étais volé de cinquante pour cent. Mais il n'y avait pas à reculer, et j'ai consenti. Là-dessus, le chameau a reçu le commandement habituel de se mettre ventre à terre, et on a commencé le chargement. Je n'ai jamais rien vu ni entendu de plus plaisant que les plaintes de la pauvre bête, à chaque pierre qu'elle voyait mettre dans le bissac rempli de paille hachée qui fait fonction de bât. Une fois tout emballé, chapiteau, base et patte du lion colossal, j'ai écrit sur ma carte quelques mots à l'agha pour lui dire ce qu'il avait à faire, le chameau s'est relevé, j'ai payé, les hommes sont remontés à cheval, et le tout s'est mis en route, à ma grande satisfaction.

Pendant notre déjeuner, le ciel s'était couvert, de gros nuages noirs avaient envahi le ciel, le tonnerre avait grondé, et à midi, ni plus ni moins, il pleuvait à torrents, ainsi que nos Arabes nous l'avaient annoncé dès la veille. Ces gens-là sont sorciers. Heureusement c'était un orage. Lorsqu'il a été passé, le vent s'est remis au beau, et, à partir de deux heures, nous avons pu retourner au travail. Voilà deux heures perdues, et qu'il faudra assurément rattraper demain matin. Il était nuit close lorsque nous nous sommes tous retrouvés au camp. Salzmann et Gélis ont fini ce qu'ils avaient à faire, mais Mauss sera forcé de retourner au temple dès le point du jour.

J'ai pu aussitôt après l'orage constater à l'aise la rapidité

avec laquelle la végétation se développe en ce pays. Toute la surface du terrain est couverte de plants de *cilla*, que l'on voit, pour ainsi dire, sortir de terre et grandir à vue d'œil ; ce qui est certain, c'est qu'en faisant attention autour de soi, on voit des plaques de terre se soulever, se fendiller, et livrer le passage à de grosses pointes vertes qui se développent rapidement. Deux heures après, toutes les feuilles se sont détachées les unes des autres, et cette végétation formidable continue à monter. C est véritablement merveilleux.

Après le dîner, je suis allé fumer dans la tente de Salzmann et assister au développement de ses clichés photographiques. Sur quatre, il n'y en a que trois de bons. Mais nous avons plusieurs dessins à la chambre claire, et des croquis cotés en nombre respectable.

Dans la matinée, l'abbé avait fait déterrer et déblayer un superbe bloc appartenant à la frise de la porte monumentale; puis à grand renfort de papier mouillé, il avait estampé ce fragment important. Il comptait sur le soleil pour sécher son estampage ; mais, hélas ! la pluie d'orage a fait manquer l'opération, et force nous a été d'enlever l'emplâtre dont la pierre était couverte, pour pouvoir la dessiner. Je regrette fort cet estampage, qui nous eût permis de mouler un fragment si curieux. Consolons-nous en pensant que nous en avons un excellent croquis coté.

Sous un des blocs immenses qui formaient la face ouest du temple, sont deux ou trois squelettes humains, déposés là depuis peu, sans doute, mais dont je voudrais bien m'approprier les têtes. De Behr les avait attirées à portée de la main, mais j'avoue que le cœur m'a manqué ; il eût été trop difficile de glisser incognito ces têtes dans nos bagages, et si nos Adouân s'étaient aperçus de ce larcin profanateur, nous nous serions fait une assez méchante affaire ; j'ai donc, non sans

regret, dû renoncer à recueillir ces débris humains, qui eussent certainement été les bienvenus au Muséum d'histoire naturelle.

Grâce au nombre des travailleurs, nous avons pu en moins de trois jours recueillir tous les renseignements nécessaires pour apprécier et expliquer les monuments d'Aaraq-el-Emyr. Nous faisons tous nos préparatifs de départ, afin d'aller demain camper à Amman. Pour ne rien laisser inexploré en ce lieu remarquable, il faudrait y pouvoir pratiquer des fouilles, et y séjourner des mois, peut-être. Je souhaite de tout mon cœur que de plus heureux aient quelque jour cette bonne chance.

10 novembre.

Avant le lever du soleil nous étions tous sur pied, et après la soupe et le café, Mauss est allé au temple, achever de recueillir les mesures dont il avait besoin. De mon côté, je suis allé avec Gélis et Salzmann visiter en détail les ruines qui encombrent toute la partie de l'esplanade supérieure que l'on a à sa gauche, en tournant le dos aux grands rochers percés de souterrains. Il y avait encore là un édicule construit exactement dans le même style et avec les mêmes matériaux, par conséquent à la même époque que le temple et la porte monumentale. Seulement, l'entablement qui le couronnait est d'un profil tout différent. Autour de cet édicule se trouvait une véritable ville, de petites dimensions, sans doute, mais qui n'en était pas moins une ville, garnie de remparts coupés dans le rocher, lorsque celui-ci, par sa forme, s'y est prêté. Ainsi, à l'angle gauche du côté tourné vers le temple, on voit un escalier taillé dans le roc vif, et surmonté d'une espèce de guérite taillée de même.

Au fond du ravin que domine cet emplacement de ville, on entend le bruit charmant du Nahr-Syr courant à travers la rocaille. Ajoutons qu'au bas de la terrasse sur laquelle était la ville, et sur le plan incliné descendant vers la rivière, on aperçoit encore force ruines de maisons. En résumé, tout ici dénote la présence d'une localité antique de la plus haute importance, et dont l'origine ne saurait avoir rien de commun avec l'histoire de Hyrcan le fugitif.

Il ne me reste plus qu'à noter les noms donnés par les Adouân à quelques parties de ces belles ruines. Le temple se nomme Qasr-el-Aabed, « le palais de l'esclave noir, » et l'étang qui l'avoisine, et qui depuis bien des siècles, sans doute, est complétement à sec, s'appelle Meydan-el-Aabed, « la place à exercer les chevaux de l'esclave noir. » Il y a sur l'Aabed en question toute une histoire que l'on m'a racontée; mais, comme je n'ai pas écrit cette légende à l'instant même, je préfère n'en pas parler autrement que pour dire qu'elle existe, de peur d'y introduire des détails de fantaisie.

Il était sept heures et demie lorsque Mauss est revenu du temple avec le complément de croquis indispensable. Nous nous sommes immédiatement mis en route ; nous avons traversé le Nahr-Syr, et commencé à escalader le flanc droit de la vallée d'Aaraq-el-Emyr, en nous dirigeant sur Amman. Nous en sommes à une très-petite journée de distance, à ce que me dit Qablan, et la route que nous avons à parcourir est bonne partout. Il n'y a pas un seul passage difficile à franchir.

« Ed-Darb Koull'hou Sahel, » me dit-il. Tant mieux; le fait est assez rare en ce pays, pour que nous ayons le droit de nous en réjouir.

Les arbres disséminés sur les flancs d'Aaraq-el-Emyr sont bien des chênes, ainsi que je l'avais supposé d'en bas; et le

pays a dû être jadis admirablement boisé ! *Quantum mutatus ab illo !*

Après une heure de marche, nous apercevons sur notre gauche une localité ruinée, nommée El-Aremeh. Je ne connais aucun nom ancien que l'on puisse rapprocher de celui-là. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute la Syrie méridionale de vallée plus charmante que celle qu'on longe ensuite pendant plus d'une heure, et qui s'appelle Ouad-ech-Cheta, « la vallée de la pluie. » C'est aussi vert, aussi frais, aussi riant que le plus délicieux vallon des forêts de Compiègne ou de Fontainebleau. Au fond, un joli ruisseau coule à travers les roches sous l'ombrage de chênes séculaires. A droite, le flanc de la vallée se relève rapidement. A partir de la berge même du ruisseau, à gauche, s'étend le tapis moelleux de prairies argentées par la rosée que le soleil n'a pas encore eu le temps d'absorber. Des myriades d'oiseaux chantent de tous les côtés, et des volées de geais s'ébattent devant nous, sans faire entendre l'ignoble cri de nos geais d'Europe. Je n'ai jamais rien vu de plus enchanteur, et nous sommes tous ravis. Certes nous n'aurions pas deviné qu'il pût exister une vallée aussi pittoresque en ce pays. A l'entrée de l'Ouad, se présentent les ruines d'un moulin arabe ; un peu plus loin coule une belle source nommée Ayn-el-Bahâl. Je suppose que ce nom vient du mot بحل « *impulsus validus, propulsio vehemens,* » et qu'il implique l'abondance et l'impétuosité de la source.

Deux heures après avoir quitté Aaraq-el-Emyr, nous étions en vue d'une ruine assez étendue, placée au sommet d'une colline dominant, à gauche, le chemin que nous suivions. Elle est connue des Adouân sous le nom de Kharbet-Sâr. Encore une localité sur le compte antique de laquelle je n'ai à offrir que de pures hypothèses. Sâr serait-elle, par hasard, la Zara comptée par Josèphe parmi les villes de

la Moabitide conquises par Alexandre Jannæus ? (*Ant. jud.*, XIII, xv, 4.) Et, d'un autre côté, pourrait-on l'identifier avec la Iâazer biblique, ainsi que l'a pensé Seetzen? Je ne sais.

A quelques centaines de pas plus loin, apparaissent, sur les hauteurs de droite, Ed-Demeïn d'abord, puis Tabaka. A mon grand regret, je n'ai rien de satisfaisant non plus à proposer pour l'identification de ces deux localités. La seconde seule donne lieu à une hypothèse, à laquelle, du reste, je n'accorde pas plus de valeur qu'elle n'en a. Epiphanius (*Adv. hœreses*, lib. II) mentionne τὴν Βάκαθον μητροκωμίαν 'Αραβίας τῆς Φιλαδελφίας, « Bacathos, gros bourg de l'Arabie philadel- « phienne. » Cette bourgade paraît avoir été le siége d'un évêché, puisque Grégoire et Alypius, évêques de Bacatha, intervinrent aux conciles de Constantinople et de Chalcédoine. Serait-ce notre Tabaka, dont le nom primitif aurait subi une transposition de lettres ? C'est possible, mais je me garderai bien de l'affirmer.

A dix minutes de là, nouvelle ruine, sur la gauche, nommée Soueïfieh, et un peu plus loin encore, toujours du même côté, Omm-es-Semak, à un kilomètre environ duquel nous apercevons encore Omm-Eddeba. Tous ces noms sont complétement nouveaux pour moi, et n'éveillent dans mon esprit le souvenir d'aucune localité antique. Au reste, l'Écriture nous donne si peu de renseignements sur les villes qui existèrent dans l'Ammonitide, que nous ne devons pas être étonnés de rencontrer force ruines dont l'identification est et restera toujours impossible.

Je dois faire cependant quelques réserves, qui me semblent nécessaires, à propos de Omm-Eddeba, qui pourrait bien se prononcer Emmedeba, et s'identifier avec le Midba (מידבא) de l'Écriture. Voici pourquoi :

Nous lisons dans les Chroniques (I, XIX) : « 1. Ce fut « après cela que Nahas, roi des fils d'Ammon, mourut, et « son fils régna à sa place.

« 2. David dit : Je veux agir avec bonté envers Hanoun, « fils de Nahas, car son père a agi avec bonté envers moi. « Et David envoya des messagers pour le consoler (de la « mort) de son père. Les serviteurs de David arrivèrent au « pays des fils d'Ammon vers Hanoun, pour le consoler.

« 3. Les princes des fils d'Ammon dirent à Hanoun : « Est-ce que David veut honorer ton père à tes yeux, qu'il « t'a envoyé des consolateurs ? N'est-ce pas plutôt pour « explorer le pays, pour le bouleverser et pour espionner, « que ses serviteurs sont venus vers toi ?

« 4. Hanoun prit les serviteurs de David et les fit raser; « il fit couper leurs habits par moitié, jusqu'à la hanche, et « il les renvoya.

« 5. Des gens s'en allèrent, et firent savoir à David (ce « qui était arrivé) à ces hommes; il envoya au-devant d'eux, « car ces hommes étaient très-confus. Le roi dit : Demeu- « rez à Jéricho, jusqu'à ce que votre barbe ait repoussé, et « vous reviendrez. »

Le roi des Ammonites, inquiet des suites de ce qu'il avait fait, songea à se procurer des auxiliaires.

« 7. Ils (les Ammonites) prirent à leur solde trente-deux « mille chariots, le roi de Mâaqah et son peuple; ils vinrent « et campèrent devant Midba, et les fils d'Ammon s'assem- « blèrent hors de leurs villes, et vinrent au combat. »

Ce fut alors que David envoya contre eux une armée sous les ordres de Joab.

« 9. Les fils d'Ammon sortirent et se rangèrent en bataille « près de la porte de la ville, et les rois qui étaient venus « étaient à part dans la campagne.

« 10. Joab, ayant vu que l'attaque était tournée contre « lui devant et derrière, choisit parmi tous les hommes « d'élite d'Israël, et les rangea contre Aram (c'étaient les « Araméens, auxiliaires des Ammonites).

« 11. Et il remit le reste du peuple dans la main d'Abchaï, « son frère; ceux-ci se rangèrent contre les fils d'Ammon. »

Joab et son frère, pris ainsi entre deux feux, résolurent d'agir chacun de son côté, en convenant de s'appuyer réciproquement, au cas où les troupes de l'un d'eux viendraient à faiblir. Les auxiliaires furent battus, et les Ammonites, terrifiés, coururent se renfermer dans leurs murailles. Joab revint à Jérusalem, et ce fut à la suite de cette campagne que commença celle dans laquelle David prit Rabbat-Ammon.

Si la Midba de l'Écriture est placée au point qui s'appelle aujourd'hui Omm-Eddeba, tout s'explique, tout est naturel et vraisemblable dans le récit que je viens de transcrire, à part toutefois le chiffre exorbitant de trente-deux mille chariots. Ce qui me fait rejeter ce chiffre, c'est que le passage correspondant du livre de Samuel (II, x, 6) porte ceci : « Les Ammonites prirent à leur solde, d'Aram-beth-Rehob « et d'Aram-Tsoba, vingt mille fantassins; du roi de Mâa- « qah, mille hommes; et des hommes de Tob, douze mille. » A la bonne heure, c'est plus admissible.

Revenons à Midba. Si nous sommes obligés de reporter cette localité biblique au lieu nommé aujourd'hui Kharbet-Madeba, distant de deux journées de marche d'Amman, tout devient absolument invraisemblable. Comment les auxiliaires auraient-ils eu l'idée incroyable d'aller camper à deux jours de marche, dans le sud de la capitale à couvrir ?

Dans l'hypothèse, au contraire, où Omm-Eddeba est Midba, ce point, placé dans la même plaine qu'Amman, couvre parfaitement celle-ci, et il en est assez près pour que

l'on comprenne les dispositions prises par Joab et son frère. Tout bien considéré, donc, je place à Omm-Eddeba la Midba dont il est question dans les passages bibliques rapportés ci-dessus.

Nous avons franchi le fond des vallées, et nous abordons enfin le haut plateau du pays d'Ammon. De tous les côtés, nous apercevons des laboureurs ou des pâtres, avec lesquels Qablan va, de temps en temps, faire un bout de conversation. Tout ce monde-là, du reste, n'a pas l'air de faire la moindre attention à nous, et continue sa besogne le plus pacifiquement du monde. Dès que nous avons atteint le haut pays, nos Arabes s'en donnent à cœur joie, et la fantasia commence. De notre côté, la satisfaction nous fait chanter, et nous entonnons en chœur la *Marseillaise,* au grand ébahissement de notre escorte, qui, j'en réponds, n'a jamais entendu ce chant en pareil lieu. N'est-il pas original, en effet, de penser que des Français sont venus si loin pour brailler la *Marseillaise?*

La plaine est véritablement splendide et doit être d'une fertilité remarquable. Au loin, nous apercevons devant nous et un peu à gauche une masse imposante de ruines; c'est le Qalâat-Amman, au pied duquel nous allons camper. Une large jetée de pierres traverse la plaine et se dirige vers ce point. Nul doute que ce ne soit une voie antique. A droite et à gauche pullulent des amas rectilignes de pierres ayant probablement formé jadis des limites de patrimoines. Enfin, de nombreux *tumuli* de pierres s'élèvent par-ci par-là au-dessus du sol de la plaine.

Nous passons à proximité et à gauche d'une ville ruinée nommée Abdoun, et qui paraît avoir eu une importance réelle. Mauss et Gélis piquent des deux et vont traverser les ruines, dont il ne reste que des monceaux de décombres insignifiants;

à grand'peine ont-ils pu, au milieu de ces amas de pierres, apercevoir en passant un ou deux tronçons de colonnes grossières, gisant au milieu des débris informes qui encombrent l'assiette d'Abdoun. Que fut jadis Abdoun? Je l'ignore, et j'ai bien peur qu'on ne l'ignore toujours. Après avoir dépassé cette localité, nous descendons au fond d'une vallée assez profonde et assez large, en laissant à notre gauche une ruine nommée Qasr-el-Melfouf, « le palais entouré. » Entouré de quoi? je n'en sais rien, car je ne puis obtenir de renseignements sur l'origine de ce nom bizarre.

Nous marchions au fond de la vallée depuis une vingtaine de minutes, en suivant un petit cours d'eau, lorsqu'au delà d'une sinuosité du coteau, nous avons aperçu une belle source environnée de restes de constructions évidemment romaines. C'est l'Ayn-Amman, qui, avec le ruisseau dont je viens de parler, forme un petit étang, où quelques femmes puisent de l'eau. Nous y faisons boire nos chevaux et nous passons outre.

Un peu plus loin, le ruisseau, qui est devenu promptement une jolie petite rivière, est coupé par un pont romain, dont trois arches sont encore debout. Bientôt, sur le flanc gauche de la vallée, nous apercevons des tronçons d'un aqueduc et quelques sarcophages disséminés. Puis nous nous trouvons en face du premier monument encore debout de la ville d'Amman. C'est un édifice carré avec pilastres corinthiens aux angles. L'appareil en est fort beau et appartient à une assez bonne époque romaine. La voûte, dont une partie existe encore, est ornée de caissons élégants. Dans l'intérieur du monument, qui me paraît, sauf meilleur avis, avoir été un tombeau de famille, a poussé une touffe de beaux figuiers, qui s'élèvent comme un panache verdoyant au-dessus de la ruine. Au pied de celle-ci, gisent sur le sol des fragments de frise et d'entablement.

A partir de ce monument, des édifices datant de l'époque romaine du Haut-Empire sont accumulés les uns sur les autres. Tous, tant que nous sommes, nous poussons un cri d'admiration. Nous nous trouvons en effet à l'entrée d'une ville romaine entière, qui vient d'être violemment secouée par un tremblement de terre, et dont tous les habitants ont péri dans la catastrophe. Nous traversons toutes les ruines, lançant à droite et à gauche des regards émerveillés, qu'attire à chaque pas une nouvelle découverte. Thermes, basilique, temples, colonnades, théâtres, se succèdent sans intervalle sur une étendue d'un quart de lieue. Je n'ai jamais rien vu de plus beau, pour ma part, et tous mes compagnons pensent exactement comme moi. Il faudrait dépenser ici des semaines et des semaines pour tout voir et tout relever, et nous ne pouvons, à notre grand déplaisir, donner que trois jours à l'étude de ce splendide ensemble. Nous avons traversé la rivière pour aller mettre pied à terre sur la rive droite, devant un théâtre adossé au flanc de la montagne, et d'une conservation miraculeuse. Devant le théâtre, et parallèlement à la scène, subsiste une rangée de huit colonnes encore debout et supportant leur architrave, malheureusement un peu disloquée. En arrière de ce rang de colonnes, en commençait un autre, recoupant le premier à peu près à angle droit, mais dont il ne reste plus que quatre colonnes debout. Une sorte de place carrée, ainsi environnée d'un portique, ornait donc les abords du théâtre. Sur la face opposée à l'angle conservé de ce portique, la colonnade était remplacée par la façade d'un assez vaste monument, dans lequel il faut absolument pénétrer pour en deviner la destination. C'était un *odeum* ou théâtre couvert. Sur la façade extérieure, on aperçoit force trous de crampons, qui ont dû servir à fixer des ornements d'applique, et un encastrement, dans lequel était évidemment encadrée une inscription qui a dis-

paru. Des consoles, encore en place, ont dû servir de supports à des bustes. Le toit qui couvrait ce charmant édifice est tombé depuis longtemps, et il est resté à peine quelques gradins du côté droit de la scène. Tout l'intérieur est encombré de monceaux de pierres de taille, entassées les unes sur les autres. C'est aussi à l'intérieur que l'on voit, au-dessus de la porte latérale par laquelle on pénètre aujourd'hui dans cette ruine, un entablement surchargé d'ornements au milieu desquels paraît la louve allaitant Rémus et Romulus. L'appareil de ce théâtre mérite d'être étudié avec soin. Il est de dimensions médiocres, et tout entier à bossages identiques avec ceux de certaines murailles qu'à Jérusalem j'attribuais aux Arabes. Ce n'est pas à dire pour cela que j'attribue aujourd'hui aux Romains ce que j'ai regardé comme l'œuvre des Arabes dans l'enceinte du Haram-ech-Chérif. Je veux seulement faire remarquer que ce mode d'ornementation, s'il est permis de donner ce nom à un pareil système, s'est perpétué en Syrie, et qu'il faut y regarder à deux fois avant de fixer l'âge d'une construction qui présente des bossages. Ici, du reste, il y a un caractère qui domine tous les autres, et qui indique de la part des architectes un véritable parti pris : c'est que l'on voit constamment une assise de panneresses placée entre deux assises de boutisses.

A gauche du théâtre couvert ou *odeum*, la rivière fait un coude à angle droit, puis au pied des escarpements auxquels est adossé le grand théâtre, elle se redresse et court parallèlement à l'axe de la ville. Quelle est cette rivière ? Aboulfeda la nomme Nahr-ez-Zerka dans un passage de sa géographie[1].

1. Éd. Reinaud, page 247 :

ويمرّ تحتها نهر الزرقاء التى على درب حاج الشام وهى غربت الزرقاء

« Au-dessous d'elle (Amman) coule le Nahr-ez-Zerka qui est contre la route

Nos Adouân lui donnent positivement le nom de Yabôk, ou du moins ils nous ont affirmé que c'est cette rivière qui, assez loin au nord, va se jeter, sous le nom de Yabôk, dans le Jourdain même. C'est parfaitement possible; et, comme nous n'avons pas été le vérifier, je donne ce renseignement géographique pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire comme je l'ai reçu. Quoi qu'il en soit, le Nahr qui coule au pied du Qalâah d'Amman, est extrêmement poissonneux, et nos domestiques y ont pêché, à coups de pierres, d'excellentes fritures qui ont agréablement modifié de temps en temps la monotonie de notre menu.

Nos bagages ne sont pas encore arrivés et nous nous installons, comme à la grande halte de nos étapes ordinaires, pour prendre notre déjeuner sur l'herbe. Pendant que nous nous livrions à cette douce occupation, tout notre monde a gagné le gîte, et nos tentes se sont rapidement dressées en face du grand théâtre. On le voit, la journée a été courte, puisque en moins de cinq heures nous sommes arrivés d'Aaraq-el-Emyr à Amman. Ce qui m'avait frappé tout d'abord en entrant dans les ruines de cette ville magnifique, c'était la vue du Qalâah, c'est-à-dire de la belle acropole qui la domine à l'ouest. Une grande muraille construite en blocs considérables et une tour carrée, présentant sur son front deux cercles énormes, m'avaient, vus d'en bas, donné l'espérance de retrouver sur pied des constructions de la Rabbat-Ammon primitive; j'avais donc une hâte extrême de monter là-haut et d'examiner de près ces imposantes constructions, dans lesquelles je comptais rencontrer des parties contemporaines du siége de David. Aussi n'avons-nous pas perdu de

« des pèlerins de Cham et la ville est à l'occident du Zerka. » Le Darb-el-hâdj passe effectivement assez près d'Amman, sur le plateau qui, à l'est, domine la ville antique.

MMON (PHILADELPHIA)

AMMAN

e d'Etat Major GELIS, du 9 au 12 Novembre 1863.

l'exploration de Mr de SAULCY

Yabok R.er

Route

t

LÉGENDE.

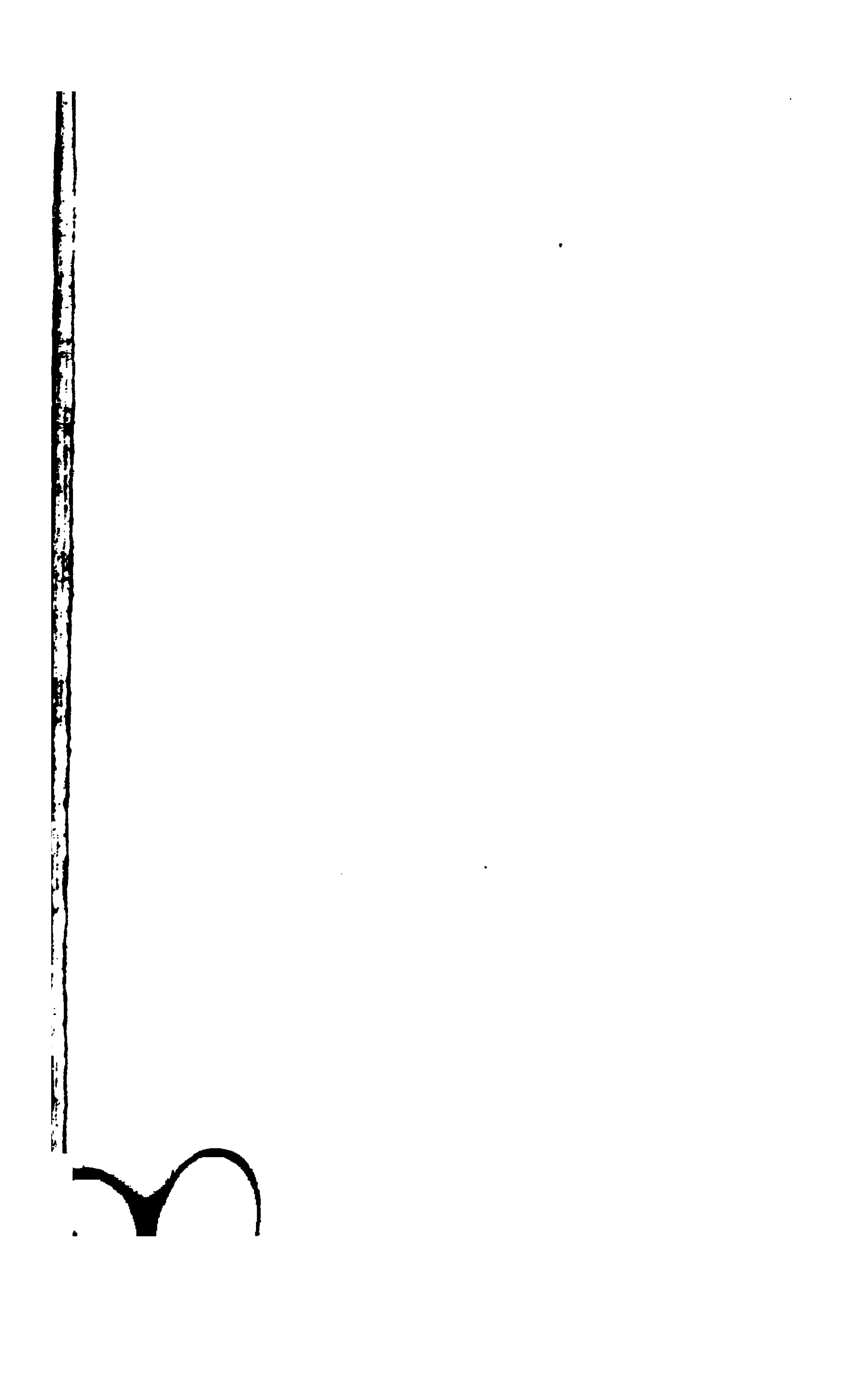
Citadelle. ———— de la Ville ————

Romain.
ent. Arabe, El Qasr.
rabe, Bordj.

a *Porte.*
b *Voie triomphale.*
c *Moulin antique.*
d *Odéon.*
e *Théâtre.*
f *Forum.*
g *Temple.*
h *Porte monumentale.*
k *Ruines d'habitations*
l *Fragment du quai couvert qui s'étendait de m en n.*

o *Thermes.*
p *Basilique.*
q *Bazar Arabe ruiné.*
r *Mosquée.*
s *Caserne ?*
t *Tombeau.*
u *Tour.*
v *Escalier monumental.*
x *Agora ?*
y *Voûtes*
z *Ruines indeterminées.*

Erhard sc.



temps, et aussitôt après le déjeuner, nous avons tous procédé à l'escalade du Qalâah. Tout le flanc de la montagne qu'il couronne a été couvert d'habitations, dont il ne reste que des voûtes effondrées, ayant l'air de pénétrer dans la montagne elle-même. Comme il fait une chaleur atroce, et que la montée est rude, je mets bas paletot et redingote, et je grimpe là-haut en bras de chemise. Il était difficile d'être moins prudent, on en conviendra, et je n'ai pas tardé à être puni par où j'avais péché. Nous avons très-facilement franchi le Yabôk, à l'aide des gros blocs qui gisent dans son lit, et parmi lesquels se trouve couchée, mais sans tête, une statue de femme assise, en marbre blanc, revêtue de draperies d'assez bon goût. Il va sans dire que les musulmans n'ont pas manqué de la décapiter le premier jour qu'ils l'ont rencontrée. En face du point où nous franchissons le Yabôk est un monument curieux, mais d'un goût plus que douteux. Sur le bord même de la rivière, et faisant corps avec le revêtement de la berge de gauche (il faut noter qu'en ce point la rivière était canalisée et voûtée), se montrent les soubassements d'une porte monumentale, qui donnait accès jadis sur un *dromos*, placé en avant d'un temple tétrastyle. Celui-ci était précédé d'un perron de quelques marches, ayant toute la largeur du temple lui-même. La muraille du fond du temple est restée en place; elle offrait deux demi-frontons en appliques, et supportés par deux colonnes. Ces demi-frontons sont bien conservés, et leur style *rococo* donne, à juste titre, une assez médiocre idée de la manière dont l'art architectural était compris à l'époque de décadence évidente qui a vu concevoir de pareils motifs d'ornementation. Du reste, cela rappelle Bâalbek, à première vue, mais il se pourrait cependant que Bâalbek fût d'un peu antérieur.

Enfin, à force de suer et de souffler, j'arrive au pied de

la grande tour et du beau pan de muraille qui s'y relie. Là m'attendait une déception. Tout cela est de très-basse époque, probablement même de construction arabe. Les deux grands cercles que, d'en bas, j'avais pris pour des boucliers ronds, représentés en guise d'ornements, sont deux tambours de colonne utilisés symétriquement. Celui de droite offre encore la mortaise de son goujon, et celui de gauche s'appuie contre un bloc qui n'est qu'un fragment de corniche encore orné de deux rangs d'olives.

Une fois que l'on a franchi le mur d'enceinte du Qalâah, on trouve, sur le plateau, plusieurs édifices ruinés. Le premier est un temple, dont les soubassements seuls n'ont pas été dérangés. Deux énormes colonnes, qui en ornaient l'entrée, ont été évidemment renversées par un tremblement de terre, et les tambours gisent sur le sol en formant deux rangées; il est probable que ce sont deux fragments de ces colonnes qui ont servi à orner la face extérieure de la grande tour carrée. Sur le plat de deux de ces tambours on lit, à proximité de la mortaise du goujon, un mot écrit une fois :

ΔΟΥ
CЄ
ΟC

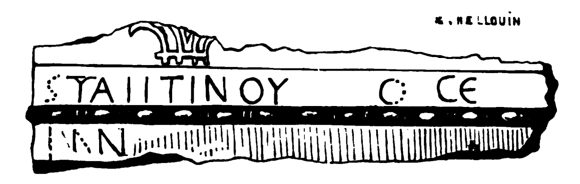
Et une autre fois :

ΔΟΥ
CЄΟC

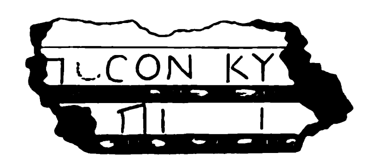
Que signifie ce mot? Je l'ignore; car je ne pense pas qu'il y faille voir le génitif du mot ΔΥΣΙΣ, « coucher du soleil, occident. »

A droite du stylobate gisent, aux trois quarts enterrés, de gros fragments de corniche offrant deux plates-bandes au-

dessous desquelles courent des rangées d'olives. Au sommet de la plate-bande supérieure, se trouvait un large cavet orné de palmettes. Ce qui m'a fait accorder à ces deux blocs une attention toute spéciale, c'est que les plates-bandes portent des traces d'inscriptions, presque entièrement effacées aujourd'hui, et où je n'ai pu démêler que les groupes de lettres suivants :



1er fragment[1].



2e fragment.

Nous trouvons là, très-évidemment, le nom d'un Constantin; mais quel est ce Constantin? Il serait bien difficile de le deviner. Ce qui me semble probable, c'est que ces inscriptions auront été appliquées après coup, et non pas au mo-

1. C'est ce même fragment que Buckingham a copié ainsi :

I E Θ Ω N E X A I . . . . C A I Ω
. . . . N . . . .

Si le voyageur déchiffre mal les inscriptions grecques, en revanche il décrit parfaitement bien les ruines qu'il visite. Tout ce qu'il dit d'Amman est à peu près irréprochable. *Cuique suum.* Notons en passant que Seetzen, Burckardt, Buckingham, Wolcott et Tipping sont les hardis voyageurs qui m'ont précédé à Amman.

ment où le temple fut construit, un des premiers empereurs du nom de Constantin l'ayant transformé en église chrétienne, que les sectateurs de l'islamisme auront plus tard renversée.

Un peu à droite de ce temple, se voit une citerne ronde parfaitement conservée. Sur tout le plateau de l'acropole, on rencontre des citernes, et, entre autres, un second réservoir rond de très-grande dimension, et de construction au moins aussi soignée que celui qui avoisine le temple. Au delà de celui-ci est un édifice, probablement arabe, nommé El-Qasr, « le palais, » et dont rien à l'extérieur ne dénote la magnificence. Une fois qu'on a pénétré, pour ainsi dire en rampant, dans cette enceinte si grossière au dehors, on se trouve dans une vaste salle carrée, sur laquelle s'appuient, en formant les bras d'une croix grecque, quatre salles, où donnent entrée de hautes arcades ogivales. Toutes les parois intérieures de la salle centrale et des quatre autres sont couvertes de ciselures d'une élégance rare, si l'exécution laisse à désirer. Des rangées d'arcades superposées et en plein cintre règnent sur tout le pourtour, et forment ainsi une décoration continue d'un goût exquis. Les colonnettes qui séparent les arcades juxtaposées n'ont pas de chapiteau. L'ornementation est purement végétale, et les ceps de vigne y abondent. Pas de mihrab, pas de trace d'inscription religieuse arabe, ce n'est donc pas une mosquée; la forme générale de croix que présente le plan de ce curieux édifice semble en désaccord flagrant avec les idées de l'islamisme. Je m'y perds, et je laisse à de plus habiles le soin de deviner l'origine de ce Qasr, de ce palais, auquel, très-probablement, les Adouân ont bien fait de conserver ce nom. Si c'eût été un monument religieux de leur foi, à coup sûr le nom de mosquée lui serait appliqué. Quant à l'époque de sa construction, elle ne saurait

être que de très-peu postérieure à l'invasion de l'islamisme, si même elle lui est postérieure. Pour ma part, je suis bien tenté d'y voir un petit palais chrétien-arabe, construit vers l'époque de la conquête musulmane. Voilà un bijou dont il faudra rapporter en Europe un bon plan, et une photographie, si faire se peut[1].

A défaut d'un tarikh arabe, ou inscription datée, nous retrouvons au Qasr l'inscription moderne qui nous avait si fort ébouriffés à Beït-el-Kerm dans la Moabitide, entre Schihan et Er-Rabbah. HEYDE 1822 !!! Décidément ce M. Heyde était enragé ; il s'est faufilé partout, et, après avoir vu des monuments de cette importance, il a gardé ses notes pour lui seul, sans jamais, que je sache, souffler mot de ses voyages. Nous pensions être, après Seetzen, Burckardt, Buckingham, Irby et Mangles, les premiers Européens venus à Amman ! Encore une illusion d'amour-propre qui s'en va à vau-l'eau, grâce à ce diable de Heyde. Depuis mon retour, j'ai eu le plaisir de voir un autre intrépide voyageur anglais, M. Tipping, l'heureux et premier explorateur de Massada. Lui aussi était allé déjà à Amman, en compagnie de M. Wolcott, et son riche portefeuille contient de beaux souvenirs de la capitale des Ammonites.

A tout seigneur, tout honneur ! Je regretterais fort de n'avoir visité que le cinquième les ruines de cette ville illustre, si M. Tipping n'était un homme des plus aimables, avec lequel je suis heureux d'avoir noué des relations qui, je l'espère, deviendront des liens d'amitié. Gloire donc aux hommes de goût et de cœur qui frayent des routes semblables, et à la modestie charmante desquels il faut, pour ainsi dire, faire

1. Buckingam donne une assez bonne description de cette intéressante ruine.

violence, afin d'apprendre au public qu'ils ont accompli de belles et difficiles découvertes.

On n'a pas oublié que j'ai eu l'adresse d'escalader le Qalâah d'Amman en manches de chemise. Une fois dans l'intérieur du Qasr, une demi-heure se passe si rapidement à étudier de tous mes yeux les ravissants détails de ce bijou, que tout d'un coup je me sens glacé. Diable ! diable ! cela ne fait pas mon affaire ! Je me hâte de franchir le trou qui sert de porte, espérant que le soleil va promptement me rôtir de plus belle, et je continue ma visite du plateau. Derrière le Qasr s'étend une grande et belle muraille romaine, ornée de niches à fronton. Au delà se voit tout un quartier de ville, où les habitations ruinées sont accumulées les unes sur les autres. Au milieu d'elles s'élève un joli petit édicule, garni d'une grande niche à voûte en coquille. Certainement il y a eu là quelque statue que les Arabes auront brisée, et dont les fragments sont peut-être cachés sous les décombres. La face postérieure de la muraille romaine dont j'ai parlé tout à l'heure est également garnie de niches ; mais celles-ci sont plus petites, ornementées dans le goût arabe, et présentent, au lieu de la voûte en coquille habituelle, un évidement taillé en fer de lance triangulaire. Au delà des ruines d'habitation dont je viens de parler, est le mur de l'acropole, dominant un ravin profond et escarpé, au bas duquel on aperçoit des grottes servant en ce moment d'habitation à quelques familles arabes. Aux extrémités de la longue branche de la muraille d'enceinte qui revêt de ce côté l'escarpement du Qalâah, sont les restes de deux grandes tours carrées.

Pendant que je me promène ainsi à travers les ruines, je sens que, malgré sa bonne volonté évidente, le soleil ne me réchauffe pas du tout ; les plus courtes sottises me paraissant les meilleures, je me hâte d'envoyer mon ami Abou'l-Aïd, qui

m'a accompagné, chercher à ma tente redingote et paletot. En attendant qu'il soit revenu, ce qui doit prendre au moins vingt minutes, je vais m'étendre au soleil, comme un lézard, au-dessous de la grande tour arabe faisant face à la ville basse. De là j'embrasse à merveille l'ensemble des ruines qui couvrent les deux rives du Nahr-ez-Zerka, et je profite de ce moment de repos forcé pour jeter sur mon calepin un croquis cavalier de tout cet ensemble. Cela me servira, en attendant le plan, auquel Gélis travaille déjà depuis quelques heures, à avoir une idée nette et précise de la position relative de tous les monuments antiques d'Amman ou Philadelphia.

Enfin j'ai pu rentrer dans mes habits, et je continue mon exploration de l'acropole, revoyant tout ce que j'ai déjà vu une première fois, afin de le bien graver dans mon souvenir. Il était cinq heures du soir quand je suis redescendu au camp, et certes je n'avais plus froid en y arrivant. J'étais en nage, et il a fallu me changer des pieds à la tête. Je me croyais affranchi des suites de mon refroidissement du Qasr ; malheureusement il n'en a rien été, car dès le soir j'ai commencé à ressentir les premières atteintes du vilain mal qui s'appelle lumbago.

Avant le dîner, j'ai été derrière l'*odeum*, sur les bords du Yabôk, faire une chasse aux insectes d'eau, et je n'en ai pas trouvé un seul. Bientôt dégoûté d'une recherche aussi infructueuse, je suis venu m'étendre sur mon lit, et fumer force tchibouks, en attendant le retour de tous mes amis et l'heure du dîner. Comme nous étions tous assez fatigués, la soirée ne s'est pas prolongée tard, et chacun est allé reprendre dans le sommeil des forces pour le travail du lendemain.

11 novembre.

. Au point du jour, nous étions tous debout, et après la soupe matinale, que j'ai imposée, en vrai soldat, à tous mes compagnons, chacun a pris sa volée vers le point où il a affaire. Il faisait un froid très-vif, mais le ciel était pur comme d'habitude, et il était bien clair que cette température sibérienne ferait rapidement place à celle du Sénégal, dont nous jouissions journellement.

C'est contre ces alternatives si tranchées que les vêtements de laine sont de la plus indispensable nécessité. Dieu sait ce que deviendrait, en pareil pays, un touriste qui négligerait de se prémunir contre ces réactions continuelles. C'est du moins ce que je persiste à croire, malgré les plaisanteries de de Behr, qui n'a pas un centimètre carré de flanelle sur toute sa personne, qui a l'impertinence de ne s'en porter que mieux, et, en outre, de se moquer de mes précautions. Il faut que celui-là soit bâti à chaux et à sable ! Pendant que nous admirions les antiquités d'Amman, de Behr a fait hier une découverte au bord du Yabôk ; il a déniché un superbe plant de cresson, et nous a cueilli la salade la plus réjouissante. Pour sa part, il préfère sa découverte à celle de l'inscription la plus antique du monde. Horreur !!! Vraiment sa salade était excellente. Mais revenons aux promenades de ce matin ; à chaque jour suffit sa peine. Comme je me sens les reins singulièrement raides, je me décide, pour visiter le grand théâtre, à y grimper par l'extérieur ; je gravis donc tout uniment la côte qui commence derrière l'*odeum*, et après avoir passé devant une petite porte romaine sans aucun ornement, placée isolément à gauche

du théâtre, j'entre dans celui-ci par le dernier, c'est-à-dire le plus élevé, de ses gradins. Je ne connais rien de plus beau ni de mieux conservé en ce genre. Là-haut, on se sent presque pris de vertige. Une galerie est au niveau de ce dernier gradin, et, au centre même de cette galerie, s'ouvre une loge carrée avec fronton, flanquée de deux grandes et belles niches. Là était sans doute la loge impériale. Trois zones de gradins dans un état de conservation parfait sont superposées et séparées par des chemins ou galeries auxquels aboutissent des rampes d'escalier donnant un accès facile à tous les rangs. Les trois zones comportent, la première quatorze, la seconde seize, et la troisième dix-huit gradins. Tout cela est d'une simplicité qui est loin d'exclure la magnificence, et de tous les points de l'amphithéâtre, ainsi que j'en ai fait l'expérience, on entend à merveille les paroles prononcées, sans trop forcer la voix, à l'endroit où était la scène. Celle-ci, je l'ai déjà dit, est ruinée, et ne se manifeste plus que par quelques arasements sans importance. Parmi les blocs enterrés sur l'alignement de l'orchestre, j'ai vu un fragment de frise déterré par Salzmann et qui, une fois bien lavé et dégagé de la terre qui le recouvrait, m'a présenté les traces d'inscription suivantes, que je ne me charge pas d'expliquer :



A droite, en faisant face aux gradins, s'ouvre une chambre encombrée de pierres de taille éboulées, et qui était peut-être le vestibule d'un grand vomitoire inférieur. Pour se rendre un compte exact des dispositions générales d'un édifice de cette importance, des fouilles seraient indispensables, et nous n'avons ni le temps ni le moyen de les entreprendre. Je l'ai

déjà dit, pour tout bien connaître à Amman, il y faudrait passer des mois entiers.

Du théâtre, où l'abbé est venu me rejoindre, nous poussons sur la rive droite du Nahr-ez-Zerka une reconnaissance générale des ruines, en marchant vers le point par lequel nous sommes arrivés à Amman.

A petite distance du lieu où nous avons établi notre camp, la rivière est dominée de fort près par un banc de rochers se rattachant à la montagne à laquelle le théâtre est adossé. Sur une étendue de près de trois cents mètres, cette rivière a ses bords revêtus de belles murailles romaines, qui évidemment étaient reliées d'un bord à l'autre par une voûte dont les amorces paraissent souvent, et dont un beau tronçon d'ailleurs est resté entier. Ceci nous rappelle à première vue le canal Saint-Martin, que l'on a transformé en promenade établie sur les voûtes qui le recouvrent. L'édilité parisienne n'a droit qu'à un brevet de perfectionnement; le brevet d'invention reviendrait en toute justice à celui qui avait couvert de cette longue et belle voûte le cours du Nahr-ez-Zerka ou Yabôk, dans l'intérieur de Philadelphia.

Bientôt nous apparaissent les hautes murailles de l'édifice qu'en passant hier devant lui nous avions pris pour une basilique. La rivière est en ce point extrêmement resserrée entre les rochers, et la ruine est placée sur la rive gauche; aussi, pour étudier un peu mieux celle-ci, nous hâtons-nous de franchir le Yabôk, à l'aide des blocs taillés dont son lit est parsemé, et autour desquels se jouent par dizaines les beaux poissons dont j'ai fait mention.

En cherchant le moyen de remonter vers le terre-plein actuel de cette ruine, nous passons en face d'une voûte étroite qui recouvre le lit d'un ruisseau maintenant à sec, et qui descendait de la montagne opposée, sur laquelle est le Qalâah.

Ce passage voûté fait partie intégrante de la ruine elle-même et il s'y relie de la manière la plus évidente comme la moins contestable. Il n'y a pas là une pierre qui ne soit en place depuis l'époque du Haut-Empire, et deux arceaux romains, archi-romains, sont de véritables ogives caractérisées de la façon la plus précise, avec joint vertical passant par le sommet même de l'arc. Cette rencontre inattendue nous frappe assez, on le devine, pour nécessiter l'examen le plus consciencieux de l'appareil, et nous en sortons avec la conviction entière, profonde, inébranlable, que nous venons d'étudier des ogives romaines. Je sais bien que l'on contestera ce fait, qu'on le déclarera impossible, que si je demande pourquoi, on me répondra : Parce que..... mais voilà tout. Peu m'importe. J'affirme carrément qu'il y a à Amman des ogives incontestablement romaines, et je me soucie fort peu des dénégations que m'attirera cette assertion. Je me hâte d'ajouter que ces ogives, l'abbé Michon, Salzmann et Mauss les ont étudiées comme moi, et que, pour eux comme pour moi, ce sont des ogives romaines.

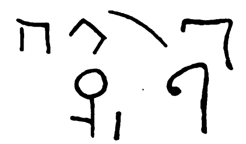
L'édifice, auquel elles se rattachent assez étroitement pour qu'il ne soit permis à personne de nier la contemporanéité des unes et de l'autre, était fort probablement un palais des thermes. C'est du moins la conclusion à laquelle nous avons dû nous arrêter, après mûr examen. Il en reste debout une belle abside, reliée à deux autres hémicycles par des faces inclinées sur l'axe de l'abside principale. Des colonnes encore debout, mais décapitées, en ornent les murailles, qui offrent aussi de belles niches placées à une assez grande hauteur pour qu'on ne puisse les atteindre aujourd'hui sans l'aide d'une échelle. Le fond de ces niches est couvert de *graffiti* parfois assez extraordinaires. Ainsi, dans l'une d'elles (celle de gauche de l'hémicycle du nord), on lit la formule de

l'Islam, bien nettement tracée à la pointe, de cette façon :

لا اله الا الله

et au-dessous les signes suivants, que je ne me charge pas d'expliquer :

Dans le fond de la niche placée à droite de la précédente, paraissent les signes assez analogues :



Tout cela, je le regrette fort, est lettre close pour moi. Quelle est cette écriture ? Je l'ignore.

La surface des murailles intérieures présente de nombreux trous de crampons, qui ont dû fixer les éléments d'une ornementation quelconque, soit en bronze, soit en marbres précieux. Ainsi, dans la grande abside centrale, il y a des chapiteaux de pilastres, sur la face desquels paraissent cinq trous de crampons, tellement disposés, que l'on est tenté de croire qu'ils ont servi à attacher des aigles de bronze.

Il est neuf heures et demie; j'ai déjà toutes les peines du monde à marcher à travers les décombres autrement que plié en deux, et je me décide à regagner ma tente, pour y attendre l'heure du déjeuner. J'ai lu et relu les passage bibliques relatifs à Rabbat-Ammon, en profitant pour cel

des loisirs que me donne ma réclusion forcée. Tout à l'heure, je les coordonnerai de façon à en tirer quelques lumières sur les faits qui se sont accomplis dans cette ville illustre. A l'heure dite, chacun de mes amis rentre avec son butin de la matinée; certes, ils n'ont pas perdu leur temps. Salzmann, Gélis et Mauss ont fait déjà des tours de force, et à ce train, ce que nous pouvons espérer rapporter d'Amman sera bientôt réuni. Je me réjouis fort de ces beaux résultats, en même temps que je me désole de me sentir aussi inutile moi-même. Je ne veux pourtant pas parler de mon lumbago, ni des souffrances aiguës qu'il me fait endurer. Mes compagnons ne manqueraient pas d'insister pour me faire consentir à quelques jours de repos, et en pareil pays, le repos c'est du temps perdu. Je fais donc bonne mine à mauvais jeu, et tout en remerciant ces messieurs de ce qu'ils ont déjà fait, je les prie en grâce de ne rien négliger afin de pouvoir continuer le plus vite possible la reconnaissance de l'Ammonitide. Malheureusement le diable n'y perd rien, et, à chaque mouvement que je fais, j'éprouve une souffrance intolérable.

Après le déjeuner, chacun est bravement reparti. Moi seul, je ne quitte pas le camp; mais au bout d'une demi-heure, je ne tiens plus en place, et dussé-je rester en chemin, je me mets à courir de nouveau les ruines. Salzmann est allé photographier le tombeau carré, que nous avons aperçu tout d'abord à l'entrée de la ville; je vais donc le rejoindre. Il y a pour dix minutes, au plus, de chemin à faire, et je mets une heure à franchir ces quelques cents mètres; à chaque pas, en effet, je suis obligé de m'arrêter et de me raidir contre l'abominable douleur qui me cloue sur place. Enfin, je suis arrivé, et la première chose que je fais, c'est de m'étendre sur le bord du Yabòk, pour

prendre un bon bain de soleil en compagnie d'Abou'l-Aïd, qui dort à poings fermés sous son habayah.

Au bout d'une demi-heure, j'ai pu aller faire le tour du charmant petit monument contre lequel était braqué l'appareil de Salzmann. Les blocs qui jonchent le sol sont tous des débris de frise, de corniche ou d'entablements plus ou moins frustes. L'un d'eux surtout excite mon attention. Un mot y a été tracé depuis la ruine de l'édifice; je dis un mot, parce que je ne puis plus saisir que quatre lettres de l'inscription dont ce mot a pu faire partie; en voici la copie fidèle :

Il est incontestablement sémitique, mais j'ignore le sens de ces lettres. Quant à leur date, elle n'est pas très-ancienne, puisqu'elles ont été forcément tracées depuis la chute du monument. Cela, d'ailleurs, ressemble à l'écriture sinaïtique; voilà tout ce que j'en puis dire.

Me sentant pour tout de bon dans l'impossibilité d'utiliser mon temps à la promenade, je suis piteusement rentré au camp, laissant tous les autres au travail. Et maintenant, n'ayant rien de mieux à faire, je puis procéder à l'examen des passages historiques, sacrés ou profanes, relatifs à Rabbat-Ammon.

La première fois qu'il en est question, c'est dans le livre de Josué, où nous lisons : « XIII, 24. Moïse avait donné à « la tribu de Gad, aux enfants de Gad, selon leur famille.

« 25. Ils eurent pour limite Iâazer, toutes les villes de « Galàad, et la moitié du pays des enfants d'Ammon jus- « qu'à Araïr, qui est devant Rabbah. » Dans le Deutéronome, nous voyons que cette contrée avait été jadis peuplée par les Rephaïm; voici, en effet, ce que nous y lisons (III, 11) :

« Car Og (Oudj), roi de Basan, était le seul du reste des « Rephaïm. Voici : son lit, lit de fer, n'est-il pas à Rabbah « des fils d'Ammon? Sa longueur est de neuf coudées, sa « largeur de quatre coudées, coudée humaine. »

Ce verset se trouve englobé dans le récit que fait Moïse de l'expédition des Israélites contre le roi de Basan. Résumons-le :

« (Deut., III, 1.) Nous nous tournâmes et nous mon« tâmes par le chemin de Basan. Og, roi de Basan, sortit « contre nous, lui et tout son peuple, pour le combat, à « Edrâi.

« 2. L'Éternel me dit : Ne le crains pas, car je l'ai livré « entre tes mains, ainsi que tout son peuple et son pays; « tu lui feras comme tu as fait à Sihoun, roi d'Amori, « qui demeure à Hesbon.

« 3. L'Éternel le livra entre nos mains, ainsi que Og, « roi de Basan, et tout son peuple; nous le battîmes au « point de ne pas lui laisser de reste.

« 4. En ce temps, nous prîmes toutes ses villes; il n'y « eut pas de villes que nous ne leur prissions; soixante villes, « toute la contrée d'Ardjeb, (formant) le royaume d'Og, à « Basan.

. . . .

« 8. Nous prîmes en ce temps-là le pays des deux rois, « qui étaient en deçà du Jourdain, depuis le torrent d'Arnon « jusqu'à la montagne de Hermon.

. . . .

« 10. Toutes les villes du plat pays, tout le Galâad, tout « le Basan, jusqu'à Salsah et Edrâi, villes du royaume « d'Og, à Basan. »

De ce qui précède, nous devons conclure qu'entre l'Arnon et le mont Hermon, c'est-à-dire entre l'Ouad-el-Moud-

jeb et le Djebel-Cheikh, il n'y avait que deux royaumes, à l'arrivée des Israélites conduits par Josué, à savoir, le royaume d'Amori, dont la capitale était à Hesbon et le roi s'appelait Sihoun, et le royaume de Basan, que possédait Og, et dont la capitale était à Rabbat-Ammon.

Il nous faut ensuite descendre jusqu'au règne de David pour trouver de nouvelles mentions de Rabbat-Ammon.

J'ai rapporté plus haut les passages bibliques qui ont trait à la campagne de Joab contre Hanoun, fils de Nahas, roi des Ammonites; il est donc inutile de les citer encore une fois.

Lorsque les auxiliaires araméens du roi Hanoun eurent été battus par les troupes de David, de façon à les dégoûter de revenir au secours des Ammonites, le roi de Jérusalem, voulant plus que jamais tirer vengeance de l'insulte faite gratuitement à ses ambassadeurs, lança de nouveau une armée sur le pays d'Ammon. Maintenant, laissons parler l'écrivain sacré :

« (Samuel, II, XI, 1.) Il arriva, au retour de l'année, « au temps que les rois sortent (pour la guerre), que David « envoya Joab, et avec lui ses serviteurs et tout Israël, pour « détruire les enfants d'Ammon et assiéger Rabbah; mais « David était resté à Jérusalem. »

. . . .

Pendant que s'accomplissait cette expédition, David aperçut un jour Bethsabée, femme d'Ouriah le Héthéen. Le récit de cette scandaleuse aventure n'ayant rien à faire ici, je passe outre.

« (Samuel, II, XII, 26.) Joab avait combattu contre Rab- « bah des enfants d'Ammon, et il s'était emparé de la ville « royale.

« 27. Joab envoya des messagers à David, et dit : J'ai

« combattu contre Rabbah et je me suis emparé de la ville « des eaux (עיר המים). »

Cette expression, « *la ville des eaux,* » est curieuse. Cahen en donne le commentaire suivant : « La partie de la ville qui « fournit l'eau au reste de la ville. Selon d'autres : J'ai coupé « les eaux de la ville pour forcer les habitants à se rendre. » Pour moi, qui ai vu l'emplacement de Rabbat-Ammon, il n'y a pas de doute possible; la ville des eaux, c'est la ville basse établie sur les deux rives du Nahr-ez-Zerka, ou Yabôk.

Poursuivons : « 28. Et maintenant, réunis le reste du « peuple, campe contre la ville et prends-la, de peur que « je ne prenne moi-même la ville et que mon nom n'y soit « acclamé.

« 29. David réunit tout le peuple et alla à Rabbah; il « combattit contre elle et s'en empara.

« 30. Il prit la couronne de Melkom de dessus sa tête, « laquelle pesait un kikar d'or, et une pierre précieuse; elle « vint sur la tête de David, et il emporta de la ville un butin « considérable.

« 31. Il fit sortir le peuple qui y était, le mit sous des scies, « sous des herses de fer et sous des haches de fer, il les fit « passer par un four à briques. Il fit de même pour toutes « lès villes des enfants d'Ammon. David retourna avec « tout le peuple à Jérusalem. »

Le verset 30, que je viens de citer, parle de la couronne enlevée par David, comme sa part du butin de Rabbah. Cette couronne était-elle celle du roi, ainsi que le pense saint Jérôme? J'en doute fort; il s'agit bien plus probablement de la couronne qui ornait la tête du simulacre de Melkom, principale idole des Ammonites. Le kikar étant évalué à quarante-trois kilogrammes environ, on concevrait difficilement que le roi d'Ammon, et David après lui, se

fussent condamnés à porter sur leur tête un poids aussi considérable. Du reste, il est fort possible que de cette couronne David n'ait pris que la pierre précieuse dont parle le texte sacré, pour l'adapter à sa propre coiffure royale.

Le passage des Paralipomènes parallèle à celui que je viens d'analyser offre dans sa rédaction des différences notables. Ainsi, nous y lisons :

« (I, xx, 1.) Ce fut au temps du retour de l'année, au « temps que les rois sortent (pour la guerre), quand Joab « conduisit le gros de l'armée et ravagea le pays des fils « d'Ammon; il vint et assiégea Rabbah. Mais David resta à « Jérusalem. Joab battit Rabbah et la détruisit.

« 2. David prit la couronne de dessus la tête de Melkom « et la trouva du poids d'un kikar d'or; il y avait une pierre « précieuse; elle vint sur la tête de David, et il emporta de « la ville un butin très-considérable.

« 3. Il fit sortir le peuple qui y était, le mit en pièces « avec des herses de fer et des haches; il en fit de même à « toutes les villes des fils d'Ammon. David retourna avec « tout le peuple à Jérusalem. »

Je me dispenserai de parler longuement de l'acte de cruauté inqualifiable accompli par David sur les vaincus. C'est plus qu'odieux. On a essayé maladroitement d'atténuer les horreurs commises par David; mais Jéhovah lui-même ne les lui a-t-il pas reprochées amèrement, en lui interdisant d'élever le temple de Jérusalem, et cela, parce que ses mains étaient trop souillées de sang humain?

J'ai dit tout à l'heure que Melkom ou Molok était le dieu des Ammonites; nous en avons la preuve dans les passages bibliques suivants :

« (Rois, I, xi, 7.) Alors Salomon bâtit un haut lieu pour « Kamos, abomination de Moab, sur la montagne qui est

...s de Jérusalem, et pour Molok, abomination des ...s d'Ammon.

. . . .

« 5. Salomon marcha après Astaroth, divinité des Sidonim, et après Melkom, divinité des enfants d'Ammon.

« (Rois, II, XXIII, 13) Le roi (Josias) profana les hauts « lieux qui étaient devant Jérusalem, à la droite (au sud) de « la montagne des idoles (מימין להר המשחית), que Salomon, « roi d'Israël, avait bâtis à Astaroth, horreur des Sidonim, à « Kamos, horreur de Moab, et à Melkom, abomination des « enfants d'Ammon. »

Il semblerait, d'après les passages qui précèdent, que Kamos était une divinité spéciale des Moabites; il n'en est rien, puisque, à propos de la campagne entreprise contre Jephté par les Ammonites, ceux-ci reçoivent une députation des serviteurs de Jephté, leur rappelant comment Jéhovah leur a fait prendre possession du royaume des Amorites; dans leur harangue, nous trouvons le passage suivant:

« (Juges, XI, 19.) Israël envoya des ambassadeurs à « Sihoun, roi des Amorrhéens, roi de Hesbon; Israël lui « dit : Laisse-nous passer par ton pays, jusqu'à notre « endroit.

« 20. Mais Sihoun ne permit pas à Israël le passage « par ses limites...

« 21. Israël prit possession de tout le pays des Amor- « rhéens, habitants de ce pays.

« 22. Ils prirent possession de toutes les contrées des « Amorrhéens, depuis l'Arnon jusqu'au Yabòk, et depuis le « désert jusqu'au Jourdain.

« 23. Et maintenant l'Éternel, Dieu d'Israël, a expulsé « les Amorrhéens devant son peuple d'Israël, et toi, tu veux « en hériter!

« 24. Ce dont ton dieu Kamos te fera prendre possession, tu peux le posséder, et ce que l'Éternel, notre « Dieu, aura destiné à notre possession, nous le posséde« rons. »

Il est évident que, puisque ce discours s'adresse au roi des Ammonites, Kamos était pour ceux-ci une divinité primordiale, tout comme Melkom. Il paraît même fort probable que Kamos, Molok et Melkom sont trois dénominations différentes appliquées à un seul et même dieu, à ce dieu que les écrivains profanes de l'antiquité ont identifié avec leur Saturne.

Il est nécessaire maintenant de rapporter les différentes prophéties relatives à Rabbat-Ammon, et que nous trouvons dans l'Écriture sainte. Nous lisons dans Jérémie :

« (XLIX, 1.) Contre les fils d'Ammon! ainsi dit « Jéhovah : Israël n'a-t-il point d'enfants? N'a-t-il point « d'héritiers? Pourquoi Melkom s'empare-t-il de Gad et « son peuple demeure-t-il dans les villes de celui-ci?

« 2. C'est pourquoi le temps viendra, dit Jéhovah, et je « ferai entendre le cri de guerre contre Rabbah des fils « d'Ammon. Elle deviendra un monceau de ruines, et les « villes de sa dépendance seront consumées par le feu. « Israël chassera ceux qui l'ont chassé, dit Jéhovah.

« 3. Pousse des lamentations, Hesbon, car Aï est dé« vastée. Jetez des cris, filles de Rabbah; couvrez-vous de « cilices! Lamentez-vous et courez de tous côtés dans les « parcs, parce que Melkom va aller en exil; les cohenim « et les princes avec lui. »

Cette prophétie, suivant les exégètes, a été composée au commencement du règne de Sédécias, dernier roi de Juda, c'est-à-dire entre 599 et 588 avant J.-C.

Voyons maintenant ce qui se lit dans Ézéchiel :

« (xxi, 25.) Prépare un chemin pour que le glaive « vienne contre Rabbah des fils d'Ammon, et contre « Iehouda, à Jérusalem qui est fortifiée.

« 26. Car le roi de Babel » (c'est de Nabuchodonosor qu'il s'agit ici) « se tient sur le chemin de séparation, au « commencement des deux chemins, pour se faire faire des « sortiléges; il secoue les flèches, interroge les téraphim, « examine le foie.

« 27. Dans sa main droite tombe le sort de placer les « béliers contre Jérusalem. . . etc., etc.

« 33. Et toi, fils de l'homme, prophétise et dis : Ainsi dit « le Seigneur Dieu, au sujet des fils d'Ammon, et de leur « opprobre, et tu diras : Glaive, glaive nu, poli pour égor- « ger, pour consumer, pour être comme l'éclair. »

De ce passage remarquable il résulte qu'au moment d'attaquer Jérusalem, Nabuchodonosor était incertain sur le choix de la première capitale à laquelle devaient s'adresser ses coups. Il consulta ses devins, qui le poussèrent contre Jérusalem. Pour cette fois, Rabbat-Ammon échappa au péril qui la menaçait.

Ézéchiel parle encore une fois ailleurs de la destruction prochaine de cette ville; voici ce qu'il en dit :

« (xxv, 4.) C'est pourquoi je te donne aux fils de l'Orient « en possession. Ils établiront sur toi leurs pacages, et pla- « ceront sur toi leurs demeures. Eux, ils mangeront tes fruits; « et eux, ils boiront ton lait.

« 5. Je ferai de Rabbah une étable pour les chameaux, et « d'Ammon un bercail pour les troupeaux, et vous reconnaî- « trez que je suis Jéhovah. »

A propos de ces versets, Cohen donne le commentaire suivant :

« לבני קדם, *aux fils de l'Orient, les Chaldéens,* dont le

« pays est à l'orient de celui des Ammonites. Mais comme les « Arabes aussi sont appelés בני־קדם (voyez Juges. vi, 3; Job, « i, 3), on peut aussi admettre qu'il s'agit d'eux ici. Selon « Kimhi, il s'agit des Mèdes et des Perses. »

Est-ce à dire pour cela que Nabuchodonosor et les Babyloniens n'ont pas subjugué l'Ammonitide et la Moabitide? Pas le moins du monde, puisque nous lisons dans Josèphe que, dans la cinquième année après la ruine de Jérusalem, qui est la vingt-troisième du règne de Nabuchodonosor, ce monarque entra avec une armée en Cœlésyrie; et qu'après l'avoir occupée, il fit la guerre aux Ammonites et aux Moabites; ce fut après avoir subjugué ces nations qu'il marcha sur l'Égypte, etc., etc. (*Ant. jud.*, X, ix, 7.)

Je ne saurais admettre l'hypothèse de Cahen plus que celle de Kimhi. Les Arabes seuls sont à l'orient de l'Ammonitide; Chaldéens, Mèdes et Perses n'y étaient pas du tout. C'est donc bien réellement l'envahissement des Arabes qu'Ézéchiel prophétisa aux Ammonites, et certes la prophétie s'est accomplie de point en point; ses effets durent toujours.

Enfin, nous lisons dans Amos :

« (i, 13.) Ainsi dit Jéhovah : Pour trois crimes des fils « d'Ammon et pour le quatrième, je ne retiendrai pas le châ- « timent! Pour avoir pénétré dans les montagnes de Galâad, « afin d'étendre leurs limites.

« 14. J'allumerai un feu dans les murs de Rabbah, et il « dévorera ses palais, dans le tumulte, au jour du combat, « dans le tourbillon, au jour de la tempête.

« 15. Leur roi ira en captivité, lui et ses princes avec « lui, dit Jéhovah. »

N'oublions pas que la prophétie d'Amos commence ainsi :

« 1. Paroles d'Amos qui fut un des pasteurs de Thecoa, « qui eut des visions sur Israël, au temps d'Ozias, roi de

« Juda, et au temps de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, « deux années avant le tremblement de terre. »

Le règne d'Ozias ou Azarias a duré de 810 à 759 avant J.-C. Le règne de Jéroboam II, fils de Joas, embrasse la période de temps écoulée entre 825 et 784 avant J.-C. C'est donc entre 810 et 784 qu'il faut placer la prophétie d'Amos.

Nous venons de voir que Jérémie et Ézéchiel sont d'accord pour annoncer que la destruction de la puissance des Ammonites et la chute du culte de Molok auront lieu après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, en 588. Je me permets d'en conclure que le temple d'Aaraq-el-Emyr, qui était un temple de Molok, et qui fut détruit avant d'avoir été achevé, aura péri peu de temps après la chute du royaume de Juda. Je crois donc, pour mon compte, que ce temple était encore en construction en 588, et qu'il était ruiné et abandonné depuis quatre siècles environ lorsque Hyrcan le fugitif vint s'y créer un asile, qui devait avoir tous les caractères d'une forteresse, et pas le moins du monde ceux d'un temple.

Il n'est plus que rarement fait mention de Rabbat-Ammon dans l'histoire profane. Ainsi son nom primitif disparut pour faire place à celui de Philadelphia, que cette ville prit en l'honneur de Ptolémée-Philadelphe, ainsi que le constate Étienne de Byzance [1].

Josèphe décrivant la Pérée (*Bell. jud.*, III, III, 3) dit qu'elle s'étend en longueur de Makhéronte à Pella, et en largeur de Philadelphia au Jourdain.

Ailleurs, après avoir raconté le meurtre de Simon Mac-

1. Steph Byz., éd. de Leipsig, 1825. T. I, p. 416, verbo ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΙΑ. Καὶ τρίτη τῆς Συρίας ἐπιφανὴς πόλις ἡ πρότερον Ἄμμανα, εἶτ' Ἀστάρτη, εἶτα Φιλαδέλφεια, ἀπὸ Πτολεμαίου τοῦ Φιλαδέλφου. L'erreur qui fait donner à Rabbat-Ammon le nom d'Astarté est manifeste; je me dispense donc de la réfuter.

chabée par Ptolémée son gendre, il nous apprend que celui-ci, s'étant saisi de la mère et des frères de Jean Hyrcan, alla s'enfermer dans la forteresse de Dagon, près Jéricho, où Hyrcan vint l'assiéger. Le siége ayant traîné en longueur, l'année sabbatique survint, et Hyrcan se retira de devant Dagon. Ptolémée fit aussitôt mettre à mort sa mère et ses frères, et courut ensuite se réfugier auprès de Zénon Cotylas, tyran de Philadelphie (*Ant. jud.*, XIII, VIII, 1). Ce nom de Cotylas désigne probablement un Arabe, et vient de قتُول, *multum occidens*, *sanguinarius*.

En 44 de J.-C., Claude nomma Cuspius Fadus procurateur de la Judée. A son arrivée, celui-ci apprit que les Juifs établis dans la Pérée avaient attaqué les Philadelphiens à propos du territoire d'une bourgade nommée Μία, et qu'ils en avaient tué un grand nombre. Fadus, furieux de ce qu'on n'avait pas attendu son arrivée pour lui soumettre le litige, fit saisir les trois principaux chefs des Juifs révoltés. Le premier, nommé Annibas, fut mis à mort; les deux autres, Amaram et Éléazar, furent condamnés à l'exil (*Ant. jud.*, XX, I, 1). A ce propos, Reland fait remarquer que la leçon Μία, conservée dans toutes les éditions de Josèphe, est très-probablement fautive, et qu'il faut rectifier ce nom en Ζία. Il constate en effet qu'Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, dit : Ἔστι νῦν Ζία κώμη ὡς ἀπὸ ιε΄ σημείων Φιλαδελφίας ἐπὶ δυσμάς. Et saint Jérôme : « Hodieque villa Zia ostenditur in quinto « decimo lapide Philadelphiæ, contra occidentem. »

Reste enfin une dernière mention de Philadelphia dans la *Guerre judaïque* (II, XVIII, 1). Gessius Florus, qui fut procurateur de Judée à partir de l'année 65, fit un jour massacrer tous les habitants juifs de Césarée. La nouvelle de cette infamie exaspéra la nation entière, qui se mit à ravager, par manière de représailles, toutes les villes où des Romains

étaient établis. Philadelphia et Hesbon furent du nombre.

On voit que si le lumbago m'a condamné aux arrêts forcés, j'ai tâché d'utiliser mon temps en demandant à ceux de mes fidèles compagnons qui partagent ma réclusion, c'est-à-dire à mes livres de voyage, tous les renseignements qui intéressent Rabbat-Ammon, devenue la Philadelphia du temps des Lagides. J'ai fait aussi le métier de poseur d'*affiches*, en guise de passe-temps, ou plutôt par acquit de conscience; c'est-à-dire que je me suis appliqué sur les reins une feuille entière de papier Fayard et Blayn, ce qui fait que je ne puis plus bouger du tout. Déclarons pourtant, afin d'être véridique, qu'au bout de quelques heures je me sens un peu soulagé, les douleurs lancinantes ayant disparu. Allons, bravo! je vois que je pourrai garder mon bobo pour moi, et me dispenser d'entraver ainsi la marche de notre voyage.

A l'heure du dîner, c'est-à-dire lorsque l'obscurité n'a plus permis de travailler, tous mes amis sont rentrés au camp, ravis, mais harassés de leur journée. Gélis a terminé son lever général des ruines. Toutes les mesures, toutes les cotes de nivellement sont prises; en un mot, il a les éléments nécessaires pour dresser un bon plan de la ville haute et de la ville basse. De Behr, qui est venu le rejoindre, a fait une curieuse découverte assez loin de la ville, en aval. Il a rencontré et fait voir à Gélis un édifice funéraire assez semblable à celui que Salzmann a photographié en amont; mais dans celui-là sont encore en place quelques sarcophages de l'époque romaine et sans inscriptions. Je le répète, Amman mériterait qu'on s'y fixât pendant des mois entiers. Salzmann a photographié notre camp, c'est-à-dire le grand théâtre et les colonnades qui sont placées devant, puis les thermes; Mauss, forcé de se borner à l'étude d'un seul édifice, a passé sa journée entière dans les ruines de l'*odeum*, et il en a recueilli

tous les éléments architecturaux. Quant à l'abbé, il s'est spécialement occupé de la basilique qui se voit à droite des thermes, et qui, d'église chrétienne, est devenue mosquée; entendons-nous! mosquée parfaitement ruinée et dans laquelle sont dressées quelques tentes noires de Bédouins. J'ai fait demander à ceux-ci s'ils avaient par hasard entre les mains des *antikât*, c'est-à-dire des médailles. On m'a apporté un très-petit nombre de pièces, usées et frottées à dessein, sur lesquelles on ne voit pour ainsi dire plus rien. Une ou deux sont des impériales grecques, le reste est arabe. Triste moisson, qu'on voudrait me faire payer si chèrement que j'aime beaucoup mieux la laisser entre les mains des propriétaires. Déjà la veille, en visitant les ruines du Qalâah, j'avais pu expérimenter l'avidité des rares naturels de l'endroit. Quel malheur qu'on ne puisse pas faire à son aise des fouilles à Amman! il est bien clair qu'on y trouverait à foison des exemplaires des rares monnaies antiques frappées à Philadelphia.

Tout mon monde se déclarant prêt à repartir, et mes Adouân se montrant beaucoup plus pressés que je ne le voudrais de changer de place, nous nous décidons à nous remettre en route dès le lendemain, pour aller camper à Hesbân. Comme je ne veux pas quitter Amman sans en emporter un bon croquis des ogives romaines que nous y avons trouvées, je prie Mauss de se charger de cette besogne, qu'il ira faire demain matin, dès le point du jour.

12 novembre.

Avant le soleil, nous étions tous debout, c'est-à-dire que mes amis étaient debout; moi seul, j'étais singulièrement déjeté. J'éprouve bien, je l'avoue, quelque appréhension à la pensée de chevaucher pendant de longues heures, avec les reins que je possède en ce moment; mais à la guerre comme à la guerre! Quand je m'écouterais et me dorloterais, il n'en serait ni plus ni moins. Je surveille donc tous les préparatifs du départ, j'assiste à l'emballage et au chargement de toute notre défroque, et à près de neuf heures seulement, je me hisse comme je peux sur ma selle. L'excellent Qablan, Botros et Mohammed ne cessent de m'entourer de petits soins et de me témoigner la plus touchante sollicitude. De mon côté, je fais de mon mieux pour me donner l'air vaillant, et nous partons. Le premier moment a été dur, je le confesse.

Pour gagner Hesbân, nous avons dû prendre en sens inverse le chemin par lequel nous étions arrivés au milieu des ruines d'Amman. On devine que j'ai examiné le mieux que j'ai pu les restes antiques qui couvrent le flanc de la montagne, au pied de laquelle coule le Yabòk, à partir de l'Ayn-Amman. J'ai eu raison, car cette attention m'a fait découvrir en repassant un édifice, probablement un temple, que nous n'avions pas aperçu en venant. Il se compose d'un grand stylobate adossé à la montagne et flanqué de deux rampes d'escalier latérales. Une colonne y est restée debout. Dans le voisinage de ce temple, on voit quelques tombeaux ou cuves de sarcophage, dont l'une a son couvercle à côté d'elle.

Si je suis mal à mon aise, physiquement parlant, j'ai moralement le cœur gros en pensant à tout ce que nous laissons d'inexploré derrière nous, et de parfaitement digne d'une étude approfondie. De plus heureux feront sans doute quelque jour ce que je n'ai pu faire, et je me plais à espérer qu'il se trouvera des gens de cœur capables d'aller s'établir à Amman pendant tout le temps nécessaire pour achever une belle monographie de ses antiquités.

Arrivés à l'Ayn-Amman, nous avons passé sur la rive droite pour entrer dans une vallée ouverte devant nous, et au fond de laquelle se trouve le lit d'un large torrent encombré de galets. A plusieurs reprises, nous sommes obligés de traverser ce torrent, au grand ennui de nos montures et de leurs cavaliers. Après trois quarts d'heure de marche depuis notre sortie d'Amman, nous avons sur la hauteur et à notre droite les ruines d'Abdoun, que nous avions longées en arrivant à Amman par la belle plaine supérieure. A trois kilomètres plus loin, nous laissons à notre gauche une ruine nommée Redjom-el-Ouast, « le *Monceau du milieu*, » et nous passons à travers des ruines insignifiantes que les Arabes appellent Kherbet-ech-Chedjâra. Là se trouve un campement d'Adouân, divisé en plusieurs groupes de tentes, sous lesquelles nous voyons, en passant, les femmes se livrer à tous les soins du ménage. Comme toujours, les chiens du campement ont l'air de vouloir nous dévorer, mais ils font plus de bruit que de besogne, et, en ce sens, un peu comme leurs maîtres.

Lorsque nous avons marché depuis une heure et demie, nous nous trouvons en vue d'une nouvelle localité ruinée, placée à gauche de la direction de notre route ; c'est Kherbet-el-Djaharâ ; à vingt-cinq minutes plus loin, nouvelle ruine, encore à gauche et désignée par le nom de Kherbet-Sekkah.

J'ignore absolument quelles sont les localités antiques dont les ruines sont aujourd'hui connues sous les noms que je viens de mentionner. Ptolémée cite à l'orient de la Batanée (que l'on regarde justement comme identifiable avec le royaume de Basan) une ville du nom de Σακκαία, *Saccœa.* Ne serait-ce pas notre Kherbet-Sakkah? C'est possible, mais je ne prétends pas l'affirmer.

Enfin, après trois heures de marche, ou peu s'en faut, nous descendons vers une localité ruinée qui semble tout à fait importante, et dont le nom est Na'our (ناعور). C'est d'elle que me parlaient sans cesse les Adouân, quand je les interrogeais sur M'kaour ou Makhéronte. Il n'y a pas une seconde d'hésitation possible. Makhéronte n'a jamais été là. La descente est assez dure, pour moi surtout; à chaque pas douteux que fait mon cheval, je ressens exactement ce que j'éprouverais si l'on m'appliquait un coup de hache à travers les reins. Je suis donc d'assez méchante humeur, et je maugrée comme un païen, jusqu'au moment où j'atteins le point où nous devons mettre pied à terre pour déjeuner.

Nous nous installons, le dos appuyé à des roches peu élevées et au bord d'un petit ruisseau fangeux que domine au sud un large mamelon couvert de décombres; d'autres ruines informes s'étendent sur la rive droite du ruisseau, et au milieu se montrent quelques cabanes misérables habitées par des Adouân, dont les femmes puisent de l'eau au ruisseau. Partout le sol présente de gros cubes de mosaïque. Assurément donc, nous sommes sur les ruines d'une ville importante de l'antiquité. Mais laquelle? Je ne suis pas de force à le décider. Je dois me contenter de reproduire ici les seuls passages d'Eusèbe et de saint Jérôme dans lesquels on pourrait être tenté de trouver une mention de

Na'our. Au mot Ναβώρ, Eusèbe dit que c'est une ville des fils de Ruben, dans le pays de Galâad, dont Isaïe parle dans sa vision contre Moab, ainsi que Jérémie. Saint Jérôme traduit : « Nabo, civitas filiorum Ruben in regione Galaad, « cujus meminit Esaïas in visione contra Moab et Jere-« mias. » Ce qui est certain, c'est que les passages de Jérémie et d'Isaïe portent le nom נבו, Nabou, et que, par suite, on peut soupçonner que la forme Ναβώρ est une altération. De plus, tous les deux ajoutent : « Jusqu'à ce jour, on montre la place déserte de Nabo à huit milles vers le midi d'Esbous (Hesbon), et malheureusement Na'our est loin d'être au sud d'Hesbon, puisqu'il est au nord.

D'un autre côté, au mot Νεβρά, nous lisons dans Eusèbe: Νεβρὰ, πόλις Ρουβὶν ἐν γῇ Γαλαάδι, καὶ νῦν ἐστι Ναβαρὰ καλουμένη κώμη μεγίστη ἐν τῇ Βαταναίᾳ, ce que saint Jérôme traduit : « Nemra, civitas tribus Ruben in terra Galâad et usque ad « præsens vicus grandis Namara, in regione Batanæa. » Cette fois je suis bien tenté de voir notre Na'our dans la Νεβρά et dans la *Namara* d'Eusèbe et de saint Jérôme. Celui-ci a pu écrire d'abord Nemra, poussé par le souvenir de Beth-Nimra, qui n'est pas du tout dans le pays de Galâad ni dans la Batanée, mais il a corrigé tout aussitôt cette faute, en écrivant *Namara;* de même Eusèbe, en pensant à Nabra, a pu écrire Ναβώρ, et un peu plus loin Ναβάβ, au lieu de Ναβαῦ. Tout cela est bien difficile à débrouiller, on en conviendra. Quoi qu'il en soit, Na'our a eu une telle importance, qu'il semble difficile qu'Eusèbe et saint Jérôme aient oublié d'en faire mention ; dans ce cas, il faut y voir la Νεβρά et la *Namara* dont ils parlent.

Ce n'était pas le tout d'être arrivé jusque-là. Il fallait mettre pied à terre, et j'avoue que cette perspective me souriait médiocrement. Comme il n'y avait pas à tergiverser, j'ai

pris mon courage à deux mains et j'ai exécuté la manœuvre ordinaire. C'est la selle, hélas! que j'aurais dû prendre à deux mains, car dès que j'ai eu quitté l'étrier du pied gauche, j'ai roulé comme une masse, sans me faire grand mal, fort heureusement; nous étions au bord du ruisseau, le terrain a donc offert un lit assez douillet à ma maladresse, dont je me suis dépêché de rire le premier, tout en maugréant quelque peu *in petto*. Mes amis m'ont accordé là une halte d'une heure et demie; j'en avais vraiment grand besoin.

Pendant que nous déjeunions, Scharir, en furetant parmi les ruines, a ramassé deux médailles qu'il m'a bien vite apportées. L'une était une pièce arabe illisible et sans valeur; l'autre, une de ces monnaies de bronze à deux têtes des rois nabathéens, lues et classées avec un talent hors ligne par mon savant confrère et ami M. le duc de Luynes. J'ai été charmé de cette petite trouvaille qui, faite en pareil lieu, avait bien son intérêt.

Il était près d'une heure et demie quand nous nous sommes mis en devoir de continuer notre route vers Hesbân. Longeant donc le mamelon de Na'our en le laissant à notre droite, nous avons eu promptement remonté le cours du ruisseau, et atteint une belle plaine que nous n'avons plus quittée jusqu'à Hesbân; dans cette plaine, nous avons suivi la voie antique, souvent reconnaissable aux tronçons qui s'en sont conservés. Du haut de mon cheval, j'ai vu en passant un gros bloc fort usé, à demi enterré au milieu du chemin, et sur lequel on avait tracé, à coups de pierre évidemment, une inscription composée de grandes lettres tout à fait analogues à celles des inscriptions nabathéennes connues sous la dénomination d'inscriptions sinaïtiques.

Après un peu moins d'une heure de marche, nous avons laissé à notre droite des ruines apparentes, nommées Omm-

el-Kennafat, « la mère de la protection, ou des remparts. »

Nous avions devant nous le pâté de collines sur lesquelles sont les ruines d'Hesbân, et comme la plaine, d'ailleurs parfaitement cultivée, n'est presque pas accidentée, le but de notre course de la journée était aussi distinct que nous pouvions le désirer. Mais ce n'est pas Hesbân qui captive nos regards et qui parle le plus haut à notre imagination. Là-bas à l'orient, bien loin, bien loin, nous apercevons nettement tranchée dans le ciel une chaîne de montagnes bleues. C'est le pâté de l'Arabie proprement dite, le premier rideau de cette merveilleuse Arabie, tout à l'heure inconnue, et que le P. Michel visite en ce moment, s'il est vivant encore. Entre ces montagnes et nous, c'est le désert des nomades; au delà, l'inconnu [1]. Il faut avoir chevauché devant pareilles immensités pour comprendre la fascination presque irrésistible qu'elles exercent sur le cœur et l'esprit. Ah! si l'on était seul au monde, comme on se lancerait avec joie dans des pays ainsi faits !

Il était un peu moins de deux heures, lorsque nous avons passé devant un grand mamelon couvert de ruines. C'est Kherbet-el-Al, l'Éléaleh de l'Écriture sainte; en avant du mamelon sont trois belles terrasses superposées, bien nivelées, et qui ont dû servir d'assiette à une culture que nous allons déterminer tout à l'heure. Le sommet du plateau paraît avoir

1. Le P. Michel Cohen Palgrave est un missionnaire appartenant à la compagnie de Jésus. J'avais appris à Jérusalem sa téméraire expédition, et j'étais grandement inquiet, je l'avoue, des suites probables de pareille entreprise. La Providence l'a conduit par la main à travers tous les dangers, et j'ai eu le bonheur de faire sa connaissance depuis mon retour à Paris. Bientôt nous posséderons la relation de sa course à travers toute l'Arabie, du Jourdain au golfe Persique, et nous apprendrons une fois de plus ce que peut un homme de savoir et de cœur, surtout lorsque la foi religieuse le soutient.

été entouré de murailles qui sont aujourd'hui dans un état absolu de dislocation. Au bout du mamelon, et à mi-côte, se montre un beau pan de mur qui peut bien avoir une trentaine de mètres de longueur, offrant encore plusieurs assises en place de gros blocs qui, de loin, paraissent n'avoir pas été taillés avec le moindre soin. C'est évidemment une construction d'une haute antiquité. Il y aurait certainement là une étude fructueuse à faire; mais le temps nous presse, et nous devons nous contenter de fixer topographiquement la position d'Éléaleh.

Voyons maintenant ce que la Bible nous apprend sur cette ville antique. Nous lisons dans les Nombres (xxxii, 37) : « Les enfants de Ruben bâtirent Hesbon, Éléaleh et Kiriataïm. » L'orthographe hébraïque de ce nom est אלאלא, Elala. On voit qu'elle diffère bien peu de l'orthographe arabe, qui est العل, Elâl. Il ne faudrait pas croire que ces villes fussent de fondation rubénite, puisque le verset suivant porte, 38 : « Nebou, « Baâl-Maoun, les noms ayant été changés, et Chibmah ; et ils « donnèrent aux villes qu'ils rebâtirent les noms (anciens). » On voit donc qu'il s'agit simplement ici de villes qui, détruites lors de la conquête israélitique, furent rebâties par les enfants de Ruben, devenus possesseurs de cette contrée. D'ailleurs, nous lisons au commencement du même chapitre : 2. « Les « enfants de Gad et les enfants de Ruben vinrent et dirent à « Moïse et à Éléazar le Cohen, et aux Nassi (princes) de « l'assemblée, disant. 3. Atharout et Diboun et Iâazer, et « Nimrah, et Hesbon et Elâleh (אלאלה, cette fois), et « Chebam » (écrit cette fois שבם, tandis que, dans le verset cité tout à l'heure, ce nom est écrit שבמה). « et Nebou et Baân » (très-certainement la même ville que Baâl-Mâoun). 4. « ce « pays que l'Éternel a frappé devant l'assemblée d'Israël, est « un pays propre au bétail; et tes serviteurs ont du bétail;

« 5. Ils dirent : Si nous avons trouvé grâce à tes yeux, que ce « pays soit donné à tes serviteurs en possession. Ne nous fais « pas passer le Jourdain. 33. Moïse leur donna, aux enfants « de Gad, aux enfants de Ruben et à la demi-tribu de Manassé, « fils de Joseph, le royaume de Sihoun, roi d'Amori, et le « royaume d'Aoudj (Og), roi de Basan; le pays avec ses « villes, selon les limites du pays d'alentour. 34. Les enfants « de Gad bâtirent Diban, et Atharout, et Arâir, 35. Et Atha-« rot Soufan, et Iâazer, et Iadjbehah. 36. Et Beït-Nimra, et « Beït-Haram, villes fortifiées, et des parcs à brebis, etc., etc. »

Il est encore question d'Eleâleh dans Isaïe et dans Jérémie. Voyons ce qu'ils en disent. Nous lisons dans la prophétie d'Isaïe contre Moab (xv, 4) : « Hesbon et Eleâleh (אלאלה) « poussent des cris ; jusqu'à Iahatz, on entend leurs voix; « même ceux qui sont armés dans Moab se lamentent ; ils « sont attristés dans l'âme. » Puis plus loin (xvi, 8) : « Car les « champs de Hesbon sont dans l'abandon, la vigne de Chibmah, « les maîtres des nations en détruisent les ceps qui attei-« gnaient Iâazer, qui s'étendaient jusqu'au désert; leurs sar-« ments se répondaient, traversaient la mer (*Quid ?*). 9. C'est « pourquoi, comme pour Iâazer, je pleure la vigne de Chibmah; « je vous mouille de mes larmes, Hesbon et Eleâleh, car « sur votre récolte, sur votre moisson a retenti le cri de « guerre. 10. La joie, la gaieté a cessé aux champs ; dans les « vignes, plus de réjouissances, plus d'allégresse ! Le pressoir « ne presse plus le vin dans la cuve, je mets fin aux cris « joyeux. » Jérémie s'exprime ainsi (xlviii, 34) : « Des cris « de Hesbon jusqu'à Eleâleh, jusqu'à Iahatz s'étend leur « voix, etc., etc... »

Voilà tous les passages bibliques qui concernent Eleâleh.

Quant à Eusèbe et à saint Jérôme, ils disent [1] : « Eleala, civitas « Amorrhæorum in Galaad, quæ cecidit in sortem tribus « Ruben; meminit hujus et Isaïas in visione contra Moab et « Jeremias. Sed et usque hodie villa grandis ostenditur in « primo ab Esbus milliario. » Eleâleh était donc à un mille (1481 mètres) d'Hesbân, suivant Eusèbe et saint Jérôme. Le fait est qu'il y a une vingtaine de minutes de marche d'Elâl à Hesbân, c'est-à-dire environ deux kilomètres. Il me paraît vraisemblable que les belles terrasses placées en avant des ruines d'Elâl ont été plantées de vignobles.

A deux heures et un quart, nous étions arrivés à Hesbân, et d'Amman jusque-là nous avions marché pendant quatre heures et un quart seulement; la distance entre les deux villes est donc approximativement de vingt-six kilomètres.

En arrivant à Hesbân, notre désappointement a été grand; nous nous attendions à trouver des ruines comparables à celles d'Amman, et nous n'avons sous les yeux que des amas de décombres informes et, sans aucun doute possible, d'une époque peu reculée.

Deux grandes collines, s'étendant du sud-ouest au nord-ouest, servent d'assiette à la ville antique. Au nord de ces deux plateaux s'ouvre la vallée proprement dite Ouad-Hesbân, au fond de laquelle nous trouvons nos tentes dressées et entourées d'un certain nombre d'Arabes établis momentanément sur ce point. Au sud, les mêmes collines bornent l'Ouad-Mayn, au fond duquel est une piscine de très-grande dimension. Notre camp est adossé à un flanc rocailleux qui présente un certain nombre d'excavations sépulcrales, ana-

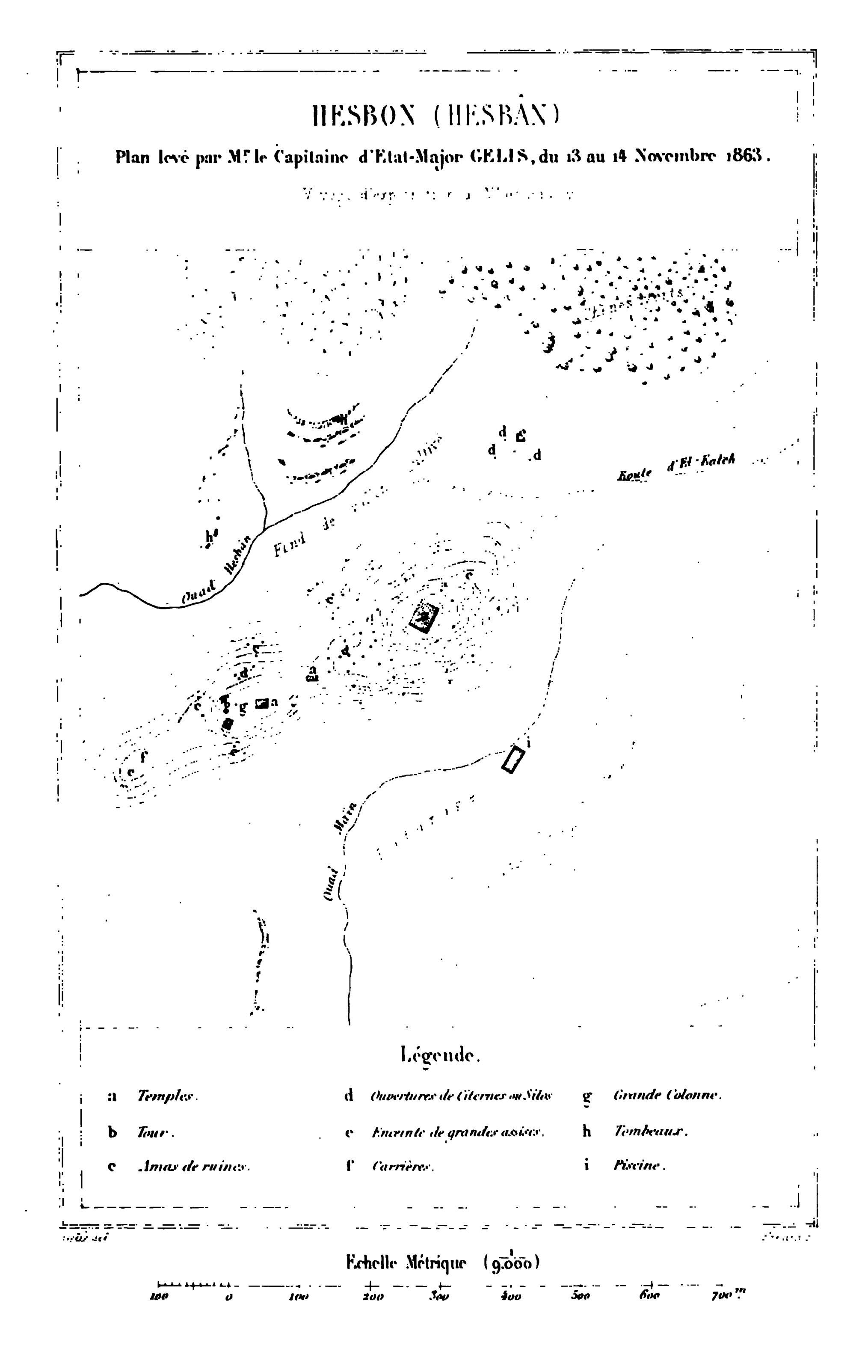
1. Je me contente de rapporter ici la version de saint Jérôme, qui est à très-peu près littérale. Le texte d'Eusèbe cependant porte : οὐ πλεῖον σημείου ἑνὸς ἀπέχουσα τῆς Ἐσεβοῦς.

logues à toutes celles que nous avons déjà visitées depuis notre arrivée dans les terres bibliques.

A peine sommes-nous installés, que Salzmann, Gélis, Mauss et l'abbé courent visiter les ruines de la ville, afin de les reconnaître. Le premier ne veut pas perdre une minute parce qu'il lui faut, dans ce qui lui reste de la journée, faire le plan de Hesbân. Bien que j'éprouve un mieux déjà sensible, je ne me sens pas de force à les suivre et je reste piteusement assis devant ma tente. J'interroge les Arabes qui sont rassemblés par curiosité autour de nous; je leur demande s'ils trouvent des médailles en terre. — Souvent, me répondent-ils; mais qu'en faire? nous les rejetons après les avoir regardées. Tous me font la même réponse, et, n'espérant rien obtenir d'eux en ce genre, je n'en parle plus.

Autour de notre camp, au fond de l'Ouad, comme sur les deux flancs, le sol est parsemé de gros cubes de mosaïque; avec eux je trouve quelques petits fragments de vases antiques faïencés, et tout à fait semblables, pour la fabrication, aux vases que Salzmann a rencontrés dans les tombes primitives de la nécropole de Camiros. Pour ne pas permettre à mes reins de se rouiller plus que de raison, je tournaille autour de notre petit camp, afin de bien voir au moins ce que je puis atteindre sans trop de fatigue. Sur les premières pentes des collines d'Hesbân, et juste vis-à-vis de ma tente, j'aperçois un gros bouquet de figuiers qui semble sortir de terre, et de la présence duquel je ne me rends pas compte. Je me traîne jusque-là, à l'allure d'un limaçon, et je reconnais que c'est dans l'ouverture d'une citerne à demi effondrée que ces pauvres arbres ont eu la bonne idée de se loger. Là, du moins, ils trouvent, sinon de l'eau en permanence, du moins une fraîcheur relative qui favorise leur végétation.

Antoun vient d'accourir tout effaré me raconter que nous


HESBON (HESBÂN)
Plan levé par Mr le Capitaine d'Etat-Major GELIS, du 13 au 14 Novembre 1863.
Ouadi Hesbân
Fond de
Route d'El-Kaleh
Ouadi Maïn
Légende.
a Temples.
b Tour.
c Amas de ruines.
d Ouvertures de Citernes ou Silos.
e Enceinte de grandes assises.
f Carrières.
g Grande Colonne.
h Tombeaux.
i Piscine.
Echelle Métrique (1/9.000)
100 0 100 200 300 400 500 600 700m

sommes suivis et épiés par une bande de quarante bédouins, venus on ne sait d'où, mais qui éprouvent le besoin de nous attaquer et de nous dépouiller. Tout d'abord, à l'apparition du chiffre *quarante*, ce chiffre sacramentel des menteurs arabes, je me sens pris d'une invincible incrédulité; d'ailleurs, les assaillants fussent-ils quarante, avec nos bonnes armes nous leur ferions passer un quart d'heure des plus désagréables. Je prends donc le parti de rire au nez d'Antoun et de le congédier en lui disant purement et simplement : Laisse-les faire, et rira bien qui rira le dernier. Une fois débarrassé d'Antoun, je m'entretiens avec Qablan de la nouvelle qui vient de m'être transmise, et Qablan, avec le calme qui ne le quitte jamais, me prend la main et me dit : Nous sommes là, ne te donne pas la peine de penser aux mensonges qu'on colporte; avec nous, tu n'as rien à craindre. Toute cette belle histoire était enjolivée de la venue d'un Arabe arrivé en toute hâte pour prévenir ceux de ses frères et amis fixés à Hesbân du danger qui les menaçait. Conclusion : il n'y a certainement pas un mot de vrai en toute cette affaire; ce qui n'empêche pas Antoun de faire le bravache et de montrer une grande détermination. Comme tous ces détails prêteraient à rire, s'ils n'étaient pas si ennuyeux!

Cependant le soir est venu, et mes amis rentrent, amplement pourvus de notes intéressantes recueillies par eux touchant les restes d'Hesbân. En voici la description sommaire. Le plateau le plus septentrional est entièrement couvert d'amas de ruines informes, au milieu desquelles paraissent de nombreuses piscines. Au centre de ce plateau se trouve une enceinte rectangulaire qui semble avoir entouré un temple. Cette enceinte, formée de grandes assises, et qui a une quarantaine de mètres de longueur sur trente environ de large, est à peu près orientée du nord au sud, comme celle d'Aaraq-el-

émyr. A l'extrémité sud est un soubassement d'édicule de petites dimensions (quinze mètres environ sur huit). Celui-ci est orienté de l'est à l'ouest. Ce plateau a deux cent cinquante mètres de longueur sur cent de largeur à peu près; et il est entièrement couvert, ainsi que la naissance des pentes, de monceaux de décombres. Le second plateau, celui qui est au sud-ouest, est aussi long, mais plus étroit de moitié que le premier. Il est aussi couvert de ruines, mais dans la portion la plus rapprochée du nord. Là se trouve encore l'emplacement d'un temple de vingt mètres de longueur sur quinze de largeur, orienté aussi de l'est à l'ouest. A cinquante mètres à l'orient de ce temple se voient les restes d'une tour carrée, et entre ces deux monuments une grande colonne est couchée à terre; elle est d'un travail grossier. L'extrémité sud de ce second plateau présente des carrières précédées d'amas de décombres. Ceux-ci sont séparés du reste des ruines par un intervalle libre de près de deux cents mètres.

En résumé, les ruines d'Hesbân sont bien ce que nous les avions jugées à première vue, c'est-à-dire fort peu intéressantes. Ainsi, l'enceinte formée de grandes assises, dont j'ai parlé d'abord, est certainement de construction arabe, à en juger par la nature des matériaux qui y ont été employés. Quant au temple qu'elle renferme, son emplacement n'est marqué que par les bases de quelques colonnes restées en place, et ces bases, qui sont romaines, paraissent d'une assez basse époque. Cette reconnaissance n'était pas faite pour nous donner le désir de passer un jour entier à Hesbân; il a donc été décidé que nous en repartirions dès le lendemain matin.

J'ai raconté à mes amis la belle nouvelle de l'attaque qui nous menaçait, au dire d'Antoun. Comme moi, ils n'ont fait

qu'en rire, et pourtant, afin de n'avoir pas de regrets, le cas échéant, nous avons pris la précaution fort inutile de nous endormir avec nos armes à portée de main. Notre nuit s'est passée le plus tranquillement du monde, et pas la moindre petite alerte n'a troublé notre repos. Nos Adouân d'ailleurs sont couchés autour du camp, et l'on n'aurait pu parvenir jusqu'à nous sans qu'ils eussent mis le holà.

Hesbân a été une ville trop importante pour que je puisse me dispenser de rassembler les principauxdocuments historiques qui la concernent. Prenons d'abord le livre des Nombres (XXI). Nous y lisons :

« 21. Israël renvoya des messagers à Sihoun, roi d'Amori, « pour dire :

« 22. Permets que je passe par ton pays; nous ne nous « détournerons ni dans les champs, ni dans les vignobles; « nous ne boirons pas l'eau de la citerne; nous marcherons « par le chemin royal, jusqu'à ce que nous ayons passé tes « limites.

« 23. Mais Sihoun ne permit pas à Israël de passer dans « ses limites : Sihoun assembla tout son peuple, sortit à la « rencontre d'Israël dans le désert, vint à Iahatz et combattit « Israël.

« 24. Mais Israël le frappa au fil de glaive, et conquit « son pays, depuis l'Arnon jusqu'au Yabôk, jusqu'auprès des « enfants d'Ammon; car la frontière des enfants d'Ammon « était forte.

« 25. Israël prit toutes ces villes-là, et Israël s'établit « dans toutes les villes de l'Amori, à Hesbon, et dans tous « ses villages.

« 26. Car Hesbon était la ville de Sihoun, roi d'Amori, « qui avait combattu contre le précédent roi de Moab, et avait « enlevé tout son pays de sa main jusqu'à l'Arnon.

« 27. C'est pourquoi disent les poëtes : Venez à Hesbon, « qu'elle soit rebâtie et réparée la ville de Sihoun.

« 28. Car le feu est sorti d'Hesbon, la flamme de la « cité de Sihoun, etc. »

Voilà qui est bien positif. La capitale de Sihoun, roi des Amorrhéens, était Hesbon, dont les Israélites, sous la conduite de Moïse, se rendirent maîtres. Ce précieux passage nous apprend que c'est à Iahatz qu'eut lieu la défaite de Sihoun. Dans le Deutéronome, nous lisons (I, 4) : « Après « qu'il (Israël) eut battu Sihoun, roi d'Amori, qui demeurait « à Hesbon, et à Edraï, Aoudj (Og), roi de Basan, qui demeu- « rait à Atharoth... » Ce verset confirme pleinement le fait qu'Hesbon était la capitale du roi des Amorrhéens. Dans le même livre (II, 24), Sihoun est désigné sous le titre de roi de Hesbon (מלך־חשבון); de même encore au verset 26, ainsi conçu : « J'envoyai (c'est Moïse qui parle), du désert de « Kedemoth, des messagers vers Sihoun, roi de Hesbon, « avec des paroles de paix, etc., etc. » Ce désert de Kedemoth (קדמות) veut dire littéralement : désert « du côté de « l'orient. » Dans ces divers passages, ainsi qu'au verset 30, Sihoun est appelé roi de Hesbon; il en est de même d'ailleurs dans plusieurs autres qu'il serait superflu de reproduire. Dans Josué (IX, 10), la défaite de Sihoun et d'Aoudj se trouve mentionnée sans détail; le premier y est toujours appelé roi de Hesbon.

Au chapitre XII, nous lisons : « 1. Voici les rois du pays « que les enfants d'Israël ont battus et dont ils ont possédé « le pays, de l'autre côté du Jourdain au soleil levant, du « fleuve Arnon jusqu'à la montagne de Hermon, et toute la « plaine à l'orient : 2. Sihoun, roi d'Amori, qui demeurait à « Hesbon, dominait depuis Araïr, qui est sur le bord du « fleuve Arnon et le milieu du fleuve, et la moitié de Galâad,

« jusqu'au torrent de Yabôk, limite des enfants d'Ammon. « 3. Et la plaine jusqu'à la mer de Kenrouth, à l'orient jus- « qu'à la mer de la plaine, la mer Salée, à l'orient, sur le che- « min de Beït-Hiasmout, et sur le sud au bas de Asedout du « Fisgah. 4. Puis à cette limite, Aoudj, roi de Basan, du reste « des Rephaïm, demeurant à Ataroth et à Edrâï, etc., etc. »

Le royaume de Sihoun devint le territoire de la tribu de Ruben. Voici en effet ce que nous lisons dans Josué (XIII, 15) : « Moïse avait donné à la tribu de Ruben selon leurs familles. « 16. Et ils eurent pour limites, depuis Araïr qui est sur le « bord de la rivière Arnon, et la ville qui est au milieu de « la vallée, et toute la plaine après Medaba (מידבא). 17. Hes- « bon et toutes les villes qui sont dans la plaine : Diboun, « et Bâmout-Baal, et Beït-Baal-Meon. 18. Et Iahatza et « Kedemoth et Miphaat. 19. Et Kiriataïm et Chibmah et « Saret sur la montagne de la vallée (à la lettre : la montagne « de la vallée profonde). 20. Et Beït-Faour, Asedout du « Fisgah, et Beït-Hiasmout. 21. Et toutes les villes de la « plaine et tout le royaume de Sihoun, roi d'Amori, qui « régnait à Hesbon, que Moïse avait battu, ainsi que les « princes de Midian, le Hevi et Rekem, et Sour et Hour et « Rebâ, vassaux de Sihoun, demeurant dans le pays. »

Lorsqu'il s'agit du territoire attribué à la tribu de Gad, dans le même chapitre de Josué (XIII, 25), nous lisons ceci : « Ils eurent pour limite Iâazer, toutes les villes de Galâad, et « la moitié du pays des enfants d'Ammon jusqu'à Araïr, qui « se trouve devant Rabbah. 26. Et depuis Hesbon jusqu'à « Ramat de Masfah et Bethanim, et depuis Makhanaïm jus- « qu'à la limite de Dabor. 27. Et dans la vallée, Beït-Haram « et Beth-Nimra, Socouth et Sefoun, le reste du royaume de « Sihoun, roi de Hesbon, le Jourdain et la limite jusqu'à « l'extrémité de la mer de Kenrouth, au delà du Jourdain à

« l'orient. 28. Voilà l'héritage des enfants de Gad, etc., etc. »

Les villes attribuées aux Lévites, dans la tribu de Gad, sont mentionnées par Josué dans les versets suivants, xxi, 36 : « Et de la tribu de Gad, la ville de refuge des meur- « triers, Ramoth en Galâad, avec ses pâturages, et Ma- « khanaïm avec ses pâturages. 37. Hesbon avec ses pâtu- « rages, Iâazer avec ses pâturages; en tout, quatre villes. » Ceci se trouve répété dans les Paralipomènes (I, vi, 65 et 66); Hesbon fut donc une des villes sacerdotales. Dans les Juges (xi, 19 et suivants), nous trouvons encore la narration de la tentative faite par les Israélites pour obtenir du roi Sihoun, roi des Amorrhéens, roi de Hesbon, le libre passage par ses États; et de la guerre qui s'ensuivit et amena la ruine du royaume d'Amori. Ce récit, ainsi que je l'ai dit ailleurs, se trouve dans le discours prononcé par les envoyés de Jephté au roi des Ammonites.

Enfin, dans Néhémie (ix, 22), nous lisons encore : « Et « tu leur as donné des royaumes et des peuples que tu leur « as partagés par contrées, et ils prirent possession du pays « de Sihoun, du pays du roi de Hesbon, et du pays d'Aoudj « (Og), roi de Basan. »

Ptolémée nomme Hesbon, Ἔσβους, et la place dans l'éparchie d'Arabie. Josèphe l'appelle Ἐσεβωνίτις et n'en parle que pour dire qu'Hérode y fit construire une forteresse (*Ant. jud.*, XV, viii, 5)... καὶ τῇ περαίᾳ τὴν Ἐσεβωνῖτιν. Au livre XIII (xv, 4), cet historien mentionne les villes recouvrées par Alexandre Janneas, et parmi elles se trouve Μωαβίτιδας Ἐσσεβών. Il la regardait donc comme appartenant à la Moabitide.

Il ne me reste plus qu'à rappeler ce qu'ont dit Eusèbe et saint Jérôme dans l'*Onomasticon*, pour avoir complété les renseignements fournis sur Hesbon par les écrivains sacrés

et profanes : « Esebon, civitas Seon regis Amorrhæorum in « terra Galaad : quæ cum fuisset antea Moabitarum ab « Amorrhæis belli jure possessa est. Meminit hujus Jeremias, « Esaïas quoque in visione contra Moab. Porro nunc vocatur « Esbus, urbs insignis Arabiæ, in montibus qui sunt contra « Jericho, viginti a Jordane millibus distans. Fuit autem in « tribu Ruben separata Levitis. » Il y a ici une erreur à éviter. Il résulte en effet du livre de Josué, que Hesbon fit partie de la contrée concédée à la tribu de Ruben, tandis que, dans la répartition des villes sacerdotales, Hesbon semblerait attribuée à la tribu de Gad, dans le même livre de Josué ainsi que dans les Paralipomènes. Mais il faut remarquer que la mention de la tribu de Gad ne se trouve que dans le verset qui mentionne Ramoth de Galâad, laquelle était bien réellement de la tribu de Gad, ainsi que Makhanaïm.

Maintenant revenons à notre itinéraire.

13 novembre.

Ce matin, au réveil, je me sens à peu près remis et je m'en réjouis fort. Avant de monter à cheval, j'ai voulu visiter quelques-uns des tombeaux percés dans les flancs des rochers placés derrière notre camp. Tous ont servi ou servent présentement d'habitations aux Bédouins qui ont amené leurs troupeaux à Hesbân. L'un de ces tombeaux est beaucoup mieux conservé que les autres. Il est encore muni de sa porte de pierre, avec gonds pris dans la masse, qui est enterrée aux trois quarts. La salle dans laquelle on pénètre contient sur ses faces latérales des fours à cercueil, et sur la face du fond s'ouvre une petite chambrette carrée, flanquée de deux fours

à cercueil. Tout dans cette excavation est outrageusemen tapissé de suie, et l'on voit que depuis des siècles, probablement, elle sert de retraite aux pâtres arabes.

Il était près de neuf heures lorsque nous nous sommes mis en route, nous dirigeant vers l'embouchure du Zerka-Mayn, c'est-à-dire vers l'ouest-sud-ouest. Au loin devant nous, et un peu à gauche de la direction que nous suivons, se dresse une grande colline : c'est Mayn, l'emplacement de la Baal-Mâoun de la Bible. C'était une ville de la tribu de Ruben. Dans les Chroniques (I, v, 8), elle est mentionnée ainsi : « Et Bela, fils d'Azaz, fils de Schema, fils de Joël; il « demeurait à Araïr et jusqu'à Nebou et Baal-Mâoun (בעל מעון). » Cette ville, ruinée pendant la guerre contre Sihoun, fut rebâtie par les Rubenites, et reprit son ancien nom (Nombres, XXXII, 37 et 38). Dans Josué, elle est appelée Beth-Baal-Mâoun (XIII, 17) : « Hesbon et toutes les villes qui sont dans « la plaine; Diboun, et Bamout-Baal, et Beït-Baal-Mâoun « (ובית בעל מעון). » Voici ce qu'en disent Eusèbe et saint Jérôme : « Baal-Meon, trans Jordanem, quam ædificaverunt « filii Ruben. Est autem vicus usque nunc grandis juxta « Baara in Arabia, ubi aquas calidas sponte humus affert, « cognomento Baalmaus, distans ab Esbus millibus novem, « unde et Elisæus propheta fuit. » J'avoue humblement que j'ai eu la maladresse de ne pas m'informer de la présence d'une source d'eau chaude à Mayn. Seetzen du reste nous apprend que c'est à Mayn que le Zerka-Mayn prend sa source. La plaine dans laquelle nous nous engageons est la continuation de celle que nous avions traversée en venant de Na'our à Hesbân. Elle est véritablement magnifique. Nous rencontrons un assez bon nombre de pâtres arabes conduisant tranquillement leurs troupeaux au pâturage, et ceci nous donne la mesure de la confiance que méritait l'histoire de voleurs

dont on nous a régalés hier soir. Évidemment, si l'on avait la crainte de voir arriver une forte bande de maraudeurs, les bergers ne se livreraient pas avec cette insouciance à la garde de leurs moutons. Après un peu moins d'une heure de marche, nous avons passé en vue de ruines placées à notre droite, sur un mamelon de peu d'importance, et nommées El-Arich.

Il y a justement une heure que nous sommes à cheval lorsque, demandant à Abou'l-Aïd le nom de la montagne en face de laquelle nous sommes arrivés, je suis saisi de la réponse qui m'est faite : — Djebel-Nebâ, — tel est le nom que ce brave garçon et tous les autres Adouân me répètent à l'envi. Djebel-Nebâ! mais c'est la plus belle comme la plus inespérée des découvertes! Depuis des siècles on cherche à retrouver le mont Nebo, ce mont illustre entre tous, du haut duquel Moïse, avant de mourir, a pu contempler la terre promise, ce mont sacré dont le sommet a été témoin de la mort du grand législateur. De guerre lasse, et ne trouvant pas de mont Nebo, on avait tenté d'identifier la sainte montagne avec le Djebel-Atarous; moi, tout comme mes devanciers, j'avais accepté et contribué à propager cette erreur, et voilà qu'un Bédouin, sans se douter du plaisir immense qu'il me fait, me jette à l'oreille ce nom tant cherché : — Djebel-Nebâ. — Une fois de plus je reste convaincu que pas un nom ne change en ce pays, et qu'il est indispensable pour le voyageur de pouvoir causer avec ses guides, s'il veut se donner la chance d'opérer des découvertes géographiques importantes, comme celle que je viens de faire à l'improviste. Aussi, redisons-le, lorsqu'arrivé après une heure de marche au bout de la plaine d'Hesbân, sur la route du Zerka-Mayn, on entre dans le pays montueux, comme nous venons de le faire, on se trouve cheminer près du sommet d'une montagne qui est le Djebel-Nebâ. Ce coin de terre mérite bien un

moment d'attention. Ouvrons donc le Deutéronome et lisons (XXXII) :

« 48. L'Éternel parla à Moïse en ce même jour, savoir :

« 49. Monte sur la montagne des Abarim » (ce mot Abarim, précédé de l'article, nous montre que cette désignation signifie littéralement *montagne des Passages*), « la montagne du Nebo, qui est au pays de Moab, en face de Jéricho, « et regarde le pays de Kenâan, que je donne aux enfants « d'Israël pour possession.

« 50. Et meurs sur la montagne où tu montes; sois « recueilli avec tes peuples, comme est mort Aaron, ton frère, « sur le mont Hor, et comme il a été recueilli avec ses « peuples,

« 51. Parce que vous avez été rebelles contre moi au « milieu des enfants d'Israël, près des eaux de dispute de « Kadech, au désert de Sin, que vous ne m'avez pas sanctifié « au milieu des enfants d'Israël.

« 52. Car de loin tu verras le pays, et tu n'y arriveras « pas, au pays que je donne aux enfants d'Israël. »

Dans le livre des Nombres, au chapitre XXVII, 12, nous lisons : « L'Éternel dit à Moïse : Monte sur cette mon- « tagne des Abarim (même orthographe), et regarde le pays « que je donne aux enfants d'Israël. » Il paraît bien clair que le nom spécial de la sainte montagne était « Mont Nebo, » et que c'était un sommet faisant partie d'un groupe appelé en général Hor-Heâbarim, « montagne des Passages. »

Poursuivons maintenant le récit de la mort de Moïse (Deutéronome, XXXIV) :

« 1. Moïse monta des plaines de Moab à la montagne de « Nebo, sommet du Fisgah, qui est en face de Jéricho; « l'Éternel lui fit voir tout le pays, de Galâad jusqu'à Dan;

« 2. Et tout Nephtali, et tout le pays d'Éphraïm et de

« Manassé, et tout le pays de Juda, jusqu'à la mer ultérieure;

« 3. Et le midi, et la campagne de la vallée de Jéricho, « ville des Palmiers, jusqu'à Zoar.

« 4. L'Éternel lui dit : Voici le pays que j'ai confirmé par « serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, savoir : à ta pos- « térité je le donnerai. Je te l'ai fait voir par tes yeux, mais « tu n'y passeras pas.

« 5. Moïse, serviteur de Dieu, mourut là, au pays de « Moab, selon la parole de l'Éternel.

« 6. Il l'enterra, » (Qui, *il?* Les commentateurs sont bien embarrassés, et je ne le suis pas moins qu'eux. Il semble pourtant qu'il ne puisse être question là que de Jéhovah; au reste, ce dernier chapitre, où la mort de Moïse ainsi que son enterrement sont racontés, ne peut être l'œuvre de Moïse lui-même. L'indication des territoires des tribus qui lui furent montrées du haut du Nebo par l'Éternel prouve que ce chapitre a été rédigé postérieurement à la répartition de la terre promise entre les enfants d'Israël; mais reprenons notre citation). « ..... Il l'enterra dans une vallée, au pays « de Moab, vis-à-vis de Beït-Fâour. Personne, jusqu'à ce « jour, n'a connu sa sépulture. » (Nouvelle preuve des plus explicites, on en conviendra, de la postériorité de rédaction de ce chapitre.)

« 7. Moïse était âgé de cent vingt ans lorsqu'il mourut; « sa vue n'était pas obscurcie, et sa vigueur n'était pas « passée.

« 8. Les enfants d'Israël pleurèrent Moïse dans la plaine « de Moab, trente jours. Les jours de pleurs du deuil de « Moïse s'accomplirent. »

Dans le livre des Nombres (XXXIII), nous trouvons une énumération des grandes étapes faites par le peuple d'Israël avant de franchir le Jourdain; nous y lisons ceci :

« 47. Ils partirent d'Aalmen Diblataïmah, et ils campè-
« rent près des montagnes des Abarim (des Passages), devant
« Nebo.

« 48. Ils partirent des montagnes des Abarim, et cam-
« pèrent dans les plaines de Moab, près du Jourdain de
« Jéricho. »

On se tromperait si l'on croyait que c'est au moment où Israël campa devant le Nebo qu'eut lieu l'événement dont je viens de transcrire le récit biblique. Nous allons en avoir la preuve à l'instant. Le verset 1[er] du chapitre XXXIV du Deutéronome contient une nouvelle dénomination de la montagne qui fut le théâtre de la mort de Moïse, et il est bon de s'y arrêter un instant. « Moïse, dit ce verset, monta des plaines « de Moab (il y était donc déjà descendu avec tout Israël) à « la montagne de Nebo, sommet (?) du Fisgah (ראש הפסגה), « qui est en face de Jéricho, etc., etc. » Nous aurions donc la même montagne désignée sous trois noms différents, Hor-he-Abarim, Hor-Nebo et Ras-he-Fisgah. Ceci me semble bien difficile à admettre.

Ayant étudié dans mon premier voyage en terre sainte la montagne nommée Ras-el-Fechkhah, voisine de Jéricho, mais sur la côte occidentale de la mer Morte, je me suis demandé si par hasard le verset que je viens de transcrire ne comporterait pas le sens suivant : Moïse monta des plaines de Moab, au mont Nebo, ראש הפסגה, *in fronte Fisgahi,* vis-à-vis du Fisgah, qui est en face de Jéricho, etc., etc. Je suis toujours dans le même doute, qui s'est encore accru pour moi aujourd'hui que j'ai constaté les positions respectives du Djebel-Nebâ, du Ras-el-Fechkhah et de Riha. Ce qui est certain, c'est que sur la rive orientale de la mer Morte, si on retrouve le nom du mont Nebo, il n'y a pas un sommet qui rappelle le nom de Fisgah. Je m'en suis assuré par des

questions cent fois renouvelées, et toujours restées sans réponse.

Quoi qu'il en soit, j'ai eu le bonheur de retrouver le fameux mont Nebo, si vainement cherché depuis longtemps, et je m'en glorifie. Josèphe, dans son récit de la mort de Moïse, ne nomme pas le mont Nebo, mais bien le mont Abaris; voici du reste ce qu'il en dit : Ὡς δ' ἐπὶ τῷ ὄρει τῷ Ἀϐαρεῖ καλουμένῳ ἐγένετο (τοῦτο δ' ὑψηλὸν Ἱεριχοῦντος καταντικρὺ κεῖται), γῆν ἀρίστην τῶν Χαναναίων καὶ πλείστην παρέχον τοῖς ἐπ' αὐτοῦ κατοπτεύειν, κ. τ. λ. Cette indication est exacte sans doute, mais à coup sûr ce n'est pas elle qui aurait fait retrouver le mont Nebo.

Restent à mentionner les renseignements qui nous sont donnés par Eusèbe et par saint Jérôme : « Nabau (quod « hebraice dicitur Nabo), mons supra Jordanem contra Jeri- « chum in terra Moab, ubi Moses mortuus est, et usque « hodie ostenditur in sexto milliario urbis Esbus contra « orientalem plagam. » Il faut lire *occidentalem* au lieu d'*orientalem* qui n'est qu'un *lapsus calami*, puisque le texte d'Eusèbe, d'accord en cela avec la topographie, porte : καὶ δείκνυται εἰς ἔτι νῦν ἀπὸ ϛ' σημείου Ἐσϐοὺς εἰς δυσμάς.

Au mot Abarim, nous lisons dans saint Jérôme : « Abarim, « mons in quo mortuus est Moses; dicitur autem et mons esse « Nabau, in terra Moab contra Jericho supra Jordanem in « supercilio Phasga. Ostenditurque ascendentibus de Liviade « in Esbum, antiquo hodieque vocabulo juxta montem Phogor, « nomen pristinum retinentem : a quo circa eum regio usque « nunc appellatur Phasga. » Le texte grec d'Eusèbe présente les formes ἐπὶ κορυφὴν Φασγώ... Φογὼρ... ἔνθα καὶ ἡ χώρα εἰς ἔτι νῦν ὀνομάζεται Φασγώ. La préposition ἐπί, suivie de l'accusatif au lieu du génitif, me semblerait donner raison à mon hypothèse de l'identité du Ras-he-Fisgah avec le Ras-el-Feschkhah

moderne, si je ne trouvais immédiatement la mention de la contrée nommé Phasga. Je dois donc me borner à constater que si ce nom de Fisgah, que je retrouve de l'autre côté de la mer Morte, existait sur la rive orientale au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, il en a complétement disparu depuis eux, pour se transplanter où il se rencontre exclusivement aujourd'hui.

Nous avons vu qu'après sa mort, Moïse fut enterré dans une vallée de la Moabitide, vis-à-vis Beït-Fâour. Certes, il serait aussi intéressant de retrouver Beït-Fâour que de retrouver le mont Nebo. Mais j'avoue mon insuffisance, et je me contente de souhaiter que d'autres soient plus heureux que moi. Je dois donc me borner à mentionner ici les passages bibliques à l'aide desquels on pourra quelque jour chercher à déterminer la position réelle du Fâour et de la ville nommée dans l'Écriture Beth-Fâour.

Dans les Nombres, nous lisons le curieux récit des tentatives faites par Balak, fils de Safar, roi de Moab, pour faire maudire Israël par Balâam. Ainsi, au verset 14 du chapitre XXIII, nous lisons : « Il (Balak) le conduisit dans le « champ des Sophim (des Sentinelles), sur le sommet du « Fisgah (אל־ראש הפסגה), etc., etc. » Déjà ce premier verset nous suffit pour reconnaître que réellement le Fisgah était au pays de Moab, et par conséquent sur la rive orientale de la mer Morte. Plus loin (XXIII, 28), nous lisons encore : « Balak conduisit Balâam sur le sommet du Fâour regar- « dant vers le côté de Hiasimoun. » Voilà qui n'est pas douteux, le Fâour est une montagne.

Dans le Deutéronome, nous lisons encore (III, 27) : « Monte au sommet du Fisgah (c'est Jéhovah qui parle à « Moïse), lève tes yeux sur l'Occident, le Septentrion, le Midi « et l'Orient, et regarde de tes yeux, car tu ne passeras pas

« ce Jourdain. 29. Nous demeurâmes dans la vallée, vis-à-vis « de Beth-Fâour. »

Plus loin encore, nous trouvons dans le même livre (IV, 45): « Ceux-ci sont les témoignages, les statuts et les droits que « Moïse dit aux enfants d'Israël à leur sortie d'Égypte. 46. En « deçà du Jourdain, dans la vallée vis-à-vis de Beth-Fâour, au « pays de Sihoun, roi d'Amori, qui demeurait à Hesbon, que « Moïse et les enfants d'Israël battirent à leur sortie d'Egypte. « 47. Ils possédèrent son pays... 49. Et toute la plaine en deçà « du Jourdain à l'Orient, jusqu'à la mer de cette plaine, sous « Asedout du Fisgah (תחת אשדות הפסגה). »

Même conclusion pour le Fisgah et Beth-Fâour.

Restent les dires de saint Jérôme et d'Eusèbe. Il est question du Fâour aux mots Araboth-Moab et Dannaba. Voici ce que nous y lisons : « Araboth-Moab ubi secundo numeratus « est populus : quod Aquila interpretatur humilia sive æqualia « Moab... et est usque hodie locus juxta montem Phogor « euntibus a Libiade in Esebon Arabiæ contra Jericho, qui « ita appellatur Dannaba... et altera Dannaba super montem « Phogor in septimo lapide Esbus. »

Ainsi, pas de doute possible : le mont Fâour était à sept milles d'Hesbon. Sept milles font un peu plus de dix kilomètres (un tiers de kilomètre en sus), et si nous tenons cette indication pour précise, le compas nous reporte sur la montagne qui, dans notre reconnaissance topographique du pays, a reçu le nom de Djebel-Nebâ.

Quoi qu'il en soit, le mont Fâour, d'après tout ce que j'ai rapporté ci-dessus, était tout à fait voisin du mont Nebo, et celui-ci étant retrouvé, la position du premier en découle pour ainsi dire forcément.

Depuis que nous avons quitté la plaine, nous jouissons fréquemment de magnifiques échappées entre deux pitons,

nous permettant de voir tout le bassin de la mer Morte et la chaîne montueuse du haut pays de Kenâan. Il n'est réellement pas possible de rien voir de plus beau ni de plus grandiose que ce spectacle, surtout en se rappelant tous les faits de l'histoire sacrée dont cette terre privilégiée a été le théâtre.

A un millier de mètres environ, au delà du point où, pour la première fois, m'ont été signalés le Djebel-Nebâ, et tout au loin, à l'orient, le Djebel-Djeloul, nous nous trouvons entre deux localités ruinées, dont l'une, celle qui est sur notre droite, se nomme Kafr-Abouheïd, et celle qui est sur notre gauche, Kharbet-Lekfêri-Cherki. Ce dernier nom est assez étrange, et j'avoue que je n'en comprends ni le sens, ni même la forme. Le premier et le dernier mot signifient bien : ruine et oriental, mais le mot intermédiaire Lekfêri m'échappe. Y aurait-il par hasard, sous cette forme peut-être altérée, une trace du Faôur, ou Péôr de l'Écriture ? Je ne me charge pas de le décider.

Nous passons un peu plus tard en vue du site d'une ruine que les Arabes appellent M'khaïet, et qui se trouve sur un contre-fort méridional du Djebel-Nebâ. J'avais entendu d'abord M'khaïret, et je commençais à espérer que je trouverais Makhéronte en ce point, d'autant plus qu'on me signalait une source d'eau chaude en bas du plateau. Mais je me suis fait répéter plusieurs fois le nom en question, et c'est bien M'khaïet, et non M'khaïret qu'il se prononce. Il faut donc se résigner à rejeter cette illusion ; Makhéronte n'est certainement pas là.

A quelques centaines de mètres au delà, nous pouvons apercevoir à gauche de la direction que nous suivons, mais fort loin de nous, les ruines nommées Kharbet-Madeba.

J'ai cherché à prouver que la Midba biblique mentionnée dans le récit de la guerre de Joab contre les Ammonites doit être cherchée à Omm-Eddeba, près d'Amman, et non à

Kharbet-Madeba. Il n'en reste pas moins vrai que la ville, remplacée aujourd'hui par le monceau de ruines que l'on me signale, a été fréquemment aussi mentionnée dans l'Écriture sainte. Deux localités, et très-certainement une troisième retrouvée par moi de l'autre côté de l'Arnon, ont porté le même nom; voilà tout.

Cherchons maintenant quels sont les passages historiques qui peuvent et doivent avoir trait à la Madeba que nous avons sous les yeux en ce moment.

Nous lisons dans les Nombres (xxi, 30) : « Nous les « avons défaits : Hesbon est ruinée jusqu'à Dibon; nous « les avons détruits jusqu'à Naphah qui (s'étend) jusqu'à « Midba. » Or, si l'on doit considérer Naphah comme la même que Nabah citée dans les Juges (viii, 2), Nabah, suivant Eusèbe (verbo Ναβώρ), est à huit milles au sud de Hesbon; la Midba voisine ne peut dónc être cette fois que notre Kharbet-Madeba.

Nous trouvons dans Josué (xxiii, 9) : « Depuis Araïr, « qui est au bord de la rivière Arnon, et la ville qui est au « milieu de la vallée, et toute la plaine de Midba jusqu'à « Dibon. » Dibon est auprès de l'Arnon, puisque saint Jérôme dit après Eusèbe : « Est autem et alia Dibon, villa » prægrandis, juxta Arnonem, etc., etc. » Or Diboun est voisine de Kharbet-Madeba : c'est donc bien de celle-ci qu'il s'agit dans le livre de Josué.

Nous arrivons à la même conclusion, en examinant le verset 16 du même chapitre de Josué, puisqu'il y est dit : « Et ils eurent pour limite depuis Araïr, qui est sur le bord « de la rivière Arnon, et la ville qui est au milieu de la vallée, « et toute la plaine près Midba. »

Enfin Isaïe, dans sa prophétie contre Moab (xv, 2), s'exprime ainsi : « On monte à Hebeït (le temple?) et à Dibon;

« pleurant sur les hauteurs; Moab gémit sur Nebo et Midba; « calvitie sur toutes les têtes, chaque barbe rasée! » Évidemment encore, il ne peut être question ici que de Kharbet-Madeba, et non de Omm-Eddeba, qui est si proche d'Amman.

Josèphe parle plusieurs fois de Medaba. Dans les *Antiquités judaïques*, il cite (XIII, xv, 4) Medaba parmi les villes de la Moabitide recouvrées par Alexandre Janneas. Dans le même livre (XIII, I, 2), il raconte que ce fut de Medaba que sortirent les Amorrhéens qui tuèrent Jean Gaddis, frère de Jonathas, au moment où celui-ci allait combattre contre Bacchides. Il raconte encore que Jean Hyrcan prit Medaba après un siége de six mois (*Ant. jud.*, XIII, IX, 1; *Bell. jud.*, I, II, 6). Enfin Medaba est citée (XIV, I, 4) parmi les douze villes qu'Antipater promit de rendre à Arétas, roi des Nabathéens, pour le payer des secours dont il avait obtenu la promesse en faveur de Hyrcan, frère d'Aristobule.

Revenons à notre itinéraire.

A quelques cents pas plus loin, nous voyons à droite une ruine nommée Koueidjeh. J'ignore absolument ce qu'a pu être cette ville dans l'antiquité, à moins qu'on n'essaye de l'identifier avec Khodchi (חדשי), qui se trouve mentionné dans le verset suivant de Samuel (II, XXIV, 6) : « Ils vinrent en « Galâad et dans le pays des Tahtim-Khodchi, etc., etc. » Malheureusement ces mots signifient littéralement les terres basses nouvelles (pour nouvellement conquises), et cela ne s'accorderait guère avec la position topographique de Koueidjeh. Cette identification n'a donc pas la moindre valeur à mes yeux.

Il faut marcher pendant plus d'une demi-heure à partir de Koueidjeh pour arriver en face d'une ruine placée à droite de la direction que nous suivons et qui se nomme Redjom-el-Messaïk, « le monceau qui retient beaucoup d'eau. » Ce nom

est-il justifié par la présence de belles citernes? Je n'en sais rien, et je me borne à en donner l'explication.

Nous avons quitté le pâté du Djebel-Nebâ, et maintenant nous sommes engagés sur le massif qui se nomme Djebel-Masloubieh, et dont le sommet principal se présente à notre droite, dix minutes après avoir passé devant le Redjom-el-Messaïk. Masloub, مصلوب, signifie crucifié ou brûlé; on peut choisir; pour ma part, j'avoue que j'ignore ce que veut dire ce nom.

Très-peu de minutes après avoir relevé le sommet du Djebel-Masloubieh, nous voyons à notre gauche et à une faible distance, cette fois, le Tell-Mayn, dont j'ai déjà dit tout ce que j'avais à en dire.

Il y a deux heures et demie que nous sommes en marche; la faim nous est venue, car il est près de midi, et nous faisons halte sur la route même, en nous adossant à un petit rideau de rochers qui nous garantit fort peu du soleil. Mais nous sommes en face d'une échappée splendide qui nous permet d'admirer le bassin de la mer Morte et le haut pays situé de l'autre côté. Nous ne pourrions donc trouver un point plus agréable pour nous y arrêter. Une fois installés, les longues-vues sont braquées du côté de Jérusalem, et nous sommes émerveillés de reconnaître nettement l'enceinte du Haram-ech-Chérif, Beït-Lehm et le Djebel-Foureïdis. L'air est si pur, si transparent, que tout cela nous paraît bien près de nous, et pourtant nous sommes à trois bonnes journées de marche de Jérusalem! Peu importe : cette vue inattendue nous réjouit le cœur, et nous ne pouvons nous lasser de jeter nos pensées et nos regards vers ces lieux où nous voudrions bien être rentrés. Patience! cela viendra, s'il plaît à Dieu.

Nos Arabes, qui nous ont vus ravis de tout ce que nos longues-vues nous font reconnaître, nous demandent de les

expérimenter à leur tour; ils restent stupéfiés, et ils pensent, j'en suis convaincu, qu'il y a quelque diablerie, Chorhl-ech-Cheytan, comme ils disent, dans ces petites machines-là, qui vous amènent sous le nez les pays les plus éloignés. On pense bien que notre déjeuner, tout frugal qu'il est, nous semble délicieux, pris à semblable place. De là encore, je revois Ayn-Djedi (Engaddi) et Sebbeh (Massada), et ce n'est pas sans une vive émotion, je le déclare.

Après une heure de repos, qui aurait été plus complet et plus confortable sans le soleil enragé qui nous mord la nuque, nous remontons à cheval et nous continuons notre route. A quinze cents mètres à peu près du point où nous avons déjeuné, nous passons sur une voie antique qui se dirige à l'ouest, vers le bassin de la mer Morte, et qui, au dire de nos Adouân, conduisait dans l'ancien temps à Jéricho. Cette route, qui n'est autre chose qu'une voie romaine en pitoyable état, se nomme aujourd'hui Darb-abou-Heçan, « le chemin père du cheval. » Je n'ai pu savoir d'où lui venait ce nom baroque. Sept ou huit minutes après avoir coupé le Darb-abou-Heçan, nous avons aperçu à notre droite une ruine peu importante et nommée Abou-R'dif, « père du R'dif. » R'dif (رديف) est le nom d'une plante, c'est tout ce que j'en ai pu apprendre.

Un peu plus loin, nous nous sommes engagés sur un col étroit et couvert de broussailles. Il est planté de deux rangées d'énormes pierres brutes bien alignées, et qui bordaient très-probablement, dans l'antiquité la plus haute, une de ces routes des Moabites et des Ammonites que la Bible appelle routes royales.

De l'autre côté du col, les deux alignements inclinent à gauche et se perdent sous les maquis en suivant un flanc de rochers. Je suis enchanté d'avoir revu une de ces routes

étranges que j'avais rencontrées si fréquemment sur le haut plateau de Moab.

Nos bagages, qui ont quitté Hesbân en même temps que nous, par mesure de précaution, ont pris les devants pendant notre halte du déjeuner, et ils se sont dirigés vers le point de campement déterminé à l'avance par Qablan et Abd-el-Aziz. Il y a déjà trois quarts d'heure que nous avons quitté le lieu de la halte, lorsque nous apercevons à perte de vue et au fond d'un entonnoir sans pareil, nos bagages qui cheminent à proximité de trois masses séparées de gros points noirs. Nos mules et nos chevaux de charge nous paraissent gros comme des moineaux, et les points noirs sont les tentes de trois campements établis à proximité les uns des autres.

Comme nous sommes arrivés très-près des limites du territoire des Adouân, ceux-ci pensent que nos bagages et nos personnes seront plus en sûreté au milieu des campements amis que nous apercevons; l'un d'eux se lance donc sur ces pentes diaboliques, pour aller ordonner aux moukres de ne pas aller plus loin; les autres, par leurs cris de forcenés, arrêtent la marche de la caravane, et quand il est bien convenu que nous allons passer la nuit au fond de ce trou immense, il faut se décider à y descendre. Je puis, sans me vanter, avouer que j'ai eu chaud quelquefois dans ma vie et que j'ai cheminé sur des pentes un peu roides, mais, je le déclare, c'est la première fois que je me trouve à pareille fête. Il nous a fallu, pendant vingt minutes au moins, gambader comme des démoniaques, sur une pente immense et continue, exposés à toute l'ardeur du soleil, dont pas un rayon ne se perdait, nous raccrochant à chaque glissade aux broussailles des talus pour ne pas descendre la tête la première, et faisant sans trêve des enjambées de Gargantua, afin d'atteindre le bienheureux petit fond d'entonnoir qui allait nous servir de gîte pour la

nuit. Cet aimable endroit s'appelle Oued-el-Ektetir, « la vallée des gouttes d'eau qui suintent, » et ce nom lui vient du voisinage d'une jolie source, l'Ayn-el-Ektetir, qui se trouve à peu près à un kilomètre plus loin, dans la vallée dont notre camp occupera la tête. Une fois arrivés sur la plate-forme qui doit nous héberger, il ne nous manque plus que nos tentes pour être à l'ombre, et, en les attendant, nous jouons exactement le rôle des pommes que l'on a mises dans un four. La sueur ruisselle sur toutes nos personnes, et pour ma part j'ai les jambes qui flageolent de telle sorte qu'il ne m'est pas possible de demeurer en place. Enfin, les bienheureux bagages sont arrivés; on décharge mules et chevaux, et au bout d'une demi-heure je puis me changer des pieds à la tête et m'étendre sur mon lit, au risque d'étouffer dans l'étuve en laquelle ma tente se transforme en moins de cinq minutes. Par ma foi, voilà un agréable gîte!

Mais avant tout, décrivons-le. Nous sommes établis sur un petit plateau d'une cinquantaine de mètres de diamètre au plus. Devant nous, en regardant du côté de la mer Morte, descend l'Ouad-el-Ektetir, dirigé d'abord vers le sud-ouest, et bientôt tournant brusquement vers l'ouest, en disparaissant complétement derrière le flanc droit de l'Ouad, dont l'arête la plus prochaine masque toute la partie ultérieure de la vallée. C'est au delà de cette arête que coule l'Ayn-el-Ektetir. Sur notre gauche, s'étend un pâté de mamelons tourmentés, qui paraît coupé brusquement par un immense ressaut, qui n'est autre chose que l'Ouad-Zerka-Mayn.

Cette coupure semble si près de nous, qu'on jurerait qu'il est facile de l'atteindre en dix minutes de marche, et cependant il nous faudrait trois bonnes heures pour atteindre le bord du Nahr-Zerka-Mayn! Tournant maintenant le dos à la mer Morte, nous avons devant nous l'espèce de muraille ver-

ticale, de quelques centaines de mètres de hauteur, que nous venons de descendre. A présent que je la vois d'en bas, je me demande comment nous nous y sommes pris pour franchir un pareil casse-cou! Heureusement que tout ce flanc de montagne est couvert d'un terrain meuble hérissé de broussailles; sans cela, il serait impossible de s'y risquer. A droite, à trois ou quatre cents mètres de notre camp, est un plateau qui nous domine d'une trentaine de mètres, et sur lequel s'étend une ligne de tentes noires des Adouân. A notre gauche, l'Ouad-el-Ektetir, dont nous n'occupons que la troisième terrasse, continue à s'élever par deux ressauts successifs, lesquels servent également d'assiettes à deux campements de Bédouins. Le plus considérable des trois est le plus éloigné de ceux qui sont à notre gauche. C'est celui-là qui occupe la tête de l'Ouad. Le sol, partout crayeux dans cette étrange vallée, commence à se couvrir d'un charmant tapis de verdure; que sera-ce après les grandes pluies? Il est clair que les pâturages de ce pays doivent être d'une merveilleuse richesse pendant quelques semaines. Mais ensuite, quand la saison chaude est venue, comment peut-on vivre dans une semblable fournaise, où il n'existe pas un arbre?

Après un repos d'une heure dont j'avais plus besoin que je ne saurais le dire, j'ai fait le contraire de ce que faisait Achille, je suis sorti de ma tente pour aller causer avec mes Adouân et les nombreux curieux qui étaient descendus des campements voisins, afin de nous contempler comme des bêtes curieuses. Il y avait autour de nos tentes, mais tenue à distance, une nuée de femmes et d'enfants; ceux-ci, que leurs vêtements ne gênaient guère, cherchaient bien à se faufiler au milieu de nous, mais de temps en temps une bourrade paternelle les repoussait à l'écart. Il y avait donc au milieu de notre camp belle et nombreuse société, présidée par Qa-

blan et Abd-el-Aziz. Tout le monde accroupi sur les talons formait un cercle imposant dans lequel je suis venu prendre place et fumer un tchibouk. Après avoir distribué des cigares à la ronde, à la grande satisfaction de ces messieurs qui n'en avaient jamais vus, j'ai entamé la conversation sur M'kaour, mon idée fixe. Un vieux pâtre a été à M'kaour, qui est de l'autre côté du Zerka-Mayn. Pour descendre à Hammam, c'est-à-dire à Callirhoë, il faut trois bonnes heures de marche par une descente diabolique; de Hammam à M'kaour, il y a encore trois heures, et par un chemin où il n'y a pas une goutte d'eau à boire. La description que je fais de Makhéronte a l'air de s'accorder très-bien avec les souvenirs du bonhomme, quant à la disposition générale des lieux. Ainsi, les vallées environnantes sont bien telles que Josèphe les indique, mais les ruines ne sont que des décombres semblables à ceux de Hesbân. Il ne s'y trouve pas une seule colonne, ou plutôt il y en a une, mais elle est dans une caverne. Tout cela, malgré les six heures de marche, m'affriande extrêmement, et je m'informe des moyens d'y aller. A cette question, tout le monde se met à rire et me déclare qu'il n'y a aucune possibilité de faire cette promenade. Nous pouvons aller visiter la source bouillante de Hammam, où, soit dit entre parenthèses, on m'affirme qu'il n'y a pas de ruines, mais voilà tout. Pour arriver là, nous risquerons bien de recevoir quelques coups de fusil; on les rendra, et tout sera dit; tandis qu'en remontant vers M'kaour, nous serons infailliblement fusillés comme des chiens enragés, sans pouvoir nous défendre. Sur ce, je réfléchis que le tout est de dépêcher un émissaire à quelque cheikh de l'autre côté, avec une lettre et des offres de bakhchich, afin d'obtenir libre passage et protection. Je croyais la chose des plus faciles, et voilà que pas un des assistants ne consent

à s'y risquer. Chacun me dit qu'il y laisserait sa peau, ce dont il n'a pas envie. J'ai beau faire les offres les plus larges, elles sont obstinément repoussées, sans même être discutées. Pendant plus d'une heure, j'ai insisté en pure perte. Botros proposait bien d'aller chercher tout seul quelque cheikh des Beni-Hammid, du côté de Makhéronte; mais, en bonne conscience, je ne pouvais accepter le dévouement de ce brave garçon, et risquer sa vie pour tenter d'obtenir le passage. J'ai donc fini par me rendre aux instances de mes cheikhs adouân, qui ne se soucient pas de me voir arriver malheur, et, en désespoir de cause, j'ai décidé que demain nous redescendrions dans le Rhôr, à Soueïmeh, où il y a une source d'eau chaude, à une heure de marche de M'khaïet, à ce que me dit Abd-el-Aziz. L'homme qui se noie se raccroche à un fétu : bien que je sois déjà parfaitement convaincu que Makhéronte ne peut être à M'khaïet, que nous visiterons en passant, je me dis pour me consoler un *peut-être*, dans lequel je n'ai pas la moindre confiance. Ce qui me chiffonne dans la position de M'kaour, c'est la distance de quatre lieues qui la sépare de la source d'Hammam, tandis que l'on m'affirme que, de M'khaïet à la source de Soueïmeh, il n'y a qu'une heure de marche. Ceci soit dit pour donner la mesure de l'habileté avec laquelle les Arabes savent démêler ce que vous désirez, afin de vous donner à tout hasard l'assurance que vous l'obtiendrez. Nous verrons, en effet, que de M'khaïet à Soueïmeh, il y a tout aussi loin que de M'kaour à Hammam, ou au Zerka-Mayn.

Pendant que je prenais les informations désagréables qui me condamnaient à ne pas visiter Makhéronte, mes amis ont été faire un tour du côté de l'Ayn-el-Ektetir. J'étais beaucoup trop fatigué de la journée, et trop souffrant encore de mon affreux lumbago, pour me risquer à faire cette promenade

en leur compagnie. Je ne puis donc que m'en référer à eux pour donner la description de cette source, auprès de laquelle sont, dans les rochers, des excavations d'une haute antiquité. Voici ce que m'en a dit l'abbé Michon : Le ravin qui descend vers la mer Morte est un point de la chaîne, très-remarquable par la vigueur de sa végétation. Il était dans le moment complétement desséché. Mais un massif de broussailles tapissait les hautes roches dénudées qui forment les deux côtés de cette vallée étroite et profonde. Les eaux, en tombant sur le calcaire friable, ont creusé un cirque qui forme un bassin délicieux de verdure et de fraîcheur. Sur la rive droite est la belle fontaine d'El-Ektetir. Elle sort en abondance. Les eaux sont pures et arrosent, au-dessous de la source, une large prairie chargée de plantes d'une extrême vigueur.

Le rocher à pic qui se trouve auprès de la fontaine offre cette particularité, qu'une chambre, plutôt qu'un tombeau, est creusée au flanc de ce rocher; pour y parvenir, on a taillé dans la paroi verticale un escalier dont chaque degré dépasse à peine trente à trente-trois centimètres. Cette excavation doit appartenir à la plus ancienne civilisation. Elle a ceci de commun avec plusieurs excavations sépulcrales de l'Ammonitide, qu'elle est éclairée, outre sa porte d'entrée, par de petites fenêtres ouvertes sur deux de ses faces.

Pendant la soirée, les mêmes histoires d'attaque possible nous ont été servies à profusion, mais nous n'y avons pas ajouté foi plus que nous ne l'avions fait hier, et tout en mettant, par mesure de simple prudence, nos armes à portée de main, nous nous sommes couchés le plus tranquillement du monde, avec la conviction que notre sommeil serait respecté.

14 novembre.

Il n'en a rien été, et une alerte qui n'était que ridicule est venue troubler notre repos. Les chiens des campements à proximité desquels nous nous étions établis m'avaient déjà réveillé plusieurs fois, et je les avais maudits de bon cœur, tout en me rendormant, lorsque, vers minuit, ils recommencèrent de plus belle leur infernal vacarme. Je les entendais depuis un quart d'heure se ruer par bandes d'un côté, puis d'un autre, en aboyant avec fureur, lorsque ma tente s'éclaira tout d'un coup, en même temps qu'une détonation formidable retentissait pour ainsi dire à mon oreille; un coup de pistolet, et de pistolet chargé à l'arabe, c'est-à-dire jusqu'à la gueule, venait d'être tiré derrière mon lit, en dehors de la tente. L'abbé et Louis s'éveillèrent en sursaut; une bougie fut allumée à l'instant, et chacun de nous, s'asseyant sur son lit, saisit son revolver. Au même moment, les ficelles qui nouaient la porte de la tente étaient violemment arrachées, et Antoun, la figure bouleversée, entrait en hâte, en nous criant de n'avoir pas peur, que ce n'était rien. Louis, encore à moitié endormi, ne le reconnut pas tout d'abord : Ah! tu crois que tu vas nous moucher comme ça, toi! cria-t-il à l'arrivant; et il lui dirigea son revolver sur la figure, prêt à lui casser la tête.

— Faites donc attention, s.....! criai-je à mon tour, c'est Antoun! et le revolver s'abaissa. Antoun, ma foi, l'avait échappé belle!

— Qu'est-ce donc? continuai-je, qu'y a-t-il? qui a tiré?

— Ce sont des voleurs! donnez-moi un fusil.

Il s'élança sur un de nos fusils, se précipita hors de la tente, et fit aussitôt feu des deux coups.

Je commençais à croire à quelque chose de sérieux. — Debout! dis-je à mes compagnons, debout! et vite, dehors!

Ce fut fait en un clin d'œil. Tout était rentré dans le silence; les chiens ne hurlaient plus. La nuit était calme et les étoiles brillaient au ciel, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

J'allai tout de suite à la tente de mes amis; tous étaient sur pied, le revolver au poing. A peine étais-je auprès d'eux, que Qablan entra. Il était tranquille comme d'habitude. — Ce n'est rien, me dit-il, tu peux te recoucher et dormir. Je n'en obtins rien de plus. Mohammed et Botros étaient accourus aussi, le premier fort calme, le second enfiévré comme Antoun. Je donnai l'ordre à celui-ci de faire du café, et de m'apporter un tchibouk; le café pris, chacun regagna sa couchette et s'endormit du sommeil du juste.

Ce n'est que longtemps après que j'ai su le mot de cette énigme burlesque. Devant nos Adouân, Antoun se donnait de tels airs de héros, que Habib, le frère de Qablan, se promit de mettre sa bravoure à l'épreuve. Je pense bien que les histoires racontées la veille à Hesbân, et le soir encore à El-Ektetir, n'étaient qu'un commencement de mise en scène, et que l'aimable Habib, réveillé par les aboiements des chiens, pensa que le moment était bon pour passer au dénouement de sa petite comédie; il était couché derrière mon lit, et il fit feu de son pistolet sur des voleurs imaginaires. Voilà le fond réel de cette alerte, qui nous a procuré du moins le plaisir de montrer qu'on ne nous prendrait pas facilement sans vert, et que notre émotion n'aboutissait qu'à boire une tasse de café et à fumer une pipe de plus. Au reste, tout cela ne nous a pas fait tort aux yeux de notre escorte, car Qablan, Abd-el-Aziz, et Abou'l-Aïd semblent s'être donné le mot pour me dire : Par Allah!

vous n'avez pas peur, vous autres! vous êtes des hommes!!

Nous avons dormi un peu plus tard que de coutume, grâce à l'intermède nocturne dont nous avons été gratifiés; aussi ne nous levons-nous cette fois qu'un peu après le soleil. L'affluence des curieux, descendus des campements voisins, est considérable, et chacun vient dans l'espérance de nous extorquer un bakhchich. Je distribue quelques piastres, par-ci par-là, aux enfants. J'en donne une cinquantaine au cheikh, qui me présente un petit bonhomme à peu près nu, lequel est monsieur son héritier présomptif, et nous assistons tranquillement au reploiement des tentes et au chargement de tous nos bagages. Tout cela nous mène encore une fois à huit heures et demie, heure à laquelle nous montons à cheval, en tournant le dos au Zerka-Mayn, et à Makhéronte, hélas! car il me faut absolument renoncer à la gloriole que je m'étais promise, en partant de France, de visiter cette localité célèbre.

Après une bonne heure de marche vers le nord, nous avons atteint une gorge sauvage, plantée de figuiers ratatinés, et au fond de laquelle s'étale un petit ruisseau qui sort de deux ou trois sources nommées Ayoun-ed-Dyb, « sources du loup. » Nous y faisons boire nos chevaux, et, après un quart d'heure de halte, nous reprenons la route de M'khaïet, où nous camperons, si la chose en vaut la peine.

Lorsqu'on voyage en ce pays, on se figure que la route la plus mauvaise qu'on a suivie a atteint le *nec plus ultrà* de l'impossible. Erreur! On finit toujours par arriver à la nécessité de franchir un passage infiniment plus affreux que tous les autres. Témoin le chemin que nous suivons pour escalader le flanc droit de l'Ouad-ed-Dyb. J'appelle cela un chemin!! C'est de la bonté de reste; à vrai dire, c'est une muraille éventrée. Comment des chevaux peuvent-ils se tirer de là?

Je n'en sais rien; ce que je sais seulement, c'est qu'ils s'en tirent et qu'ils en tirent leurs cavaliers.

A cette montée, j'ai eu le plaisir d'apprendre un moyen radical de retenir les poulets qui ont envie de picorer par les routes. Nous en avions emporté une provision entassée dans deux grands paniers-cages à barreaux fort étroits, qu'une de nos mules voiturait triomphalement sur son dos. Chaque jour, la population des cages allait diminuant; mais ce qui diminuait aussi, c'était l'embonpoint des volailles prisonnières, si bien, qu'au jour où nous étions arrivés, les pauvres bêtes se faufilaient sans la moindre difficulté à travers les barreaux de leur geôle et gagnaient aux champs. Aussitôt grande chasse à courre de notre cuisinier et des moukres, afin de ressaisir les fugitifs. Sur la montée de l'Ouad-ed-Dyb, nos poulets désertèrent presque à l'unanimité. Là-dessus, fureur du cuisinier qui eut toutes les peines du monde à ressaisir ses pratiques, sauf deux ou trois qui lui échappèrent pour tout de bon. Quant à celles qui eurent l'imprudence de se laisser repincer, il leur arracha la tête d'un élégant tour de main, et il les replaça dans leur cage, bien assuré que celles-là ne s'évaderaient plus. J'avoue que ce spectacle me fit horreur, et que, le soir venu, je ne me sentis pas le cœur de mordre à la volaille.

Une fois sortis de ce vilain passage, nous avons longuement contourné des fonds de ravins, où parfois de grands rochers verticaux simulaient des espèces d'amphithéâtres des plus imposants. Ce sont des rochers de ce genre qu'avec une bonne longue-vue on aperçoit de Jérusalem et de Beït-Lehm, et qu'on est tenté de regarder comme des constructions antiques; bien des gens s'y sont laissé prendre; le fait est que ce ne sont que des flancs verticaux de rochers, rien de plus.

Après trois heures de marche, nous voici arrivés enfin en vue de M'khaïet. Désillusion complète! C'est un mauvais petit mamelon qui se détache du flanc du Djebel-Nebâ, et qui, en deux ou trois ressauts sur lesquels sont des ruines des plus chétives, gagne le fond d'un large ravin rempli par une véritable forêt de roseaux gigantesques. Là coulent des sources très-belles, et dont l'eau est très-abondante, mais malheureusement un peu trop chaude (vingt et quelques degrés). Quelque chaude qu'elle soit, elle nous procure de l'eau à boire, et par l'atroce chaleur qui nous rôtit, ce n'est pas à dédaigner. Nous sommes donc bientôt décidés à faire en ce point la halte du déjeuner.

Dès que j'ai eu mis pied à terre, j'ai naturellement demandé le nom de cette belle source et de ses voisines. Ayoun-Mousa! sources de Moïse, et nous sommes sur le flanc même du Djebel-Nebâ! Voilà, on peut le croire, un nom qui me charme. Certainement Moïse a passé par ici en descendant vers la plaine du Jourdain, qui est bien loin encore, tandis que le sommet du Djebel-Nebâ est fort près de nous. Tous ces souvenirs qui parlent si haut à l'esprit et au cœur sont bien faits pour dissiper les fatigues d'une course en pareil pays.

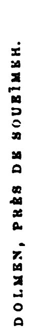
Nous sommes restés près d'une heure et demie aux Ayoun-Mousa; puis, pressés par nos Adouân, auxquels j'ai déclaré que je voulais aller camper à Soueïmeh, nous sommes repartis. J'avais accepté comme vrai le fait que M'khaïet n'était qu'à une heure de marche de la source chaude de Soueïmeh, et mes amis les Adouân, pour me faire plaisir et me laisser croire que Makhéronte pourrait bien être à M'khaïet, avaient inventé cette proximité fictive. Le fait est qu'ils m'avaient affreusement menti, et que maintenant que je leur déclarais ma volonté de gagner Soueïmeh, ils

me pressaient de repartir, sachant bien que la petite heure de chemin promise allait se transformer en trois mortelles heures effectives.

Je n'essayerai pas de décrire les plateaux et les flancs rissolés que nous avons arpentés sous un soleil de plomb. C'est indescriptible et affreux; voilà tout en deux mots. Le pis, c'est que nos guides sont loin d'être bien sûrs de la route à suivre, et que leurs tâtonnements nous font exécuter une série de marches et de contre-marches des plus assommantes. De loin en loin, heureusement, nous trouvons un pâtre qui nous remet tant bien que mal dans la bonne direction. Nous avons traversé un canton désolé où l'on ne rencontre que des roches effritées, de couleur lie de vin, sur lesquelles se montrent de temps en temps des pierres grises affectant la forme de choux-fleurs en silice. Ce canton s'appelle el-Keniseh, « l'église. » Pourquoi? je n'en sais rien; personne n'a pu me le dire.

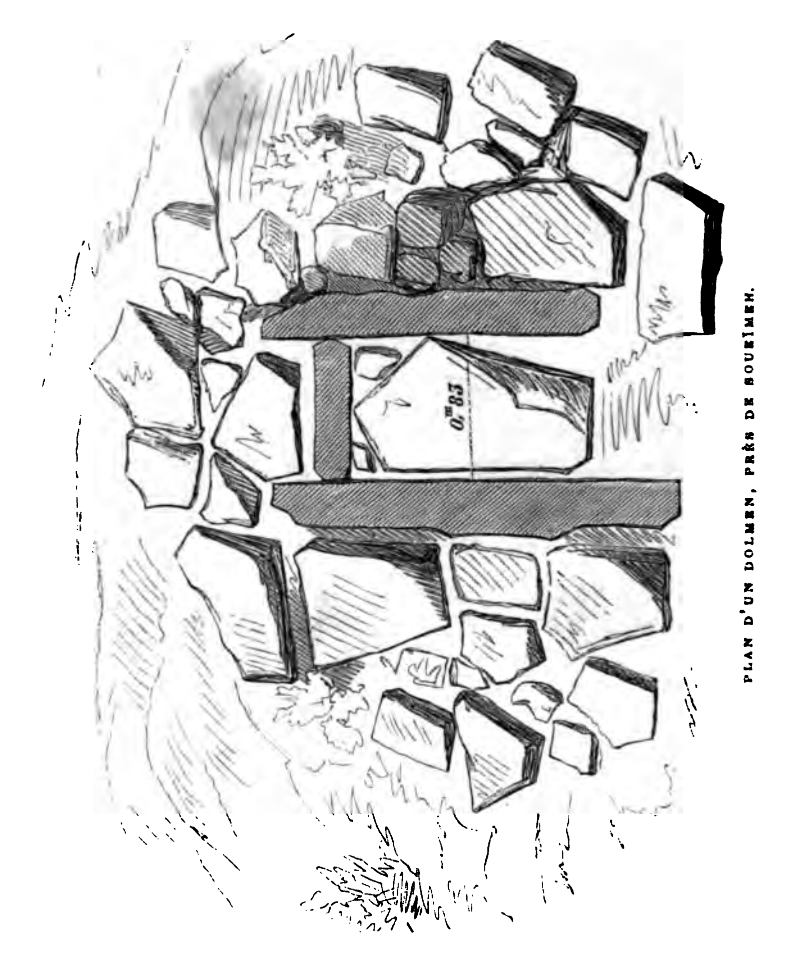
Enfin, nous sommes arrivés au dernier contre-fort qui domine le Rhôr, et la plaine nous apparait dans toute sa splendeur. Au moment où nous atteignons le plateau de ce contre-fort, nous franchissons une sorte de muraille formée par le roc lui-même, avec adjonction de gros blocs qui semblent avoir été superposés par la main de l'homme. Je ne quitte pas des yeux cette barrière étrange tout en gagnant du terrain, lorsque je passe à côté d'un amas de pierres brutes dans lequel je reconnais avec la plus entière surprise un véritable dolmen, bien caractérisé et d'une conservation parfaite; je jette alors les yeux sur le plateau étroit que je traverse, et ce n'est pas un dolmen que j'aperçois, j'en vois une vingtaine au moins, et quelques-uns d'entre eux sont entourés de cromlechs, ou cercles de gros blocs plantés en terre. Nouvelle découverte à laquelle j'étais loin de m'attendre. Ces





DOLMEN, PRÈS DE SOUEÏMEH.

dolmens sont orientés nord et sud[1]; de grosses pierres plantées de champ, deux au plus sur les grands côtés, forment



PLAN D'UN DOLMEN, PRÈS DE BOUEÏMEH.

les parois latérales d'une chambre dont le fond est fermé par un bloc semblable aux autres, tandis que l'entrée reste libre.

1. On va voir que cette orientation méritait d'être constatée. Voici ce que je lis dans le livre de mon ami Emmanuel G. Rey intitulé *Voyage dans le Haouran* (p. 223) : « Sitôt après, nous nous mettons à étudier le plateau; il est jonché de débris de poterie. Un petit birket et divers arasements de

Une large table recouvre le tout, et sert de toit à la chambre. Pas de trace de ciseau; tous ces blocs sont bruts et semblent extraits des rochers voisins. J'ai naturellement questionné les Adouân sur le compte de ces antiques sépultures, et voici les réponses que j'ai tirées d'eux. Ce plateau, ils le nomment el-Azhemieh, très-probablement « l'ossuaire, » et chacun des dolmens est connu d'eux tous sous le nom de Beït-el-Rhouleh (بيت الغولة), « maison de la Goule. » A quelle époque, à quel peuple faut-il attribuer ces monuments primitifs? Dieu seul le sait, الله عالم ! Il paraît du reste, d'après ce que me dit Qablan, que ces tombes se rencontrent encore en d'autres endroits, sur le flanc des montagnes de Moab et d'Ammon. Et de fait, j'ai trouvé la mention de monuments analogues dans le récit du voyage d'Irby et de Mangles (éd. 1844, p. 99 et p. 143); et les dolmens qu'ils décrivent ont été vus par eux à des places toutes différentes de celles où nous sommes en ce moment. Que produiraient des fouilles entreprises dans ces sépulcres étranges? Évidemment des trésors, au point de vue historique, bien entendu!

De l'Azhemieh, nous devions voir Soueïmeh et nos tentes, et nous n'apercevons rien encore; ceci commence fort à me

mur constituent ces ruines, auxquelles les Arabes donnent le nom de Kherbet-Goumran; ce nom est commun aux ruines beaucoup plus considérables que nous rencontrâmes sur la plage. Mais n'anticipons pas.

« Pendant que j'examinais le birket, Delbet me fait remarquer à notre droite une multitude de petits tas de pierres, qui ont tout l'aspect de tombes arabes. J'interpelle le cheikh qui nous accompagne, et à la question : Chou-hada? « Qu'est-ce que cela? » il me répond sans hésiter : Fih Qbour, « Ce sont des tombeaux. » Une chose nous frappe tout d'abord, c'est l'extrême régularité et la méthode avec laquelle ces tombes sont rangées. Mohammed me fait alors observer que ces tombes ne sont certainement ni musulmanes, ni chrétiennes, car, contre l'usage général, elles ont leur axe du nord au sud, et non de l'est à l'ouest. Elles sont encore au nombre de huit cents environ, quoique les ravines qui rongent les flancs de la terrasse paraissent en avoir détruit beaucoup. »

contrarier. Car je me sens singulièrement fatigué par la chaleur supportée pendant cette rude journée. Enfin, à quelques centaines de pas plus loin, nous entrevoyons à travers la verdure, qui est véritablement magnifique, le bienheureux drapeau tricolore qui flotte au-dessus de ma tente. Nous pressons donc le pas, et, après trente-cinq minutes de marche, nous mettons pied à terre, avec un inexprimable bonheur, au milieu de notre petit camp. Tout y est prêt, et l'endroit qu'il occupe est merveilleusement choisi. Impossible de voir rien de plus beau que cette plaine; de tous côtés autour de nous sont de profonds bouquets d'arbrisseaux épineux couverts de fleurs, sur lesquels bourdonnent des nuées d'abeilles. Au sud, nous avons la mer Morte et l'embouchure du Jourdain, qui nous semblent à quelques centaines de mètres seulement. La montagne de Sebbeh ou de Massada ferme majestueusement l'horizon, en avant de la ligne de montagnes qui constituent le haut plateau de Kenâan; à notre gauche se dressent les noirs escarpements de rochers qui dominent la rive orientale, et au-dessus desquels s'élèvent les montagnes tourmentées de Moab. La coupure du Zerka-Mayn, et plus loin celle de l'Ouad-el-Moudjeb, c'est-à-dire de l'Arnon, semblent à proximité, tant l'atmosphère est pure.

Nous nous sommes établis sur l'emplacement même de Soueïmeh. A notre droite s'étendent de larges taches grises d'un terrain meuble, sur lequel s'est formée une croûte saline; on y enfonce jusqu'à la cheville, lorsqu'on veut les parcourir; c'est l'assiette de la ville antique, sur laquelle on ramasse à chaque pas des médailles et monnaies de toutes les époques, depuis les Séleucides jusqu'aux Ottomans, et d'innombrables fragments de poterie appartenant aussi aux périodes les plus antiques, comme aux plus récentes. Il est évident que depuis des milliers d'années, Soueïmeh est

un point d'étape, où se sont succédé toutes les caravanes qui traversaient ce beau pays. Sur l'emplacement de Soueïmeh paraissent des blocs, usés et rongés par le sel, et provenant de constructions antiques : quelques misérables arasements de murs constituent tout ce qui reste d'une ville qui fut à tout le moins illustre. La source d'eau chaude dont m'avait parlé Qablan est à deux cents pas de ma tente, et elle est recouverte d'un inextricable fourré de roseaux gigantesques. De cette source partait un canal-aqueduc en gros blocs, aujourd'hui ruiné complétement, et que j'ai suivi sur une assez grande longueur. Le canal, partout où il est conservé, est pour ainsi dire obstrué par des concrétions calcaires qu'une longue suite de siècles a seule pu permettre à l'eau d'y déposer.

Au moment où j'ai mis pied à terre, le frère d'Abou'l-Aïd est venu triomphalement me présenter quelques médailles archi-rongées, grâce à la nature du sol dans lequel elles sont restées si longtemps, et que les pluies de l'année précédente ont fait émerger. L'une d'elles est un joli petit Antiochus dentelé, assez bien conservé; je donne quelques piastres au trouveur, et aussitôt reposé, je vais chercher comme lui et avec le même succès que lui. En moins d'une demi-heure, j'avais, avec l'abbé et Louis, récolté une poignée de médailles absolument méconnaissables, sauf quelques pièces romaines et un assarion byzantin. J'ai fait aussi une ample provision de pots cassés, parmi lesquels il y a des fragments de terres faïencées identiques avec celles que Salzmann a rencontrées à Camiros, et qui sont très-certainement antérieures de quelques siècles à l'ère chrétienne.

Sur la route qui sépare les Ayoun-Mousa de Soueïmeh, j'avais donné quelque argent à mes Adouân pour s'acheter un mouton, et ce mouton, qu'on me faisait payer une vingtaine

de francs, je le trouvais un peu cher. Habib, le frère de Qablan, se mit en quête du futur rôti, et pendant que nous continuions notre chemin, il courut de côté et d'autre pour trouver un pâtre qui lui cédât le mouton espéré. Au moment même où nous allions arriver à Soueïmeh, Habib accourut à fond de train vers ses amis, et sans que je pusse entendre ce qu'il leur avait dit, je vis ceux-ci tourner bride et retourner avec furie sur leurs pas. Mohammed lui-même vint à moi, me demanda mon revolver et suivit les autres au galop. Voici ce qui s'était passé. Lorsque Habib eut acheté sa bête et l'eut installée sur le devant de sa selle, un quidam vint le fusil au poing lui enlever son emplette. Deux balles furent échangées, et, comme nous étions loin, notre ami jugea prudent de se méfier des rocailles au milieu desquelles il se trouvait et qui pouvaient lui porter malheur. Il prit donc bravement la poudre d'escampette et vint raconter sa mésaventure. Tout notre monde chercha vainement le ou les voleurs, auxquels on était bien décidé à faire un mauvais parti; on ne trouva personne, et pour ne pas vivre de galette et d'eau claire, on se décida à acheter un second mouton, que je m'empressai de ne pas payer cette fois.

Après notre dîner, la soirée était si magnifique, si chaude même, que nous nous sommes assis à la porte de nos tentes, pour fumer tranquillement et prendre le café avant de nous coucher. Nous avons pu ainsi voir de nos yeux l'infernale cuisine des Bédouins; le mouton fut saigné et écorché en un clin d'œil; il fut dépecé tout pantelant encore, rissolé et mangé à belles dents, avec la même rapidité. Nos Adouân se partageaient les morceaux avec la plus scrupuleuse égalité, sans que les cheikhs eussent une part mieux fournie que le plus humble de leurs suivants. Ce qui nous parut médiocrement ragoûtant, je le confesse, ce fut le partage et le cuisinage des

intestins de la pauvre bête. Chacun des convives prit une baguette au bout de laquelle il entortilla ce qui lui revenait de boyaux, il tisonna le feu avec cela, et quand tout fut à demi carbonisé, il le dévora du plus grand appétit du monde. La faim est une belle chose; mais il m'aurait fallu une faim hors ligne pour tenir compagnie à nos voraces amis.

15 novembre.

Notre nuit a été la plus douce du monde, et nous avons dormi à poings fermés, ou *a pierna tendida,* comme disent les Espagnols. Au point du jour, nous étions debout, parce que la matinée devait être consacrée à retourner à l'Azhemieh, pour prendre quelques dessins de dolmens. Salzmann, Mauss, l'abbé et Botros sont donc allés là-bas, avec l'intention de fouiller une de ces tombes antiques, si la chose est faisable. De mon côté, j'ai encore ramassé des médailles et des tessons de poterie antique; puis j'ai été étudier avec Gélis l'aqueduc auprès duquel nous sommes campés. De retour au camp, j'ai fait toutes les recherches nécessaires pour m'édifier sur le compte de la localité biblique dont nous habitions en ce moment le site. Pendant ce temps-là, de Behr et Louis, qui sont convaincus qu'en un quart d'heure ils doivent aisément arriver sur la plage de la mer Morte, se sont mis bravement en route, chacun avec son fusil. Disons tout de suite qu'ils ont mis trois heures à peu près à se débrouiller, tant bien que mal, au milieu des roseaux et des épines; que toujours la rive qu'ils voulaient atteindre leur semblait rester à la même distance, et que, de guerre lasse, ils sont rentrés

exténués, dévorés par les mouches et les moustiques, et maugréant à qui mieux mieux contre les illusions d'optique.

Arrivons maintenant à l'histoire probable de Soueïmeh, dans laquelle je crois fermement que nous devons retrouver la Beth-Iesimoth de l'Écriture sainte. Il est question de celle-ci dans les passages suivants :

Nombres, XXXIII, 47 : « Ils (les Israélites) allèrent d'Aalmen « Diblataïm, et campèrent près des montagnes des Abarim, « devant Nebo. 48. Ils partirent des montagnes des Abarim, « et campèrent dans les plaines de Moab, près du Jourdain « de Jéricho. 49. Ils campèrent près du Jourdain, depuis Beth- « Iesimoth jusqu'à Abel-Sethim[1], dans les plaines de Moab. » « 80. L'Éternel parla à Moïse, dans la plaine de Moab, près « du Jourdain de Jéricho, disant, etc. »

C'est donc avec toute raison que j'ai dit plus haut que Moïse était descendu dans la plaine du Jourdain, et qu'il était

1. Il s'agit très-probablement du même lieu qui est nommé Sethim dans le verset 1 du chapitre XXV, ainsi conçu : « Israël ayant demeuré à Sethim, le « peuple commença à se prostituer aux filles de Moab. » Si *Abel*, אבל, signifie ici « deuil, » l'addition de ce mot au nom primitif semble rappeler le deuil que célébra la nation, après la mort de Moïse. Mais ce mot signifie aussi « campus herbosus. » Josèphe nous dit lui-même que Moïse vint camper dans la plaine du Jourdain et en face de Jéricho (*Ant. jud.*, IV, VI, 1). Un peu plus loin (IV, VIII, 1) il raconte ceci : « Lorsque quarante années moins « trente jours furent accomplies, Moïse ayant convoqué l'assemblée près du « Jourdain, où est maintenant la ville d'Abila (c'est un lieu planté de pal- « miers), tint le discours suivant devant tout le peuple réuni, etc. » Cette Abila de Josèphe est certainement l'Abel de l'Écriture. Au livre V, I, 1, il nous dit que Josué, parti d'Abila, gagna le Jourdain qui est à soixante stades. Saint Jérôme, dans le commentaire au III[e] chapitre de Joël, s'exprime ainsi : « Abelsatim est autem locus, juxta Libiadem, trans mare Mortuum, sexto « ab ea distans milliario, ubi quondam cum Madianitis fornicatus est Israël. » Enfin dans l'*Onomasticon* nous lisons : « Abelsatim, locus in deserto ad me- « ridiem Moabitarum, » tandis qu'Eusèbe écrit : Ἀβελσαττεὶς, τόπος τῆς ἐρήμου, κατὰ δυσμὰς Μωάβ ; « à l'occident de Moab, » ce qui est exact.

remonté de là sur le mont Nebo pour y mourir, ainsi que le lui avait ordonné Jéhovah.

Dans le livre de Josué (XII), la description des États du roi Sihoun comprend le verset suivant, 3 : « Et la plaine jusqu'à « la mer de Kenrouth, à l'orient, jusqu'à la mer de la plaine, « la mer salée, à l'orient, sur le chemin de Beth-Iesimoth, et « vers le sud, au-dessous d'Asedout du Fisgah. »

Au chapitre XIII du même livre de Josué, nous avons la description des possessions attribuées à la tribu de Ruben, et le verset 20, qui en fait partie, est ainsi conçu : « Et Beth-Fâour, « Asedout du Fisgah et Beth-Iesimoth. »

Enfin, dans Ézéchiel, nous lisons (XXV, 9) : « C'est pour- « quoi j'ouvrirai le flanc de Moab, des villes de ses frontières, « la gloire du pays : Beth-Iesimoth, Baâl-Mâon et Kiriataïm. »

Tous ces passages s'appliquent à merveille à la position de Soueïmeh, dont le nom d'ailleurs se rapproche suffisamment du pluriel précédé de l'article Hiasmout (הישמות). On conçoit d'ailleurs que toute la nation d'Israël ait dû occuper une immense étendue de terrain dans le Rhôr, et que le campement ait dû forcément embrasser une localité où se trouvait, comme à Soueïmeh, une source abondante d'eau potable.

Josèphe nous parle de Beth-Iesimoth, Βησιμώθ (*Bell. jud.*, IV, VII, 6), et il raconte que Placidus, après l'horrible défaite qu'il fit subir aux Juifs dont les cadavres encombrèrent le lit du Jourdain et remplirent le lac Asphaltite, s'empara d'Abila, de Julias, de Besimoth et de toutes les villes jusqu'au lac Asphaltite. Enfin, saint Jérôme et Eusèbe nous donnent les renseignements suivants : « Bethsimuth (Βηθασυμούθ) hoc « est domus, sive locus Ismutti (Ἰσθμούθ). Est autem usque « hodie vicus Isimuth contra Jericho, decem ab ea millibus « distans, in meridiana plaga juxta mare Mortuum. » Ceci convient encore parfaitement à Soueïmeh.

Le livre d'Antonin le martyr (Antonin de Plaisance) contient un chapitre que je ne puis me dispenser de reproduire ici, parce qu'il me semble se rattacher fort étroitement à la question qui nous occupe. Le voici :

« Et ibi prope est civitas, quæ vocatur Salamiada, ubi « remanserunt duæ semis tribus filiorum Israël, priusquam « transirent Jordanem; in quo loco thermæ sunt, quæ « vocantur thermæ Moysis, ubi etiam leprosi mundantur. Et « ibi est fons aquam habens dulcissimam, quæ pro cathartico « bibitur, et multos sanat languores, non longe a mari « Salinarum, in quo Jordanes ingreditur, ad cujus littus « bitumen et sulfur colligitur. In quo mari mense Julio et « Augusto, et usque medium Septembrem tota die jacent « leprosi; ad vesperum autem lavantur in ipsis thermis Moysis, « et aliquoties, quos vult, Dominus mundat. Nam in generalitate est aliqua primitia (*Quid?*). In quo mare nil invenitur vivificatum; nec ligna nec palea ibi natant, neque « homo natare potest, sed quidquid in illud projectum fuerit, « in profundum demergitur. De Jordane ad locum illum in « quo Moyses de corpore exivit, sunt millia octo, etc., etc. »

A coup sûr, la Salamiada d'Antonin ressemble singulièrement à la Soueïmeh moderne. Seulement, il est permis de soupçonner qu'il y a eu confusion dans l'esprit du narrateur entre les sources d'Ayn-Mousa et la source chaude de Soueïmeh. Quoi qu'il en soit, il est clair que les lépreux qui avaient passé la journée dans l'eau de la mer Morte pouvaient bien venir prendre le soir un bain d'eau douce à Soueïmeh, tandis qu'il leur eût été impossible de regagner les Ayoun-Mousa, à cause de la distance et de la difficulté de la route. Ce qui n'est pas moins curieux, c'est l'assurance avec laquelle Antonin raconte que rien ne peut surnager dans la mer Morte. D'autres disent, au contraire, que rien n'y peut

être immergé [1]. Lequel des deux avis adopter? Ni l'un ni l'autre, voilà la réalité. Ceci nous donne un échantillon de toutes les belles histoires inventées sur le compte de la mer Morte, et dont il est toujours prudent de rabattre les trois quarts et demi.

Josèphe nous parle d'une Samega (*Ant. jud.*, XIII, IX, 1) ou Samæa (*Bell. jud.*, I, II, 6), que Jean Hyrcan prit en même temps que Medaba et tous les pays environnants : « Μηδάβην μὲν « οὖν καὶ Σαμαίαν ἅμα ταῖς πλησίον..... αὐτὸς αἱρεῖ (*aliàs* Σαμεγάν.) » S'agit-il encore là de Soueïmeh ? c'est possible; mais il n'est pas permis de l'affirmer.

Il était plus de onze heures lorsque l'abbé, Salzmann et Mauss sont rentrés de leur excursion à el-Azhemieh. L'abbé, pendant que les deux autres s'escrimaient sur les dolmens, a fourragé et ramassé force plantes intéressantes. Mais ce qui le charme surtout, c'est d'avoir retrouvé la vraie rose de Jéricho, c'est-à-dire la *composée*, malheureusement desséchée, qu'à mon premier voyage j'avais recueillie dans l'Ouad-ez-Zouera. Il en a fait une ample provision, et cette fois nous en pourrons faire largesse à qui voudra. Il est certain que, pour la faculté ressuscitante, la prétendue rose de Jéricho (*Anastatica Hierichontica*) est à cent piques de cette herbe singulière. Fût-elle desséchée depuis cinquante ans, il suffirait de la tremper une fois dans l'eau, pour qu'elle s'épanouît à l'instant même, et à vue d'œil. Je doute qu'il y ait au monde une substance végétale douée d'une puissance hygrométrique plus complète.

1. Josèphe (*Bell. jud.*, IV, VIII, 4), par exemple, nous raconte que Vespasien, lorsqu'il vint visiter la mer Morte, pendant qu'il était à Jéricho, y fit jeter des hommes qui ne savaient pas nager; ils avaient les mains liées derrière le dos, et il arriva à tous de surnager, comme s'ils étaient repoussés de bas en haut par un souffle vigoureux, καθάπερ ὑπὸ πνεύματος ἄνω βιαζομένους.

Nous nous sommes dépêchés de déjeuner, afin de gagner le gué du Jourdain, où nous devons passer la nuit, et il était une heure après midi lorsque nous avons été en mesure de monter à cheval. Il nous a fallu deux heures et un quart de marche pour arriver à la Makhâdet-el-Rhôranieh. A mi-route à peu près, mais à un kilomètre plus près de Soueïmeh que du gué, nous avons traversé l'emplacement d'une localité antique, où les ruines les plus remarquables sont une grande enceinte carrée, dont il ne reste d'ailleurs que des arasements, et un canal aqueduc semblable à celui de Soueïmeh. Le nom de cette ruine est Tell-el-Edjlab, « la colline des clameurs, « des murmures. » D'où peut venir ce nom? je l'ignore. Au Tell-el-Edjlab, nous sommes assez près de Tell-er-Rameh que nous laissons sur notre droite.

Er-Rameh, c'est la Betharamphta devenue Julias ou Livias. J'ai déjà cité les passages bibliques qui concernent Beth-Haram, ainsi que les phrases de Josèphe relatives à la fondation de la Livias qui prit sa place. Il ne me reste ici qu'à rappeler ce que saint Jérôme et Eusèbe disent de cette localité historique : « Betharam civitas tribus Gad juxta Jordanem, quæ a Syris « dicitur Bethramtha et (ab Herode in honorem Augusti) « Libias cognominata est. » Eusèbe l'appelle Βηθραμφθὰ παρὰ 'Ασσυρίοις. Ils ajoutent immédiatement tous les deux : « Beth- « nemra, urbs tribus Gad juxta Libiadem trans Jordanem, « (πλησίον Λιβίαδος). » Quant au nom de Tell-el-Edjlab, j'ignore absolument avec quelle localité antique il serait possible de l'identifier. L'Abila de Josèphe, l'Abel-Hesethim de l'Écriture, devait être par là. Serait-ce elle? je n'en sais rien. J'en doute pourtant, car il n'y a pas soixante stades du Tell-el-Edjlab au Jourdain.

Enfin, malgré la chaleur dont nous souffrons véritablement, nous arrivons à trois heures et un quart au gué du Jourdain,

que nous traversons immédiatement, sans mésaventure. C'est sur la rive opposée, et tout à fait au bord de la rivière, que nous donnons l'ordre de planter nos tentes; il serait difficile, en effet, de trouver dans le monde entier un plus délicieux endroit de campement. Ni le bois ni l'eau ne nous manqueront ici. Pendant qu'on décharge nos bêtes de somme et qu'on dresse nos tentes, tous mes amis prennent un bain dans le fleuve sacré. J'ai les reins encore un peu trop endoloris par suite de mon lumbago, pour me permettre cet exercice agréable. Je me contente donc de regarder faire les autres, en prenant un modeste bain de pieds. Décidément, les effets de lumière à travers cette belle forêt de tamariscs et de peupliers sont saisissants; joignez au charme de cette nature vierge l'animation que lui donne tout le petit monde que nous traînons avec nous, et je défie d'imaginer un site plus ravissant. L'eau du reste a monté de plus d'un pied depuis notre premier passage, et je m'en suis désagréablement aperçu en passant sur la rive droite.

Nous étions à peine installés depuis une heure, qu'une bande énorme de chameaux, appartenant à un campement voisin de Beni-Sakhar, est arrivée avec grand bruit pour s'abreuver. Je ne sais comment un de nos jeunes hommes a effrayé quelques-unes de ces pauvres bêtes; un noir qui les conduisait a menacé, frappé même l'Adouân; à cette vue, tous nos amis, qui à pied, qui à cheval, se sont jetés dans la rivière et se sont élancés à la poursuite du nègre et de ses chameaux, qui s'enfuyaient grand train. Tout a bientôt disparu dans les fourrés inextricables de la rive gauche, puis nous avons entendu retentir un coup de feu qui, heureusement, n'a fait de mal à personne. On s'est expliqué, on a fait la paix, on s'est embrassé, et chacun est retourné à ses affaires. Quel diable de pays! J'ai vu le moment où on allait se massacrer,

parce que des brutes de chameaux avaient pris peur sans raison. Au moment où nos gens se ruaient à l'envi sur la rive gauche, quelques enfants, trop jeunes pour prendre part à la fête, dansaient et poussaient des cris de joie, parce qu'il allait y avoir bataille. Aimable naturel!

Notre soirée a été adorable; rien ne saurait se comparer à l'aspect de nos feux de bivouac, au milieu de cette végétation luxuriante et tourmentée. De bonne heure nous avons gagné nos couchettes, et nous avons passé une excellente nuit, bien que nous fussions dans l'endroit le plus mal famé de toute la Syrie. Il y a bien eu par-ci par-là un peu de remue-ménage occasionné par l'arrivée de quelques petites bandes qui se transportaient d'une rive sur l'autre; mais nous étions sur nos gardes, et si ces voyageurs attardés avaient des intentions peu honnêtes, ils ont jugé prudent de les rengaîner et de faire les bons apôtres.

Ce gué du Jourdain est vis-à-vis de Jéricho; il est le seul pratiqué habituellement et de temps immémorial; il y a donc gros à parier que c'est bien ici que le peuple d'Israël, sous les ordres de Josué, a effectué son passage sur la terre de Kenâan. C'est une probabilité, mais je me garderais bien de la donner comme une certitude.

16 novembre.

L'abbé a déguerpi aussitôt que le jour a commencé à poindre, et il est allé faire de la botanique et de la géologie dans les alentours de notre camp. A son retour, il m'a remis quelques beaux coléoptères recueillis par lui dans les falaises crayeuses auxquelles est adossé le fourré qui borde le Jour-

dain. Il m'a de plus fait voir quelques coquilles fluviatiles extraites par lui d'une couche de ces falaises, située à un certain nombre de mètres (quinze peut-être) au-dessus du niveau actuel de la rivière. Ce sont des cyrènes et des mélanopsides tout à fait semblables à celles qui vivent actuellement dans les eaux du fleuve, et qui présentent tous les caractères des subfossiles. Cela m'a donné le désir de visiter ce gisement curieux, et nous sommes allés, l'abbé, Gélis, Louis et moi, faire une chasse entomologique et conchyliologique au point indiqué. Pour y arriver, nous avons dû traverser un large espace qui a été ravagé par un incendie. Rien de plus friable que la roche de ces falaises; c'est de la craie pour ainsi dire à demi agrégée, et qui s'enlève sous la main avec une extrême facilité. Nous n'avons malheureusement pas trouvé grand'chose, et nous nous sommes rabattus sur la chasse aux cannes. Je m'explique : pensant qu'il serait agréable à quelques-uns de mes amis d'avoir des cannes faites de bâtons cueillis sur les bords du Jourdain, nous avons fait un véritable fagot de beaux brins choisis de tamarisc et de peuplier.

Pendant que nous nous livrions à cette recherche, Salzmann est retourné sur la rive gauche avec son appareil et son album; et pendant que la lumière travaille, lui de son côté fait un croquis, comme il sait si bien les faire, du site que la photographie ne rendra probablement que d'une façon très-médiocre.

L'heure du déjeuner est arrivée, et nous nous sommes mis à table avec l'intention de partir immédiatement après le repas pour l'Ayn-es-Soulthân, où nous allons coucher aujourd'hui; au moment où nous venions de monter à cheval, tous nos bagages étant à peu près chargés, est arrivé de l'autre côté du Jourdain un beau cavalier, suivi d'un grand coquin

de nègre. Il est venu tout droit à moi, et après m'avoir salué, il m'a annoncé la visite de son père qui le suit. Son père, c'est le cheikh le plus puissant des Adouân, le cheikh Ediâb (الشيخ اذياب); lui, se nomme Aly. Qablan et Abd-el-Aziz grimacent un peu, attendu que cette visite ne les charme pas le moins du monde, et ils me prient de mettre pied à terre et d'attendre patiemment un si grand personnage. Voilà un retard qui me contrarie, et encore s'il ne s'agissait que d'un retard! Mais je connais assez les Arabes pour prévoir qu'il y a sous cette politesse un désir véhément de m'extorquer un bakhchich de plus. Que faire? Me résigner, c'est le plus prudent, et je me résigne. Il est alors midi, et sans s'occuper plus de nous tous que si nous n'existions pas, le nègre étend un tapis à terre pour son maître Aly; il en étend un second pour lui-même en arrière du premier, et tous les deux, après avoir fait leurs ablutions dans le Jourdain, se mettent à réciter leur prière. Je déclare qu'à la vue de cette piété simple et digne, s'isolant ainsi au milieu d'une foule d'étrangers, j'ai senti toute ma mauvaise humeur se dissiper. J'ai admiré et respecté profondément ces deux hommes. Leur *namaz* était à peine terminée, que nous avons vu entrer dans la rivière et se diriger vers nous une quinzaine de cavaliers de très-bonne façon, la lance ou le fusil à l'épaule. A leur tête marche un magnifique vieillard à barbe grise, à l'œil vif et perçant et au nez en bec d'aigle; c'est Ediâb en personne. Franchement, il a parfaitement le physique de son emploi, et à première vue je comprends tout l'ascendant qu'une pareille créature doit prendre sur ses frères de tribu. Au reste, Ediâb est de la plus antique noblesse parmi les Arabes, et tous les Adouân se pressent à l'envi pour lui baiser la main, qu'il leur tend avec une dignité qui n'a rien absolument de théâtral. Je me suis immédiatement approché de lui pour le saluer, en lui

offrant la main, qu'il a serrée très-poliment : — J'espérais que tu m'honorerais de ta visite, me dit-il, et j'aurais été heureux de remplir envers toi les devoirs de l'hospitalité. — Mon intention, lui ai-je répondu, était assurément de visiter ta tente et de te porter les hommages que je te devais comme au maître de la contrée que je viens de parcourir; mais je suis devenu assez souffrant pour avoir un désir extrême de rentrer à Jérusalem; j'avais donc chargé les cheikhs Abd-el-Aziz et Qablan de te porter mon salut d'ami; mais puisque te voilà venu près de moi, je te remercie de cette marque d'amitié, dont je suis on ne peut plus reconnaissant. — Vas-tu mieux maintenant? es-tu content? — Oui, je me sens mieux, quoique très-fatigué, et j'emporte le meilleur souvenir de l'accueil reçu de tous les hommes de ta tribu, que j'ai emmenés avec moi ou rencontrés sur mon chemin. — Bien! si tu es content, je suis content; je t'ai apporté un souvenir vivant de ton passage dans notre pays, accepte-le. — Aye! pensai-je, voilà le bakhchich qui va poindre; et je ne me trompais pas. Je donne à deviner en cent, en mille, le joli cadeau que m'offre Ediàb : un des cavaliers de sa suite tire de dessous son habayah un animal qui a un collier de drap rouge au cou et une chaîne de fer. C'est une très-jolie petite panthère *de lait*, qui fait des grimaces affreuses et s'ébouriffe en soufflant comme un chat fâché, dès qu'une créature humaine quelconque approche la main de sa petite personne. Diable! voilà un drôle de cadeau; qu'est-ce que je vais faire de cela, mon Dieu? Ce sera pour le Jardin des Plantes, si pendant la traversée du retour il ne devient pas plus sage de jeter cet être aimable par-dessus bord. Allons, il faut faire bonne mine à mauvais jeu; je me confonds en remerciements, comme si j'étais le plus satisfait du monde d'avoir cette vilaine bête à traîner partout avec moi. Naturellement, je

dois donner un premier bakhchich à celui qui a voituré la panthère dans sa poche, et je lui tends, avec douleur, je l'avoue, une pièce de vingt francs.

J'ai alors appelé Scharir, à qui j'ai confié le sort du quadrupède, et qui ne m'a pas eu l'air d'être flatté outre mesure de sa mission. Peu m'importe! notre petit *Nemr* a été immédiatement nommé *Arthur* par de Behr; va pour Arthur! et ce nom lui est attribué à l'unanimité, sans réclamation. Scharir place Arthur sur sa selle; nous montons tous à cheval, et nous voilà partis! J'aurais autant aimé que Ediâb et toute sa cavalerie s'arrêtassent au Jourdain; mais tous ces gentilshommes du désert tiennent à m'honorer de leur compagnie jusqu'au prochain campement, et nous nous mettons en marche. Une fois sortis des monticules de craie et entrés dans la plaine de Jéricho, nous inclinons un peu au nord pour nous diriger sur l'Ayn-es-Soulthân, qui, on le sait, est à une distance assez considérable du Bordj de Riha. Les bienséances voudraient que je restasse auprès d'Ediâb; mais, par ma foi, les bienséances iront se promener. Il fait une chaleur étouffante, j'ai hâte d'être arrivé au gîte, où d'ailleurs je veux étudier le site de la Jéricho primitive; j'allonge donc le pas le plus que je puis, et en moins de deux heures j'arrive à la bienheureuse fontaine, à cent mètres en aval de laquelle nous mettons pied à terre, contre un fourré des plus épais et des plus épineux, de neubq, de zokkoum, et de *Solanum Melongena*. Tout cela est émaillé de fleurs, et toutes les fleurs sont couvertes de myriades de grosses guêpes qui forment une espèce de nuage au-dessus d'elles. Nos tentes sont rapidement installées, et Antoun nous sert des limonades dont nous avions grand besoin, puis, après la limonade, le tchibouk; un quart d'heure après moi, toute la bande des Adouân, le cheikh Ediâb en tête, est arrivée à son tour;

tout cela s'est assis à terre et a pris le café avec moi. J'avais hâte d'être débarrassé de tant d'honneurs, et j'ai offert à Ediâb mon revolver, auquel il ne comprend rien du tout, et qu'il refuse. Il aime mieux un fusil à deux coups. Mais il ne comprend pas mieux le système Lefaucheux; il ne saurait d'ailleurs où trouver des cartouches; je suis donc forcé d'emprunter son fusil à mon ami Botros pour en faire hommage au grand chef. Celui-là, étant un fusil des plus ordinaires, a été accepté sur-le-champ, et transmis par Ediâb à son fils Aly. Grand bien leur fasse! Ceci fini, comme ces messieurs ne tenaient pas plus à ma société que moi à la leur, ils se sont empressés de remonter à cheval, après force poignées de main et souhaits de toute nature. Bon voyage! Enfin, nous voilà seuls et libres de nos mouvements.

L'agha du Bordj vient d'arriver avec mes pierres d'Aaraq-el-Emyr. Nouveau bakhchich, cela va sans dire, et qui paraît fortement du goût des bachi-bozouq. Je n'en suis pas moins ravi d'être rentré en possession de mes reliques ammonitiques.

Aussitôt nos visiteurs en route, nous nous sommes dispersés. L'abbé, qui meurt d'envie de monter à la montagne de la Quarantaine, le Djebel-Qorontol des Arabes, est parti avec un homme de Riha, qui doit lui servir de guide. Mauss, Salzmann et de Behr vont explorer le flanc de la sainte montagne dans laquelle sont percées de vastes grottes qui ont servi jadis de demeure à de nombreux anachorètes. Gélis est allé lever le plan du pâté de monticules qui a servi d'assiette à la Jéricho détruite par Josué, et je le suis, à mon tour, sur ce curieux terrain.

Plusieurs mamelons juxtaposés constituent ce pâté qui ressemble assez à un de ces tells sur lesquels étaient bâties les villes antiques de l'Égypte. Ici comme là, le sol est jonché

d'innombrables débris de poterie dont je fais une ample provision, bien assuré que je suis que tous ces tessons appartiennent à l'antiquité la plus reculée. Habib, le frère de Qablan, m'accompagne, et m'aide du mieux qu'il peut à remplir mes poches et mon mouchoir de beaux échantillons de cette céramique kenâanéenne. Le tell le plus élevé, celui qui domine tous les autres, comme une véritable acropole, présente des arasements de gros murs bâtis en pierres brutes, et offrant une largeur de près de deux mètres. Ce sont sans doute les bases des murailles que Josué a renversées. Au bas même de ce tell, et sur le côté oriental, coule dans un bassin de grosses pierres de taille la source magnifique qui s'appelle aujourd'hui Ayn-es-Soulthân, et qui n'est autre que la fontaine purifiée par le prophète Élisée. Une sorte de canal, revêtu également de grosses pierres de taille, s'enfonce immédiatement sous le fourré et emporte les eaux abondantes de cette source, qui fertilisait jadis et fertilise encore aujourd'hui une grande partie de la plaine de Jéricho.

Passons maintenant aux témoignages bibliques relatifs à cette ville illustre. La première fois qu'il en est fait mention, c'est dans le livre des Nombres (XXII) : « 1. Les enfants « d'Israël partirent et campèrent dans les champs de Moab, « en deçà du Jourdain de Jéricho. » La même expression se retrouve au chap. XXVI, vers. 3 et 63; XXXI, 12; XXXIII, 48; XXXIV, 15; XXXV, 1; XXXVI, 13, etc., etc. Le mont Nebo était en face de Jéricho (Deutéronome, XXXII, 49; XXXIV, 1). Cette ville avait le surnom de ville des Palmiers (Deutéron., XXXIV, 3, et Paralip., II, XXVIII, 15).

Dans le livre de Josué (II), nous lisons l'aventure des deux espions envoyés par Josué et de Rabab la prostituée. Ce récit nous apprend que Jéricho avait une porte que l'on fermait la nuit (verset 5), et que les murailles étaient assez

larges pour servir d'assiette à des habitations; peut-être faut-il mieux entendre ce passage en admettant simplement que ces habitations s'appuyaient contre la muraille, comme cela a encore lieu en certains endroits, par exemple à Sanour.

C'est bien en face de Jéricho que le peuple d'Israël passa le Jourdain (Josué, III, 16), et par conséquent l'hypothèse émise plus haut, que ce passage eut lieu au gué usité de nos jours, est tout à fait plausible. Il vint camper à proximité de la ville. (Josué, IV.) « 19. Le peuple monta hors du Jour-« dain le dix du premier mois; ils campèrent à Gilgal, à l'ex-« trémité de l'orient de Jéricho. — 2. Et les douze pierres « qu'ils avaient tirées du Jourdain, Josué les dressa à Gilgal. »

Vient ensuite le récit de la destruction de la ville (chap. VI): « 1. Jéricho était fermée et close à cause des enfants d'Israël; « nul n'en sortait, et personne n'y entrait. 2. L'Éternel dit à « Josué : Vois, je livre en ta main Jéricho et son roi (מלכה), « ainsi que les hommes vaillants de sa troupe. 3. Vous ferez « le tour de la ville, (vous) tous hommes de guerre, en tour-« nant autour de la ville; ainsi tu feras six jours. 4. Sept « cohenim porteront sept cornes de béliers devant l'arche; « le septième jour, vous ferez sept fois le tour de la ville, et « les cohenim sonneront de la corne. 5. Alors, quand le son « de la corne se prolongera, lorsque vous entendrez le reten-« tissement de la trompe, tout le peuple jettera un grand cri « de joie; la muraille de la ville croulera dans sa fondation, « et le peuple la franchira, chacun devant soi. » Les ordres de Jéhovah furent ponctuellement exécutés. « 15. Le septième « jour, ils se levèrent à la pointe du jour, et firent le tour « de la ville de cette manière sept fois. Ce jour-là seulement, « ils firent le tour de la ville sept fois. 16. La septième fois, « les cohenim sonnèrent du cor. Josué dit au peuple : Pous-« sez des cris, car l'Éternel vous a livré la ville. 20. Le

« peuple poussa un cri; ils sonnèrent de la trompe, et lors-
« que le peuple entendit le son de la trompe, le peuple
« poussa un grand cri; la muraille s'écroula, le peuple esca-
« lada la ville, chacun devant soi, et ils conquirent la ville.
« 21. Ils mirent en interdit tout ce qui se trouvait dans la
« ville, hommes, femmes, jeunes, vieux, jusqu'aux bœufs,
« aux agneaux, aux ânes, au fil de l'épée. La prostituée
« Rahab seule et ceux qui s'étaient réfugiés chez elle furent
« épargnés. 24. Et ils consumèrent par le feu la ville et tout
« ce qui y était... 26. Josué fit alors un serment en disant :
« Maudit soit devant l'Éternel l'homme qui se lèvera et rebâ-
« tira la ville de Jéricho! Que pour son aîné, il jette les fon-
« dements, et que pour son plus jeune fils, il en rétablisse
« les portes. »

Il est parlé des eaux de Jéricho dans le chapitre XVI, 1 : « Et le sort tomba pour les enfants de Joseph, depuis le Jour- « dain de Jéricho, depuis les eaux de Jéricho, à l'orient; le « désert qui s'élève de Jéricho vers la montagne de Bethel. » Ces eaux de Jéricho ne peuvent être que le torrent de Kerith, grossi par les ruisseaux que forme la fontaine d'Élisée. Jéricho était à la tribu de Benjamin (Josué, XVIII, 21) : « Les « villes de la tribu de Benjamin, par familles, furent : Jéri- « cho, Beth-Hadjlah et Aamek-Kesis. »

Dans le onzième livre de Samuel, il est dit que, lorsque les envoyés de David auprès du roi d'Ammon eurent été rasés et bafoués, le roi d'Israël leur fit dire de rester à Jéricho jusqu'à ce que leur barbe fût repoussée. Jéricho n'avait donc pas été entièrement détruite, ou du moins une ville du même nom avait déjà pris la place de la ville détruite par Josué quelques siècles auparavant (Samuel, II, X, 5, et Paralip., I, XIX, 5). Et cependant c'est à une époque postérieure que la reconstruction de Jéricho est rapportée dans le livre des

Rois (I, xvi, 34) : « Dans son temps (d'Akhab, fils d'Omri, « roi d'Israël, et d'Assa, roi de Juda), Hiel, de Bethel, bâtit « Jéricho. Au prix d'Abiram, son fils aîné, il en posa les « fondements; et au prix de Segoub, son plus jeune fils, il « en posa les portes, selon la parole de Jéhovah qu'il avait « proférée par Josué, fils de Noun. »

C'est au bord du Jourdain, devant Jéricho, qu'Élie fut enlevé au ciel par un chariot et des chevaux de feu, devant Élisée son disciple (Rois, II, ii, 1 et suivants). Après cet événement, Élisée s'était fixé à Jéricho (Rois, II, ii, 18), et c'est à cette époque qu'il purifia les eaux de la fontaine à laquelle son nom fut donné depuis lors. Voici le récit biblique de ce fait (Rois, II, ii, 19) : « Les gens de la ville dirent à « Élisée : Voici, maintenant le séjour de la ville est bon, « comme mon seigneur le voit, mais les eaux sont mauvaises « et la terre stérile. 20. Il dit : Apportez-moi un vase neuf et « mettez-y du sel, et ils le (lui) apportèrent. 21. Il se rendit « à la source de l'eau et y jeta du sel, et il dit : Ainsi a dit « Jéhovah : J'ai rendu ces eaux saines, il n'en proviendra « plus ni mort ni stérilité. 22. Les eaux devinrent saines, « jusqu'à ce jour, selon la parole qu'Élisée avait proférée. »

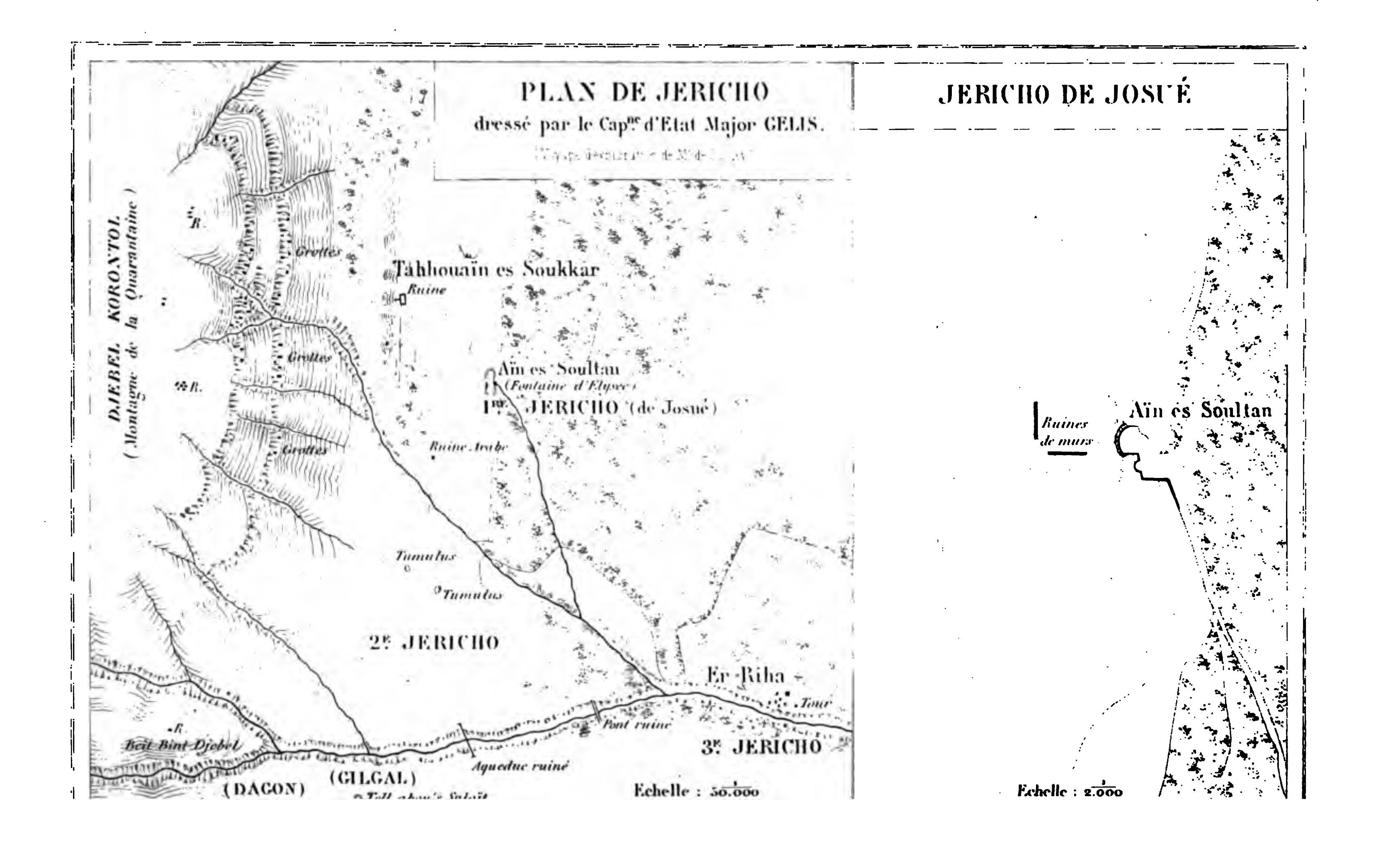
Le roi Sédécias, qui fuyait de Jérusalem au moment où les Chaldéens venaient de forcer la ville, fut poursuivi par eux et fait prisonnier dans la plaine de Jéricho (Rois, II, xxiv, 5). « L'armée des Chaldéens poursuivit le roi; ils l'at- « teignirent dans la plaine de Jéricho, et toute son armée se « dispersa d'auprès de lui. » Ce verset est textuellement reproduit dans Jérémie (xxxix, 5, et iii, 8).

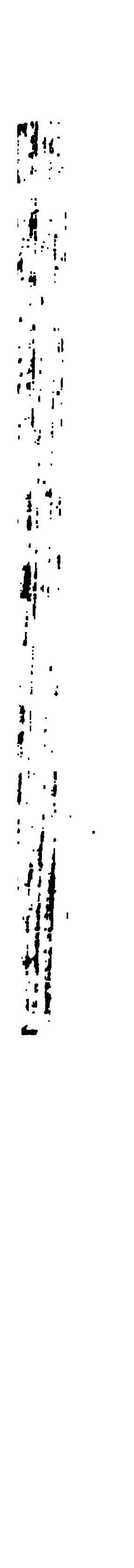
Parmi les Juifs qui rentrèrent après la captivité de Babylone, conduits par Zorobabel, il y avait des habitants de Jéricho (Esdras, ii, 34) : « Les fils de Jéricho, trois cent « quarante-cinq. » Le même chiffre est répété dans Néhémie

(VII, 36). Ils concoururent à la remise en état des murs de Jérusalem (Néhémie, III, 2). « Et près d'elle (la porte des « brebis) bâtirent les hommes de Jéricho, etc., etc. » Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu à Jéricho (saint Matthieu, XX, 29; saint Marc, X, 46; saint Luc, XVIII, 35, et XIX, 1).

L'historien Josèphe parle souvent de Jéricho. « A l'époque « de l'été, dit-il, la plaine du Jourdain est brûlée, et à cause « de la trop grande ardeur de la température, l'air y est « insalubre et même mortel. Elle est tout entière aride, à « l'exception des rives du Jourdain; c'est pour cela que les « palmiers voisins de ces rives sont plus beaux et plus fer-« tiles, tandis que ceux qui en sont éloignés le sont beaucoup « moins. » (*Bell. jud.*, IV, VIII, 2). Au paragraphe suivant, l'historien des Juifs nous donne un renseignement des plus précieux (IV, VIII, 3) : « Auprès de Jéricho il y a une source « abondante et qui arrose complétement les champs. Cette « source prend naissance auprès de l'ancienne ville, de celle « que Josué, fils de Noun, chef de l'armée des Hébreux, prit « la première, par le droit de la guerre, dans la terre de « Kenâan[1]. » Le récit de la prise de Jéricho par Josué a, pour ainsi dire, été copié textuellement des Livres saints par Josèphe (*Ant. jud.*, V, I, 4 et suiv.). Seulement, il nous dit (parag. 4) qu'après avoir passé le Jourdain, les Hébreux s'avancèrent de cinquante stades vers Jéricho, et campèrent à dix stades de cette ville. « C'est là, ajoute-t-il, que Josué « fit construire un autel avec les douze pierres ramassées dans « le lit du Jourdain. » Dans la *Guerre judaïque* (I, VIII, 6).

1. Παρὰ μέντοι τὴν Ἱεριχοῦντα ἐστὶ πηγὴ διαψιλής τε καὶ πρὸς αρδείας λιπαρωτάτη, παρὰ τὴν παλαιὰν ἀναβλύζουσα πόλιν, ἣν Ἰησοῦς ὁ Ναυῆ παῖς, στρατηγὸς Ἑβραίων, πρώτην εἷλε γῆς Χαναναίων δορίκτητον. Toute la suite de ce paragraphe est une description détaillée de la riche plaine de Jéricho, et nous y retrouvons le récit biblique relatif à la fontaine d'Élisée.


PLAN DE JERICHO
dressé par le Capne d'Etat Major GELIS.
JERICHO DE JOSUÉ
DJEBEL KORONTOL
(Montagne de la Quarantaine)
Grottes
Tahhouaïn es Soukkar
Ruine
Aïn es Soultan
(Fontaine d'Elysée)
1re JERICHO (de Josué)
Ruine Arabe
Tumulus
2e JERICHO
Er Riha
Tour
Pont ruiné
Aqueduc ruiné
3e JERICHO
Beit Bint Djebel
(DAGON)
(GILGAL)
Echelle : 1/50.000
Ruines de murs
Aïn es Soultan
Echelle : 1/2.000



en parlant du passage de Pompée par Jéricho, lorsqu'il marchait sur Jérusalem, il dit que cette plaine est des plus fertiles, qu'elle est plantée de très-beaux palmiers, et qu'elle donne le baume, que l'on obtient en pratiquant des incisions aux tiges de l'arbrisseau qui le produit. Il en reparle dans les *Antiquités judaïques* (XV, IV, 2).

Jéricho fut le chef-lieu d'une des toparchies de la Judée (*Bell. jud.*, III, IV, 5), et une convention juridique y fut établie par Gabinius (*Ant. jud.*, XIV, V, 4). Après la défaite de Cestius par les Juifs, ceux-ci se hâtèrent d'organiser le pays, et les villes principales reçurent des chefs sur lesquels l'insurrection pouvait compter. Josèphe, fils de Simon, fut envoyé à Jéricho. Lorsque commença la grande guerre des Juifs, Vespasien vint à Jéricho, dont il s'empara facilement (*Bell. jud.*, IV, VIII, 2).

Hérode affectionnait Jéricho, et il embellit cette ville de palais, d'un théâtre et d'un hippodrome. Dans le voisinage, il fonda diverses forteresses, et c'est à Jéricho qu'il vint mourir d'une mort affreuse, digne de son abominable vie. (Josèphe, *passim*.)

Eusèbe et saint Jérôme parlent ainsi de Jéricho : « Jericho urbs quam, Jordane transgresso, subvertit Jesus, rege « illius interfecto, proque exstruxit aliam (αὖθις ἑτέραν ἤγειρεν « 'Οζάμ, κ. τ. λ.) Ozam de Bethel ex tribu Ephraïm, quam « Dominus noster atque Salvator sua præsentia illustrare dig- « natus est. Sed et hæc eo tempore quo Jerusalem oppugna- « batur a Romanis, propter perfidiam civium capta atque « destructa est. Pro qua tertia ædificata est civitas, quæ « usque hodie permanet, et ostenduntur utriusque urbis ves- « tigia usque in præsentem diem. (καὶ τῶν δύο δὲ τῶν προτέρων « εἰς ἔτι νῦν τὰ ἴχνη σώζεται.) »

Ce passage est extrêmement important, ainsi qu'on va le

voir. Tout à l'heure Josèphe nous a dit que la fontaine d'Élisée coulait auprès de la ville détruite par Josué; la seconde ville, construite par Hiel de Bethel (et non pas Ozam; où Eusèbe et saint Jérôme ont-ils été prendre ce nom?), ne le fut certainement pas sur l'emplacement de la première, puisque les ruines de celle-ci étaient distinctes et séparées des ruines de celle-là, au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, tandis qu'à cette même époque était debout une troisième Jéricho, située évidemment encore sur un emplacement distinct. De tout cela nous sommes obligés de conclure, sauf meilleur avis, que la Jéricho détruite par Josué était sur le pâté de mamelons qui domine l'Ayn-es-Soulthân; que la Jéricho de Hiel, devenue la Jéricho d'Hérode, c'est-à-dire celle dans laquelle a séjourné Notre-Seigneur Jésus-Christ, était au bas de la gorge qui, de Jéricho, monte à Jérusalem, c'est-à-dire à l'entrée même de la plaine; que la troisième Jéricho enfin, celle qui était florissante du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, n'est que la Riha des Arabes, c'est-à-dire qu'elle a été bâtie dans le voisinage du Bordj actuel, vers le point où se dirigent les aqueducs, de construction arabe, dont on retrouve quelques tronçons entre la fontaine d'Élisée et le Bordj, dans le large ravin qui sert de lit au Nahr-el-Kelt, le Kerith de l'Écriture. Tout cela ne peut pas se démontrer mathématiquement, sans doute; mais tout cela est plus que probable.

Il ne me reste plus qu'à rapporter ce que le Pèlerin de Bordeaux et Antonin le martyr nous disent de Jéricho, pour avoir énuméré tous les témoignages qu'il m'a semblé nécessaire de réunir et qui concernent cette illustre localité. Commençons par le Pèlerin de Bordeaux, qui, on se le rappelle, écrivit son itinéraire en 333. « Descendentibus montem « in parte dextra, retro monumentum, est arbor sicomori

« in quam Zachæus ascendit, ut Christum videret. A civitate « passus mille quingentos est fons Helisæi prophetæ........ « Supre eumdem vero fontem est domus Rachab fornicariæ, « ad quam exploratores introïerunt, et occultavit eos quando « Hiericho versa est, et sola evasit. Ibi fuit civitas Hiericho, « cujus muros gyraverunt, cum arca testamenti, filii Israël « et ceciderunt muri. Ex eo non paret nisi locus ubi fuit arca « testamenti, et lapides XII quos filii Israël de Jordane leva- « verunt. Ibidem Jesus filius Nave circumcidit filios Israël, et « circumcisiones eorum sepelivit. »

On le voit, ce premier témoignage est loin de me donner tort. Passons au second, et rappelons-nous que le pèlerinage d'Antonin le martyr a été écrit vers 570. Cap. XIII. « De Jor- « dane usque ad Jericho sunt millia sex. Jericho in oculis « omnium videtur ut Paradisus. A terre mòtu muri diruti. « Domus Raab stat, quæ est xenodochium et ipse cubiculus, « in quo exploratores deposuit, et est oratorium sanctæ « Mariæ. Lapides vero illi, quos levaverunt filii Israël de « Jordane, non longe a civitate positi sunt in basilica post « altare, etc., etc. »

Plus loin nous lisons encore :

Cap. XIV. « At vero fons aquæ, quam indulcavit Helisæus « propheta, irrigat omnem Jericho, etc., etc. »

Cap. XV. « Exeuntes de Jericho venimus contra Hieroso- « lymam. Non longe a civitate Jericho est illa arbor in quam « Zachæus ascendit, ut videret Dominum, et intra oratorium « inclusa est et per tectum desuper sicca videtur. Igitur « exeuntes de Jericho, ab oriente contra occidentem venien- « tes, in sinistra manu intravimus favillas Sodomæ et Go- « morræ, etc., etc. »

Rien encore dans ces différents passages qui ne s'accorde très-bien avec la triple hypothèse que j'ai été conduit à

émettre sur la situation respective des trois Jéricho qui se sont succédé dans la suite des siècles.

Enfin l'heure du dîner est venue, et tous mes compagnons ont regagné le camp. Le pauvre abbé a dû renoncer à l'idée qu'il atteindrait les sommets de la Quarantaine. Il n'était pas au quart de la montée qu'il a compris l'inutilité d'aller plus loin. Les autres ont examiné les ruines connues des Arabes sous le nom de Tahouaïn-es-Soukkar, « les moulins à sucre, » les tronçons d'aqueduc et les piscines que l'on trouve à proximité immédiate du pied de la Quarantaine. Ils ont aussi examiné, d'un peu plus près, les grottes creusées dans le flanc de cette montagne, et qui, après avoir peut-être servi de retraite à des Esséniens, sont devenues très-certainement la demeure de pieux anachorètes chrétiens. Au total, la journée a été bonne. Nous sommes revenus sur la rive droite du Jourdain; demain, nous serons à Jérusalem, et j'ai pu à loisir étudier le site de la vraie Jéricho biblique. Jusqu'ici, on le voit, nos peines n'ont pas été perdues.

Le temps était si délicieusement serein que nous avons fait dresser notre table en plein air; mauvaise idée, car la rosée vient avec la nuit, et quand le repas est fini nous sommes à moitié gelés. Ce qui est aussi venu avec la nuit, c'est le réveil d'Arthur, la petite panthère que vous savez. Scharir, pendant que j'explorais les ruines de Jéricho, l'a attachée au pied de ma couchette, et la pauvre bête s'est tenue coi, jusqu'au moment où le soleil a commencé à disparaître. Alors elle s'est émoustillée vigoureusement et a commencé à siffler, comme sifflerait un moineau, s'il était gros comme un dindon. Il m'a fallu y regarder à plusieurs reprises pour être certain que le seul oiseau qui chantât dans ma tente fût l'infortuné Arthur. N'ayant pas de lait à lui offrir, nous lui avons donné de la viande crue à gueule que veux-tu? et, à force d'en

manger, le petit malheureux, rond comme un melon, s'est endormi, sans plus songer à sa mère!

Aussitôt après le dîner, j'ai rassemblé mes bons amis les Adouân et j'ai procédé à la distribution des bakhchich obligés. Vilaine cérémonie. Aussitôt que l'or brille, l'instinct arabe se réveille avec un appétit féroce pour le métal jaune. Tous mes Bédouins d'escorte, sauf le cheikh Qablan et Abou'l-Aïd, se sont montrés insatiables, tandis que ces deux hommes, au contraire, sont restés aussi calmes et aussi dignes qu'ils s'étaient montrés dévoués pendant tout le temps du voyage. Cela n'a en rien gâté leurs affaires, au contraire. J'ai donné à Qablan un fusil à deux coups et un revolver; mais le fusil lui a été soutiré immédiatement par le frère d'Abd-el-Aziz, Selameh-el-Maslah. Enfin, à force de financer, j'ai fini par satisfaire tout le monde, et j'ai pu aller me coucher avec la conviction que si j'avais été content des services des Adouân, ceux-ci étaient tout au moins aussi contents de ma générosité. Décidément, on ne voyage pas à bon marché de l'autre côté du Jourdain.

17 novembre.

Nous étions tous levés avant le jour, et cette fois il n'avait fallu stimuler l'ardeur de personne, tant notre joie était grande de rentrer à Jérusalem, après avoir si heureusement accompli notre exploration de l'Ammonitide. Nous avons donc pris congé au plus vite de nos amis les Adouân, et après force souhaits de bonheur échangés en conscience, j'en suis convaincu, nous nous sommes quittés. Il était à peine six heures et demie quand nous nous sommes mis en marche. Comme nous n'avions rien absolument à craindre pour nos bagages,

nous avons pris les devants, en nous dirigeant tout droit sur la route de Jérusalem. Nous avons ainsi parcouru plus de deux kilomètres, parallèlement à la chaîne des montagnes, à travers des terrains cultivés, plantés de neubq et de zokkoum. Nous avons, en passant, reconnu deux tells artificiels, dont l'un affecte la forme d'un théâtre, et l'autre celle d'un polygone dont les angles seraient remplacés par des arcs de cercle juxtaposés. Que recèlent ces *tumuli* étranges? Je n'en sais rien, mais il est probable que des fouilles faites dans leurs flancs ne seraient pas infructueuses. Peut-être avons-nous là des monuments de la Jéricho hérodienne. Nous avons traversé l'Ouad-el-Kelt, en voyant encore un beau tronçon d'aqueduc. Cet ouad, qui est très-abrupt, n'est en réalité que le lit creusé par un torrent impétueux. Le fond est planté de belles touffes d'arbustes épineux. Une fois sur la rive droite de cet ouad, on est à proximité de la route battue de Jérusalem, route qui suit la direction d'une voie antique, reconnaissable en bien des points.

S'il est absolument impossible pour qui veut être prudent de parcourir à cheval la descente de Jéricho, le même inconvénient n'a plus lieu lorsqu'on la remonte, et nos chevaux, au pied si sûr, s'en tirent à merveille. Nous avons revu un petit fortin ruiné qui défendait l'entrée de la gorge. A quelle époque appartient-il? Peut-être à l'époque romaine, bien que cependant il ait une tournure un peu arabe.

Je ne parlerai plus de cette route décrite tant de fois, et que moi-même j'ai fait connaître en détail dans mon premier voyage. Nous avons marché bon train, ne nous arrêtant nulle part avant l'Ayn-el-Haoud, la fontaine des Apôtres, où nous avons fait la halte du déjeuner. Celui-ci expédié, il était midi; nous avons pris immédiatement la route de Jérusalem, où nous rentrions à une heure. S'il faisait chaud sur le flanc

du mont des Oliviers, au moins nous n'étions plus grillés comme dans le Rhôr. A la porte Saint-Étienne (Bâb-Setty-Maryam), nous avons laissé nos chevaux et regagné l'hôtel Hauser à pied, afin d'éviter les chutes sur l'affreux pavé de la ville. J'ai envoyé Antoun porter mes amitiés à Barrère et lui annoncer notre heureux retour; il l'a trouvé un peu souffrant, et a reçu de ses mains notre courrier de France. Comme nos bagages ne devaient arriver que longtemps après nous, nous avons pris du repos à notre aise et attendu leur venue pour sortir de nos guenilles de voyage.

Voilà la partie difficile de mon expédition terminée, grâce à Dieu! Maintenant il s'agit d'étudier à fond Jérusalem et ses monuments. Salzmann, qui est infatigable, n'a pas, comme ses amis, fait le paresseux. A peine arrivé à l'hôtel, il a couru chez Mauss, afin d'avoir des nouvelles de nos fouilles au tombeau des Rois. On se rappelle que le pacha m'avait gracieusement promis de faire lui-même déblayer ce curieux monument. Mais on doit se rappeler aussi que, comptant peu sur les effets de cette promesse, j'avais prié Mauss de prendre ses dispositions, afin qu'après quelques jours d'attente, des ouvriers à moi allassent s'établir sur le terrain et commencer les travaux. Bien m'a pris de décider tout cela avant de partir. Mon contre-maître a attendu huit jours, sans voir poindre le bout du nez d'un terrassier envoyé par le gouvernement; et au bout de ces huit jours, consacrés à faire le métier de sœur Anne chez Barbe-Bleue, il s'est bravement mis à la besogne et a vigoureusement entamé le gros tertre placé devant le vestibule du monument, dans la grande cour intérieure. J'espérais que ce tertre nous restituerait les débris du monument expiatoire d'Hérode, et mon espérance n'a pas été déçue. Ces débris, si ardemment désirés, sont déjà retrouvés, et leur ornementation, de caractère purement romain du

Haut-empire, n'a rien, absolument rien de commun avec celle du monument taillé dans le rocher. Bientôt nous irons voir tout cela. Mauss est revenu dîner avec nous, ce qui ne m'a pas empêché de faire ma nuit la plus longue possible.

Arrivé à ce point de mon récit de voyage, je dois forcément renoncer à la forme du journal, si je ne veux pas morceler et émietter pour ainsi dire ce qui concerne chaque monument que je dois explorer. Je vais donc, à propos de chacune des questions étudiées par moi, réunir tous les documents et toutes les découvertes qui la concernent, et quand cela sera fait, il ne me restera qu'à transcrire textuellement mes notes de chaque jour, lesquelles, de cette façon, n'auront plus besoin de développements. Je commencerai par le Tombeau des Rois.

FOUILLES DU TOMBEAU DES ROIS.

(QBOUR-EL-MOLOUK ou ES-SELATHIN.)

Je ne crois pas m'aventurer beaucoup en avançant qu'il est peu de questions archéologiques qui aient aussi vivement que celle-ci passionné le public, indépendamment de ceux qui ont pris part à sa discussion. Jamais tempête de dénégations ne s'est élevée pareille à celle que j'attirai sur ma tête d'antiquaire, lorsqu'il y a treize ans j'osai énoncer ce fait, que les Qbour-el-Molouk de Jérusalem étaient la cave sépulcrale qui avait reçu les dépouilles mortelles des rois de Juda. Lisez l'Écriture sainte! me cria-t-on. Vous la faussez en prétendant que ces monarques n'ont pas été enterrés dans la cité de David, et, par conséquent, sur le mont Sion. Vous faussez également la saine appréciation des éléments architectoniques des monuments que l'antiquité nous a légués, en prétendant reconnaître des caractères purement judaïques au style décoratif de ce monument, illustre entre tous. Tout cela est moderne relativement; tout cela date de l'époque romaine; et si l'on

ne m'a pas dit en toutes lettres que j'étais un visionnaire ou un idiot, c'est qu'on a usé à mon endroit d'égards dont je devrais me montrer fort reconnaissant. Grand merci!

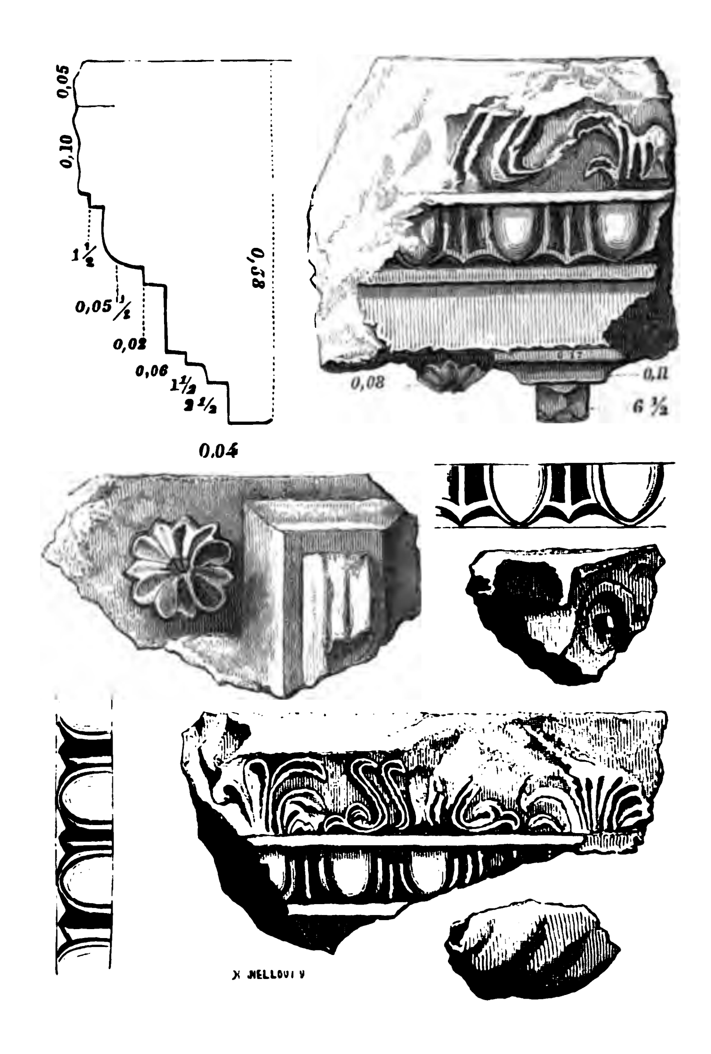
Lorsqu'au retour de mon dernier voyage, je racontai, le plus brièvement que je pus, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, les heureuses découvertes que j'avais eu la chance inespérée de faire dans mes fouilles du Tombeau des Rois, l'un de mes savants confrères, le plus autorisé de tous, sans contredit, lorsqu'il s'agit d'archéologie hébraïque, m'adressa à brûle-pourpoint la question suivante : Croyez-vous toujours que les Qbour-el-Molouk soient les tombeaux des rois de Juda? Je lui répondis par ces deux mots : Plus que jamais, aujourd'hui. C'est cette réponse que je dois maintenant justifier. Je vais essayer de le faire; mais, avant tout, je dois exposer en détail l'historique et les résultats de mes fouilles. Je pourrai bien mieux ensuite discuter les faits matériels qu'il s'agit d'apprécier. J'entre donc en matière.

Je l'ai déjà dit plus haut, pendant mon excursion au delà du Jourdain, le contre-maître des travaux de l'église de Sainte-Anne, travaux momentanément suspendus par suite de l'épuisement des crédits disponibles, avait établi pour mon compte, aux Qbour-el-Molouk, une demi-douzaine de vigoureux terrassiers musulmans, que secondaient une douzaine d'enfants musulmans aussi, chargés de transporter dans des couffes les terres des déblais.

Une première et large tranchée fut ouverte en avant du vestibule du tombeau, c'est-à-dire dans la grande cour intérieure. Cette tranchée avait un double but : elle devait d'abord rendre impossible dans l'avenir les odieuses mutilations que les touristes, depuis plusieurs années, faisaient subir aux sculptures de la façade; en second lieu, elle devait rechercher les traces du monument expiatoire d'Hérode, que j'es-

pérais bien reconnaître, et dont la présence, on en conviendra, devait venir singulièrement en aide à ma théorie. Ne fallait-il pas être, en effet, ou bien imprudent, ou bien convaincu, pour affirmer à l'avance, comme je l'avais fait depuis plusieurs années, que là se rencontreraient les débris de ce monument, et que la nature de ces débris me donnerait raison? A coup sûr, je n'en savais pas plus long que mes contradicteurs, quand je leur prédisais ce qui se trouverait sous les terres accumulées dans cette grande cour; et si j'avais le ferme espoir d'en tirer ce que j'y allais chercher, ils devaient avoir, avec la même fermeté de conviction, l'espérance égale que je ne trouverais rien du tout. C'était du moins cette espérance qui avait naturellement succédé à celle que j'avais condamnée à s'évanouir, en partant, malgré les assurances données de tout côté, que le voyage promis publiquement, je ne l'accomplirais certainement pas. N'a-t-on pas, jusqu'au jour de mon départ, affirmé et offert de parier que je ne retournerais pas à Jérusalem? Mais laissons cela; ceux qui se complaisaient dans ces idées ne me connaissaient guère. Ce que je tiens seulement à bien constater une fois pour toutes, c'est que j'avais prédit que dans la cour des Qbour-el-Molouk se cachaient les débris d'un édifice d'un style prévu, c'est-à-dire ceux du monument expiatoire d'Hérode. Or, il est bien clair que si les fouilles me donnaient raison sur ce point, il y aurait quelque difficulté à se débarrasser, dans la discussion ultérieure, de l'intervention de ce fait. Ce résultat ne se fit pas attendre, puisque, le jour même de ma rentrée à Jérusalem, Salzmann et Mauss purent m'annoncer que de beaux fragments de corniche hérodienne, d'une pierre différente de celle dans laquelle les tombes étaient creusées, avaient été retirés des fouilles, et qu'ils venaient de donner l'ordre de les transporter à Sainte-Anne, ce qui revient à dire en France. En

même temps que j'apprenais cette bonne nouvelle, il m'en arrivait une autre beaucoup moins agréable. Un assez grand



nombre d'effendis, aussitôt que les fouilles avaient commencé, s'étaient présentés à mes ouvriers et leur avaient enjoint de cesser leurs travaux, parce qu'ils étaient les propriétaires du

terrain, et qu'ils n'entendaient pas qu'on se permît d'y remuer un pouce de terre sans leur assentiment. Naturellement on les avait envoyés promener, et leur promenade s'était tout aussi naturellement dirigée du côté du séraï; ils avaient exposé leurs griefs et leurs titres au pacha, et celui-ci, qui s'était chargé d'entreprendre à ses frais, et pour m'être agréable, les fouilles des Qbour-el-Molouk, avait donné l'ordre de suspendre les travaux commencés par mes hommes. Un des soi-disant propriétaires avait dit à Salzmann qu'il ferait placer une porte à la caverne, dût-il lui en coûter mille piastres, et que personne n'y entrerait plus désormais. C'était une question à traiter devant le pacha, et je chargeai notre brave consul d'entamer le plus vite possible les négociations nécessaires.

Dès le lendemain matin, je me rendis en personne au Tombeau des Rois, accompagné de Salzmann; chemin faisant, nous étudiâmes l'enceinte de la ville, à partir de la porte de Beït-Lehm jusqu'à celle de Damas. Cette étude ne fut certes pas inutile, puisqu'elle nous fit reconnaître, à n'en pouvoir douter, des traces de l'enceinte antique, ne différant que fort peu de l'enceinte actuelle, d'anciens *aggeres*, évidemment construits pendant le siége de Titus, et une longue branche de la contrevallation, s'étendant d'un côté vers les nouveaux bâtiments russes, et de l'autre, jusque vers la porte de Damas. Arrivés là, nous prîmes la route de Naplouse, sur laquelle nous avions à parcourir environ huit cents mètres pour arriver au théâtre de nos exploits. En passant, je remarquai, à droite du chemin, un énorme amas de terre accumulée de main d'homme, et revêtu de murs en pierre sèche. Comme je ne me donnai pas, ce jour-là, la peine de grimper sur ce tertre, je fus réduit à me demander ce que ce pouvait être, sans trouver aucune réponse satisfaisante à

cette question. Quelques jours plus tard seulement, après avoir fait une étude attentive de ce monticule, je reconnus que c'était l'emplacement d'un théâtre antique, et très-probablement de celui d'Hérode. De ce point, pour raccourcir le chemin, nous prîmes à travers champs, et nous rencontrâmes devant nous une citerne d'assez petites dimensions, plantée aujourd'hui de quelques figuiers chétifs, mais dont tout le côté nord est formé de trois immenses blocs à encadrements, comme les beaux blocs judaïques du Haram-ech-Chérif. Certainement, il y aurait là une fouille très-intéressante à faire. Un peu plus loin, on passe devant une masure abandonnée, à la porte de laquelle gisent deux tronçons de colonne en calcaire du pays, empruntés, cela va sans dire, à quelque construction antique qui existait dans le voisinage.

En arrivant aux Qbour-el-Molouk, je trouve deux hommes dont l'un est occupé à recombler le puits d'entrée que mes ouvriers ont à peu près déblayé, et qui n'est qu'une espèce de cuvette sphérique, profonde d'un mètre cinquante centimètres environ. L'autre fait mieux que cela : il est en train d'entamer, à coups de pic, le montant droit de la porte d'entrée de la première chambre, afin d'y adapter une clôture. On comprend facilement de quelle rage je suis pris à la vue de cette mutilation. Je ne perds pas une minute ; je rentre en ville, et cours chez le consul, qui est souffrant et forcé de garder le lit. Mais M. Ledoulx me reçoit, et je lui chante pouilles en l'honneur de Kourchid-Pacha. Je suis assez exaspéré pour parler haut et ferme, et l'excellent M. Ledoulx court à l'instant même chez le pacha pour lui annoncer ce qui se passe, et lui bien dire, de ma part, que je ne permettrai pas que l'intérêt manifesté par moi lorsqu'il s'agit d'un monument historique confié à sa garde, se traduise par une odieuse mutilation. Je me plaindrai donc immédiatement

à Paris et à Constantinople, et tant pis pour ceux qui n'auront pas fait leur devoir.

Je présumais bien que Son Excellence serait vigoureusement ennuyée de cette communication, sur laquelle elle ne comptait guère. Il en a été ainsi. Le pacha s'est hâté de répondre qu'il était entièrement à mon service, et qu'il ferait tout ce que je désirerais. Sur l'heure, il a dépêché aux Qbour-el-Molouk quelques zaptiés, qui ont pris les deux ouvriers des propriétaires par les épaules, et les ont envoyés travailler où bon leur semblerait, à condition que ce fût ailleurs. M. Ledoulx m'affirme que tout désormais ira comme sur des roulettes. Je le désire plus que je ne le crois. Je connais assez les Turcs pour penser que j'ai raison de compter sur des atermoiements et des lenteurs qui permettent d'empêcher mes recherches. Patience! je ne me prêterais pas facilement à cette manœuvre, si l'on tentait de l'exécuter.

J'avais tort de m'inquiéter, je le reconnais en toute humilité, et Kourchid-Pacha avait réellement à cœur de m'être agréable. Après bien des pourparlers, il a été convenu que j'indemniserais les propriétaires du terrain, que l'un d'eux assisterait constamment aux fouilles, et que je pourrais reprendre celles-ci aussitôt que je le voudrais. Je ne me le suis pas fait dire deux fois, car déjà huit jours s'étaient écoulés, huit jours non perdus, je me hâte de le dire, puisque chacun d'eux avait été marqué par de bonnes études, et par des recherches toujours couronnées de succès. J'en parlerai ailleurs.

Enfin mes six terrassiers et mes douze gamins étaient réinstallés aux Qbour-el-Molouk, et à partir de ce moment (samedi 28 novembre) tout alla à souhait.

J'ai commencé par faire déblayer le bas du vestibule jusqu'au sol, et ce travail a mis à jour trois belles marches

entaillées dans le roc vif, et formant un perron devant ce vestibule, que précède un palier aussi large que le vestibule lui-même. Ces marches descendent sur une plate-forme bien nivelée et taillée dans le roc. Une tranchée de plus de deux mètres, partant du vestibule, a été conduite jusqu'à la porte cintrée, taillée dans la large muraille de clôture réservée dans la masse, et qui séparait la première cour en plan incliné de la grande cour intérieure. On aura une idée de l'épaisseur des remblais que les siècles avaient accumulés dans cette grande cour, lorsqu'on saura que cette porte qui, au moment de mon arrivée, n'avait pas un mètre de hauteur au-dessus du sol, s'est trouvée, une fois dégagée jusqu'au roc, avoir bien près de cinq mètres de hauteur sous clef. Le palier de cette porte est recoupé dans l'axe même de la muraille par une marche entaillée dans la masse. Quant à la première cour, je l'ai fait attaquer par le haut, et dès le premier jour j'ai reconnu un splendide escalier formé de rampes et de paliers irréguliers, ayant toute la largeur de cette première cour, et comptant vingt-six marches. Il faudrait voir cet escalier bien nettoyé sur toute sa largeur pour se faire une idée juste de la majesté d'une semblable entrée. Malheureusement, je n'ai pu, là aussi, faire qu'une tranchée de deux mètres de largeur, mais elle a été soigneusement poussée partout jusqu'au roc, de sorte que nous sommes en mesure de produire des plans, des coupes et des élévations du monument restitué, n'offrant plus rien d'hypothétique.

Les déblais effectués dans la grande cour ont continué de donner d'excellents résultats. Nous en avons extrait des tronçons de colonnes, un fragment de pilastre d'ante, d'autres morceaux de corniche, et entre autres un bloc considérable représentant l'angle même du monument expiatoire d'Hérode. Inutile d'ajouter que cet angle offre exactement le

même profil et la même ornementation que les deux beaux fragments déjà transportés à Sainte-Anne. Tous ces débris, sauf le pilastre, appartiennent à un seul et même édifice. Quant à ce pilastre, c'est très-probablement un morceau de ceux du monument funéraire lui-même, et qui ont été brisés et renversés par un tremblement de terre, à moins que ce ne soit la brutalité humaine qui les ait abattus.

Une fois les restes du monument expiatoire retrouvés, j'ai pensé devoir en chercher l'emplacement à l'intérieur de la grande cour; mais la surface de la plate-forme ne m'a pas présenté la moindre trace d'un encastrement quelconque qui pût en indiquer la position primitive. Je commençais à trouver ce fait inexplicable, et par suite à douter de mon *bien jugé*, lorsque l'idée m'est venue de relire le passage de Josèphe relatif à la construction de cet édifice (*Ant. jud.*, XVI, VII, 1), et voici ce que j'y ai trouvé : « Il (Hérode) perdit « deux de ses doryphores, des flammes sorties des caveaux, « à ce que l'on prétend, les ayant enveloppés. Le roi épou- « vanté s'enfuit, et, pour apaiser la colère de Dieu, il fit con- « struire à grands frais, au-dessus du vestibule du sépulcre, « un monument en pierre blanche. » (Περίφοβος δ'αὐτὸς ἐξήει καὶ τοῦ δέους ἱλαστήριον μνῆμα λευκῆς πέτρας ἐπὶ τῷ στομίῳ κατεσκευάσατο, πολυτελὲς τῇ δαπάνῃ.) Les mots ἐπὶ τῷ στομίῳ étaient un trait de lumière; je plaçai mes ouvriers sur la plate-forme qui domine le vestibule et la grande cour, et en moins d'une heure j'avais trouvé ce que je cherchais. Je reconnaissais, en effet, que cette plate-forme avait eu ses aspérités naturelles arasées ou nivelées à l'aide d'un blocage encore en place, pour devenir la plate-forme sur laquelle une construction quelconque avait été forcément établie. Plus tard, quand cette construction fut détruite et renversée, il est tout naturel de penser que la première idée qui dut venir aux dévastateurs

fut d'en précipiter les débris dans l'espèce de gouffre béant et fait tout exprès pour les recevoir, que leur présentait la grande cour placée au-dessous. Ce qui est certain, c'est que la marche supérieure du perron aboutissant au vestibule est mutilée, comme elle a dû nécessairement l'être lorsque des blocs considérables de pierre, jetés du haut en bas, l'ont frappée la première. Il est bien clair que ces chocs violents ont dû endommager l'arête de cette marche, et c'est ce qui a eu véritablement lieu.

Pour en finir avec les fouilles extérieures du Tombeau des Rois, j'ajouterai qu'au niveau des marches du grand escalier de la cour extérieure, et vers la partie la plus basse, ont été trouvées deux monnaies juives de cuivre, de celles que j'ai attribuées au pontificat de Yaddous, contemporain d'Alexandre le Grand. L'une, qui est très-bien conservée, est un quart de sicle, et l'autre, la monnaie plus petite, sans indication de valeur, de la même série et appartenant à l'année 4 de l'autonomie judaïque.

Sous la porte même, et contre le pied-droit de gauche en entrant, mais à plus d'un mètre au-dessus du seuil, a été trouvé dans les terres un amas de cendres accompagné d'une lampe antique de l'époque romaine. C'est certainement là une sépulture avec incinération, et il n'y a pas moyen de ne pas admettre qu'au moment où elle fut pratiquée, la porte d'entrée ne fût encombrée déjà de plus d'un mètre de remblais. On verra plus loin que ce fait, rapproché d'autres de même nature, a une importance réelle.

Dans la cour intérieure, et au pied même de la porte, a été trouvé un beau fragment de sculpture d'un style tout différent de celui du monument expiatoire, et se rapprochant assez, par le faire, de celui du tombeau lui-même. Si, comme je n'en saurais douter, grâce à la présence de nombreuses

entailles existant encore sur le sommet de la muraille de rocher et sur toute sa longueur, cette muraille a reçu une ornementation particulière, le débris que je viens de signaler doit en avoir fait partie.

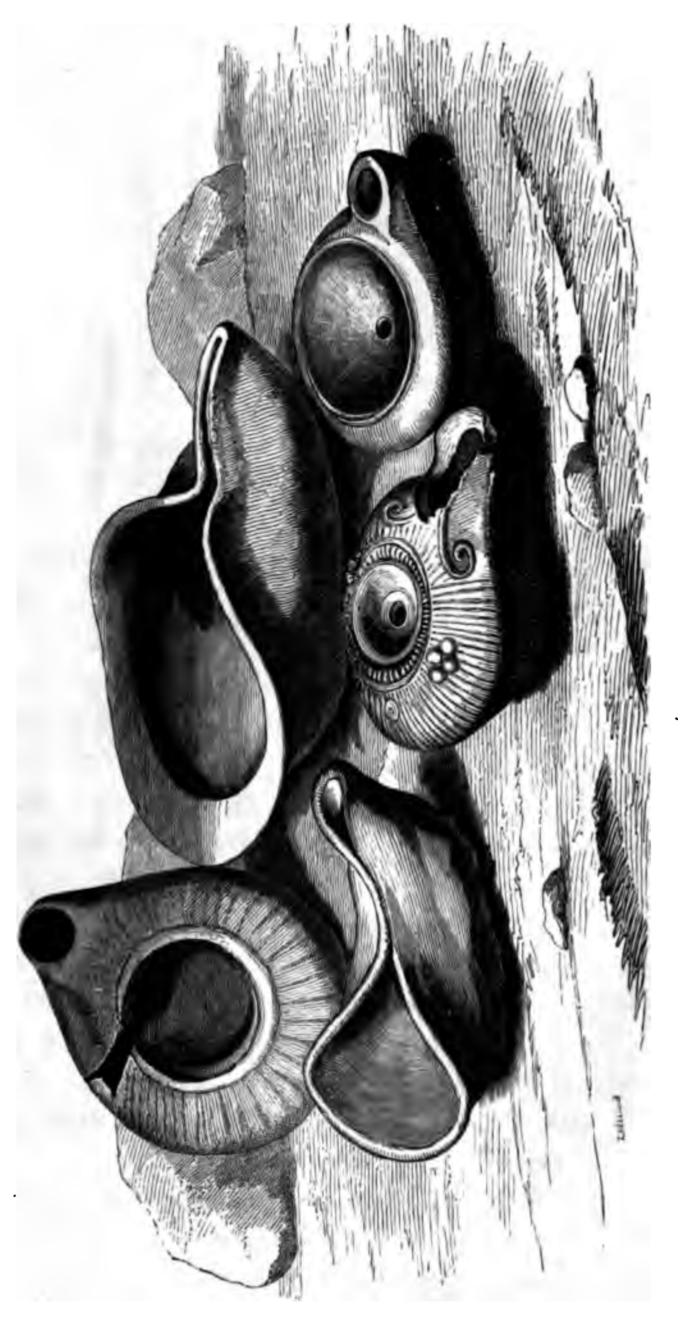
Enfin, dans les déblais de la grande cour, les ouvriers ont rencontré un certain nombre de médailles dont les plus anciennes, trouvées vers le fond, étaient de l'époque romaine, tandis que celles qui ont été déterrées vers le sommet des remblais étaient des pièces turques tout à fait modernes. Je donnerai du reste plus loin un catalogue complet de toutes les médailles que m'ont procurées les fouilles des Qbour-el-Molouk.

On conçoit que, si j'avais le désir de bien reconnaître les parties extérieures de ce magnifique monument, j'étais bien plus avide encore d'en nettoyer tout l'intérieur. Ce travail urgent a été entrepris et mené à bonne fin, avec un soin extrême que m'ont commandé les résultats de la première journée de travail.

La chambre dans laquelle on pénètre lorsqu'on a franchi l'entrée qui jadis était défendue par le disque de pierre, était encombrée de terre et de pierraille formant contre les parois un amas énorme dans lequel j'espérais trouver des fragments des sarcophages primitifs, dignes d'être recueillis. Mais au lieu de ces fragments de sculpture que je m'attendais à rencontrer, j'ai eu la bonne fortune de voir surgir ce à quoi certes je ne m'attendais guère. En enlevant les terres, on rencontra une foule d'objets de l'époque romaine, entre autres un très-grand nombre d'urnes de toutes dimensions, remplies d'ossements incinérés, force fioles de verre dites lacrymatoires, force petits vases en forme d'aryballes, force lampes de terre cuite, romaines ou en coquille, comme les lampes qui se vendent encore aujourd'hui dans les

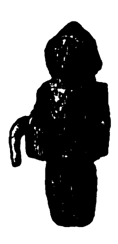


URNES CINÉRAIRES TROUVÉES AU TOMBEAU DES ROIS.



LAMPES TROUVÉES AU TOMBEAU DES ROIS.

bazars de Jérusalem, quelques débris de métal, provenant d'une poignée d'arme, de fibules, de chaînettes, etc., etc., et une petite figurine en pierre de la triple Hécate; enfin des

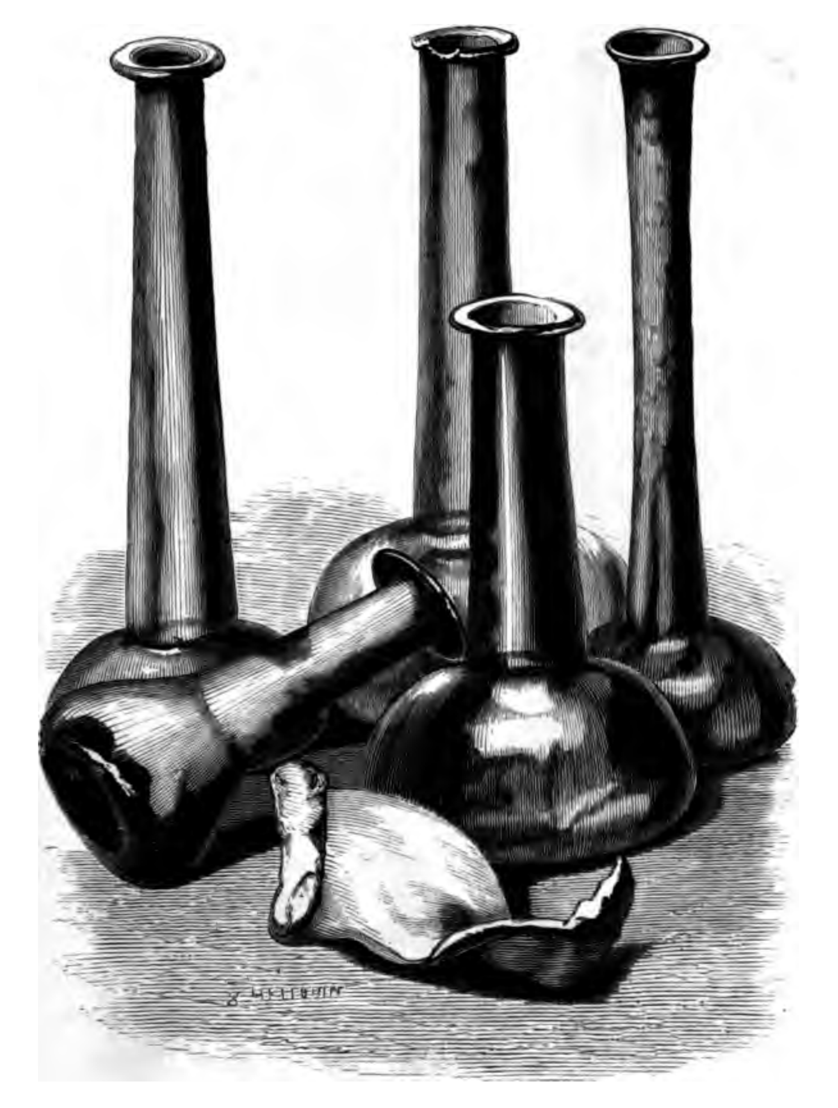


ossements appartenant à quelques cadavres qui ont été enterrés, en petit nombre relativement, avec les Romains soumis à l'incinération.

Trois groupes de médailles, agglutinées deux à deux et trois à trois, ont été ramassés à côté de ces quelques squelettes entiers, et ont par conséquent été enterrés avec la poche qui les contenait. D'autres médailles se sont présentées isolément. Toutes furent nettoyées et étudiées avec un soin extrême, puisque leur date devait nous faire connaître celle de l'événement qui avait fait exécuter, sous deux formes si distinctes, les nombreuses inhumations dont nous retrouvions ici les restes. Or, cette recherche faite, il s'est trouvé que ces médailles, *sans aucune exception*, appartenaient à une époque antérieure au siége de Titus, et que la plus moderne de toutes avait été frappée au moment même de ce siége. On me permettra bien, j'espère, d'en conclure que j'ai retrouvé l'un des charniers dans lesquels des morts romains (ceux-ci très-nombreux) et juifs (ceux-là en grande minorité) ont été déposés pendant le siége.

A son arrivée devant Jérusalem, Titus, on se le rappelle, campa sur le Scopus. De là, il tenta une reconnaissance sur la ville, reconnaissance dans laquelle il perdit beaucoup de

monde, et faillit être tué lui-même, grâce à une sortie faite



FIOLES DITES LACRYMATOIRES, TROUVÉES AU TOMBEAU DES ROIS.

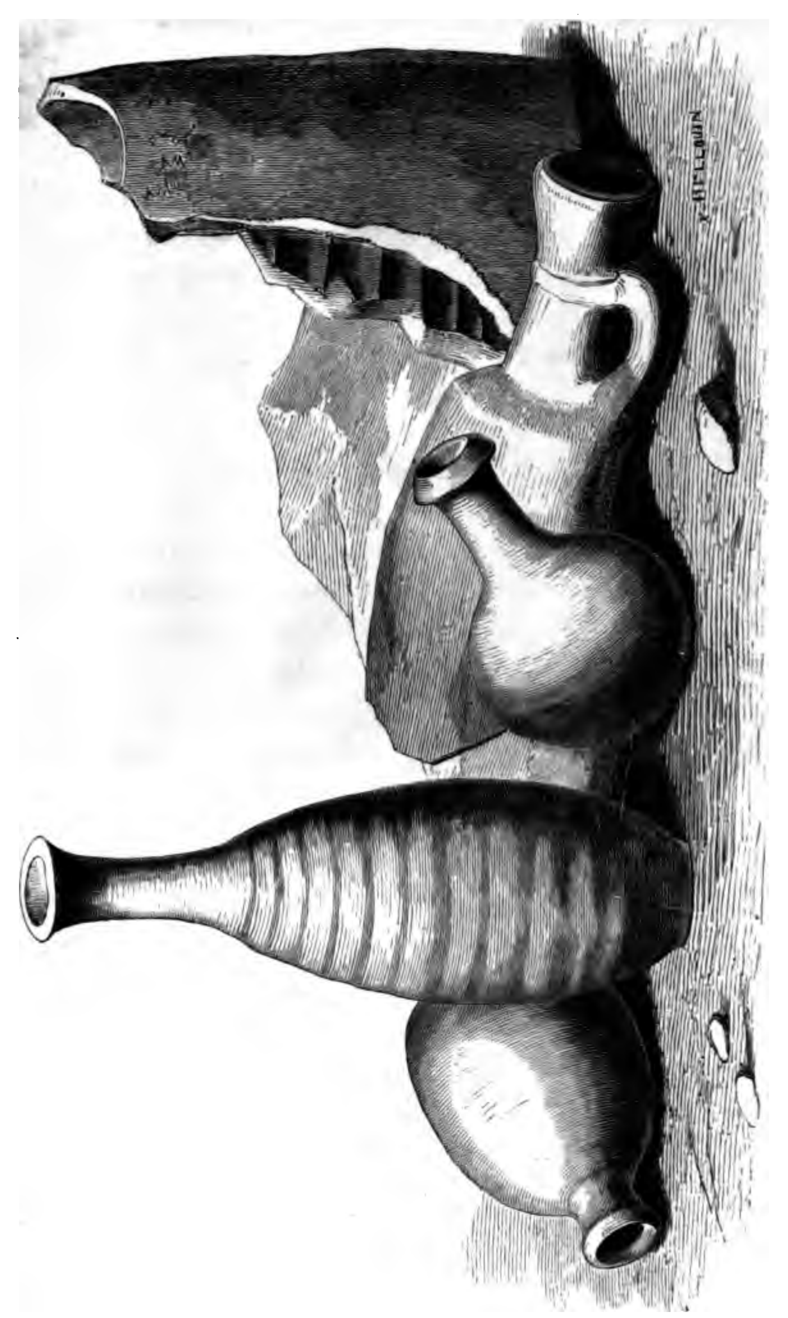
par les Juifs, aussitôt que la cavalerie romaine eut commencé



FIOLES DITES LACRYMATOIRES, TROUVÉES AU TOMBEAU DES ROIS.




VASES TROUVÉS AU TOMBEAU DES ROIS.



VASES TROUVÉS AU TOMBEAU DES ROIS.

un imprudent mouvement de flanc. Il y eut beaucoup de tués de part et d'autre, et lorsque, aussitôt après, Titus donna l'ordre à son armée de nettoyer les abords de la place, on dut relever tous les cadavres, même ceux des Juifs, dont l'abandon pouvait devenir une cause d'infection. Suivant la coutume, les Romains furent incinérés et enfermés dans des urnes; les Juifs furent tout simplement couverts de terre dans le charnier choisi. Plus tard, lorsque Titus eut avancé vers la ville, on n'eut plus aucune raison de rapporter les Juifs morts, à huit cents mètres en arrière de la place; d'ailleurs on ne songeait certainement plus alors à leur rendre les honneurs funèbres. Je crois donc fermement que c'est au début même du siége que des morts romains et juifs ont été entassés pêle-mêle dans le vestibule des Qbour-el-Molouk. Mais si ce vestibule a pu servir ainsi de charnier de guerre, c'est que le monument funéraire lui-même avait été violé, ruiné et abandonné. Voilà une conclusion contre laquelle je défie que l'on s'élève. Elle est rigoureusement forcée, elle est mathématique, pour ainsi dire.

Encore un mot: toutes les terres tirées du vestibule, comme plus tard des autres chambres des Qbour-el-Molouk, ont été tamisées avec soin, dans la grande cour, afin qu'aucun objet intéressant ne pût échapper aux recherches. C'est ainsi que plusieurs centaines d'objets funéraires, entiers ou fragmentés, ont été recueillis et rapportés par moi. Mais ce soin même devait, comme on le verra tout à l'heure, donner naissance à bien des embarras, et à des difficultés qui n'ont pas tardé à se manifester, et qui, Dieu merci! n'ont abouti à rien de grave ni de fâcheux.

La population juive de Jérusalem est, sans contredit, la population la plus oisive de toutes celles de la terre; chaque jour donc, pendant que les fouilles se poursuivaient, des

juifs, par petites troupes, essayaient de pénétrer dans la grande cour du monument, et surveillaient tout ce qui s'y passait. Certes, je suis loin de les en blâmer; mais comme je ne voulais à aucun prix que mes recherches fussent entravées, d'accord avec les propriétaires du sol et du monument, j'en interdis l'accès à tout le monde, aussi bien aux chrétiens et aux musulmans qu'aux juifs, et deux des nègres du Haram-ech-Chérif furent établis à poste fixe aux Qbour-el-Molouk, afin d'en écarter jour et nuit quiconque, sans mon autorisation préalable, essayerait d'y pénétrer. A partir de ce moment, le champ supérieur opposé au vestibule fut constamment occupé par un groupe de juifs qui, d'en haut, examinaient avec la plus grande attention tout ce qui se passait dans la cour. Les couffes de déblais, vidées par centaines chaque jour devant eux, contenaient autant d'ossements brûlés des soldats romains que de véritable terreau, et ces ossements brûlés devinrent, du premier coup, pour eux, les restes de leurs pères, au lieu des restes des soldats qui avaient écrasé et détruit leur nationalité dix-huit siècles auparavant. Je ne fus plus dès lors qu'un affreux profanateur, voué à toutes les malédictions d'Israël, et l'orage alla grossissant, sous l'impulsion de certains personnages dont je ne veux pas m'occuper, et que le succès de mes fouilles était loin de satisfaire. On prépara donc sous main une manifestation très-habilement ourdie, et qui devait aboutir, on l'espérait du moins, à un insuccès complet pour moi. Je raconterai tout à l'heure les suites passablement ridicules de cette perfidie masquée; mais, comme je ne nommerai personne, se reconnaîtra qui voudra sous mes réticences : peu m'importe.

Continuons donc le récit de mes fouilles aux Qbour-el-Molouk. J'ai dit que le puits ouvert dans le vestibule extérieur avait une profondeur ne dépassant guère un mètre

cinquante centimètres. Ce puits a été complétement déblayé, et du fond de la cuvette a été retiré un moyen bronze byzantin de Justinien. Supposant que le fond de ce puits pouvait, comme ceux des tombes égyptiennes, contenir l'entrée habilement déguisée de quelque caveau encore inexploré, la surface en a été sondée à l'aide du pic avec la plus scrupuleuse attention; mais mon espoir a été déçu. Ce puits n'avait pas d'autre destination que celle de faciliter le jeu du gros disque roulant qui fermait l'entrée de la cave funéraire. Quant à ce disque et aux divers couloirs qui y aboutissent, ils ont été nettoyés à fond, et ce système de clôture est devenu pour tout le monde évident et clair comme le jour.

Restait à sonder de même toutes les autres parois du vestibule extérieur, et cela a été fait avec le même soin, comme sans plus de succès. A droite de ce vestibule, le sol résonnait sourdement sous les coups d'une pince de fer, et dans un espace très-limité. Un habile tailleur de pierre a été placé en ce point, et il a vigoureusement entamé la roche jusqu'à une profondeur assez considérable, sans rencontrer autre chose qu'une faille naturelle sous-jacente, dont la présence déterminait le son creux qui nous avait alléchés. Au bout de trois jours, nous avions acquis la certitude qu'il n'y avait là aucun caveau à découvrir. Le trou pratiqué a donc été recomblé et fermé à l'aide des débris qui en avaient été extraits, et que j'ai fait parfaitement tasser à la masse, afin qu'il ne restât pour ainsi dire aucune trace de cette perforation inutile.

Une fois le vestibule intérieur débarrassé de toutes les terres qui l'encombraient, terres dont le déblaiement m'avait fourni tant de précieux restes d'antiquité, en même temps qu'il m'apportait un fait probant de plus sur l'âge du monument primitif, j'ai donné l'ordre de procéder, avec le même

soin, au nettoyage des chambres intérieures. Toutes ont été débarrassées des terres, des pierres et des boues, qui s'y étaient accumulées depuis tant de siècles; cette opération m'a encore procuré quelques heureuses trouvailles que je vais brièvement signaler. Dans ces boues tamisées avec soin se sont rencontrés trois ou quatre fragments des plus importants, de véritables *alabastra*, c'est-à-dire de ces petits vases à parfums, taillés dans l'albâtre oriental, venus probablement d'Égypte, où ils étaient très-vulgairement employés. Ces *alabastra*, que Salzmann a retrouvés en grand nombre dans ses belles fouilles de Camiros, sont des vases dont l'usage funéraire ne semble pas s'être propagé en deçà de trois ou quatre siècles avant l'ère chrétienne. Les fragments qui en ont été retrouvés aux Qbour-el-Molouk sont tellement rongés par le temps, qu'il est évident que ces fragments appartiennent à des vases dont l'emploi date de fort loin. Avec eux s'est retrouvé le col d'une jolie bouteille en albâtre, qui me paraît

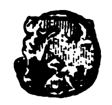


FRAGMENTS D'ALABASTRA.

d'origine asiatique, assyrienne peut-être. Certainement, ce fragment est aussi d'une haute antiquité.

Ce qui est plus curieux encore, c'est la rencontre de deux

petits bijoux[1] d'or fin, que je vais décrire. L'un est une sorte de chaton assez semblable à un large chaton de bague.

Quatre cloisons aboutées y déterminent un losange intérieur entouré de quatre segments, et ces cinq compartiments vides ont dû contenir évidemment ou des pierres dures, ou des émaux. L'autre bijou est la représentation fidèle d'une graine de melon assez allongée. Tous les deux présentent à leur surface inférieure de petits anneaux dont la destination est ma-

nifeste. Ils servaient à passer les fils d'attache qui devaient fixer, comme appliques, ces petits ornements d'or sur une étoffe quelconque. Ceci est encore un fait indubitable, et chacun peut s'assurer de sa réalité dans les vitrines du Louvre, où j'ai été heureux de déposer ces deux vénérables reliques.

Il me reste maintenant, avant de passer à des découvertes plus importantes, à décrire certains monuments de pierre que le déblaiement des salles intérieures m'a fait trouver. Ce sont de petites caisses de calcaire tendre, avec couvercles mobiles de même matière, pourvues de quatre petits pieds aux angles, peintes en rouge, et dont les surfaces exté-

1. Lors de son premier voyage à Jérusalem, Salzmann avait entendu raconter qu'une petite tête de bœuf en or avait été trouvée, peu de temps avant sa venue, dans les Qbour-el-Molouk et fatalement jetée au creuset.

rieures sont ornées de rosaces tracées au compas. Ces caisses n'ont certainement pas contenu des débris humains, elles sont



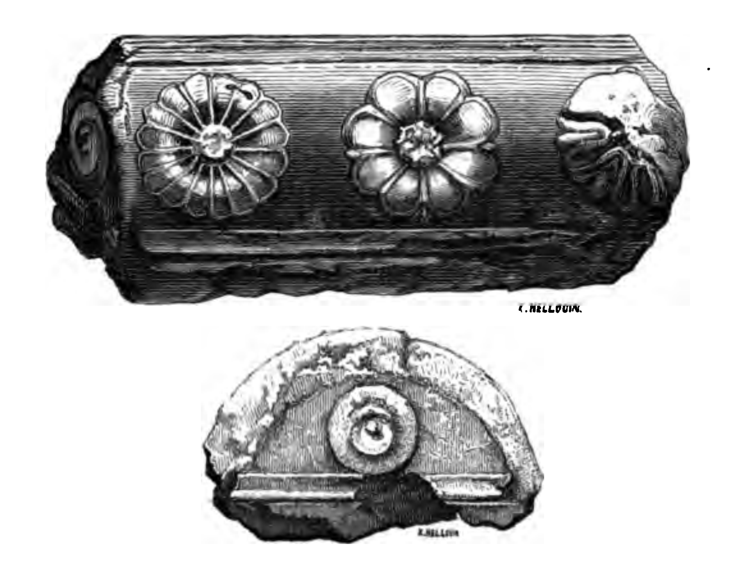
trop petites pour cela. Que contenaient-elles donc? Je n'hésite pas à répondre : Les objets de prix, quels qu'ils fussent, qui étaient enfermés avec les corps dans ce sépulcre de famille, et à proximité des sarcophages, très-probablement dans les petites chambres à trésor dont je crois avoir, le premier, signalé l'usage, dans la description détaillée que j'ai donnée jadis des Qbour-el-Molouk. N'équivoquons pas : c'étaient des caisses à trésor. J'ai retrouvé les fragments de plusieurs de ces caisses, et, entre autres, tous les débris de l'une d'elles se rajustant à merveille. Mais, me dira-t-on, quel est l'âge de ces caisses? C'est ce que je serai un peu plus loin en mesure d'établir assez approximativement.

Pour faire bien comprendre ce qui me reste à dire des Qbour-el-Molouk, il faut nécessairement que je rappelle la disposition générale de ce célèbre monument tel qu'il était lors de mon premier voyage.

Une fois entré dans la grande chambre servant de vesti-

bule intérieur, on y voyait trois portes donnant accès dans trois chambres sépulcrales proprement dites : l'une ouvrant dans la paroi de droite, et les deux autres dans la paroi du fond, c'est-à-dire dans celle placée devant la porte d'entrée. La première de ces trois portes conduisait à une chambre dont les murailles étaient percées de neuf tombes disposées par groupes de trois, sur chacune des faces autres que la face d'entrée. Au-dessous de la tombe intermédiaire de la face de droite, s'ouvrait un conduit étroit et incliné, aboutissant à une chambre basse taillée dans l'axe même du monument, et occupant ainsi en quelque sorte la place d'honneur. Un couvercle de sarcophage magnifiquement orné et brisé en deux morceaux gisait au fond de cette chambre principale. Ce couvercle, j'ai réussi à l'enlever, et depuis treize ans il est au Louvre.

La partie de droite de la paroi du fond du vestibule intérieur ouvre sur une chambre contenant six tombes, dont une



inachevée; à droite de la porte d'entrée, et sur la même face,

est pratiqué un nouveau passage très-incliné, aboutissant à une seconde chambre basse, dans laquelle se trouvait aussi un couvercle de sarcophage malheureusement incomplet et orné de belles rosaces. Il est aujourd'hui au Louvre, où je l'ai envoyé pendant mon dernier séjour à Jérusalem.

Enfin la porte de gauche de la paroi du fond dans le vestibule intérieur conduit à une chambre percée de six tombes, dont quatre inachevées.

En résumé, deux pièces avaient des entrées donnant accès à des chambres basses; la dernière que je viens de décrire et le vestibule intérieur ne communiquaient pas avec des salles de cette nature. Cela, depuis longtemps, m'avait donné l'éveil, et je m'étais dit souvent que, s'il y avait des chambres nouvelles à découvrir, il fallait en chercher l'entrée dans les deux salles où rien de semblable n'avait été reconnu.

Un matin, Pierre, mon contre-maître, vint en hâte m'avertir qu'en déblayant le vestibule on venait de reconnaître, à droite de la porte d'entrée, et sous un amoncellement de pierrailles et de terres, une porte encore inconnue. On comprendra qu'à cette annonce le cœur me battit un peu fort. Nous y courûmes aussitôt; tous les remblais furent enlevés et nous pénétrâmes dans une chambre à nous inconnue, et que nous nous plaisions à supposer inviolée. Grande était notre émotion, je l'affirme, en nous glissant dans cette chambre. Tout y était bouleversé. La cuve du sarcophage avait été brisée et dérangée de sa place primitive; le fond seul en était intact, toutes les parois latérales ayant été dépecées comme avec rage et à coups de masse. Le couvercle seul était entier et gisait à côté de la cuve. Il ne présentait aucun ornement. Rien, absolument rien, ne méritait l'attention dans cette chambre, inconnue des antiquaires. Mais à quelle époque

avait-elle été découverte pour la première fois et dévastée de cette façon barbare? Nous ne tardâmes pas à être tirés d'incertitude sur ce point. Quelques fragments de papier furent aperçus et ramassés par Salzmann dans le fond même de la cuve, et nous partîmes d'un immense éclat de rire. Voici ce qu'étaient ces morceaux de papier, que j'ai précieusement recueillis et conservés, malgré le peu de respect qu'ils dussent m'inspirer.

Le premier était un fragment d'adresse d'une lettre arabe, peu lisible; le second contenait ceci :

. . . . . . IN FINANCIER - La bourse finit -	
. . . . d'hui assez tristement. Les ache-	
. . . . ragés de leurs tentatives réitérées	VIEN . . . . .
. . . . emblent se résigner à attendre la	Emprunt Nation. . . . .
. . . . plutôt disposés à réaliser qu'à	121.75 chemin du Nord. . . .
. . . . s positions.	1854. 91 »; chemin franco-au....
. . a re. . . 3 % a débuté de 70.25 à 60.20; elle	tions de la Banque, 792 »; crédit
a fléchi à 70.40 et a fermé ainsi à terme avec	Lombards, 289 »; change sur P...
10 c. de réaction.	emprunt, lots d'Autriche 130...
Le comptant . . . . t du	1860. 68.60.

Le revers est blanc.

Le troisième morceau était un fragment de feuillet d'un livre ou d'un journal anglais illustré; on y lit ceci :

is letters,
n their kn
y to be em
days of Sv
cers that
ed with " difficulties of
to be experienced by the
ds who devote their lives
s probably beset alike the
the cads at the bottom.
oderate proficiency in
aintance with books
er their good things,
se expense they are

Au revers, traces d'une gravure.

Voilà des petits morceaux de papier bien indiscrets! Ils suffisaient pour nous apprendre que cette chambre avait été ouverte depuis moins de quatre ans. Mais par qui? Était-ce un Français? Était-ce un Anglais? La visite que j'ai faite plus tard au musée de la Société littéraire de Jérusalem, lequel, pendant mon séjour dans cette ville, a été, du local ignoble où il gisait, transféré au consulat d'Angleterre, m'a donné le mot de l'énigme. J'y avais remarqué trois ou quatre petites caisses à trésor, identiques de forme, de matière et d'ornementation avec celles que j'avais ramassées aux Qbour-el-Molouk, fragmentées comme elles, et portant l'indication de provenance : « Mount of the Olives, » à laquelle j'avais bien de la peine à croire. Il est évident aujourd'hui pour moi que quelque membre zélé de cette société littéraire a le premier découvert la chambre que nous venions de retrouver; que, furieux de rencontrer un sarcophage dans lequel il n'y avait probablement plus que quelques ossements ou de la poussière humaine, il aura, dans sa mauvaise humeur, brisé la caisse qu'il ne pouvait emporter, respecté le couvercle qu'il ne pouvait briser, fait pis encore que cela dans la chambre violée par lui (mes vilains petits papiers sont encore là pour le prouver), ramassé et emporté les débris des caisses à trésor; puis, qu'il aura soigneusement rebouché le trou qu'il avait fait, sans souffler mot de sa trouvaille à peu près négative, et qu'enfin, pour donner le change sur l'origine des débris de petites caisses de pierre qu'il avait enlevées, il aura inscrit dessus : Mont des Oliviers, « Mount of the Olives. » Voilà très-probablement la vérité sur la découverte de la chambre basse à laquelle on arrive directement du vestibule intérieur des Qbour-el-Molouk.

Et maintenant, un mot! Depuis mon départ de Jérusalem, il n'est pas d'invectives, pas d'injures, pas de malédictions

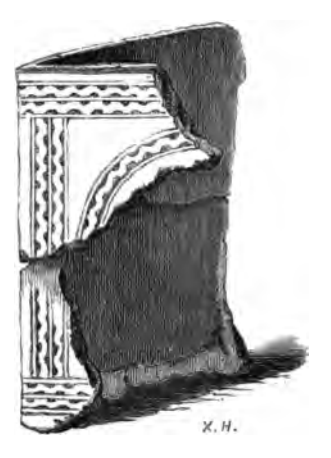
que l'on ne m'ait prodiguées dans les journaux d'Angleterre. Je suis dénoncé comme un violateur de tombeaux, un profanateur éhonté! C'est une affaire entendue! J'ai trop profondément méprisé toutes ces attaques pour prendre la peine d'y répondre un seul mot. Quelques-uns de mes amis, et, Dieu merci, j'en compte un assez respectable nombre parmi les hommes de science de ce pays, se sont évertués à plaider ma cause. Je les en remercie du fond de l'âme; mais, en vérité, ils ont eu de la bonté de reste. Ah! je suis un profanateur de tombeaux! ah! je trouble les morts dans leur sommeil éternel! Veuillez donc me dire, messieurs mes accusateurs, ce que vous avez fait, ce que vous faites et ce que vous continuerez de faire (et vous aurez en cela cent fois, mille fois raison), pour enrichir votre splendide British Museum? Qu'ont donc fait messieurs Wilkinson, Fellows, Weyse, Loftus, Layard, Newton et S. A. R. le prince de Galles lui-même, en Égypte, en Asie Mineure, en Chaldée, en Assyrie, et partout? Que font donc chaque année vos illustres sociétés archéologiques dans les cimetières antiques de l'Angleterre elle-même? Qu'a donc fait le révérend quelconque, je ne veux pas chercher son nom, qui a découvert, aux Qbour-el-Molouk, la chambre que je viens de décrire, et qui y a laissé sa *carte de visite?* Allons, allons, messieurs, calmez-vous lorsqu'il s'agit de moi, ou bien adressez vos indignations de commande à vos propres compatriotes.

Mais ici se présente une difficulté. Serait-ce, par hasard, qu'il est licite et convenable, dans un intérêt purement scientifique, de retourner, de bousculer, de dépouiller les sépulcres antiques de toutes les races humaines, à l'exception des seules tombes de la race juive? J'attendrai la réponse; mais, je le déclare à l'avance, quelle qu'elle soit, je ne lui ferai pas l'honneur de la relever. Ceci dit, je passe outre.

J'avais acquis la preuve qu'une chambre basse communiquait avec le vestibule intérieur. Dès lors, la logique voulait qu'il en existât aussi une qui correspondît à la seule chambre où personne n'en avait encore découvert. Il fallait donc la chercher, la bien chercher, et avec obstination, cette chambre inviolée; car peut-être y ferions-nous quelque importante trouvaille, capable d'éclairer grandement la question si controversée de l'origine du monument. Je donnai donc l'ordre de nettoyer avec un soin extrême la salle de laquelle devait partir le couloir à trouver, si toutefois il existait, ainsi que le supposait le bon sens, et de laver et brosser toutes les parois de cette pièce, celles de la banquette comprises; on se rappelle en effet que chacune des salles funéraires supérieures est garnie d'une large banquette taillée dans le roc vif, et régnant sur tout le pourtour. Le plus intelligent de mes ouvriers arabes, Antoun Abou-Saouïn, fut chargé de cette mission, avec recommandation expresse de sonder partout la pierre avec la lame de son couteau Ce qui fut dit fut fait, et le mardi 8 décembre, à la première heure, le brave Pierre vint m'avertir qu'Antoun avait reconnu un joint dans la banquette, et qu'il y avait grande apparence que nous tenions enfin notre caveau inconnu. Jugez de ma joie! Je m'habillai en hâte, et je priai Pierre de courir au tombeau pour empêcher toute nouvelle recherche jusqu'à mon arrivée.

Sur ces entrefaites, M. V. Guérin, avec lequel je devais ce jour-là même faire une visite au Haram-ech-Chérif où travaillaient Salzmann et Mauss, vint me prendre à l'hôtel; je lui annonçai la bonne nouvelle que je venais de recevoir, et dont j'avais déjà prévenu Gélis et Gaillardot; et tous les quatre nous nous dirigeâmes le plus promptement possible vers les Qbour-el-Molouk. Une fois là, il s'agissait de détourner l'attention des ouvriers et celle du propriétaire du terrain qui,

chaque jour, arrivait le premier et ne quittait la place que le dernier. Je pris donc l'air le plus indifférent que je pus; je ne descendis pas dans les caveaux, et, réunissant tout mon monde, je le portai au-dessus du vestibule, au point où je voulais reconnaître la base du monument expiatoire; ce fut en effet dans cette même matinée que l'emplacement de la base cherchée fut parfaitement déterminé, et sans incertitude possible. Pierre et Antoun, restés seuls avec Gaillardot et M. Guérin dans l'intérieur du sépulcre, procédèrent en hâte à l'enlèvement de la dalle encastrée dans la banquette; quelques pesées vigoureuses, faites à l'aide d'une forte pince de fer, descellèrent cette dalle qui, une fois retournée, fut reconnue pour un fragment d'une de ces belles portes de pierre ornées qui avaient fermé jadis toutes les entrées des caveaux et des tombes elles-mêmes. Au-dessous d'elle, le roc de la banquette était remplacé par un blocage de maçonnerie qu'on entama promptement et qui fut bientôt déblayé. Dans ce blocage se trouvait engagé un fragment de couvercle rond de sarcophage, et un

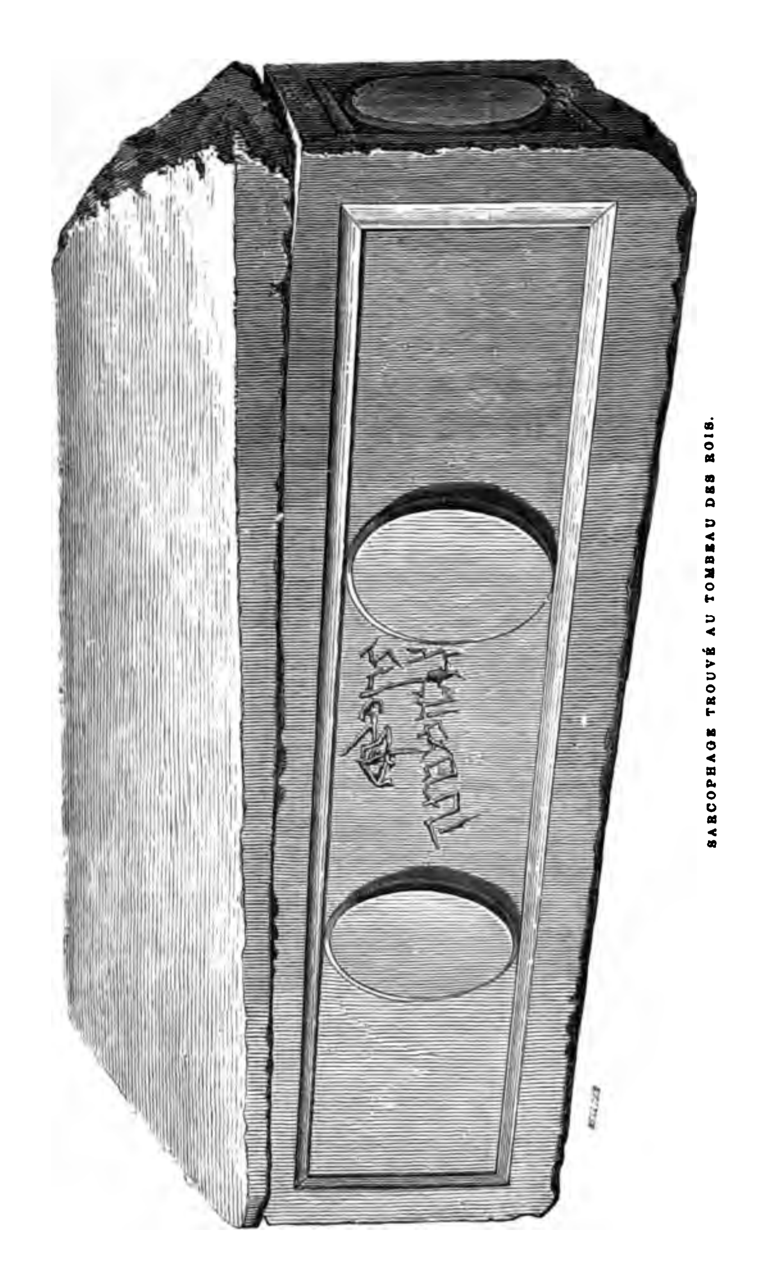


fragment d'une des petites caisses à trésor, orné de rosaces.

Toute cette clôture avait donc incontestablement été remaniée, après une violation du tombeau. Mais à quelle époque? Là était la question.

Quand tout le blocage fut arraché, on se trouva en face d'une dalle carrée bouchant tant bien que mal une ouverture cintrée, dont le tympan formait, avec le dessus de la dalle verticale, une sorte de petite armoire; dans celle-ci des ossements humains avaient été déposés avec un respect évident. Dès lors il n'y avait plus de doute pour moi; ce remaniement était l'œuvre de gens qui, en pénétrant les premiers dans le caveau où nous allions entrer à notre tour, avaient bien eu l'intention d'enlever les objets précieux qui pouvaient s'y trouver enfermés, mais non celle de profaner les restes humains qu'ils y rencontreraient. Par conséquent, cette violation de sépulcre ne pouvait plus s'attribuer qu'à des Juifs. La porte de clôture, brisée dans l'opération, avait servi à reformer la surface supérieure de la banquette, afin de dissimuler de nouveau l'entrée de la salle funéraire.

La dalle verticale fut bientôt chavirée, et derrière elles se présentèrent quelques hautes marches d'escalier. On attendit quelques instants pour permettre à l'air de pénétrer au delà; puis, lorsqu'il n'y eut plus rien à craindre, les bougies restant allumées, Gaillardot, M. Guérin et Pierre se glissèrent dans le caveau qu'ils venaient d'ouvrir. Devant eux se présenta un sarcophage intact, muni de son couvercle en toit et placé dans une arcade faisant face à l'entrée. Comme ce couvercle avait en longueur des dimensions trop considérables pour entrer dans l'arcade qui lui était destinée, on en avait brutalement mutilé les extrémités, afin d'enlever de la pierre tout ce qui en entravait la mise en place. Sur le devant du sarcophage se montraient deux disques, et entre eux une inscription sémitique de deux lignes. A droite et à gauche



SARCOPHAGE TROUVÉ AU TOMBEAU DES ROIS.

de la chambre étaient taillées dans le roc vif deux autres arcades, semblables à celle du fond, mais inoccupées.

A peine tout cela eut-il été jugé d'un premier coup d'œil, que M. Guérin vint auprès de moi qui fumais tranquillement, en apparence du moins, à côté de mes ouvriers : « Un sarcophage intact, me dit-il, et une inscription! C'est le plus beau fleuron de votre couronne! »

A cette annonce, je perdis un instant la tête, je plantai là tout mon monde et je me précipitai vers le caveau, où je descendis en toute hâte, suivi de M. Guérin. J'y retrouvai Gaillardot et Antoun. Je me hâtai de copier tant bien que mal l'inscription à la faible lueur de nos bougies, et je constatai que le couvercle du sarcophage était scellé à la cuve avec le même ciment qui scellait, dans la porte d'entrée, la dalle rectangulaire au-dessus de laquelle on avait trouvé des ossements humains. Cela fait, je remontai tout ému et je priai Gélis de descendre aider Gaillardot et Antoun à ouvrir le sarcophage et à recueillir tout ce qui pourrait s'y trouver. Mais auparavant il était important d'écarter le propriétaire, qui ne se doutait encore de rien; j'appelai donc celui-ci et je le chargeai de porter un mot à Salzmann et à Mauss au Haram-ech-Chérif. Par ce mot, je les priais d'accourir sur-le-champ au Tombeau des Rois, avec tout ce qu'il fallait pour prendre un estampage; comme j'accompagnai le billet d'une pièce de cent sous, mon petit ami le propriétaire partit comme une flèche dans la joie de son âme; nous en avions pour une bonne demi-heure de liberté.

J'ai déjà dit que j'avais un peu perdu la tête. En voici la plus magnifique preuve. Au moment où Gélis allait descendre au caveau, je lui remis un pistolet de poche en lui recommandant de s'en servir contre le premier indiscret qui viendrait les déranger. Gélis me rit au nez, mit le pistolet dans sa

poche, et disparut. Aujourd'hui je crois très-sincèrement que j'ai eu là un moment d'aliénation mentale.

En quelques minutes, qui me parurent un siècle, le tour fut fait. Le scellement de ciment n'existait qu'à la face antérieure du sarcophage. Des bois et des couffes furent disposés pour éviter un malheur, et le couvercle, descellé et culbuté sans recevoir une égratignure, fut descendu sur le sol de la chambre. Une fois enlevé, il laissa voir un squelette bien conservé, la tête appuyée sur un coussinet ou dormitoire ménagé dans la masse au fond de la cuve. De l'occiput aux extrémités des pieds, qui avaient dû se déverser par suite de la décomposition des chairs, le cadavre mesurait $1^{m},60$; il était donc de très-petite taille. Toute la partie antérieure de la tête s'était effondrée et était retombée dans le fond de la boîte osseuse. Gélis, à qui j'avais recommandé de conserver précieusement la tête au moins du squelette, s'il s'en trouvait un, comme cela paraissait probable, passa le plus délicatement qu'il put les deux mains sous le crâne, et, à l'instant même, tout s'affaissa et disparut comme par enchantement, ne laissant au fond de la tombe qu'une longue tache de terreau brunâtre mêlé d'esquilles. De tout ce squelette, qui était entier à l'instant où fut pratiquée l'ouverture du cercueil, et assez entier pour qu'il fût très-facile de constater que les deux mains avaient été croisées sur la région pubienne, il ne resta plus qu'une partie de la mâchoire inférieure, trois fragments de genou et de talon et une phalange. Tout le reste s'était évanoui en un clin d'œil.

Ces messieurs recueillirent alors avec un soin extrême tout le terreau qui garnissait le fond de la cuve, et ils purent constater que, le long du côté gauche du cadavre, il y avait des milliers de petits fils d'or tordus, d'une ténuité extrême, et qui avaient dû faire partie d'une bande d'or bordant un lin-

ceul d'un tissu de lin assez grossier, dont quelques mailles se sont conservées seules sur un petit fragment d'os plat.

Voilà tout! pas un bijou, pas une bague, pas un collier. Rien, absolument rien. Maître Hérode avait passé par là, et je dois dire qu'il avait fait les choses en conscience.

J'ai donné tout à l'heure les raisons qui, à l'inspection du blocage qui avait reconstitué la banquette, afin de dissimuler l'entrée du caveau, m'ont fait reconnaître que celui-ci n'avait été violé qu'avec un certain respect, et, par suite, admettre qu'un Juif seul avait pu imaginer un pareil compromis entre la violation d'une tombe et le respect dû aux restes humains qu'elle contenait. Josèphe nous raconte deux violations successives subies par les tombeaux des rois de Juda : la première lors de la spoliation d'Hyrcan l'Asmonéen ; la seconde lors de la visite d'Hérode le Grand. Je crois avoir trouvé les traces de la violation d'Hérode; aime-t-on mieux que ce soient les traces de la violation d'Hyrcan? Je ne m'y oppose pas.

D'ailleurs le sarcophage, duquel tout bijou avait disparu, avait incontestablement été violé : il n'était plus scellé que par devant, comme à la hâte, et il portait les traces manifestes des pesées à l'aide desquelles on l'avait ouvert une première fois. Ces pesées ayant occasionné des fractures dans les arêtes vives, ces fractures ont contracté la même *patine* que le reste des surfaces de la cuve; elles sont donc d'une antiquité fort respectable. Aujourd'hui ce monument inappréciable est au Louvre, et chacun peut aller y vérifier l'exactitude des faits matériels que je viens de signaler.

Quelques mots encore à propos des ossements retrouvés dans cette tombe; je les ai religieusement recueillis, et je les ai soumis à l'appréciation de l'un des hommes les plus compétents dans la science anthropologique. M. le docteur Pruner-Bey est trop connu de tous ceux qui se sont occupés de

cette étude intéressante, pour qu'il ne soit pas superflu de faire l'éloge de son érudition. Je lui ai confié toutes les reliques osseuses recueillies par moi, et elles sont devenues pour ce savant le sujet d'une étude approfondie : les résultats en ont été résumés dans un intéressant mémoire, qu'il a bien voulu rédiger, et que son amitié m'a permis de publier. On le trouvera en appendice à la suite de cet ouvrage. Pour Pruner-Bey, il n'est pas douteux que ces reliques proviennent du corps d'une femme, et, qui plus est, d'une femme Sémite, morte jeune. Quant à l'âge présumé de l'inhumation, ce savant s'est montré d'une extrême réserve, tout en déclarant qu'il était impossible de méconnaître sur ces ossements l'action d'une longue suite de siècles. Je lui ai remis en même temps deux beaux fragments de crânes, provenant de deux des squelettes enterrés dans le vestibule intérieur pendant la première période du siége de Titus, et il y a reconnu tous les caractères de la race sémitique. A ce moment, il ignorait, et j'ignorais encore moi-même ce qu'étaient les monnaies qui accompagnaient certainement ces cadavres ; or ces monnaies sont des pièces juives, frappées pendant l'année qui a précédé le siége de Titus, et pendant celle où ce siége a eu lieu. Il était difficile, on en conviendra, de rencontrer un accord plus satisfaisant.

Or, si l'on compare les uns avec les autres ces débris humains, on reconnait au premier coup d'œil qu'il y a forcément plusieurs siècles entre l'âge des uns et celui des autres, si l'on tient compte surtout des circonstances d'inhumation dans lesquelles ils se trouvaient. Les os enfermés dans le sarcophage clos et caché dans une chambre murée, à l'abri par conséquent des influences atmosphériques, sont réduits pour ainsi dire à l'état de dentelle, et ont perdu tout leur poids. Les autres, simplement couverts de terre dans une chambre

où l'air circulait à l'aise, où chaque hiver l'eau suintait de partout, ont conservé une solidité, une compacité telle, que leur contexture n'est pour ainsi dire pas altérée. Il n'est donc pas possible de ne pas tenir grand compte de ces caractères matériels.

Je viens de dire tout à l'heure que M. Pruner-Bey a reconnu les restes d'une femme dans ceux que j'ai soumis à son examen; je ne puis me dispenser de raconter ici un fait auquel je ne m'attendais guère, je l'avoue, et qui me semble des plus curieux. Mon ami Mohammed-es-Safedy, qui était avec moi aux Qbour-el-Molouk lors de notre belle découverte, descendit pour voir le sarcophage en place, et, en remontant, il m'annonça carrément que c'était la tombe d'une femme.

« Qu'en sais-tu? lui dis-je.

— Sa forme seule le prouve. Chez nous, les tombes des hommes ont le toit arrondi, les tombes des femmes ont le toit pointu; cet usage remonte aux temps les plus reculés. »

Je ne fis pas grande attention, je l'avoue, à l'assertion de Mohammed; j'avais, au premier coup d'œil, lu deux fois le mot *melek*, « roi, » dans l'inscription de mon tombeau, et je m'accrochais de toutes mes forces à l'espoir d'avoir mis la main sur la tombe d'un roi de Juda. Mais avant d'en venir à la discussion de l'inscription, continuons à raconter les petites péripéties de ma découverte. En même temps que j'envoyais le propriétaire du terrain au Haram-ech-Chérif, je priai M. Guérin de se rendre immédiatement au consulat, afin de prévenir Barrère de ma bonne fortune, et de le prier en grâce de venir sur-le-champ constater de ses yeux l'importance de ma nouvelle découverte. Je voulais, et j'avais mes raisons pour cela, dresser un procès-verbal authentique de cette découverte; or, pour cela faire, la présence du

consul était indispensable. En moins d'une heure, tout mon monde fut réuni; je n'avais plus de secret à garder, hélas! puisqu'il n'y avait pas un objet précieux, scientifiquement parlant, à mettre dans ma poche.

Je laissai donc courir, sans aucun scrupule, la nouvelle de ma trouvaille, et ce fut comme une traînée de poudre; une heure après, tout Jérusalem en était informé. Je ne manquai pas d'envoyer immédiatement prévenir S. E. Kourchid-Pacha de ce qui venait de se passer, en lui faisant bien dire à l'avance que j'entendais emporter mon sarcophage à Paris.

Barrère et M. Ledoulx vinrent admirer le monument, et je fis part au premier de mon intention de dresser par-devant lui un procès-verbal signé par tous les assistants; il m'approuva fort, et la chose fut faite.

Ce procès-verbal, le lecteur le trouvera encore en appendice à la fin de cet ouvrage.

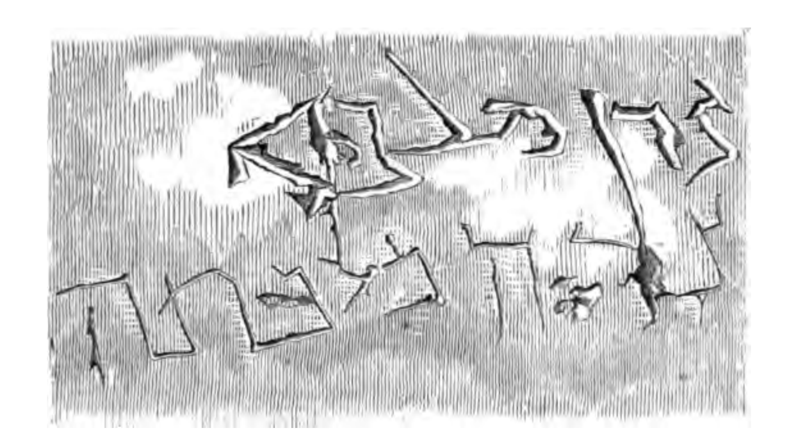
Mais, me dira-t-on peut-être, à quoi bon un procès-verbal? Que signifie cette précaution? Le voici : j'ai certainement, et je m'en glorifie, beaucoup plus d'amis que d'ennemis; mais je sais parfaitement aussi que je n'ai pas que des amis. Sont-ce bien des ennemis? C'est peut-être un peu dur. Mettons des envieux, ce sera plus honnête. Il y a bien des choses, dans ma vie de savant *patenté*, qu'on ne me pardonne pas facilement. J'ai peut-être, et ceci je m'en vante, plus travaillé que bien d'autres; ce que l'on ne peut guère me contester, c'est que j'ai souvent payé de ma personne pour aller, en risquant ma peau, chercher des faits nouveaux, et que par suite j'ai pu, par-ci par-là, faire des découvertes que le premier venu, avec la même bonne volonté et le même dévouement, aurait faites tout aussi facilement que moi. Mais voici le diable! pour faire des découvertes, il faut voyager; pour

voyager, il faut se déranger et s'exposer. Merci! Donc je suis un être insupportable pour bien des gens, et comme il n'y a pas d'assertion, si malhonnête qu'elle soit, dont, avec de pareils sentiments, on n'essaye de se faire une arme, on a, je le sais pertinemment, poussé l'amabilité à mon endroit jusqu'à tenter de dire qu'à mon premier voyage je n'avais pas exploré les bords de la mer Morte, et qu'au voyage que je viens de terminer, je n'avais pas mis le pied de l'autre côté du Jourdain. Braves gens! que Dieu vous pardonne et vous tienne en joie! On voit donc qu'il n'y avait rien de superflu à faire signer, par-devant le consul, ce procès-verbal, qui devait ôter aux mêmes personnes la tentation de m'attribuer carrément l'invention et la fabrication du texte inscrit sur la tombe que je venais de conquérir pour notre beau musée du Louvre. Voilà l'unique raison pour laquelle je tenais à me munir de cette pièce authentique.

Maintenant je puis aborder la discussion de l'inscription mise au jour par moi, et émettre tranquillement mes petites idées sur son compte. Je ne parlerai plus de l'empressement avec lequel on m'a soufflé la primeur de cette découverte, qui était mienne; ceux qui se sont donné gratuitement ce tort, l'ont regretté, cela me suffit, et je leur ai depuis longtemps pardonné leur indiscrétion. Je vais donc m'occuper de l'examen de ce monument, comme s'il était encore vierge de toute élucubration scientifique.

Il ne faut pas être grand clerc en archéologie pour reconnaître, à première vue, que ce tombeau n'est qu'ébauché, qu'épannelé, pour me servir d'un terme de métier. Jamais sarcophage n'a été taillé avec plus de négligence, ni traité avec plus de sans façon. Les parties qui gênaient pour sa mise en place, on les a brutalement abattues à coups de masse. Les disques placés sur les faces sont grossiers. Très-

probablement, ils étaient destinés à devenir d'élégantes rosaces; mais cette bonne intention s'est arrêtée en chemin, et il est certain *à priori* qu'un sarcophage royal, car je vais prouver qu'il est royal, n'a pu être taillé de la sorte que dans un temps de troubles terribles, qui n'ont pas permis de l'achever ni de lui donner la dernière main. Cela, je défie qu'on le nie; ou plutôt, comme je pense bien qu'on essayera de le nier, je défie qu'on prouve avec de bonnes raisons que ce n'est pas vrai.



Passons à l'inscription. Celle-ci se compose de deux lignes de huit lettres chacune; la première ligne comporte des caractères plus largement entaillés, plus profondément tracés que ceux de la seconde; ceux-ci, en effet, sont pour ainsi dire simplement égratignés, tant leur tracé est peu profond et négligé. Il y a là deux ciseaux bien distincts, deux mains bien différentes, c'est incontestable. Les lettres 4, 5 et 6 de la première ligne nous donnent les éléments du radical *melek*, « roi, » qui se reproduisent en hébreu carré, ou du moins à très-peu près identique avec l'hébreu carré, aux mêmes places

respectives de la seconde ligne. Voilà une présomption sérieuse, qui nous conduit à supposer que nous avons sous les yeux un texte bilingue, contenant exactement les mêmes idées, rendues par le même nombre de lettres.

Cela posé, à quelles écritures avons-nous affaire? Pour la seconde ligne, la réponse n'est pas douteuse; c'est de l'hébreu, et de l'hébreu carré, ou peu s'en faut. Pour la première ligne, MM. de Longpérier, Renan et Bargès se sont chargés de dire avant moi que c'était du syriaque et même de l'estranghelo. J'en demeure d'accord, mais en faisant toutefois quelques petites réserves que je vais détailler par le menu. Quoi qu'il en soit, puisque la seconde ligne est conçue en hébreu carré, tâchons de la déchiffrer. La première lettre ressemble trop à un *tsade*, pour que l'on ne soit pas immédiatement tenté de la lire ainsi. La seconde est mutilée, ce peut être un *rech* ou un *daleth*. Il n'y a d'incertitude qu'entre ces deux valeurs. La troisième est certaine, c'est un *he*. Nous avons dans le mot trilittère צדה ou צרה. Viennent ensuite les deux lettres indubitables *mem* et *lamed*, suivies d'une ligature de trois caractères dans lesquels on reconnaît sans difficulté un *caf*, un *tau* et un *he*, différant du premier par l'absence de l'apex qui caractérise celui-ci; indice de plus d'une négligence qu'il n'est pas possible de méconnaître. En définitive nous lisons : צרה מלכתה ou צדה. C'est-à-dire : Sadah ou Sarah Reine.

Je me contenterai de rappeler en passant, rien que pour justifier la leçon Sarah, la forme Sariah ou Sarouïah du nom de la sœur de David qui fut mère d'Abischaï, de Joab et d'Asaël (I *Chron.*, II, 16) : « Et leurs sœurs (de David et « ses frères) furent Sarouïah (צרויה, *aliàs* צריה) et Abigaïl, « et les fils de Sarouïah furent Abischaï, Joab et Asaël. » Est-il besoin que je déclare formellement que je n'ai pas la

pensée de voir la sœur de David dans la femme que renfermait la tombe trouvée par moi? Je ne le crois pas; mais, comme on ne manquerait probablement pas de m'attribuer cette prétention ridicule, je proteste à l'avance.

Nous avons donc ici une Sarah, reine. Je dis reine, parce que l'on a essayé d'insinuer que le mot מלכת pouvait se traduire par notre mot *princesse*. C'est une lourde faute de traduction, voilà tout. Je mets au défi de trouver un seul texte hébraïque qui justifie l'emploi du radical *melek* pour désigner autre chose qu'un personnage revêtu de l'autorité souveraine. Mettons donc de côté cette traduction fantaisiste *princesse,* et inclinons-nous devant l'injonction brutale du dictionnaire; nous avons affaire à une reine.

Pourquoi essayait-on du mot princesse? pour arriver à quelque cousine de la reine d'Adiabène, dont il fallait à tout prix retrouver le sépulcre aux Qbour-el-Molouk. Malheureusement, voilà un argument qui s'évanouit. C'est une reine qui était enterrée dans la chambre que j'ai découverte, il ne reste donc plus que la ressource suprême de déclarer que c'est Hélène elle-même.

Mais alors j'enjoindrai à mes contradicteurs de m'expliquer pourquoi cette reine qui s'était fait faire une belle tombe, bien somptueuse, pour elle-même, s'est trouvée reléguée dans une chambre qui la plaçait au troisième rang, si ce n'est au quatrième, et enfermée dans un sarcophage qui n'a pas été achevé. Alors encore, je les prierai de me montrer l'analogie qui a pu exister entre le nom Sarah et le nom Hélène. Hâtons-nous cependant de déclarer qu'à la première ligne il faut lire Zoran ou Zodan, et qu'entre les syllabes *ran* et *lène* il y a bien quelque petite affinité. On voit que je fais la partie belle à ceux qui persisteraient à chercher aux Qbour-el-Molouk le sépulcre de la reine d'Adiabène.

A quelle époque l'hébreu carré a-t-il commencé à être en usage? Nous n'en savons rien. A quelle époque cet hébreu s'est-il écrit avec des ligatures? Nous n'en savons rien. Qui en fut l'inventeur? Nous n'en savons rien, malgré l'affirmation de saint Jérôme, qui dit qu'au retour de la captivité de Babylone, Esdras *trouva, reperit* (et non pas *inventa*), l'hébreu carré que les Juifs appellent *ashourit*, « écriture assyrienne. » Les Juifs n'ont-ils pas eu, comme les Égyptiens, une écriture sacrée et une écriture vulgaire, avec des destinations bien définies? Nous n'en savons rien. Quelle était l'écriture chaldéenne, l'écriture d'Abraham et de sa lignée? Nous n'en savons rien. Quelle était l'écriture des Juifs depuis le temps d'Alexandre le Grand jusqu'à la destruction définitive de la Jérusalem judaïque par Hadrien? Ah! cette fois nous en savons quelque chose; car la numismatique nous a donné la forme à très-peu près constante de cette écriture vulgaire pendant plus de trois siècles. Si donc les Juifs n'ont pas eu deux écritures à la fois, l'une sacrée et l'autre vulgaire, je défie que l'on se tire de la difficulté suivante : Tout monument portant une inscription antique conçue en hébreu carré est antérieur ou postérieur à la période numismatique. Or, comme celle-ci s'étend jusqu'à l'empereur Hadrien, ces monuments juifs, s'ils sont récents, ont tous été construits ou taillés dans les montagnes de Jérusalem, depuis le jour où il n'y a plus eu de Juifs dans le pays, depuis le jour où il leur fut interdit, sous peine de mort, de se présenter dans la capitale de leur malheureuse patrie. Que si, par hasard, cette conclusion paraissait gênante, il faudrait recourir à l'autre alternative et admettre que toute inscription vraiment antique et conçue en hébreu carré est antérieure à la période numismatique de l'histoire des Juifs. Eh bien, je suis de bonne composition; moi, je ne prétends pas cela; mais je prétends que les Juifs

ont eu, d'une part, l'écriture carrée, exclusivement employée aux usages religieux, et, d'autre part, l'écriture dite samaritaine (parce qu'elle a en effet beaucoup de ressemblance avec l'écriture des Samaritains), exclusivement réservée aux usages vulgaires, tels que la constitution des légendes monétaires, faites apparemment pour être lues et comprises de tout le monde.

Je ne veux pas abandonner la lecture de la seconde ligne de l'inscription que j'étudie en ce moment, sans déclarer que je ne me rends pas compte, grammaticalement parlant, de la forme מלכתה, avec ses deux désinences féminines. En hébreu comme en chaldéen, c'est מלכה, et à l'état construit מלכת, qui signifie reine. D'où vient le ה final? Je ne le devine pas. Quoi qu'il en soit, la tradition qui nous a transmis le nom Qbour-el-Molouk est une tradition qu'il faut désormais accepter. C'est un tombeau dynastique, puisqu'une reine, une vraie reine, y est enterrée, et à une place qui est loin d'être la place d'honneur.

Remontons maintenant à la première ligne.

C'est de l'estranghelo, a-t-on dit. A cela je réponds : Soit; c'est de l'estranghelo, mais de l'estranghelo comme vous n'en avez jamais vu, et je le prouve. Si nous nous laissons guider par la lecture de la ligne en hébreu carré, la première lettre doit être l'équivalent du *tsade* hébraïque; or le *zode* estranghelo est ܨ, et cette fois l'assimilation est parfaite. Passons à la seconde lettre. Ici, grand est notre embarras; en écriture estranghelo le *dolath* ne diffère du *rich* que par un point diacritique placé dans l'intérieur du premier et au-dessus du second; comme nous ne voyons pas de point diacritique dans notre inscription, force nous est de rester dans le doute. Faut-il lire D? faut-il lire R? Bien habile qui le devinera, surtout avec la fâcheuse mutilation de la seconde lettre de la ligne hébraïque. La troisième lettre devrait être un *he*,

en écriture estranghelo ܣ ; et cela n'y ressemble pas le moins du monde. En revanche, elle ressemble d'une manière indubitable au *nun* estranghelo final ; notre nom propre cette fois doit donc se lire Zodan ou Zoran. On a admis qu'il y avait là une nunnation analogue à celle qui, du nom hébraïque שלמה (signifiant *pacifique*), a fait Salomon. C'est très-possible, et je l'admettrai sans grande difficulté.

Les deux lettres qui suivent sont bien les lettres estranghelo *mem* et *lomad* ܡܠ, qui commencent le mot syriaque Melketo, « reine. » Quant à la lettre suivante, elle n'a plus rien de commun avec l'estranghelo, tandis qu'elle est tout à fait voisine du *qaf* que nous a présenté le texte hébraïque de la seconde ligne. Il n'y a pas grande affinité, convenons-en, entre les formes estranghelo de cette lettre, ܩ et ܩ, et la forme ℷ que nous présente notre inscription.

Nous devrions ensuite trouver un *tau* (estranghelo ܬ et ܬ), et nous rencontrons le ƒ, *tau* de forme phénicienne à peu près pure.

Reste enfin l'*olaf* final, qu'appelle la forme syriaque *melketo* du mot signifiant « reine. » L'*olaf* final, dans les plus anciens manuscrits estranghelo, décrits au public par mon illustre et savant confrère M. W. Cureton, est ainsi figuré : ܐ, tandis que nous trouvons ici une ligature des deux lettres T et A ainsi formée : ܬܐ. Franchement, si c'est bien là de l'estranghelo, il se présente à nous avec des figures toutes nouvelles, tant elles sont anciennes, puisque sur huit caractères il y en a juste quatre qui diffèrent de l'estranghelo connu. Nous devrions avoir : ܡܠܟܬܐ ܙܪܢ ou ܙܕܢ, et nous avons la première ligne de l'inscription dont nous avons donné ci-dessus le fac-simile.

Cela se ressemble, c'est vrai, mais ce n'est pas la ressemblance garantie à trente francs, c'est l'air de famille à

dix francs des fabricants de portraits. Que conclure de cela? Que nous avons ici un *specimen*, beaucoup plus ancien qu'on n'a bien voulu le croire et le dire, de l'écriture qui représentait la langue *aramit*, araméenne ou syriaque, dont parlent le livre des Rois (II, XVIII, 26) et Diodore de Sicile (lib. XIX, cap. XCVI).

Maintenant résumons : c'est une reine qui était enfermée dans le tombeau que j'ai découvert. Mais quelle reine? Voilà ce que je ne me charge pas de dire. Cependant ma tâche est loin d'être terminée, et il faut bien maintenant que je fasse entrer en ligne de compte les faits matériels dont la saine appréciation a son importance, ainsi qu'on va le voir.

Et d'abord j'en ai dit assez, je pense, pour établir que ce tombeau a été violé avant le siége de Titus; certes, les gens qui, peu de temps après, fendirent le ventre des Juifs pour chercher dans leurs entrailles palpitantes les pièces d'or qu'ils pouvaient avoir avalées, n'auraient pas eu la maladresse de refermer avec tant de soin la tombe qu'ils eussent infailliblement violée s'ils l'avaient pu découvrir; s'ils en eussent soupçonné l'existence, rien ne les eût empêchés d'y pénétrer [1]. Mais le tombeau était déjà dévasté quand un charnier des

1. Saint Jérôme, dans son commentaire au chapitre VIII de *Jérémie* (édit. Martianay, t. III, p. 569), parle en termes positifs des tombes juives profanées et violées par les Assyriens et par les Romains. Commençons par donner le texte du prophète, auquel se rapporte le commentaire de saint Jérôme :

VIII. 1. « En ce temps, dit Jehovah, on tirera de leurs sépultures les ossements des rois de Juda, et les ossements de ses chefs, et les ossements des Cohenim, et les ossements des prophètes, et les ossements des habitants de Jérusalem.

2. « On les exposera au soleil et à la lune, et à toute l'armée du ciel, qu'ils ont aimée, qu'ils ont servie, qu'ils ont suivie, qu'ils ont recherchée, et devant laquelle ils se sont prosternés; ils ne seront pas ramassés, ni ensevelis; ils seront comme du fumier sur la terre.

3. « La mort sera préférable à la vie pour tous ceux qui resteront de cette

hommes morts les armes à la main y fut installé. Il n'y a donc pas trois hypothèses permises. Ou c'est avant, ou c'est après le siége de Titus que la violation a eu lieu. Avant, c'est admissible; postérieurement, je ne pense pas qu'il soit possible de trouver une époque à laquelle ce fait ait pu s'accomplir, car ce sont des Juifs qui ont ouvert la tombe en question, ne l'oublions pas.

Voilà donc une catacombe royale, cela ne peut plus être discuté; elle a été dépouillée des objets précieux qu'elle renfermait avec les cadavres royaux, et cela avant le siége de Titus. Or il est une catacombe royale sur le compte de laquelle nous savons, de science certaine, que deux faits de cette nature s'y sont accomplis : l'un de ces faits, le dernier, a amené la construction, au-dessus du vestibule, d'un monument expiatoire : ce monument, j'en ai retrouvé les débris et la place à point nommé, et l'on me demande si je crois encore que les Qbour-el-Molouk soient les tombeaux des rois de Juda! Oui; cent fois, oui; plus que jamais, oui!

Mais à quelle époque faire remonter la tombe en question?

méchante race-là dans tous les endroits où j'ai repoussé ceux qui sont restés, dit Jehovah Sebâout. »

Voici maintenant comment s'exprime saint Jérôme : « Omnia quæ prophetalis sermo describit, nostro tempore cernimus accidisse, non uni Jerusalem quæ ista perpessa est a Chaldæis atque Romanis, sed universo orbi... Et quia solebant, juxta antiquum morem, aurum et quædam ornamenta vel mulierum vel virorum in sepulcris condere, hæc quoque frangebat et effodiebat avaritia, ut cœlo et luci proderentur; et ideo primum regum Juda et principum ejus, sacerdotum quoque et prophetarum, et universi populi qui fuerunt in Jerusalem ossa de tumulis proferebantur, patentia soli et lunæ, et omnium stellarum aspectui; ut quibus servierunt, derelicto Deo, eorum paterent aspectibus, et consumpta in sterquilinium et cineres solverentur. Si quis autem de multitudine potuisset effugere, ad quæcumque loca venisset, mortem præferret vitæ, et remedium infelicis animæ putaret interitum. »

Doutera-t-on maintenant que les Chaldéens et les Romains eux-mêmes eussent violé le tombeau que j'ai découvert, s'ils en eussent pu soupçonner l'existence? Je ne le crois pas.

voilà un problème moins aisé à résoudre. La reine dont elle a contenu les restes était une Araméenne. Son nom et son titre ont été inscrits en lettres araméennes sur la cuve du sarcophage; plus tard, je ne sais quand, une seconde main a transcrit et traduit en hébreu la légende funéraire; ceci est positif. Voyons donc s'il est possible de se rendre compte de ces diverses circonstances.

Remontons à la chute du royaume de Juda. Sédécias fut fait prisonnier et il eut les yeux crevés; ses enfants furent mis à mort devant lui, avant qu'il pût regarder comme un bienfait le supplice qu'un féroce vainqueur lui faisait subir. L'histoire sainte ne parle pas de la reine, sa femme. Qui nous dit que celle-ci n'était pas morte jeune, avant la ruine de Jérusalem, peut-être même bien peu de temps avant la catastrophe qui anéantit le royaume de Juda? Qui nous dit qu'elle n'était pas Araméenne et que cette tombe à peine ébauchée ne fut pas la sienne? Qui nous dit que son nom n'y fut pas inscrit en hâte, au milieu du trouble affreux qui dut précéder la chute de Sédécias? Qui nous dit que cette tombe ébauchée ne devait pas être achevée avec soin, et que le temps et la possibilité de le faire ne manquèrent pas? Qui nous dit enfin que la seconde inscription, traduction de la première, et tracée par une autre main et par un autre ciseau, ne le fut pas au retour de la captivité, lorsque les faibles débris de la nation, soixante-dix ans après ces tristes événements, reçurent du roi des rois la permission de revoir et d'habiter les ruines de leur antique capitale? J'attendrai qu'on réponde à toutes ces questions. Je sais bien que ce sont des hypothèses. Des hypothèses, soit! mais qu'on en trouve d'autres qui supportent l'examen comme celles que je viens de poser[1]!

1. Mes contradicteurs n'ont pas pensé à une des femmes d'Hérode, à la

C'est le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et des princes de sa famille, me dira-t-on. Je répondrai : c'est impossible. J'ai déjà énuméré les raisons qui font que je ne saurais l'admettre. Une reine dépaysée, toute reine qu'elle est, ne se fait pas tailler dans le roc vif des excavations qui cubent près de onze mille mètres; quand elle préparait une tombe pour elle et pour son fils, Hélène a fait bâtir des pyramides, et non creuser des caves. Nature du monument, distance de la ville, style décoratif, tout est en opposition flagrante avec la supposition que c'est là que la reine d'Adiabène a été enterrée. Mais il y a plus! Il est curieux, en effet, de calculer l'époque à laquelle Hélène fut inhumée sous les pyramides qu'elle avait fait bâtir, et c'est ce que nous allons faire. Ouvrons donc Josèphe : Cuspius Fadus était à Jérusalem procurateur de Judée, au nom de Claude, successeur de Caligula. Le roi Agrippa II était à Rome, et en sa présence Claude expédia à Jérusalem un rescrit impérial relatif à des réclamations de la nation juive. Ce rescrit est daté du 4 des calendes de juin, l'année du consulat de Rufus et de Pompeius Sylvanus. C'est à cette époque qu'Hélène et son fils, le roi Izates, embrassèrent le judaïsme. A la mort de Monobaze, son père, Izates, qui vivait à Spasini-Charax, se hâta de revenir en Adiabène. Une fois reconnu roi, il refusa d'exécuter les conseils des grands de sa cour, qui le poussaient à mettre tous ses frères à mort. Il se contenta d'envoyer les uns en otages auprès de l'empereur Claude, et les autres auprès d'Artaban, roi des Parthes. Hélène s'était faite juive pendant que son fils était encore à Spasini-Charax. Ce ne fut qu'après être entré en possession de la couronne qu'Izates voulut à son tour passer

reine Malthacé; qu'ils torturent un peu le titre Malketo, et ils en tireront le nom Malthacé. Je suis bon prince, moi, et voilà une solution que je leur fournis *gratis*.

au judaïsme ; et seulement lorsqu'il eut été circoncis, sa mère Hélène partit pour Jérusalem. Lorsqu'Izates mourut, il était âgé de cinquante-cinq ans, et il en avait régné vingt-quatre. A la nouvelle de la mort de ce fils bien-aimé, Hélène revint en Adiabène, où elle lui survécut peu. Ce fut Monobaze qui succéda sur le trône à Izates, et qui envoya à Jérusalem les restes de sa mère et de son frère, pour qu'ils reçussent les honneurs de la sépulture dans le mausolée qu'Hélène avait fait construire.

A présent, interrogeons les dates. Caligula est mort en 41 après J.-C. et Claude en l'année 54. Cuspius Fadus a été procurateur de la Judée de 44 à 46. C'est pendant le règne de Claude qu'Izates a pris la couronne, c'est-à-dire entre les années 41 et 54, et il a régné vingt-quatre ans. S'il était monté précisément sur le trône dans l'année première du règne de Claude, ce qui n'est pas impossible, mais un peu invraisemblable, convenons-en, au chiffre 41 nous aurions à ajouter le chiffre 24 pour avoir la date de sa mort, qui deviendrait ainsi l'an 65 de l'ère chrétienne. Hélène, en apprenant la mort d'Izates, est retournée en Adiabène, où elle a encore vécu quelque temps; il faut donc forcément attribuer une date postérieure à l'an 65 pour la mort d'Hélène. Mettons tout au pis, et admettons qu'une année seulement se soit écoulée pendant le double voyage d'Hélène vivante et d'Hélène morte, pour aller en Adiabène y vivre quelque temps après Izates, et revenir dans son cercueil à Jérusalem, en compagnie du cercueil de son fils; cela est invraisemblable, je le répète, et cependant nous voilà reportés à l'an 66 pour la date de l'inhumation d'Hélène et d'Izates, et en 70 Jérusalem est prise et dévastée par Titus! Le siége a duré du 1er avril au 8 septembre 70, c'est-à-dire plus de six mois. C'est aux premiers événements du siége qu'il faut rapporter

l'établissement d'un charnier de guerre dans le vestibule des Qbour-el-Molouk. Il s'est donc écoulé tout au plus trois ans depuis l'enterrement d'Hélène et de son fils jusqu'au jour où leur tombeau aurait servi de charnier pour les hommes morts pendant le siége! Tout cela, je le répète, est de la dernière invraisemblance. D'ailleurs, il y a mieux : Pausanias parle du tombeau d'Hélène comme *intact* à l'époque où il écrivait. Or il écrivait à l'époque d'Hadrien. Il n'est donc pas possible que les Qbour-el-Molouk soient le tombeau d'Hélène et de son fils. Aujourd'hui, il faut de toute nécessité renoncer à cette attribution, qui n'a plus l'ombre d'apparence, et chercher une autre origine pour les Qbour-el-Molouk [1].

J'ai surabondamment démontré, depuis bien des années, qu'il n'est pas possible de penser aux rois asmonéens, pas plus qu'à la dynastie d'Hérode. Force est donc toujours de revenir aux rois de Juda. Mais, me dira-t-on, vous n'avez pas le droit de vous inscrire en faux contre la tradition

1. On a prétendu que les tombes nombreuses creusées dans les Qbour-el-Molouk étaient celles des membres de la famille d'Hélène. A cela, il y a une réponse à faire. Lors de la défaite de Cestius par les Juifs, deux parents de Monobaze, mari d'Hélène, étaient à Jérusalem et furent parmi les chefs les plus ardents des Juifs révoltés. C'étaient Monobaze et Cenedæus. Ce fait eut lieu sous le règne de Néron, en l'année 66. Cela pourrait faire admettre que c'est en 66 que le corps d'Hélène fut rapporté à Jérusalem (*Bell. jud.*, II, XIX, 2). Après la prise de Jérusalem par Titus, en 70, les membres de la famille d'Izates, ses frères et ses fils se rendirent en demandant grâce. Titus se montra clément, malgré sa colère contre les survivants; il leur accorda la vie, mais en les tenant sous bonne garde : les fils et les proches du roi furent peu après envoyés chargés de chaines à Rome, où ils devaient rester en otages (*Bell. jud.*, VI, VI, 4). Ils ne furent donc pas enterrés à Jérusalem. Enfin dans le même livre (*Bell. jud.*, IV, IX, 11), il est encore question d'une princesse Grapte, sœur d'Izates, roi d'Adiabène, qui s'était bâti un palais à Jérusalem, palais dans lequel Jean avait établi le siége de sa tyrannie et déposé le produit de ses rapines. Mais qui nous dit où et quand mourut et fut enterrée cette princesse? Personne. Il est bien possible qu'elle ait été au nombre des prisonniers de la famille d'Izates que Titus envoya en captivité à Rome.

constante qui place sur le mont Sion, dans la citadelle même de David, les tombeaux de ce grand roi et de sa dynastie. En tout cas, je puis m'inscrire contre la prétendue constance de cette tradition, et voici sur quoi je me fonde. Le Pèlerin de Bordeaux, qui a écrit son itinéraire en 333, s'exprime ainsi : « Item ab Hierusalem euntibus Bethleem millia quatuor, « super strata in parte dextra est monumentum ubi Rachel « posita est, uxor Jacob. Inde millia duo a parte sinistra est « Bethleem, ubi natus est Dominus Jesus Christus; ibi basilica « facta est jussu Constantini. Inde non longe est monumentum « Ezechiel, Asaph, Job et Jesse, David, Salomon, et habet « in ipsa cripta ad latus deorsum descendentibus, Hebræis « scriptum nomina superscripta. » En 333 donc la tradition mettait à Beit-Lehm les tombeaux de David et de Salomon.

Dans l'itinéraire d'Antonin martyr, de Plaisance, écrit vers 570, nous lisons ceci au chapitre **XXX** : « ... Et Beth- « leem est locus splendidus... Continuo medium milliarium a « Bethleem in suburbio, David jacet in corpore, simul et « Salomon, filius ejus, in duo monumenta; ad sanctum « Davidem appellantur. » En 570, les tombeaux de David et de Salomon passaient toujours pour être à Beït-Lehm. Entre le Pèlerin de Bordeaux et Antonin le martyr se place saint Jérôme, qui, dans sa lettre à Paula pour l'engager à venir le rejoindre à Beït-Lehm, lui dit qu'ils iront prier ensemble au tombeau de David. C'est que saint Jérôme plaçait aussi à Beït-Lehm le tombeau de David. Et, en effet, voici ce que nous lisons dans sa traduction de l'*Onomasticon* d'Eusèbe (édit. Martianay, t. II, p. 411 et 412) : « Bethleem civitas David, in sorte « tribus Judæ, in qua Dominus noster atque Salvator natus « est, in sexto ab Aelia milliario, contra meridianam plagam, « juxta viam quæ ducit Chebron; ubi et sepulcrum Jesse et « David ostenditur... sed et propter (lisez : *prope*) eamdem

« Bethleem regis quondam Judææ Archelai tumulus osten-
« ditur; qui semitæ ad cellulas nostras e via publica diver-
« tentis principium est. » Voilà qui est certes bien positif; et que dit Eusèbe lui-même? Βηθλεὲμ, φυλῆς Ἰούδα, Αἰλίας ἄποθεν σημείοις σ′ ἐπὶ τὰ νότια, ἐπὶ τὴν φέρουσαν εἰς Χεβρὼν ὁδὸν ἔνθα τὸ μνῆμα Ἰεσσαὶ καὶ Δαβίδος δείκνυται. Il est clair que, pour Eusèbe et saint Jérôme, David n'était pas enterré sur le mont Sion. Que devient donc la prétendue tradition constante relative au mont Sion? Une fausseté, et rien de plus.

Remarquons d'ailleurs, en passant, qu'il n'y a pas que la citadelle de Sion qui ait reçu le nom de cité de David dans les saintes Écritures. Nous lisons en effet dans l'Évangile de saint Luc (chap. II, 4) : « Ἀνέβη δὲ καὶ Ἰωσὴφ ἀπὸ τῆς Γαλιλαίας ἐκ
« πόλεως Ναζαρὲθ εἰς τὴν Ἰουδαίαν εἰς πόλιν Δαυὶδ, ἥτις καλεῖται
« Βηθλεέμ, » et au verset 11 : « Ὅτι ἐτέχθη ὑμῖν σήμερον σωτὴρ,
« ὅς ἐστιν Χριστὸς κύριος ἐν πόλει Δαυίδ. »

Maintenant que j'ai raconté en détail les recherches curieuses que j'ai eu le bonheur de faire au Tombeau des Rois, je reviens aux ennuis de toute nature que ces recherches m'ont attirés. J'ai déjà dit que l'on avait excité les Juifs contre moi, afin de faire naître, *per fas aut nefas*, un obstacle quelconque qui me forçât d'abandonner mes fouilles. Voyons comment on s'y prit pour obtenir ce résultat si désiré.

Dès le 9 au matin, les Juifs affluaient au Tombeau des Rois; on voit que la nouvelle de ma découverte avait promptement fait son petit chemin. Mes deux nègres et mes ouvriers les chassèrent impitoyablement; ils coururent chez le pacha se plaindre de ce que je dérangeais leurs glorieux ancêtres. Prévenu de cela, je me rendis, avec Gaillardot, chez Barrère, afin de le prier d'envoyer immédiatement Hanna Carlo au seraï, demander ce que l'on voulait de moi. Il revint en hâte m'annoncer que le pacha,

ennuyé des plaintes qu'on avait formulées devant lui, avait décidé qu'il se rendrait en personne au Tombeau des Rois, pour juger par lui-même de la valeur de ces plaintes. J'y courus au plus vite et l'attendis peu de temps; car à peine étais-je arrivé sur le terrain, qu'une longue file de cavaliers parut, ayant à sa tête S. E. Kourchid-Pacha, auquel je fis l'accueil le plus poli que je pus. Il était accompagné du muphti, du cadhi, et d'un rabbin délégué par les Juifs allemands; je note cela, parce que les Juifs allemands seuls ont voulu jouer un rôle dans cette affaire, tous les autres s'étant tenus cois. L'inscription du sarcophage pouvait nous jouer un méchant tour, si elle était aperçue par l'excellent rabbin; en conséquence Salzmann, saisissant une poignée de terre glaise dans le tas qui servait à mouler, par mon ordre, les principaux motifs de la belle frise extérieure, se glissa dans le caveau découvert et emplâtra si bien l'inscription qu'on n'en voyait plus trace. Quelques minutes après, tous les hauts personnages entraient dans le sépulcre, et le rabbin en grattant avec les doigts découvrait la seconde lettre de la première ligne. «Voilà un daleth, s'écria-t-il. — Eh bien! qu'est-ce que cette lettre signifie? dit le pacha. — Je n'en sais rien. — Vous vous trompez, c'est une cassure, il n'y a rien d'écrit. — Heureusement il fait à cette époque de l'année une chaleur mortelle dans ces caveaux; et, après un quart d'heure de séjour, tout le monde suait et soufflait si bien, qu'on se hâta de revenir au grand air. Alors commença le plaidoyer du rabbin. « C'est ici un lieu saint pour nous, fit-il. — J'en suis charmé, lui répondis-je; est-il votre propriété, ou contestez-vous aux propriétaires le droit de faire de leur terrain ce qu'ils veulent et de le louer, si bon leur semble? — Non; mais c'est ici qu'est enterré Kelbah-Chebouâ, un saint prophète. — Pardon, ce nom signifie « la chienne qui rassasie, » et si c'est là le nom d'un

de vos prophètes, vous leur donnez de drôles de noms; convenez-en, celui-là n'est pas précisément respectueux; Kelbah, d'ailleurs, c'est une chienne, ce ne serait donc pas un homme. — Mais le Talmud dit... — Je ne discute pas ce que dit ou ne dit pas le Talmud: êtes-vous ici chez vous ou chez des musulmans? — Mais... » Le pacha commençait à faire la grimace; il était clair que les prétentions du docte talmudiste n'étaient pas de son goût. Celui-ci alors se baissa, et, ramassant une poignée d'ossements calcinés, il les fit voir au pacha avec des larmes dans la voix et des tremblements superbes dans la main. « Voyez, dit-il, ce sont les os de nos pères. — Est-ce que vos pères brûlaient les os de leurs morts? — Non. — Ceux-là sont brûlés, mon bonhomme; ce sont donc les os des Romains, qui ont si bien éreinté vos pères! » La patience m'avait échappé, et je n'étais plus parfaitement parlementaire. Mon rabbin, y regardant de plus près, ne put se dispenser de reconnaître qu'il avait entre les doigts des ossements calcinés, et il les rejeta avec horreur. Et moi je lui ris au nez, croyant en être quitte. Erreur! « Si ceux-là sont brûlés, il y en a d'autres qui ne le sont pas, et vous avez profané ceux-là aussi. » J'allais répondre, lorsque le pacha intervint: « Monsieur de Saulcy, me dit-il, pour couper court à ces scrupules, faites un trou et remettez tous les os dedans. » J'y consentis de grand cœur, et cette promesse une fois obtenue, le pacha déclara qu'il était suffisamment éclairé, que l'affaire était arrangée et qu'il allait se retirer. Là-dessus il remonta à cheval, et tout le monde, y compris le rabbin, reprit le chemin de la ville. Une fois seul, je fis le serment sur les os en litige, que je ne quitterais Jérusalem que lorsque mon sarcophage serait en lieu sûr, à Sainte-Anne, par exemple, ou à Jaffa. Ce n'était pas la peine d'avoir fait une trouvaille si curieuse pour me la voir souffler, et pour apprendre un

beau matin qu'elle était dans quelque autre musée que celui de Paris.

Le soir, je tins conseil avec tous mes amis, et ils m'approuvèrent quand je leur dis que je tiendrais bon, et que je mettrais plutôt le sarcophage en miettes que de ne pas l'emporter avec moi. Tous les moyens furent discutés. Fallait-il détacher la face à inscription seulement, et laisser tout le reste après avoir escamoté cette partie? Je n'y voulus pas consentir, et je déclarai que j'aurais tout ou rien, mais que dans cette dernière alternative personne n'aurait rien. La conclusion fut qu'il fallait d'abord amener cuve et couvercle au grand jour, et sous le vestibule extérieur.

Mettre cette translation à exécution n'était pas une petite besogne. La cuve avait un poids énorme, et tel que jamais les deux plus forts chameaux du monde, avec un takhtarouân, ne parviendraient à la traîner à Jaffa. Il fallait donc, une fois sortie de son trou, la dépecer avec les plus grandes précautions, de façon à la reconstruire quand elle serait au Louvre, sans qu'il restât de traces de cette mutilation forcée. Quant au couvercle, bien qu'il fût très-pesant, deux chameaux en viendraient à bout.

Il a fallu plusieurs jours d'un travail opiniâtre pour amener hors des caves ces deux énormes masses, et dès qu'elles ont été tirées de leur gîte primitif, Pierre en personne a commencé à entamer au ciseau tous les joints, de façon à détacher les quatre faces du fond, qui sera bien assez lourd à lui tout seul.

Pendant que cela s'exécutait, les Juifs ne cessaient de tourmenter le pacha pour obtenir de lui l'ordre de laisser mon sarcophage aux Qbour-el-Molouk. Le pauvre homme ne savait plus auquel entendre. Chaque jour, quelque temps qu'il fît, car la pluie la plus affreuse avait commencé dès

le 9, la vraie grande pluie de l'hivernage, les Juifs accouraient au Tombeau des Rois, se faisaient régulièrement chasser par mes hommes, et allaient assister d'en haut au dépècement de la cuve. Chaque coup de marteau leur fendait le cœur, à ces braves gens, et on les stylait d'heure en heure à essayer de nouvelles tentatives. Le 10 décembre, Hanna Carlo vint me prévenir qu'il avait découvert qu'un fellah de Liftah était régulièrement propriétaire de douze carats, c'est-à-dire de la moitié, du fonds et tréfonds des Qbour-el-Molouk; il avait traité immédiatement avec lui, et, moyennant deux ou trois cents piastres, celui-ci lui avait cédé tous ses droits sur le sarcophage en question.

Suivant la loi turque, un tiers du sarcophage appartenai au soulthan, et ce tiers était devenu mien par suite de la teneur du firman en possession duquel j'étais, et qui stipulait que tout ce que je trouverais dans mes fouilles, sauf les doubles, devait m'appartenir. Comme trouveur ou inventeur, j'avais légitimement droit à un second tiers, et le troisième appartenait aux propriétaires fonciers. On vient de voir que j'étais déjà, grâce à Hanna Carlo, mis en possession de la moitié de cette troisième part. On essaya alors de persuader au pacha que le firman ne concernait que les médailles et les bijoux; un instant il le crut ou feignit de le croire, mais je me hâtai de lui faire dire que je n'entendrais pas de cette oreille-là, et ce nouveau moyen fut abandonné.

Il s'agissait de traiter avec les propriétaires des douze derniers carats, et Mohammed s'en chargea. L'affaire fut bientôt conclue, et moyennant cinq cents piastres, j'étais reconnu seul et légitime propriétaire de ma trouvaille. J'en fis prévenir le pacha, et je continuai mon opération. Le 11, j'allai voir Barrère, chez qui je trouvai Hanna Carlo; celui-ci avait vu le pacha, devant le cadhi qui avait déclaré que

j'avais raison, et que j'étais pleinement dans mon droit. Tout semblait terminé; j'espérais du moins qu'il en était ainsi, lorsque le lendemain Hanna Carlo vint me prévenir que le pacha avait encore une fois changé d'idée. Il avait reçu une nouvelle supplique des Juifs, par laquelle ceux-ci le prévenaient qu'ils allaient écrire au grand rabbin de Constantinople pour soumettre le cas à la Sublime Porte. Du coup, la moutarde me monta au nez. Je donnai à Hanna Carlo, avec l'assentiment de Barrère, l'ordre de se rendre immédiatement au seraï, et de prévenir le pacha que je lui laissais jusqu'au lendemain dimanche à dix heures pour réfléchir; qu'à cette heure, je voulais une réponse par *oui* ou par *non*, pure et simple. J'eus alors l'idée de faire proposer au pacha de mettre le sarcophage dans une caisse qui serait scellée de son cachet, de celui du consulat et du mien, et de le faire transporter au seraï, où il resterait sous sa responsabilité personnelle comme une propriété de l'Empereur indûment retenue. Heureusement ce beau projet, élucubré pendant la course d'Hanna Carlo au seraï, ne fut pas mis en avant. Le brave drogman rentra enfin après s'être fait attendre plus de deux heures; il avait laissé Kourchid-Pacha plus ennuyé et plus perplexe que jamais. Il avait d'abord demandé que le temps de la réflexion lui fût laissé jusqu'à midi; puis il s'était ravisé, et avait dit à Hanna Carlo de venir au seraï le lendemain à neuf heures du matin, pour connaître sa décision. On peut facilement deviner combien j'étais tourmenté. Je voulais écrire directement à l'Empereur, au ministre de l'instruction publique, à celui des affaires étrangères, et à notre ambassadeur à Constantinople. A tout risque, toutes ces lettres furent préparées *ab irato* dans la soirée.

Le lendemain dimanche, pendant le déjeuner, Hanna Carlo, que j'attendais avec une impatience fébrile, parut enfin.

Je me hâtai de monter avec lui dans ma chambre, et là il me raconta qu'il avait fait remarquer à S. E. Kourchid-Pacha que je n'étais pas le premier venu; qu'il jouerait gros jeu s'il cherchait à me mystifier, et patati, et patata ! Si bien que le pacha prit enfin son parti : il déclara que le sarcophage était bien à moi, moyennant que je le payerais 3,000 piastres au lieu des 500 convenues; que je le ferais disparaître le plus vite possible, et que je lui donnerais deux lettres, l'une pour Fouad-Pacha, et l'autre pour Aaly-Pacha, dans lesquelles je ferais part à ces hauts personnages de toute ma satisfaction pour les services que Kourchid-Pacha m'avait rendus dans cette affaire.

Enfin, je respirais! Et pourtant, toutes ces conditions me donnaient à réfléchir. 3,000 piastres au lieu de 500! cela me paraissait une petite tentative d'exploitation, et je parai la botte en déclarant que les 3,000 piastres seraient payées devant le medjlis et par les mains du chancelier du consulat de France. Faire enlever le sarcophage tout de suite, c'était chose impossible. La pluie affreuse qui tombait sans intermittence depuis une semaine avait si bien détrempé la route de Jaffa, que pas un chameau n'y pourrait faire un pas, même sans être chargé. A Jérusalem, il n'y avait pas d'animaux capables de porter de pareils fardeaux, et à Jaffa seulement le chef des chameliers, nommé El-Rhouty, pouvait fournir des bêtes en état de suffire à la besogne. Quant aux lettres aux deux ministres de Sa Hautesse, c'était chose convenue, et je les remettrais le jour où je me sentirais bien maître de mon sarcophage.

Mauss, qui s'est déjà servi très-souvent d'El-Rhouty et de ses chameaux, lui a écrit pour lui donner l'ordre d'envoyer à Jérusalem les douze bêtes les plus robustes de son troupeau. Maintenant, il faut les attendre.

Le 14 décembre, El-Rhouty arriva, mais sans chameaux, hélas! Il aurait été absolument impossible de les faire marcher dans les terres détrempées qui séparent Jaffa de la montagne. Jusqu'au 18, le temps le plus affreux ne cessa de paralyser tous nos mouvements; on ne travaillait plus d'aucun côté, car, par les pluies diluviennes de l'hiver de ce pays, bien fin qui déciderait un de ses habitants à la recevoir toute une journée, même pour gagner sa vie.

J'ai dit tout à l'heure que les 3,000 piastres auxquelles le pacha avait fixé le prix d'achat de mon sarcophage devaient être payées devant le medjlis assemblé; elles l'ont été en effet, et, avec cette petite précaution, je comptais bien que les propriétaires des Qbour-el-Molouk, qui sont tous devenus mes bons amis, entreraient sans difficulté en possession de la part qui revenait à chacun. J'avais encore compté sans les tergiversations turques.

Comme le vendredi, 18, le ciel s'était un peu dégagé, j'en avais profité pour faire une promenade, nécessaire après la longue reclusion à laquelle la pluie m'avait condamné. En rentrant à l'hôtel, je trouvai réunis sur la place du Qalâah tous mes propriétaires, qui n'avaient pas touché encore un rouge liard, et qui commençaient à craindre que la marche de la somme réellement donnée par moi ne fût.... interrompue par le brouillard. Je les rassurai de mon mieux; je leur affirmai qu'il ne dépendrait pas de moi qu'ils ne touchassent les trois mille piastres que j'avais versées, *pour eux seuls*, entre les mains du cadhi, devant le muphti, le medjlis tout entier et le pacha, son président : j'ajoutai que le lendemain je devais aller au seraï pour prendre congé de Kourchid-Pacha; que je m'occuperais de leur affaire dans cette visite, et qu'à cinq heures du soir ils pourraient venir chercher la réponse que j'aurais reçue. Les pauvres gens, consolés par

ces paroles, me laissèrent continuer mon chemin. Le lendemain, ils furent exacts au rendez-vous; j'avais vu le pacha dans la journée, et Son Excellence m'avait dit que mon argent ne serait remis aux propriétaires qu'après le départ des pierres. Je ne voulus pas recevoir les réclamants, n'ayant rien de bien bon à leur annoncer, et je chargeai Botros de les tranquilliser de son mieux, en leur offrant de ma part et en surérogation un petit bakhchich de quatre cents piastres, qu'ils refusèrent magnanimement..., afin sans doute de me faire comprendre qu'il serait tout à fait convenable d'augmenter la dose. O bons Arabes!

Après bien des débats, j'avais enfin traité avec El-Rhouty, et franchement, cette fois, j'étais émerveillé du bon marché des choses en ce pays. Vingt francs par chameau pour venir de Jaffa à Jérusalem et retourner chargés de Jérusalem à Jaffa, certes, ce n'était pas cher! Je me dépêchai de donner quelques napoléons d'arrhes, et de la sorte je n'eus plus la moindre inquiétude sur l'exécution de mon marché.

Le dimanche 20 était, à ce qu'il paraît, le jour choisi par mes bons amis de Jérusalem pour frapper un grand coup. Le dimanche, tout le monde est en l'air, absolument comme si tout le monde était chrétien. C'était donc bien là le jour favorable, entre tous ceux de la semaine, pour amener une belle petite émeute. J'étais tranquillement à déjeuner à l'hôtel, lorsque le plus vieux des propriétaires du Qbour-el-Molouk vint me prévenir qu'il y avait là-bas trois ou quatre centaines de Juifs armés de bâtons, de pelles, de pioches, de haches, vociférant et se démenant comme des diables dans un bénitier. Je l'envoyai immédiatement au seraï annoncer cette nouvelle incartade au pacha, et je continuai tranquillement mon déjeuner. Survint alors Pierre, essoufflé et effaré, qui m'annonça que tout allait fort mal, et qu'il allait infailli-

blement arriver quelque malheur. Tous mes amis me supplièrent de ne pas bouger de l'hôtel, afin de pouvoir recevoir les avis qu'ils m'enverraient de tous les points, et afin surtout de ne rien compromettre, en restant à même de répondre à la minute à tout et à tous. Quoique ce parti fût vraiment le bon, il me paraissait si bien empreint de pleutrerie, qu'il fallut des insistances réitérées de leur part pour que je consentisse à rester claquemuré à l'hôtel pendant qu'ils allaient faire mes affaires.

Botros, qui à cette nouvelle est devenu hydrophobe, part le premier, suivi du brave Iskender Cobrously, qui m'est tout dévoué. J'attends! Qu'on juge de mon inquiétude et de mon impatience! Une demi-heure après, Iskender arrive en nage, et il me raconte, en riant comme un fou, que Botros et mes douze gamins ont mis en fuite l'armée d'Israël, le premier avec un moulinet de son sabre, les autres avec quelques mottes de terre. Les Juifs rentrent en ville, en criant qu'on les a massacrés, et ils vont au seraï. Attendons encore! Iskender retourne aux Qbour-el-Molouk, et en revient cette fois avec Botros; tout est désert là-bas, il n'y a plus que mes ouvriers et mes deux nègres. Enfin accourt Gélis, qui a été tout droit au consulat, et qui m'explique ce que signifie tout ce remue-ménage. Les Juifs allemands, toujours poussés par je ne sais qui, ou plutôt par je sais bien qui, sont allés crier à la violence devant le pacha. Sommés de montrer leurs blessures, ils les ont vainement cherchées, et, ne les trouvant pas, ils ont fini par se retrancher dans leur volonté d'enterrer avec pompe les os de leurs ancêtres, que j'ai dérangés. C'est toujours la même chanson! Ces braves gens tenaient décidément à s'infliger de leur propre gré la suprême humiliation que la Providence leur réservait, celle de rendre les honneurs funèbres aux restes de leurs vainqueurs, les Romains! Parbleu! je suis loin de m'y opposer. Il y a là quelque chose de si

étrange, qu'il n'est pas possible que ce ne soit pas providentiel. Donc qu'ils fassent, mais quand j'aurai moi-même fini ma besogne.

Au même instant, le fils du pacha m'envoyait annoncer sa visite. Que me voulait-il? Et je n'avais pas de drogman, ce qui ne me paraissait pas un médiocre embarras, vu que je croyais être sûr qu'il ne parlait que le turc! Heureusement, je me trompais. Il savait quelques mots d'arabe, et même quelques mots de français. Il n'était pas encore chez moi, qu'El-Rhouty, mon chamelier, vint me prévenir que ses chameaux étaient arrivés, mais qu'on venait de les arrêter à la porte de Jaffa, et de les confisquer au profit des besoins du gouvernement, pour je ne sais quelle expédition guerrière envoyée à Hébron. Nouveau contre-temps, auquel il fallait parer sans perdre une minute. J'écrivis un mot à Barrère, et Gélis se chargea de le lui porter incontinent. De là, nouvelle négociation au seraï; mais celle-ci fut lestement menée à bonne fin, et mes chameaux me furent restitués. Il est vraiment impossible de déployer plus de zèle et plus d'intelligence des affaires, toujours embrouillées à l'orientale, que j'en rencontrai dans mon excellent ami Barrère et dans tout son monde administratif. Tous ont acquis des droits, que je n'oublierai jamais, à ma plus vive reconnaissance.

Enfin parut le fils de S. E. Kourchid-Pacha, jeune homme du meilleur ton et de la plus charmante politesse. Il passa une demi-heure avec moi, déplorant les ennuis incessants que l'on m'avait suscités, et m'apportant les meilleures protestations d'amitié de la part de son père. Celui-ci avait l'attention tout aimable de m'envoyer sa photographie, qu'il me priait de conserver comme le souvenir d'un ami. Je chargeai à mon tour son fils de lui adresser tous mes plus sincères remercîments, et de lui bien dire qu'il ne dépendrait pas de

moi que son gouvernement ne lui sût gré de ce qu'il avait bien voulu faire dans l'intérêt de ma mission scientifique. J'appris dans cette visite que la belle cérémonie funèbre imaginée par les Juifs allemands de Jérusalem aurait lieu le lendemain, et que Son Excellence en personne devait y assister. J'espérais bien que tout mon butin archéologique serait en route pour Jaffa avant l'heure fixée pour cette solennité, à la célébration de laquelle j'attachais un grand prix, comme à la plus amusante de toutes les revanches des ennuis abominables que j'avais endurés. Et de fait, cette touchante apothéose des Romains par les Juifs eut lieu à heure fixe. L'affluence fut énorme, et tout se passa dans le plus pieux recueillement. Les enfants d'Israël, munis de pioches et de tamis, criblèrent le plus de terre qu'ils purent, afin d'en séparer les os de leurs vainqueurs, sur lesquels ils pleurèrent beaucoup, en priant l'Éternel d'accorder toutes les joies sans fin de la vie céleste à ceux dont ils honoraient les restes périssables. Tous ces débris humains furent ensuite reportés dans les caveaux funéraires, où deux des tombes royales avaient été désignées pour les recevoir. Puis, quand tout y eut été déposé, ces tombes furent clôturées d'un mur en pierre sèche, et il se trouva que les soldats de Titus occupèrent deux tombes des rois de Juda, par les soins intelligents des arrière-neveux de ceux qu'ils avaient tués les armes à la main, égorgés vaincus, vendus comme des bêtes de somme, livrés par milliers en pâture aux animaux féroces dans l'amphithéâtre Flavien. O Providence!

Enfin, Dieu merci, j'étais arrivé au bout de mes tribulations! Le reste de la journée du dimanche se passa dans le calme le plus absolu; mes ouvriers seuls travaillaient avec ardeur à presser le départ de mon convoi archéologique. Le soir, presque tout était encaissé, et mes chameaux, à mesure

